

**Jack Reacher 16.
Mission
confidentielle : Les
Origines du**

Lee Child

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LEE CHILD

MISSION CONFIDENTIELLE

Les origines du mystère Reacher



calmann-lévy

Lee CHILD

MISSION CONFIDENTIELLE

Roman traduit de l'anglais par Elsa Maggion



calmann-lévy

*À la mémoire de
David Thompson, 1971-2010
Excellent libraire et ami.*

Avec une superficie de six cent mille mètres carrés, trente mille employés et plus de vingt-sept kilomètres de couloirs, le Pentagone est le bâtiment de bureaux le plus vaste au monde, mais conçu avec seulement trois portes donnant sur la rue, chacune ouvrant sur un parvis surveillé. Je choisis l'option sud-est, l'entrée du hall principal, la plus proche du métro et de la gare routière, parce que c'était la plus empruntée par les fonctionnaires civils, celle qu'ils privilégiaient, et que je préférais me retrouver entouré d'un grand nombre de fonctionnaires civils, de préférence un flot ininterrompu – question de garantie, essentiellement pour éviter de me faire tirer dessus à vue. Les arrestations qui tournent mal, ça arrive tout le temps, parfois c'est accidentel, parfois c'est délibéré, alors je voulais des témoins. Je voulais des regards indépendants fixés sur moi, du moins au début. Bien entendu, je me rappelle la date. C'était un mardi, le 11 mars 1997. C'est aussi le dernier jour où j'entrais dans cet édifice en tant qu'employé des personnes qui l'ont construit.

Ça remonte à loin.

Le 11 mars 1997, c'était aussi, pur hasard, quatre ans et demi jour pour jour avant que le monde ne change en cet autre mardi à venir, et donc, comme beaucoup de choses au bon vieux temps, la surveillance à l'entrée du hall principal était scrupuleuse sans être frénétique. Non pas que mon apparence eût suscité l'hystérie. Du moins de loin. Je portais mon uniforme classe A, impeccable de haut en bas, bien repassé, ciré et astiqué, et j'arborais sur la poitrine treize années de rubans, de médailles, de décorations et de citations. J'avais trente-six ans, j'étais grand et me tenais droit comme un I en avançant, major de la police militaire américaine en tenue parfaitement réglementaire, hormis mes cheveux trop longs et ma barbe de cinq jours.

À l'époque, la sécurité du Pentagone était assurée par le Defense Protective Service, et je voyais dans le hall, quarante mètres devant moi, dix de leurs gars, ce qui à mon avis faisait beaucoup trop et

m'incitait à me demander s'ils étaient tous bien des leurs ou si certains étaient en réalité des nôtres, travaillant en plongée, qui m'attendaient. La plupart des missions exigeant des compétences particulières sont effectuées par des adjudants, et en grande partie sous une fausse identité. Ils se font passer pour des colonels, des généraux, de simples soldats ou n'importe quoi d'autre au besoin, et ils sont doués. Pour eux, enfiler un uniforme d'agent de sécurité et attendre la cible relève de l'ordinaire. À trente mètres, je n'en reconnaissais aucun, mais, c'est vrai, l'armée est une très grande institution, et on aurait choisi des hommes que je n'avais jamais rencontrés.

J'avais, noyé dans la marée humaine qui remontait le parvis pour gagner le hall, hommes et femmes en uniforme classe A comme moi, ou en treillis comme on en portait à l'époque, d'autres de toute évidence militaires, mais sans uniforme, en costume ou en tenue de bureau, d'autres encore, manifestement civils. Dans chacune de ces catégories, certains portaient des sacs, des malles ou des colis, et tous dans chaque catégorie ralentissaient, faisaient un pas de côté et traînaient les pieds, puis ce flot humain se resserrait en une étroite pointe de flèche, et se resserrait encore en file indienne ou en rang par deux comme à l'école avant de se déverser à l'intérieur. Je me plaçai dans la queue avec eux, sans personne à côté de moi, derrière une femme aux mains pâles et lisses et devant un type en costume lustré aux coudes. Des civils, tous les deux, des employés de bureau, probablement de quelconques analystes, exactement ce que je voulais. Des regards indépendants. Il était près de midi. Le soleil brillait et l'air du mois de mars était assez doux. Le printemps, en Virginie. De l'autre côté du fleuve, les cerisiers allaient bientôt s'éveiller. Les célèbres fleurs allaient bientôt éclore. Partout dans ce pays innocent, des billets d'avion et des appareils photo argentiques attendaient sur des tables, prêts pour des visites touristiques de la capitale.

J'attendais dans la file. À bonne distance devant moi, les types de la sécurité faisaient ce que font les types de la sécurité. Quatre d'entre eux étaient occupés à des tâches spécifiques, deux à un guichet de renseignements, les deux autres contrôlant les détenteurs de badges officiels avant de leur faire signe de passer par un tourniquet ouvert. Deux autres se tenaient juste derrière les portes en verre et regardaient vers l'extérieur, droit devant, la tête haute, balayant du regard la foule qui s'approchait. Quatre autres encore se restaient en retrait, dans l'ombre derrière les tourniquets, simplement regroupés, et discutaient le bout de gras. Tous les dix étaient armés.

C'étaient les quatre derrière les tourniquets qui m'inquiétaient. Une chose est sûre : en 1997, le département de la Défense était

sérieusement prétentieux et en sureffectif vu les menaces auxquelles on était exposés à l'époque, mais malgré ça, quatre types en service à se tourner les pouces, le spectacle était inhabituel. La plupart des états-majors s'arrangeaient au moins pour que le personnel excédentaire paraisse occupé. Ces quatre-là, eux, n'avaient pas de rôle évident. Je me dressai de toute ma hauteur pour regarder devant moi et tenter d'apercevoir leurs chaussures. Elles peuvent vous en apprendre beaucoup. En général quand on est sous couverture on ne travaille pas la tenue à ce point-là, en particulier dans un environnement d'uniformes. Le rôle d'agent de sécurité se résumant à celui de flic de base, et dans la mesure où on leur laisse le choix, les agents de sécurité portent des chaussures de flics, de grandes choses confortables qui conviennent aux journées passées à piétiner et à rester debout. Des adjudants de la police militaire porteraient leurs propres chaussures, subtilement différentes.

Mais je ne parvenais pas à voir leurs pieds. Il faisait trop sombre à l'intérieur et c'était trop loin.

La file avançait lentement, à une allure pré-11-Septembre convenable. Ni impatience ni mines renfrognées, ni frustration ni peur. Juste la routine à l'ancienne. La femme devant moi portait du parfum. Il me plaisait. Les deux gars derrière la vitre me remarquèrent à dix mètres. Leurs regards se détachèrent de ma voisine pour se poser sur moi. Ils s'attardèrent un poil plus longtemps que nécessaire, puis passèrent au type derrière moi.

Et revinrent sur moi. Les deux hommes me toisèrent assez ostensiblement, de la tête aux pieds, quatre ou cinq secondes, puis j'avançai un peu et leur attention se concentra de nouveau derrière moi. Ils n'échangèrent pas un mot. Et ne parlèrent à personne non plus. Pas de signal d'alarme, pas d'alerte. Deux interprétations possibles. La première, dans le meilleur des cas : j'étais juste un gars qu'ils n'avaient jamais vu. Ou peut-être que je me démarquais parce que j'étais le plus baraqué et le plus grand à cent mètres à la ronde. Ou alors c'était parce que je portais les feuilles de chêne dorées du grade de major, et des rubans chargés de médailles imposantes, dont une Silver Star, comme un vrai porte-drapeau, mais que, à cause des cheveux et de la barbe, j'avais aussi l'air d'un véritable homme des cavernes, cette discordance visuelle pouvant justifier à elle seule le second regard appuyé, mais lancé par simple curiosité. Être en faction peut s'avérer ennuyeux et ce qui sort de l'ordinaire est toujours bienvenu.

Sinon, dans le pire des cas : ils s'assuraient simplement qu'un

événement attendu venait effectivement de se produire et que tout se déroulait selon le plan. Comme s'ils s'étaient préparés, avaient examiné les photos et se disaient : *OK, il est là, pile à l'heure, donc on attend juste deux minutes qu'il passe la porte et on l'embarque.*

Parce qu'on m'attendait, et j'étais pile à l'heure. J'avais rendez-vous à midi pour m'entretenir avec un certain colonel dans un bureau du deuxième étage de l'anneau C, et j'étais persuadé de ne jamais y arriver. Aller au-devant d'une arrestation musclée était une tactique plutôt brutale, mais, parfois, la seule façon de savoir si le poêle est chaud, c'est de le toucher.

Le type devant la femme qui me précédait entra, puis tendit un badge suspendu à son cou par un cordon. On lui fit signe d'avancer. La femme devant moi avança, puis s'arrêta net : juste à ce moment-là, les deux gars de la sécurité avaient décidé de sortir de derrière les portes vitrées. Elle s'immobilisa et les laissa se glisser devant elle, à contre-courant du flot des arrivants. Puis elle reprit sa progression et entra dans le bâtiment. Les deux types s'arrêtèrent et prirent sa place, un mètre devant moi mais dans l'autre sens, en me faisant face, pas en me tournant le dos.

Ils bloquaient la porte. Ils me dévisageaient. J'étais relativement sûr qu'il s'agissait de vrais agents de la sécurité. Ils portaient des chaussures de flics et des uniformes qui, à la longue, s'étaient détendus et modelés pour finir par mouler leurs corps. Ce n'étaient pas des déguisements attrapés dans un casier et enfilés pour la première fois le matin même. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur sur les quatre collègues désœuvrés derrière les deux types et tentai de juger l'aspect de leurs vêtements, pour comparer. Difficile à dire.

Celui en face de moi à ma droite me demanda :

– Monsieur, pouvons-nous vous aider ?

– En quoi ? répliquai-je.

– Où vous rendez-vous aujourd'hui ?

– Je serais obligé de vous le dire ?

– Non, monsieur, absolument pas, répondit le type. Mais nous

pouvons vous faire avancer plus vite, si vous le désirez.

Sans doute par une porte discrète ouvrant sur une petite pièce munie d'un verrou, me dis-je. Je supposais que, comme moi, ils pensaient aux témoins civils.

– Attendre mon tour me convient. Je suis presque entré de toute façon.

Les deux types ne répondirent rien. Impasse. Amateurisme. Essayer de débiter l'arrestation à l'extérieur était idiot. Je pouvais pousser les gens, les bousculer, me tourner, m'enfuir et me perdre dans la foule en un clin d'œil. Et ils ne tireraient pas. Pas dehors. Il y avait trop de monde sur le parvis. Trop de dommages collatéraux. C'était en 1997, vous vous rappelez ? Le 11 mars. Quatre ans et demi avant le nouveau règlement. Mieux valait attendre que je sois dans le hall. Les deux larbins pourraient alors fermer les portes derrière moi, puis s'aligner pendant que j'apprenais les mauvaises nouvelles au guichet. À ce moment-là, je pourrais, en théorie, me retourner et recourir à la force pour passer, mais ça me prendrait deux ou trois secondes et, durant ces deux ou trois secondes, les quatre types désœuvrés auraient mille fois le temps de me tirer dans le dos.

Et si je chargeais, ils pourraient m'abattre de face. Et de toute façon où aller ? S'échapper à l'intérieur du Pentagone était loin d'être une bonne idée. Le plus grand bâtiment de bureaux du monde. Trente mille employés. Quatre étages. Deux sous-sols. Vingt-sept kilomètres de couloirs. Il y a dix halls radiaux entre les anneaux et on dit qu'il est possible de parcourir la distance séparant deux points quelconques en sept minutes maximum, évaluation sans doute établie sur la base du pas militaire accéléré, à savoir six kilomètres à l'heure. Bref, en courant vite, je pouvais arriver n'importe où en trois minutes. Mais où ? J'aurais pu trouver un placard à balais, voler des sacs à casse-croûte et tenir un ou deux jours, mais pas plus. Ou prendre des otages et essayer de plaider ma cause, mais, à ma connaissance, ce genre d'opération n'avait jamais réussi.

Alors j'attendis.

L'agent de sécurité devant moi à ma droite me dit :

– Passez une bonne journée, monsieur.

Puis il me dépassa, et son collègue me dépassa de l'autre côté. Tous les deux marchaient maintenant sans se presser, deux types heureux de prendre l'air, de patrouiller, de varier leur point de vue. Peut-être

pas si idiots que ça après tout. Ils faisaient leur boulot et suivaient leur plan. Ils avaient tenté de m'attirer par la ruse dans une petite pièce munie d'un verrou, mais ils avaient échoué, sans rancune, alors maintenant ils tournaient la page et passaient directement au plan B. Ils attendraient que je sois à l'intérieur et que les portes soient fermées, puis ils passeraient en mode contrôle de la foule, disperseraient les arrivants, les mettraient à l'abri pour le cas où des coups de feu devraient être tirés à l'intérieur. Je supposai que les vitres du hall étaient blindées, mais les gens bien informés ne parient jamais sur le fait que le ministère de la Défense a obtenu exactement ce pour quoi il a payé.

La porte se trouvait juste devant moi. Ouverte. Je respirai un grand coup et m'avançai dans le hall. *Parfois, la seule façon de savoir si le poêle est chaud, c'est de le toucher.*

La femme parfumée et aux mains pâles était déjà bien engagée dans le couloir derrière le tourniquet. On lui avait fait signe de passer. Droit devant moi, le guichet des renseignements avec deux employés. À ma gauche, les deux types affectés au contrôle des badges. Le tourniquet, ouvert, entre les deux. Derrière, les quatre types en trop ne faisaient toujours rien. Ils étaient groupés, silencieux et vigilants, comme une équipe indépendante. Je ne distinguais toujours pas leurs chaussures.

J'inspirai à nouveau et me dirigeai vers le guichet.

Tel l'agneau qui va à l'abattoir.

Le réceptionniste sur la gauche me regarda, puis me lança :

– Oui, monsieur.

Fatigue et résignation dans la voix. Une réponse, pas une question, comme si j'avais déjà parlé. Il semblait jeune et assez intelligent. Un authentique membre du département de la Sécurité publique sans doute. Pas besoin de longues études pour devenir adjudant dans la police militaire, mais on ne lui aurait pas attribué un poste de guichetier au Pentagone, aussi épaisse soit la couverture sous laquelle il travaillait.

Il me regarda de nouveau, dans l'expectative.

– J'ai un rendez-vous à midi, lui dis-je.

– Avec qui ?

– Le colonel Frazer.

Il fit semblant de ne pas reconnaître le nom. Le plus grand bâtiment de bureaux du monde. Trente mille employés. Il feuilleta un registre de la taille d'un annuaire téléphonique.

– Serait-ce le colonel John James Frazer ? Officier de liaison du Sénat ? me demanda-t-il.

– Oui, répondis-je.

Autant dire : « Je suis coupable. »

Un peu plus loin sur ma gauche, les quatre gars en trop m'observaient. Mais sans bouger. Pour l'instant.

Le type de l'accueil ne me demanda pas mon nom. D'une part parce qu'on l'avait sans doute mis au courant et qu'on lui avait montré des photos, d'autre part parce que, conformément au règlement, parfaitement centrée, exactement soixante millimètres sous la couture du haut du rabat de la poche de poitrine droite de mon uniforme classe A, un badge indiquait mon patronyme.

En sept lettres : *REACHER*.

Ou en dix : *Arrêtez-moi*.

Le type me dit :

– Le colonel John James Frazer est au 3C315. Vous savez comment vous y rendre ?

– Oui, répondis-je.

Troisième étage, anneau C, près du couloir radial n° 3, baie n° 15. La version Pentagone des coordonnées géographiques, nécessaire puisqu'il s'agissait là d'une superficie de douze hectares au sol.

– Je vous souhaite une excellente journée, monsieur, me dit le type.

Son regard anodin passa par-dessus mon épaule pour se poser sur la personne suivante dans la file. Je restai immobile un instant. Ils m'avaient sorti le grand jeu. Ils frôlaient la perfection. Le critère de droit habituellement utilisé pour déterminer la culpabilité criminelle s'exprime par le latin *Actus non facit reum nisi mens sit rea*, ce qui signifie, en gros, que faire des choses ne vous cause généralement pas d'ennuis sauf si vous les faites vraiment exprès. L'acte plus l'intention, c'est le principe. Ils attendaient que je prouve mon intention. Ils attendaient que je franchisse le tourniquet et que je m'engage dans le labyrinthe. Ce qui expliquait pourquoi les quatre types en trop étaient de l'autre côté du portillon, pas du mien. Franchir la ligne affirmerait mon intention. Il y avait peut-être des questions de juridiction. Peut-

être qu'on avait consulté des avocats. Frazer voulait me foutre dehors, c'était sûr, mais il voulait rester à l'abri.

Je pris une nouvelle inspiration, franchis la ligne. Mon intention ne faisait plus de doute. J'avançai entre les deux contrôleurs de badge, puis me glissai entre les flancs froids en alliage du tourniquet. Les barres étaient escamotées. Pas besoin de pousser avec les cuisses. Je sortis de l'autre côté, marquai une pause. Les quatre types en trop se trouvaient sur ma droite. Je regardai leurs chaussures. Le règlement de l'armée reste étonnamment vague sur le sujet. De simples richelieus à lacets ou de proches équivalents, classiques, sans motif, au moins trois paires d'œilletons, bouts fermés, talons de cinq centimètres maximum. Voilà tout ce qu'il stipule. Les quatre types sur ma droite étaient tous en conformité, mais ils ne portaient pas de chaussures de flics. Pas comme les deux à l'extérieur. Ils étaient chaussés de quatre variations sur le même thème. Cuir brillant, lacets serrés, quelques plis et éraflures ici et là. Peut-être d'authentiques chaussures d'agent de sécurité. Mais peut-être pas. Aucun moyen de le déterminer. Pas pour l'instant.

Je les regardais, ils me regardaient, mais personne ne parlait. Je les contournai et m'enfonçai dans le bâtiment. J'empruntai l'anneau E dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, puis tournai à gauche au premier couloir radial.

Les quatre types suivirent.

En restant environ deux mètres derrière moi, assez près pour ne pas me perdre de vue, assez loin pour ne pas me bousculer. Sept minutes maximum entre deux points donnés. J'étais pris en sandwich. Je me dis qu'une autre équipe était postée devant le 3C315, ou aussi près de la porte qu'on aurait décidé de me laisser approcher. Je me dirigeais droit vers eux. Nulle part où fuir, nulle part où me cacher.

Je pris un escalier de l'anneau D, montai deux volées de marches jusqu'au troisième. Puis je suivis le sens des aiguilles d'une montre, juste pour m'amuser, dépassai le couloir radial n° 5, puis le 4. L'anneau D était encombré. Des employés s'affairaient à droite et à gauche, les bras chargés de dossiers kaki. Des hommes et des femmes en uniforme, au regard vide, se pressaient. Le couloir était congestionné. Je me faufilais, contournais, continuais d'avancer. À chaque pas, des gens me dévisageaient. Les cheveux, et la barbe. Je m'arrêtai devant une fontaine à eau, me baissai, bus un coup. Des gens me dépassèrent. Derrière moi, en scrutant jusqu'à vingt mètres, les quatre types n'étaient nulle part en vue. Ils savaient où je me rendais,

et à quelle heure j'étais censé y arriver.

Je me redressai, me remis en route, puis je tournai à droite dans le radial n° 3. J'atteignis l'anneau C. L'air sentait la laine des uniformes, l'encaustique pour linoléum et, très légèrement, le cigare. Une épaisse couche de peinture caractéristique des bâtiments officiels recouvrait les murs. Je jetai un coup d'œil à droite et à gauche. Il y avait du monde dans le couloir, mais aucun attroupement devant la baie quinze. Peut-être m'attendaient-ils à l'intérieur ? J'avais déjà cinq minutes de retard.

Je ne fis pas demi-tour. Je restai dans le radial n° 3 et traversai l'anneau B, pour gagner l'anneau A. Le cœur du bâtiment, le terminus des couloirs radiaux. Ou le point de départ, selon votre grade et votre perspective. Derrière l'anneau A il n'y a qu'une cour pentagonale de deux hectares à ciel ouvert, une espèce de trou de doughnut anguleux. À l'époque, on l'appelait « Ground Zero », parce qu'on croyait que les Soviétiques braquaient leur missile le plus puissant et le plus lourd dessus, comme sur un énorme centre de cible. Je pense qu'on se trompait. Je pense que les Soviétiques dirigeaient dessus leurs cinq missiles les plus puissants et les plus lourds, juste au cas où les frappes une à quatre auraient échoué. Les experts affirment que les Soviétiques eux non plus n'obtenaient pas toujours ce pour quoi ils avaient payé.

J'attendis dans l'anneau A jusqu'à avoir dix minutes de retard. Mieux valait les laisser dans le doute. Peut-être avaient-ils déjà entamé les recherches. Peut-être les quatre gars en trop se faisaient-ils déjà botter le cul pour avoir perdu ma trace. J'inspirai de nouveau profondément, m'éloignai du mur auquel je m'étais appuyé, revins sur mes pas jusqu'au radial n° 3, traversai l'anneau B pour atteindre le C. Fis demi-tour sans changer d'allure et me dirigeai vers la baie n° 15.

3

Personne n'attendait devant la baie n° 15. Pas d'équipe spéciale. Vraiment personne. Le couloir était désert aussi, des deux côtés, à perte de vue. Et silencieux. Je me dis que tout le monde se trouvait là où il voulait se trouver. Les rendez-vous de midi battaient leur plein.

La porte de la baie n° 15 était ouverte. Je frappai une fois, par politesse, pour m'annoncer, pour prévenir, puis je franchis le seuil. À l'origine, la plupart des bureaux du Pentagone étaient en open space, séparés par des armoires de rangement et du mobilier de façon à former des baies – d'où leur nom – mais, au fil des ans, des murs s'étaient élevés créant ainsi des espaces privés. La pièce affectée à Frazer au 3C315 était assez classique. Un petit carré avec une fenêtre sans vue, un tapis, des photos au mur, un bureau en métal « département de la Défense », un fauteuil et deux chaises, une crédence et un meuble de rangement double largeur.

Et ce petit espace carré était complètement désert, en dehors de Frazer lui-même assis dans son fauteuil derrière le bureau. Il leva les yeux vers moi et sourit.

– Salut, Reacher, dit-il.

Je regardai à gauche et à droite. Personne. Vraiment personne. Il n'y avait pas de toilettes privées. Pas de grand placard. Pas d'autre porte. Le couloir derrière moi était vide. Le calme régnait dans ce bâtiment géant.

– Fermez la porte, reprit Frazer.

Je fermai la porte.

– Asseyez-vous.

Je m'assis.

– Vous êtes en retard.

– Excusez-moi. J’ai été retardé.

Il opina du chef.

– Cet endroit est un vrai cauchemar à midi. Pauses déjeuner, changements d’équipes, et j’en passe. C’est un zoo. Je ne prévois jamais de me déplacer à midi. Je reste tapi ici.

Il devait mesurer un mètre cinquante-cinq et peser dans les cent kilos. Large d’épaules, torse compact, rougeaud, brun, la quarantaine. Sang irlandais de ses ancêtres dans les veines, filtré à travers la riche terre du Tennessee, d’où il était originaire. Adolescent, il avait vécu au Vietnam et plus tard dans le Golfe. Il était couvert de décorations de combat, comme une éruption cutanée. C’était un guerrier à l’ancienne, mais, malheureusement pour lui, comme il s’exprimait et souriait avec autant de talent qu’il combattait, on l’avait affecté à la liaison avec le Sénat parce que le véritable ennemi à présent, c’étaient les gars qui tenaient les cordons de la bourse.

– Alors, qu’avez-vous pour moi ? me demanda-t-il.

Je ne dis rien. Je n’avais rien à dire. Je ne pensais pas arriver aussi loin.

– De bonnes nouvelles, j’espère.

– Aucune nouvelle, non.

– Rien ?

J’acquiesçai.

– Rien.

– Vous m’avez dit que vous aviez le nom. C’est ce qu’indiquait votre message.

– Je ne l’ai pas.

– Alors pourquoi affirmer le contraire ? Pourquoi demander à me voir ?

Je marquai une pause.

– C’était un raccourci.

– Comment ça ?

– J’ai fait courir le bruit que j’avais le nom. J’étais curieux de découvrir l’anguille qui pouvait bien sortir de sous le rocher pour me faire taire.

– Et aucune n’est sortie ?

– Pas pour l’instant. Mais il y a dix minutes, j’ai cru tout autre chose. Il y avait quatre hommes en trop dans le hall. En uniforme d’agents de sécurité. Ils m’ont suivi. J’ai cru qu’il s’agissait d’une équipe d’arrestation.

– Où vous ont-ils suivi ?

– Dans l’anneau E, jusqu’au D. Après, je les ai semés dans l’escalier.

Il sourit de nouveau.

– Vous êtes paranoïaque. Vous ne les avez pas semés. Je vous l’ai expliqué : il y a des changements d’équipes à midi. Ils arrivent en métro comme tout le monde, ils tapent la causette deux minutes, et regagnent leur local. Dans l’anneau B. Ils ne vous suivaient pas.

Je ne dis rien.

Il reprit :

– Il y a toujours des groupes qui poireautent. On est en sérieux sureffectif. Il va falloir prendre des mesures. C’est inévitable. Je n’entends parler que de ça au Parlement, toute la journée, tous les jours. On ne peut rien y faire. Nous devrions tous garder ça en tête. Les gens comme vous, en particulier.

– Comme moi ?

– Il y a beaucoup de majors dans notre armée. Trop, probablement.

– Beaucoup de colonels aussi.

– Moins de colonels que de majors.

Je ne dis rien.

Il me demanda :

– Est-ce que j’étais sur votre liste d’anguilles susceptibles de sortir

de sous le rocher ?

Vous étiez la liste, pensai-je.

Il reprit :

– J’y étais ?

– Non, mentis-je.

Il sourit de nouveau.

– Bonne réponse. Si j’avais une dent contre vous, je vous aurais fait éliminer là-bas dans le Mississippi. Je serais peut-être même descendu pour m’en charger moi-même.

Je ne dis rien. Il me dévisagea un instant, puis un sourire se dessina sur son visage, et ce sourire se changea en fou rire, qu’il s’efforça de réprimer, sans succès. Ça fusa comme un aboiement, un ronflement, si bien qu’il dut se recaler contre le dossier de son fauteuil et fixer le plafond.

– Quoi ? demandai-je.

Son regard se remit à niveau. Il souriait toujours.

– Je suis désolé, reprit-il. Je pensais à cette expression qu’on utilise. Vous savez bien ? Le type qui se fond dans le décor.

Je ne dis rien.

– Vous avez une allure affreuse, enchaîna-t-il. Il y a des salons de coiffure ici, vous savez. Vous devriez y aller.

– Je ne peux pas. Cette dégaine, je suis censé l’avoir.

Cinq jours plus tôt, mes cheveux et ma barbe étaient plus courts de cinq jours, mais apparemment encore assez longs pour attirer l’attention.

Leon Garber, qui à ce moment-là était encore mon commandant, m’avait convoqué dans son bureau, et comme son message indiquait entre autres *sans délai, sans prêter aucune attention à la toilette*, j’avais

supposé qu'il voulait battre le fer pendant qu'il était chaud et me passer un savon sur-le-champ pendant que la preuve existait encore, là, sur ma tête. Et c'est exactement de cette manière qu'avait commencé l'entrevue.

– Quel règlement de l'armée traite de l'apparence du soldat ? m'avait-il demandé.

Ce qui était une question assez marrante, venant de lui. Garber était sans aucun doute l'officier le plus débraillé que j'avais pu croiser. Il pouvait prendre une veste de classe A toute neuve au magasin et, une heure plus tard, il semblait l'avoir portée pendant deux guerres, avoir dormi avec, et l'avoir reportée pour trois bagarres de bar.

– Je ne me rappelle pas quel règlement traite de l'apparence du soldat, lui avais-je répondu.

– Moi non plus. Mais je crois me rappeler que les exigences concernant les cheveux, la barbe, les ongles et la présentation réglementaire figurent au chapitre 1, section 8. Je me le représente assez clairement, là, sur la page. Vous rappelez-vous ce qu'il stipule ?

– Non.

– Il nous apprend que l'entretien des cheveux et le rasage sont nécessaires pour maintenir l'uniformité dans la population militaire.

– Compris.

– Il rend ces exigences obligatoires. Savez-vous ce qu'elles disent ?

– J'ai été très occupé. Je reviens tout juste de Corée.

– Du Japon, à ce qu'il paraît.

– C'était l'escale sur le chemin.

– Durée ?

– Douze heures.

– Y a-t-il des coiffeurs au Japon ?

– Sûrement.

– Faut-il plus de douze heures aux coiffeurs japonais pour une coupe de cheveux masculine ?

– Sûrement pas.

– Le chapitre 1, section 8, paragraphe 2 stipule que les cheveux doivent être soigneusement coupés et que leur longueur et leur épaisseur ne doivent pas être excessives ni présenter un aspect irrégulier, hirsute ou extravagant. Il précise, au contraire, que les cheveux doivent présenter un aspect effilé.

– Je ne suis pas certain de comprendre ce que ça signifie.

– Il indique que pour un aspect effilé les contours de la coiffure du soldat doivent être adaptés à la forme de son crâne, et former sur la nuque une courbe descendant vers le point d'implantation naturel à la base du cou.

– Je vais m'en occuper.

– Ce sont des impératifs, vous comprenez ? Pas des suggestions.

– D'accord.

– Le second paragraphe stipule que lorsque les cheveux sont coiffés, ils ne doivent en aucun cas couvrir les oreilles ou les sourcils, ni arriver au niveau du col.

– D'accord.

– Ne décririez-vous pas votre coupe de cheveux actuelle comme irrégulière, hirsute ou extravagante ?

– Comparée à quoi ?

– Et qu'en est-il de la question relative au peigne, aux oreilles, aux sourcils et au col ?

– Je vais m'en occuper, avais-je répété.

À ce moment-là, il avait souri, et le ton de l'entrevue avait changé du tout au tout.

– À quelle vitesse poussent vos cheveux ? m'avait-il demandé.

– Je ne sais pas. À une vitesse normale, j' imagine. Comme tout le monde, sans doute. Pourquoi ?

– Nous avons un problème. Dans le Mississippi.

D'après Garber, le problème concernait une femme de vingt-sept ans répondant au nom de Janice May Chapman. Et le problème était qu'elle était morte. Elle avait été illégalement tuée à un pâté de maisons de la rue principale d'une ville appelée Carter Crossing.

– C'était l'une des nôtres ? lui demandai-je.

– Non. C'était une civile.

– Alors, pourquoi pose-t-elle problème ?

– Je vais y venir. Mais d'abord vous devez entendre l'histoire. La ville est au milieu de nulle part. Aux confins du nord-est de l'État, près des frontières avec l'Alabama et le Tennessee. Il y a une voie ferrée sur l'axe nord-sud et un chemin de terre perdu qui le traverse d'est en ouest et passe près d'une source. Autrefois, les locomotives s'y arrêtaient pour se ravitailler en eau et les passagers descendaient pour se restaurer. La ville s'est donc développée. Mais à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la circulation s'est réduite à deux trains de marchandises par jour et, sans la présence des voyageurs, la ville a retrouvé son aspect originel.

– Jusqu'à ce que... ?

– Les dépenses fédérales. Vous savez comment c'était. Washington ne pouvait accepter que de vastes zones du Sud se transforment en tiers-monde, alors on y a injecté de l'argent. Beaucoup d'argent à vrai dire. Vous avez déjà remarqué comment les gens qui se plaignent le plus de l'intervention réduite de l'État semblent toujours vivre dans les endroits qui bénéficient des plus grosses subventions ? Une réduction de ces interventions signerait leur arrêt de mort à tous.

– Qu'a obtenu Carter Crossing ?

– Une base militaire. Fort Kelham.

– OK. J’ai entendu parler de Fort Kelham. Mais jamais su où c’était exactement.

– Elle était gigantesque. La construction a démarré vers 1950, je crois. La base aurait pu se développer comme Fort Hood, mais elle était trop à l’est de l’autoroute I-55 et trop à l’ouest de la I-65 pour être utile. Il fallait rouler longtemps sur de petites routes pour y accéder. Ou alors c’est que les politiciens du Texas ont des voix plus puissantes que ceux du Mississippi. Quoi qu’il en soit, Hood a obtenu toutes les faveurs et Kelham a périclité. Elle a résisté jusqu’à la fin de la guerre du Vietnam, puis on en a fait un lieu de formation de rangers. Ce qu’elle est encore.

– Je croyais que les rangers étaient formés à Benning.

– Le 75^e envoie ses meilleurs éléments à Kelham pendant un certain temps. Ce n’est pas loin. Et la configuration du terrain est adaptée.

– Le 75^e est un régiment d’opérations spéciales.

– À ce qu’on dit.

– Y a-t-il suffisamment de rangers des opérations spéciales en formation pour faire vivre une ville entière ?

– Presque. Ce n’est pas une très grande ville.

– Alors de quoi parle-t-on ? D’un ranger de l’armée qui a tué Janice May Chapman ?

– J’en doute. C’est probablement un bouseux du coin qui a fait le coup.

– Il y a des bouseux dans le Mississippi ? Est-ce qu’il y a au moins des vaches ?

– Des hommes des bois si vous préférez. Il y a beaucoup d’arbres.

– Bon, et alors, pourquoi parlons-nous de ça ?

À ce moment-là, Garber se leva, contourna son bureau, traversa la pièce et ferma la porte. Il était plus âgé que moi, bien entendu, et beaucoup plus petit, mais presque aussi large. Et il était inquiet. Il ne lui arrivait pas souvent de fermer sa porte, et encore moins de passer plus de cinq minutes sans y aller d’un petit sermon remanié, d’un proverbe ou d’un slogan destiné à résumer l’idée qu’il tentait de faire

passer sous une forme facile à mémoriser. Il fit demi-tour. Quand il se rassit, son coussin émit un sifflement.

– Avez-vous déjà entendu parler d'un pays appelé le Kosovo ?

– Les Balkans. Comme la Serbie et la Croatie.

– Il va y avoir une guerre là-bas. Vraisemblablement, nous allons essayer d'empêcher qu'elle éclate. Mais nous allons vraisemblablement échouer et nous finirons par déverser une chiée de bombes d'un côté ou de l'autre.

– OK. C'est toujours bien d'avoir un plan B.

– L'affaire serbo-croate a été un désastre. Comme le Rwanda. Une source monstrueuse de problèmes. On est au ^{xx}e siècle, bon sang !

– Ça me semble y correspondre à la perfection.

– C'est censé changer maintenant.

– Attendons le ^{xxi}e. Voilà ce que je conseille.

– On ne va rien attendre du tout. On va essayer d'agir comme il se doit au Kosovo.

– Eh bien, bonne chance. Ne venez pas me demander de l'aide. Je suis un simple policier.

– Nous avons déjà des hommes là-bas. Vous savez, par intermittence, ils vont et viennent.

– Qui ?

– Des soldats de la paix.

– Quoi, les Nations unies ?

– Pas tout à fait. Seulement nos gars.

– Je ne savais pas.

– Vous ne le saviez pas parce que personne n'est censé le savoir.

– Et ça dure depuis combien de temps ?

– Douze mois.

– Nous déployons des troupes au sol en secret dans les Balkans depuis un an ?

– Ce n'est pas si dramatique. On fait de la reconnaissance, en partie. Au cas où quelque chose devrait se produire plus tard. Mais avant tout, il s'agit de calmer la situation. Il y a de nombreuses factions là-bas. Si on nous demande, on répond toujours que c'est l'autre type qui nous a invités. De cette façon, tout le monde croit que tous les autres ont notre soutien. Effet dissuasif.

– Qui avons-nous envoyé ?

– Les rangers de l'armée.

Garber m'apprit alors que la base de Fort Kelham servait encore officiellement de centre de formation de rangers, mais était aussi utilisée comme cantonnement pour deux compagnies entières de rangers déjà formés, toutes deux choisies dans le 75^e régiment de rangers, les compagnies Alpha et Bravo, déployées secrètement au Kosovo à tour de rôle, un mois à chaque fois. Le relatif isolement de Kelham en faisait un site clandestin idéal. Non pas, me précisa-t-il, que nous ressentions vraiment le besoin de dissimuler quoi que ce soit. Cela ne concernait que très peu de troupes et il s'agissait d'une mission humanitaire motivée par la plus pure des intentions. Mais Washington étant Washington, parfois il valait mieux passer certaines choses sous silence.

Je demandai :

– Carter Crossing est-elle dotée d'un service de police ?

– Oui.

– Alors, laissez-moi deviner. Leur enquête piétine, donc ils veulent aller à la pêche. Ils veulent inscrire des membres du personnel de Kelham sur leur liste de suspects.

– Voilà.

– Y compris des hommes des compagnies Alpha et Bravo.

– C'est ça.

– Ils veulent leur poser toutes sortes de questions.

– Oui.

– Mais nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser interroger des rangers parce que nous devons cacher toutes ces allées et venues secrètes.

– Exact.

– Les flics ont-ils des soupçons justifiés ?

J'espérais que Garber allait répondre que non, mais au lieu de ça il me dit :

– Ils ont des présomptions, légères.

– Légères ?

– Le moment est mal venu. Janice May Chapman a été tuée trois jours après le retour du Kosovo de la compagnie Bravo. Les hommes rentrent directement en avion et Kelham a un terrain d'atterrissage. Je vous l'ai dit : l'endroit est vaste. Ils atterrissent de nuit, par précaution. Après, la compagnie rentrée à la base passe les deux premiers jours enfermée pour le débriefing.

– Et ensuite ?

– Et ensuite, à partir du troisième jour, les hommes bénéficient d'une semaine de permission.

– Et descendent tous en ville.

– En général.

– Et cela inclut Main Street et les pâtés de maisons derrière.

– C'est là que sont situés les bars.

– Et c'est dans les bars qu'ils rencontrent les filles du coin.

– Et font plus ample connaissance.

– Génial.

– Elle a été violée et mutilée.

– Mutilée de quelle manière ?

– Je n'ai pas demandé. Je ne voulais pas savoir. Elle avait vingt-sept ans. Jodie a vingt-sept ans, elle aussi.

Son seul enfant. Sa fille unique. Adorée.

– Comment va-t-elle ? lui demandai-je.

– Bien.

– Où vit-elle maintenant ?

– Elle est avocate, me répondit-il comme si c'était un lieu, pas une profession.

Puis à son tour, il me demanda :

– Comment va votre frère ?

– Il va bien, pour autant que je sache.

– Toujours aux Finances ?

– Pour autant que je sache.

– C'était un homme bien, dit-il comme si quitter l'armée c'était mourir.

Je gardai le silence.

– Alors que feriez-vous, là-bas, dans le Mississippi ? reprit-il.

On était en septembre, 1997, vous vous souvenez ? Je répondis :

– On ne peut pas fermer le service de police local. Pas dans ces circonstances. Mais on ne peut pas non plus s'en remettre à leur expérience et à leurs ressources. Donc nous leur proposons notre aide. Nous y envoyons quelqu'un. On peut faire tout le travail sur la base. Si un type de Kelham est coupable, on le leur sert sur un plateau. Comme ça, justice est faite, mais on peut dissimuler ce qu'on a besoin de dissimuler.

– Ce n'est pas aussi simple, dit-il. Il y a pire.

– Comment ça ?

– Le commandant de la compagnie Bravo est un certain Reed Riley. Vous le connaissez ?

– Son nom me dit quelque chose.

– Et il devrait, en effet. C'est le fils de Carlton Riley.

– Merde ! m'exclamai-je.

Garber acquiesça d'un hochement de tête.

– Le sénateur. Le président de la commission de la Défense. En passe de devenir notre meilleur ami ou notre pire ennemi, selon le sens dans lequel le vent va souffler. Et vous savez comment c'est avec ce genre de type. Avoir pour fils un capitaine d'infanterie rapporte mille suffrages. Avoir pour fils un héros vaut deux fois plus. Je ne veux même pas imaginer ce qui va se passer si un des gars du jeune Reed s'avère être un meurtrier.

– Il faut tout de suite envoyer quelqu'un à Kelham.

– C'est la raison de cette entrevue.

– Quand voulez-vous que j'y aille ?

– Je ne veux pas que vous y alliez.

Je n'étais pas son premier choix pour la mission. C'était un major de la police militaire récemment promu répondant au nom de Duncan Munro. Famille de militaires, Silver Star, Purple Heart et cætera, et cætera. Il avait récemment fait du bon boulot en Corée et faisait actuellement du super-boulot en Allemagne. Il avait cinq ans de moins que moi et, d'après ce que j'étais en train d'apprendre, il était exactement ce que j'avais été cinq ans plus tôt. Je ne l'avais jamais rencontré.

– Son avion part ce soir, reprit Garber. Heure prévue d'arrivée : fin de matinée.

– C'est vous qui voyez, j'imagine.

– La situation est délicate.

– De toute évidence. Trop délicate pour moi en tout cas.

– N'en faites pas tout un plat. J'ai besoin de vos services pour autre chose. Une chose, je l'espère, que vous estimerez aussi importante.

– Et qui serait ?

– Une mission sous couverture. C'est pour ça que je me réjouis de l'état de vos cheveux et de votre barbe. En bataille et hirsutes. Il y a deux choses pour lesquelles nous sommes très mauvais quand nous sommes sous couverture. Les cheveux et les chaussures. Les chaussures, on peut se les procurer dans une friperie. On ne peut pas s'acheter des cheveux mal peignés au pied levé.

– Sous couverture où ?

– À Carter Crossing, évidemment. Dans le Mississippi. Hors de la base. Vous allez débarquer en ville comme une espèce de clochard paumé, un ancien militaire. Vous voyez le genre. Vous allez être le

type qui se sent chez lui là-bas, parce que c'est le style d'environnement auquel il est habitué. Et vous allez y rester un petit moment. Vous allez établir des relations avec les agents de police du coin et vous servir de ces relations de manière clandestine afin de vous assurer que Munro et eux mènent l'enquête en restant bien dans les clous.

– Vous voulez que je me fasse passer pour un civil ?

– Ce n'est pas si difficile. Nous appartenons tous à la même espèce, plus ou moins. À vous de vous débrouiller.

– Est-ce que j'enquêterai activement ?

– Non. Votre mission se limitera à observer et à transmettre les infos. Comme pour une évaluation de formation. Vous l'avez déjà fait. Vous serez mes yeux et mes oreilles. Il faut que ce soit fait dans les règles de l'art.

– OK.

– D'autres questions ?

– Quand est-ce que je pars ?

– Demain matin, à l'aube.

– Et qu'entendez-vous par « dans les règles de l'art » ?

Il marqua une pause, se trémoussa dans son fauteuil et laissa sa question en suspens.

Je retournai dans mes quartiers et pris une douche, mais ne me rasai pas. Le travail d'infiltré revient en gros à pratiquer la méthode Actors Studio, et Garber avait raison : je voyais le genre. Tous les soldats le connaissent. Les villes proches des bases regorgent de types qui se sont fait recalier aux examens d'admission pour une raison ou une autre et ne se sont jamais éloignés de plus de deux kilomètres. Certains restent, d'autres sont forcés de partir et ceux qui partent finissent dans une autre ville, près d'une autre base. La même, mais différente. C'est ce qu'ils connaissent. C'est là qu'ils se sentent à l'aise. Ils conservent une sorte de discipline militaire viscérale, inscrite en

eux, comme de vieilles habitudes, comme des brins d'ADN, mais ils cessent de prendre soin de leur apparence. Le chapitre 1, section 8, paragraphe 2, ne règle plus leur vie. Bref, je ne me rasai pas et ne me peignai pas les cheveux non plus. Je les laissai juste sécher.

Puis je posai des affaires sur mon lit. Je n'avais pas besoin d'aller dans une friperie pour trouver des chaussures. J'en avais une paire qui irait. Environ douze ans plus tôt, lors d'un séjour au Royaume-Uni, j'avais acheté des chaussures basses marron dans une boutique pour hommes à l'ancienne, dans un village perdu. Elles étaient grosses, lourdes et solides. Bien entretenues, mais un peu éculées et fatiguées. Usées jusqu'à la corde, à vrai dire.

Je les posai sur mon lit, où elles restèrent toutes seules. Je ne possédais pas d'autres vêtements personnels. Absolument aucun. Pas même des chaussettes. Je trouvai un vieux tee-shirt de l'armée dans un tiroir – kaki, en coton, de bonne qualité à l'origine mais maintenant délavé et fin comme de la soie. Je me dis que c'était le genre de chose qu'un type pouvait conserver. Je le plaçai à côté des chaussures. Je me rendis ensuite à pied au magasin de la base et furetai dans des allées où je ne vais pas d'habitude. Je repérai un pantalon de toile d'un brun terreux et une chemise à manches longues vaguement bordeaux, mais dont les coutures, prélavées, s'étaient décolorées jusqu'à devenir vaguement rosâtres. Je n'étais pas emballé, mais c'était la seule à ma taille. Elle était en promo, ce qui me semblait logique, et elle faisait civil. J'avais vu des gens porter des vêtements bien pires. Et elle était polyvalente. Je ne savais pas vraiment quel temps il ferait en mars dans le coin nord-est du Mississippi. S'il faisait chaud, je pourrais remonter les manches. S'il faisait froid, je les baisserais.

Je choisis des sous-vêtements blancs et des chaussettes kaki, puis je fis une escale au rayon articles de toilette et dénichai une espèce de brosse à dents de voyage de taille réduite. Elle me plaisait. La partie brosse, logée dans un boîtier en plastique transparent, pouvait s'en extraire et, après avoir pivoté, s'y fixer de nouveau pour retrouver une taille standard, prête à utiliser. Elle était manifestement conçue pour tenir dans une poche. Elle serait facile à transporter et ses poils ne se saliraient pas. L'idée était proprement épatante.

J'envoyai les vêtements directement à la buanderie, pour les vieillir un peu. Rien ne vieillit mieux les vêtements que les laveries militaires. Puis je quittai la base pour un déjeuner tardif dans un resto à hamburgers. Je tombai sur un vieil ami, un collègue de la police militaire, Stan Lowrey. On avait souvent travaillé ensemble. Il était assis à une table devant un plateau couvert des débris d'un double

burger-frites. Je passai commande et me glissai en face de lui.

– J’ai entendu dire que tu partais pour le Mississippi, me dit-il.

– Où tu as entendu ça ?

– Mon sergent l’a appris d’un sergent dans le bureau de Garber.

– Quand ?

– Il y a deux heures, à peu près.

– Génial. Il y a deux heures, je n’étais même pas au courant. Bravo le secret.

– Mon sergent dit que tu vas jouer les seconds couteaux.

– Ton sergent a raison.

– Mon sergent dit que l’enquêteur chargé de l’affaire est un gamin.

J’acquiesçai.

– Je vais faire du baby-sitting.

– Ça craint, Reacher. Ça craint à mort.

– Seulement si le gamin s’y prend bien.

– Et ça se peut.

Je mordis dans mon hamburger, bus une gorgée de café et enchaînai :

– En fait, je ne sais pas s’il est possible de bien s’y prendre. Il y a des sensibilités en jeu. Il pourrait n’y avoir aucune bonne manière de procéder. Il se pourrait que Garber me protège et sacrifie le gamin.

– Rêve toujours, mon pote. T’es un vieux canasson et Garber te remplace en fin de neuvième avec toutes les bases occupées. Une étoile est sur le point de naître. T’es de l’histoire ancienne.

– Toi aussi, alors. Si je suis un vieux canasson, toi, t’es déjà dans la queue pour l’abattoir.

– Exactement, dit-il. C’est ce qui m’inquiète. Je commence à regarder les petites annonces dès ce soir.

Il ne se passa pas grand-chose le reste de l'après-midi. Mon linge revint, un peu décoloré et endommagé par les machines géantes. Il était repassé, mais un jour de voyage corrigerait ça. Je le laissai par terre, soigneusement empilé sur mes chaussures. Puis mon téléphone sonna, une standardiste me transféra un appel du Pentagone, et je me retrouvai à parler à un colonel répondant au nom de John James Frazer. Il m'indiqua qu'il était actuellement officier de liaison avec le Sénat, mais afin d'éviter que je ne le prenne pour un abruti, il fit précéder cette annonce embarrassante par toute sa biographie de combat. Puis il me dit :

– S'il y a le moindre, le plus minuscule fragment de soupçon, voire l'ombre d'une rumeur concernant un homme de la compagnie Bravo, vous devez m'en informer immédiatement. Entendu ? À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

– J'ai besoin de savoir comment la police locale peut être au courant que la compagnie Bravo est basée à Kelham. Je croyais que c'était censé être un secret.

– Ils volent avec des C5. Et ces avions sont bruyants.

– En pleine nuit. Il pourrait donc s'agir de missions d'approvisionnement, pour autant qu'on sache. De fayots et de balles.

– Il y a eu un problème météo il y a un mois. Des tempêtes sur l'Atlantique. Ils étaient en retard. Ils ont atterri après l'aurore. On les observait. Et c'est une ville avec une base militaire de toute façon. Vous savez comment c'est. Les habitants remarquent les déplacements. Les visages qu'ils connaissent. Là un mois, partis celui d'après. Les gens ne sont pas idiots.

– Il y a déjà des soupçons et des rumeurs. La date met la puce à l'oreille. Comme vous dites, les gens ne sont pas idiots.

– La date pourrait relever de la simple coïncidence.

– Elle pourrait. Espérons-le.

– Je dois être tenu immédiatement au courant, précisa Frazer, s'il y a quoi que ce soit que le capitaine Riley aurait pu, dû ou aurait peut-être dû ou été tenu de savoir. Quoi que ce soit, d'accord ? Sans délai.

- C'est un ordre ?
- C'est une requête de la part d'un officier supérieur. Pourquoi ? Ce serait différent ?
- Êtes-vous dans ma chaîne de commandement ?
- Considérez que je le suis.
- OK, m'inclinai-je.
- Quoi que ce soit, insista-t-il. À moi, immédiatement et en personne. À mes oreilles uniquement. Quelle que soit l'heure.
- OK, acquiesçai-je de nouveau.
- Il y a beaucoup d'intérêts en jeu dans cette affaire. Vous comprenez ? Les enjeux sont considérables.
- OK, dis-je pour la troisième fois.
- Mais je tiens à ce que vous ne fassiez rien qui vous mettrait mal à l'aise.

Je me couchai tôt, les cheveux emmêlés, la barbe grattant l'oreiller, et l'horloge dans ma tête me réveilla à 5 heures, deux heures avant l'aube, le vendredi 7 mars 1997. Le premier jour du reste de ma vie.

Je pris une douche, puis m'habillai dans le noir. Chaussettes, caleçon, pantalon, mon vieux tee-shirt, ma chemise neuve. Je laçai mes chaussures, glissai la brosse à dents dans ma poche avec un paquet de chewing-gums et une liasse de billets. Je laissai tout le reste. Pas de carte d'identité, pas de portefeuille, pas de montre, rien du tout. Méthode Actors Studio. C'est comme ça que j'aurais procédé, si je l'avais fait pour de vrai.

Ensuite, je sortis. Je marchai jusqu'à la rue principale de la base, arrivai au corps de garde, et Garber vint me rejoindre dehors. Il m'attendait. Six heures du matin. Pas encore jour. Il portait un treillis, vraisemblablement enfilé tout propre moins d'une heure plus tôt, mais qu'il semblait avoir passée dans la cour d'une ferme à se vautrer dans la gadoue. Nous nous tenions dans la lueur jaune d'une lampe à vapeur. Il faisait très froid.

- Vous n'avez pas de sac ? s'étonna-t-il.
- Pourquoi j'en aurais un ?
- Les gens ont des sacs.
- Pour quoi faire ?
- Pour y mettre leurs vêtements de rechange.
- Je n'ai pas de vêtements de rechange. J'ai dû acheter ceux-là pour l'occasion.
- Vous avez vraiment choisi cette chemise ?
- Qu'est-ce qu'elle a ?
- Elle est rose.

- Seulement par endroits.
 - C’est dans le Mississippi que vous allez. Les autochtones vont penser que vous êtes pédé. Ils vont vous battre à mort.
 - J’en doute.
 - Qu’allez-vous faire quand ces vêtements seront sales ?
 - Je ne sais pas. En acheter d’autres, j’imagine.
 - Comment comptez-vous vous rendre à Kelham ?
 - Je pensais aller en ville et prendre un Greyhound jusqu’à Memphis. Et faire du stop ensuite. J’imagine que c’est comme ça que font les gens.
 - Avez-vous petit-déjeuné ?
 - Je trouverai bien un truc en chemin.
- Garber marqua une pause, puis me demanda :
- John James Frazer vous a-t-il téléphoné hier ? L’officier de liaison avec le Sénat ?
 - Oui.
 - Que vous a-t-il laissé entendre ?
 - Que nous avons de sérieux problèmes, à moins que Janice May Chapman n’ait été tuée par un civil.
 - Alors, espérons que ce soit le cas.
 - Est-ce que Frazer est dans ma chaîne de commandement ?
 - Il vaut sans doute mieux se dire que oui.
 - C’est quel genre de type ?
 - Le genre sous pression en ce moment. Cinq années de boulot pourraient tomber à l’eau, juste quand ça devient important.
 - Il m’a dit de ne rien faire qui me mettrait mal à l’aise.
 - C’est des conneries. Vous n’êtes pas dans l’armée pour vous sentir à l’aise.

– Le commandant de compagnie n'est pas responsable de ce que fait un gars en permission après s'être saoulé dans un bar.

– Seulement dans le monde réel. Mais c'est de politique qu'il s'agit ici.

Il redevint silencieux, juste un moment, comme s'il avait encore beaucoup de points à aborder et qu'il essayait de décider par où commencer. Pour finir, il se contenta de me dire :

– Eh bien, bon voyage, Reacher. Tenez-moi au courant, d'accord ?

Le trajet jusqu'à la gare routière fut long, mais facile. Il suffisait de mettre un pied devant l'autre. Quelques véhicules me dépassèrent. Aucun automobiliste ne s'arrêta pour me proposer de me prendre en stop. Ils l'auraient peut-être fait si j'avais été en uniforme. Dans l'Amérique profonde, les civils sont en général bien disposés à l'égard de leurs voisins militaires. À leur indifférence, j'eus la preuve que ma tenue de civil était convaincante. J'étais content d'avoir réussi l'examen. Je ne m'étais encore jamais fait passer pour un civil. J'étais en territoire inconnu. C'était nouveau pour moi. Civil, je ne l'avais même jamais été. Bien sûr, en théorie, j'avais dû l'être dix-huit ans, entre ma naissance et mon entrée à West Point, mais j'avais passé ces années dans le brouillard des bases de marines, l'une après l'autre à cause de la carrière de mon père, et vivre sur la base dans une famille de militaires n'a rien à voir avec la vie civile. Rien de rien. Marcher comme je le faisais ce matin-là avait donc quelque chose d'original, d'expérimental. Le soleil se leva derrière moi, l'air devint chaud et humide de rosée et un voile de vapeur monta de la route jusqu'à hauteur de mes genoux. Je poursuivis mon chemin en marchant dans cette brume et repensai à mon vieux pote Stan Lowrey, là-bas à la base. Je me demandais s'il avait regardé les petites annonces. Je me demandais s'il en avait besoin. Je me demandais si moi, j'en avais besoin.

Je repérai un petit *diner* à moins d'un kilomètre du centre-ville et

m'y arrêtai pour prendre mon petit déjeuner. Je commandai un café, bien sûr, et des œufs brouillés. J'avais l'impression de m'intégrer assez convenablement, aussi bien par mon apparence que par mon comportement. Il y avait six autres clients. Tous des civils, tous des hommes, tous débraillés d'après les critères requis pour maintenir l'uniformité dans la population militaire. Tous les six portaient des casquettes. Six casquettes résille avec des noms, je supposai, de fabricants de matériel agricole ou de grainetiers. Je me demandai si j'aurais dû m'en procurer une. Je n'y avais pas pensé et n'en avais pas vu dans le magasin de la base.

Je finis mon petit déjeuner, payai la serveuse et, tête nue, gagnai la gare routière. J'achetai un billet, m'assis sur un banc et, une demi-heure plus tard, m'installai au fond d'un car en partance pour le sud-ouest.

Le trajet fut magnifique, à sa manière. Non pas que la distance eût été astronomique, elle couvrait une infime partie du continent géant, à peine deux centimètres sur une carte d'une page, mais je voyageai six heures. La vue changeait si lentement qu'elle semblait ne jamais changer du tout, mais à l'arrivée le paysage était très différent de celui du départ. Memphis était une ville branchée, un vaste réseau de rues pleines de bars et coincées entre des immeubles bas peints en couleurs pastel sourdes, agité par les soubresauts d'une activité furtive et mystérieuse. Je descendis à la gare routière et restai un moment dans la lumière éclatante de l'après-midi à écouter le bourdonnement et le vrombissement de gens qui travaillaient ou se détendaient. Puis je gardai le soleil sur mon épaule droite et pris vers le sud-est. Première priorité, déboucher sur un grand axe. Deuxième, manger quelque chose.

Je me retrouvai dans un quartier urbain insalubre plein de prêteurs sur gages et de sex-shops, et me doutai qu'il serait quasi impossible de trouver quelqu'un pour me prendre en stop. L'automobiliste susceptible de s'arrêter sur une route ne s'y risquerait jamais dans cette partie de la ville. Je plaçai donc ma deuxième priorité avant la première, me ravitaillai dans un boui-boui et me résignai à un long trajet à pied. J'espérais atteindre un endroit avec un panneau de signalisation, un grand rectangle vert avec une flèche indiquant *Oxford*, *Tupelo* ou *Columbus*. D'après mon expérience, un type avec le pouce levé sous ce genre de panneau ne laisse aucun doute quant à ses intentions et l'endroit où il désire se rendre. Pas besoin d'explication. Pas besoin que l'automobiliste s'arrête et pose la question, ce qui aide beaucoup. Les gens ont du mal à dire non en face. Souvent, ils continuent de rouler, simplement pour éviter cette éventualité. C'est toujours mieux de leur épargner cet embarras.

Je trouvai le coin de rue et le panneau après une demi-heure de marche, mais en bordure de ce que je supposai être une banlieue verte, ce qui signifiait que 90 % des conducteurs qui passeraient

seraient de respectables mères de famille rentrant chez elles, ce qui signifiait qu'elles m'ignoraient complètement. Aucune mère de famille de banlieue ne s'arrêterait pour prendre un inconnu en stop, et aucun automobiliste auquel il reste juste deux kilomètres avant d'arriver à destination ne le proposerait. Mais croire que je progresserais en continuant à pied aurait été illusoire. Une fausse économie. Mieux valait perdre du temps à faire le planton plutôt que de le gaspiller à marcher en brûlant de l'énergie. Même si neuf sur dix passaient sans s'arrêter, je me dis que je serais probablement à bord d'une voiture dans l'heure.

Et ce fut le cas. Moins de vingt minutes plus tard, un vieux pick-up freina en douceur à côté de moi, et son conducteur m'indiqua qu'il se rendait à un dépôt de bois d'œuvre et de construction après Germantown. Je devais vraiment avoir l'air de ne pas saisir la géographie locale parce que le type m'expliqua qu'en roulant avec lui je sortirais de l'enchevêtrement urbain et me retrouverais sur une route partant directement vers le nord-est du Mississippi. Je grimpai donc à bord et vingt autres minutes plus tard, me retrouvai de nouveau seul, sur le bas-côté d'une deux-voies poussiéreuse qui menait sans ambiguïté dans la direction où je voulais aller. Un autre type au volant d'une berline Buick fatiguée me prit, nous franchîmes la frontière de l'État ensemble, puis fîmes encore soixante kilomètres vers l'est. Un troisième, dans une vieille camionnette Chevrolet imposante, me conduisit trente kilomètres au sud par une route secondaire et me déposa au carrefour, dit-il, que je cherchais. Mais à ce moment-là, l'après-midi touchait à sa fin et le soleil s'éloignait à l'horizon, plutôt vite. Devant moi, la route disparaissait au bout d'une ligne droite, bordée d'une forêt basse de chaque côté. Loin devant on ne voyait que l'obscurité. Je supposai que cette route traversait Carter Crossing, disons cinquante ou soixante kilomètres plus à l'est. J'avais donc presque rempli la première partie de ma mission, celle qui se bornait à arriver à destination. La seconde consistait à entrer en contact avec les flics du coin et pouvait s'avérer plus compliquée. Il n'y avait aucune raison valable pour qu'un clodo de passage fasse copain copain avec des locaux en uniforme de flic. Et pas non plus de manœuvre évidente pour entrer en contact, à part se faire arrêter, ce qui ferait démarrer la relation sur le mauvais pied. Je finis quand même par faire coup double, car le premier véhicule à passer et se dirigeant vers l'est fut une voiture de patrouille rentrant au central. J'avais le pouce levé, le type s'arrêta pour me prendre. C'était un

bavard, j'étais une oreille attentive et, en quelques minutes, je découvris que certaines informations fournies par Garber étaient inexactes.

Le flic s'appelait Pellegrino, comme l'eau gazeuse, mais il ne fit pas la remarque. J'avais l'impression que dans cette partie du Mississippi on buvait de l'eau du robinet. À la réflexion, il n'était pas surprenant qu'il se soit arrêté pour moi. Les flics des petites villes s'intéressent toujours à la présence inexplicquée d'étrangers sur leur territoire. Le moyen le plus simple de découvrir leur identité est donc, tout simplement, de la leur demander, ce qu'il fit, aussi sec. Je lui donnai mon nom et passai une minute à débiter mon scénario de couverture. Je lui confiai que j'avais récemment quitté l'armée et que je me rendais à Carter Crossing pour voir un ami qui y habitait peut-être. Je lui expliquai que Kelham était sa dernière affectation et qu'il avait pu rester dans les parages. Pellegrino ne fit aucun commentaire. Il quitta juste la route des yeux une seconde, me toisa, me calibra, puis il hocha la tête et regarda de nouveau devant lui. Il était relativement petit et extrêmement gros – racines françaises ou italiennes peut-être ? – et avait des cheveux bruns tondus court, la peau mate et de petits vaisseaux sanguins éclatés sur les ailes du nez. Il devait avoir entre trente et quarante ans, et je me dis que, s'il ne diminuait pas ses rations d'alcool et de nourriture, il ne dépasserait pas beaucoup la cinquantaine ou la soixantaine.

Je finis ma tirade, il se mit à parler et j'appris tout de suite qu'il n'était pas flic de petite ville. Garber s'était trompé, techniquement parlant. Carter Crossing ne possédait pas de forces de police. La ville se trouvait dans le comté de Carter et le comté de Carter disposait d'un Bureau du shérif de comté dont la juridiction couvrait près de huit cents kilomètres carrés. Et il n'y avait pas grand-chose sur ces huit cents kilomètres carrés, mis à part Fort Kelham et la ville où était basé le Bureau du shérif, ce qui redonnait raison à Garber, en un sens. Cela dit, Pellegrino était sans conteste shérif adjoint, pas agent de police, et la différence semblait lui procurer beaucoup de fierté.

– Combien d'hommes compte votre service ? lui demandai-je.

– Il n'est pas très grand, répondit-il. Il y a le shérif, qu'on appelle le chef, on a un enquêteur, un autre adjoint en uniforme, un civil à l'accueil et une femme pour le téléphone, mais l'enquêteur est en arrêt depuis longtemps à cause de ses reins, alors en fait, on est juste trois.

– Combien y a-t-il d'habitants dans le comté de Carter ?

– À peu près mille deux cents.

Je trouvais que ça faisait beaucoup pour trois flics en fonction. Par comparaison, ce serait comme maintenir l'ordre à New York avec la moitié de l'effectif du NYPD.

– Fort Kelham inclus ?

– Non, ça, c'est à part. Et ils ont leurs propres flics.

– N'empêche, vous devez avoir beaucoup de boulot. Parce que mille deux cents habitants sur huit cents kilomètres carrés...

– En ce moment, oui, on a vraiment beaucoup de boulot, dit-il sans pour autant évoquer Janice May Chapman.

Au lieu de ça, il me parla d'un événement plus récent. La veille, en fin de soirée, à la faveur de la nuit, quelqu'un avait garé une voiture sur la voie ferrée. Garber s'était encore trompé. Il m'avait dit qu'il y avait deux trains par jour, mais Pellegrino m'apprit qu'en réalité il n'y en avait qu'un seul. Il passait à minuit pile – train de marchandises géant d'un kilomètre et demi de long en provenance de Biloxi et à destination de la côte du golfe. Ce convoi de minuit s'était écrasé contre la voiture stationnée, l'avait complètement démolie, projetée plus loin sur la voie et elle avait rebondi dans les bois. Le train ne s'était pas arrêté. À ce qu'on savait, il n'avait même pas ralenti. Ce qui signifiait que le conducteur n'avait rien remarqué. Il avait l'obligation de s'arrêter quand il percutait quelque chose sur la voie. Règlement des chemins de fer. Pellegrino jugeait très probable que le type n'ait rien remarqué. Moi aussi. Des milliers de tonnes contre une, à fond la caisse, ça ne faisait pas un pli. L'adjoint du shérif semblait fasciné par l'absurdité de l'affaire.

– Enfin quoi ? Qui peut faire ça ? s'étonna-t-il. Qui garerait une automobile sur la voie ferrée ? Et pourquoi ?

– Des jeunes ? lui suggérai-je. Pour s'amuser.

– C'est jamais arrivé avant. Et y a toujours eu des gamins.

– Personne dans la voiture ?

– Non, Dieu merci. Comme je vous l’ai dit, à ce qu’on sait, elle était juste garée là.

– Volée ?

– On sait pas encore. Il n’en reste pas grand-chose. On pense qu’elle était peut-être bleue. Elle a brûlé. Et des arbres aussi.

– Personne n’a signalé de voiture disparue ?

– Pas encore.

– De quoi d’autre vous occupez-vous en ce moment ?

Et là, Pellegrino se tut, ne répondit pas, et je me demandai si j’avais poussé le bouchon trop loin. Mais je repassai notre échange dans ma tête et conclus que la question était raisonnable. Je faisais juste la conversation. Quand un type dit qu’il a beaucoup de boulot et raconte juste une histoire de voiture emboutie, l’autre type a le droit d’en demander plus, non ? Surtout pendant un trajet à la nuit tombante où l’on discute aimablement.

Mais il s’avéra que l’hésitation de Pellegrino relevait uniquement de la courtoisie et de l’hospitalité sudistes à l’ancienne. Rien d’autre.

– C’est que je ne voudrais pas vous donner une mauvaise impression, vu que vous venez pour la première fois, reprit-il. Mais une femme s’est fait tuer.

– Vraiment ?

– Il y a deux jours.

– De quelle manière ?

Et les informations de Garber se révélèrent à nouveau inexactes. Janice May Chapman n’avait pas été mutilée. Elle avait eu la gorge tranchée, c’est tout. Et un coup fatal n’est pas la même chose qu’une mutilation. Pas la même chose du tout. Rien à voir.

– D’une oreille à l’autre, précisa Pellegrino. Très profondément. Une grande coupure. Vraiment moche.

– Vous l’avez vue, j’imagine.

– De près. J’ai vu les os du cou. Elle s’était vidée de son sang. Comme un lac. C’était vraiment horrible. Une jolie femme, vraiment jolie, habillée pour sortir, tirée à quatre épingles, allongée là sur le dos dans une mare de sang. Ça ne devrait pas arriver.

Je ne dis rien, par respect pour quelque chose que le ton de Pellegrino semblait exiger.

– Elle a aussi été violée, reprit-il. Le médecin l’a découvert après lui avoir enlevé ses vêtements, une fois sur la table. À moins de croire qu’elle s’y serait donnée tellement à fond qu’à un moment elle se serait jetée par terre et se serait écorché les fesses sur le gravier. Et je ne crois pas qu’elle l’aurait fait.

– Vous la connaissiez ?

– On la croisait.

– Qui a fait ça ?

– On ne sait pas. Un type de la base, sans doute. C’est ce que nous pensons.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est avec eux qu’elle passait son temps.

– Si votre enquêteur est en arrêt maladie, qui s’occupe de l’affaire ?

– Le chef, répondit-il.

– Il a beaucoup d’expérience en matière d’homicides ?

– Elle, me corrigea-t-il. Le chef est une femme.

– Vraiment ?

– Faut être élu. Elle a eu les votes.

Il y avait une pointe de résignation dans sa voix. Le style de ton qu’on prend quand son équipe perd un grand match. *C’est comme ça.*

– Vous aviez postulé ?

– On l’a tous fait. Sauf l’enquêteur. Il allait déjà pas fort côté reins.

Je ne dis rien. La voiture tanguait. Les pneus semblaient lisses et

usés. Ils produisaient un ronflement sourd de baryton sur le goudron. Droit devant, l'obscurité du soir s'était complètement installée. Les phares éclairaient la route à cinquante mètres. Au-delà, il n'y avait plus que les ténèbres. La route était droite et formait une sorte de tunnel à travers les arbres. Tordus et opportunistes, ces arbres. Comme des mauvaises herbes se disputant la lumière, l'air et les minéraux, ils semblaient avoir poussé cent ans plus tôt sur une terre arable abandonnée. Ils apparaissaient brusquement dans le flot de lumière, comme s'ils s'étaient figés en mouvement. Sur le bas-côté, j'aperçus un petit panneau de guingois, décoloré et piqué de points de rouille de la taille d'une pièce de monnaie là où la peinture s'était écaillée. C'était une pancarte publicitaire pour un hôtel, le Toussaint's, et elle vantait son emplacement idéal dans Main Street et le confort exceptionnel de ses chambres.

– Elle a été élue à cause de son nom, reprit Pellegrino.

– Le shérif ?

– C'est d'elle qu'on parlait, non ?

– Pourquoi ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Elizabeth Deveraux.

– Joli nom en effet. Mais pas mieux que Pellegrino, par exemple.

– Son père était shérif avant elle. Un homme apprécié, dans certains quartiers. On pense que certains ont voté par loyauté. Ou peut-être qu'ils ont cru voter pour le vieux lui-même. Peut-être qu'ils n'étaient pas au courant de sa mort. Les informations mettent du temps à arriver, dans certains quartiers.

– Carter Crossing est assez grande pour avoir des quartiers ?

– Disons plutôt des moitiés, alors. Deux. L'ouest de la voie ferrée et l'est.

– Bon côté et mauvais côté ?

– Comme partout.

– De quel côté est située Kelham ?

– Du côté est. Il faut faire cinq kilomètres pour y arriver. Du mauvais côté.

- Et de quel côté se trouve l'hôtel Toussaint's ?
- Vous n'allez pas loger chez votre ami ?
- Si, quand je l'aurai trouvé. Si je le trouve. D'ici là j'ai besoin d'un endroit où dormir.
- Le Toussaint's, c'est pas mal. Je vous y dépose.

Et il m'y déposa. Nous sortîmes du tunnel des arbres, la route s'élargit, la forêt se changea en arbustes chétifs à gauche et à droite, tous étouffés par les mauvaises herbes et les ordures. La route devint un ruban d'asphalte traversant une zone de terre plane de la taille d'un terrain de football. Après un virage à droite, elle conduisait à une rue rectiligne bordée d'immeubles bas. Main Street, vraisemblablement. Aucune architecture. Juste des constructions, nombreuses, en bois pour la plupart, avec de la pierre au niveau des fondations. Nous passâmes devant un édifice qui portait l'inscription *Bureau du shérif du comté de Carter*, devant un terrain vague, devant un *diner*, puis arrivâmes à l'hôtel Toussaint's. Il avait dû être chic à une autre époque. Les murs peints en vert étaient ornés de moulures et les balcons de l'étage étaient agrémentés de balustrades en fer forgé. Il semblait avoir été copié sur un modèle de La Nouvelle-Orléans. Un panneau décoloré affichait son nom et sa façade baignait dans la lueur d'une rangée de lampes, dont trois n'éclairaient plus.

Pellegrino arrêta doucement la voiture, je le remerciai pour la course et descendis. Il fit un grand demi-tour derrière moi et repartit d'où il était venu, sans doute pour se garer sur le parking du Bureau du shérif. Je montai des marches en bois vermoulues, traversai une galerie en bois branlante et franchis la porte de l'hôtel.

À l'intérieur, je découvris un petit hall carré et un comptoir de réception sans réceptionniste. Le parquet détérioré était en partie recouvert par un tapis râpé aux motifs moyen-orientaux. Le comptoir consistait en une planche de bois dur lustré à l'excès par des années d'usure et de travail. Sur le mur du fond était fixée une étagère de casiers. Quatre en hauteur, sept en largeur. Vingt-huit chambres. Des clés accrochées dans vingt-sept casiers. Aucun ne contenait de lettres, de billets ni aucun autre objet de type correspondance.

Il y avait une sonnette sur le comptoir, un petit truc en cuivre verdissant sur les bords. J'appuyai deux fois dessus, un *ding dong* poli résonna un moment, sans pour autant produire de résultat. Personne ne vint. À côté des casiers se trouvait une porte fermée, qui resta fermée. Un bureau, sans doute. Vide, vraisemblablement. Je ne voyais pas pourquoi un propriétaire d'hôtel aurait délibérément évité de doubler son taux d'occupation.

Je restai immobile un instant, puis j'ouvris une porte sur la gauche du hall. Elle donnait sur un salon sans lumière qui sentait l'humidité, la poussière et le moisi. Au fond, des masses bossues dont je supposai qu'il s'agissait de fauteuils. Aucune activité. Personne. Je retournai à la réception et sonnai à nouveau.

Pas de réponse.

Je criai :

– Bonjour ?

Pas de réponse.

Je décidai d'abandonner pour le moment, ressortis, retraversai la galerie vacillante, redescendis l'escalier usé et me tins dans l'ombre sur le trottoir, sous une des lampes cassées. Il n'y avait pas grand-

chose à voir. De l'autre côté de la rue s'alignaient des bâtiments bas. Des magasins, vraisemblablement. Aucun n'était éclairé. Au-delà, l'obscurité régnait. L'air de la nuit était pur, sec et tiède. Mars dans le Mississippi. D'un point de vue météo, j'aurais pu me trouver n'importe où. J'entendais le frisson de la brise dans les feuillages des alentours et d'infimes bruits granuleux, comme de la poussière qui vole ou des termites qui rongent du bois. J'entendais aussi le moteur d'un aérateur fixé au mur de façade du *diner* plus haut dans la rue. À part ça, rien. Pas de bruits d'origine humaine. Pas de voix. Pas de festivités, pas de circulation, pas de musique.

Un mardi soir, près d'une base militaire.

Pas banal.

Je n'avais rien avalé depuis le déjeuner à Memphis et me dirigeai donc vers le *diner*. C'était une bâtisse étroite, mais profonde, donnant sur Main Street. On devait sans doute accéder à la cuisine par l'arrière du pâté de maisons. En passant la porte d'entrée on trouvait un téléphone public fixé au mur, une caisse enregistreuse et un petit comptoir. Au-delà s'étirait une longue allée flanquée de tables pour quatre sur la gauche et de tables pour deux sur la droite. Des tables, pas des box, avec des chaises. Comme dans un café. La clientèle se limitait à un couple, un homme et une femme d'environ deux fois mon âge. Ils étaient assis l'un en face de l'autre à une table pour quatre. Lui lisait un journal, elle un livre. Ils étaient bien installés, comme s'ils étaient heureux de manger sans se presser. La seule employée en vue était une serveuse. Elle se tenait au fond près d'une porte battante ouvrant sur la cuisine. En me voyant entrer, elle remonta au pas de course la longue allée pour m'accueillir. Elle me plaça à une table pour deux, à peu près au centre de la salle. Je m'assis face à l'entrée, dos à la cuisine. Impossible de surveiller les deux entrées en même temps, ce que j'aurais préféré.

– Je vous sers quelque chose à boire ? me demanda-t-elle.

– Du café noir, répondis-je. S'il vous plaît.

Elle s'éloigna, puis revint avec une tasse de café et un menu.

– C'est tranquille ce soir, lui dis-je.

Elle hocha la tête, mécontente, sans doute inquiète pour ses pourboires.

– Ils ont fermé la base, m’expliqua-t-elle.

– Kelham ? Ils l’ont fermée ? m’étonnai-je.

Elle hocha de nouveau la tête.

– Ils l’ont fermée cet après-midi. Ce soir, ils sont tous là-bas, à manger la bouffe de l’armée.

– Ça arrive souvent ?

– C’est jamais arrivé avant.

– J’en suis navré. Qu’est-ce que vous me conseillez ?

– Pour quoi ?

– Pour manger.

– Ici ? Tout est bon.

– Un cheeseburger alors.

– Dans cinq minutes.

Elle s’éloigna, j’emportai mon café et dépassai le petit comptoir pour atteindre le téléphone. Je fouillai dans ma poche et y dénichai trois pièces de vingt-cinq *cents*, la monnaie de mon déjeuner, assez pour une courte conversation, de celles que j’appréciais. Je composai le numéro du bureau de Garber. Un lieutenant de service me le passa.

– Vous y êtes ? me demanda Garber.

– Oui.

– Bon voyage ?

– Ç’a été.

– Vous avez trouvé où loger ?

– Ne vous inquiétez pas pour moi. Il me reste soixante-quinze *cents* et quatre minutes avant le repas. J’ai une question à vous poser.

– Allez-y.

– Qui vous a briefé sur l'affaire ?

Il marqua une pause.

– Je ne peux pas vous le dire.

– Eh bien, quelle que soit cette personne, certains détails lui ont échappé.

– Ça peut arriver.

– Et Kelham est fermée.

– Munro en a pris l'initiative, dès son arrivée.

– Pourquoi ?

– Vous savez comment c'est. Il y a un risque de tensions entre la base et la ville. C'est une démarche pleine de bon sens.

– C'est un aveu.

– Eh bien, peut-être que Munro sait quelque chose que vous ignorez. Ne vous inquiétez pas pour lui. Votre seule tâche consiste à espionner les flics locaux.

– Je m'en occupe. Un flic m'a conduit jusqu'ici dans son véhicule de patrouille.

– Il y a cru ? Il vous a pris pour un civil ?

– Il en a eu l'air.

– Bien. Ils se fermeront comme des huîtres s'ils apprennent que vous êtes en contact avec nous.

– J'ai besoin que vous vous renseigniez pour savoir si quelqu'un de la compagnie Bravo possède une voiture bleue.

– Pourquoi ?

– Le flic m'a dit qu'un individu avait garé une voiture bleue sur la voie ferrée. Le train de minuit l'a démolie. Ça pourrait être une tentative de dissimulation de preuves.

– On l'aurait sûrement brûlée.

– C'était peut-être le genre de preuve que le feu ne peut pas dissimuler. Une aile cabossée ou autre.

– Quel serait le lien avec une femme découpée en morceaux dans une ruelle ?

– Elle n'a pas été découpée en morceaux. On lui a tranché la gorge. C'est tout. Profondément, sur toute la largeur. D'un seul geste, sans doute. Le flic auquel j'ai parlé m'a dit qu'il avait vu l'os.

Garber marqua un temps d'arrêt.

– C'est comme ça qu'on apprend à le faire aux rangers, dit-il.

Je ne dis rien.

– Mais quel serait le lien avec la voiture ? reprit Garber.

– Je ne sais pas. Peut-être qu'il n'y en a aucun. Mais essayons de le découvrir, d'accord ?

– Il y a deux cents gars dans la compagnie Bravo. Statistiquement, on devrait compter environ cinquante voitures bleues.

– Et les cinquante devraient être garées dans la base. Essayons de découvrir si l'une d'elles ne l'est pas.

– C'était sans doute un véhicule civil.

– Espérons-le. Je vais chercher de ce côté-là. Mais de toute façon, j'ai besoin de savoir.

– C'est l'enquête de Munro. Pas la vôtre.

– Et il nous faut établir si quelqu'un s'est écorché sur du gravier. Les mains, les genoux, et les coudes peut-être. Pendant le viol. Le flic m'a dit que Chapman présentait ce genre de blessure.

– C'est l'enquête de Munro, répéta Garber.

Je ne répondis pas. Je vis la serveuse passer la porte de la cuisine. Elle portait une assiette sur laquelle se dressait un énorme burger accompagné d'un enchevêtrement de frites allumettes aussi gros et désordonné qu'un nid d'écureuil.

– Je dois raccrocher, patron. Je vous appelle demain.

Je raccrochai et rapportai mon café à ma table. La serveuse y déposa l'assiette avec un certain cérémonial. Le plat avait l'air appétissant et sentait bon.

– Merci, lui dis-je.

– Vous désirez autre chose ?

– Vous pouvez me renseigner sur l'hôtel ? Il me faut une chambre, mais je n'y ai trouvé personne.

Elle tourna un peu la tête et je suivis son regard. Il se posa sur les vieux installés à la table pour quatre. Ils lisaient toujours.

– En général, ils restent assis un bon moment ici et après ils rentrent, m'expliqua-t-elle. Ce serait le meilleur moment pour les attraper.

Elle s'éloigna et me laissa à mon repas. Je mangeai lentement et savourai chaque bouchée. Le couple restait tranquillement assis à lire. La femme tournait une page toutes les deux minutes. Bien moins souvent, le type faisait bruyamment claquer les feuillets de son journal en les rabattant pour préparer la lecture de la page suivante. Il l'étudiait minutieusement. Il était si concentré sur ce qu'il lisait qu'il effaçait pratiquement les caractères.

Plus tard la serveuse revint, enleva mon assiette et me proposa un dessert. Elle avait de très bonnes tartes.

– Je vais marcher un peu, lui dis-je. Je repasserai à mon retour, et si ces deux-là sont encore ici, je m'arrêterai pour manger une tarte. J'imagine que rien ne les presse.

– En général, non.

Je payai le hamburger et le café et ajoutai un pourboire qui, sans rivaliser avec ceux d'une pleine salle de rangers affamés, suffit à lui arracher un petit sourire. Ensuite, je regagnai la rue. La nuit devenait froide et une légère brume s'était levée. Je tournai à droite, puis passai d'un pas tranquille devant le terrain nu et le bâtiment du

Bureau du shérif. La voiture de Pellegrino était garée dehors et une lueur à l'une des fenêtres laissait supposer qu'une pièce à l'intérieur était occupée. Je poursuivis mon chemin et atteignis l'intersection en T où nous avions tourné. À gauche, le chemin par lequel Pellegrino m'avait conduit, à travers la forêt. À droite, la route qui s'enfonçait vers l'est dans l'obscurité. Elle traversait sans doute la ligne de chemin de fer pour mener ensuite vers le mauvais côté de Kelham. Garber l'avait décrite comme un chemin de terre, ce qu'elle avait peut-être été autrefois. À présent, c'était une route de campagne ordinaire, avec un revêtement caillouteux enduit de goudron. Parfaitement rectiligne et dépourvue d'éclairage. Un fossé profond la bordait de chaque côté. Une lune chétive diffusait une clarté trop faible pour y voir. Je pris à droite et m'engageai dans les ténèbres.

Deux minutes et deux cents mètres plus tard, j'atteignis la voie ferrée. Je découvris tout d'abord le panneau avertisseur sur le bas-côté, une croix aux deux bras en diagonale maintenus à quatre-vingt-dix degrés par un boulon, l'un marqué *Voie ferrée*, l'autre *Intersection*. Des feux rouges étaient fixés au poteau et un peu plus loin il devait y avoir une sonnerie électrique dans un boîtier. Vingt mètres encore, et les accotements s'interrompaient brusquement. La voie elle-même était posée sur un talus et luisait sous le clair de lune, deux rails parallèles pas vraiment de niveau, pas complètement rectilignes au nord et au sud, vétustes, usés et mal entretenus. Le ballast était inégal, tassé et criblé de mauvaises herbes. Je me plaçai sur une traverse entre les rails, regardai dans une direction, puis dans l'autre. Vingt mètres au nord, sur la gauche, s'élevait la masse vague d'un vieux château d'eau en ruine encore muni d'un large tuyau souple aux airs de trompe d'éléphant, qui avait dû être autrefois relié à la source d'eau douce de Carter Crossing et, à une autre époque encore, se tenir prêt à réapprovisionner les locomotives à vapeur gourmandes qui faisaient halte à cet endroit.

Je fis un tour complet sur place dans le noir. Rien ne bougeait, tout était silencieux. Je sentis une odeur de charbon dans l'air nocturne. Peut-être venait-elle de l'endroit où la voiture bleue avait brûlé les arbres au nord. Je flairai un léger fumet de barbecue à l'est, où je supposais que le reste de la ville était situé, du mauvais côté de la voie ferrée. Mais dans cette direction je ne voyais que de l'obscurité. Juste l'ébauche d'une trouée dans les bois, à l'endroit où passait la route, et après, plus rien.

Je rebroussai chemin, et je foulai le revêtement dur de la chaussée en pensant à la tarte, quand j'aperçus des phares au loin. Une grosse voiture ou une petite camionnette arrivait droit sur moi, à vitesse réduite. À un moment, je la crus sur le point de tourner dans Main Street, mais le conducteur sembla se raviser. Peut-être m'avait-il repéré dans le faisceau de ses phares. Il redressa sa trajectoire et

continua d'avancer. Je continuai de marcher. C'était un pick-up à l'avant arrondi. Il tanguait et cahotait sur la route bosselée. Le faisceau des phares s'élevait et retombait dans la brume. J'entendis les petits hoquets mouillés d'un moteur V-8 fatigué.

Il arriva sur la mauvaise voie, s'arrêta à six mètres de moi et passa au point mort. Je ne voyais pas le conducteur. Trop de lumière. Je continuai de marcher. Je n'allais pas m'enfoncer dans les broussailles et, de toute façon, le bas-côté était trop étroit à cause du fossé sur ma droite. Je gardai donc le cap, ce qui allait me mener très près de la portière du conducteur. Il me vit arriver et, quand je fus à trois mètres, il baissa sa vitre, posa le poignet gauche sur l'appui de la portière, et son coude se retrouva sur ma trajectoire. À ce moment-là, l'éclairage me permit de distinguer son visage. C'était un civil, blanc, massif, vêtu d'un tee-shirt dont la manche était relevée au-dessus d'un bras épais, velu et tatoué. Ses cheveux longs n'avaient pas été lavés depuis une semaine, voire plus.

Trois possibilités.

La première : s'arrêter pour faire causette.

La deuxième : m'engager dans les broussailles entre la chaussée et le fossé et le dépasser.

La troisième : lui casser le bras.

Je choisis la première. Je m'arrêtai. Mais je ne fis pas causette. Pas tout de suite. Je me contentai de rester immobile.

Un deuxième homme était assis sur le siège passager. Du même genre. Bras velus, tatouages, cheveux sales, crasse, cambouis. Mais pas identique. Un cousin, peut-être, pas un frère. Tous les deux me toisaient avec l'espèce de suffisance insolente basse tension qu'on affiche face à une certaine espèce d'inconnu dans une certaine espèce de bars. Je les dévisageai en retour. Je ne suis pas de cette espèce d'inconnu.

– Qui êtes-vous et où allez-vous ? me demanda le conducteur.

Je ne répondis pas. Je suis doué pour ne rien dire. Je n'aime pas parler. Je pourrais passer le reste de ma vie sans prononcer un mot de plus, s'il le fallait.

– Je vous ai posé une question, insista-t-il.

Je pensai : *deux en réalité*. Mais je ne dis rien. Je ne voulais pas avoir à le frapper. Pas avec les mains. Non que je sois dingue d'hygiène, mais tout de même : avec un type comme ça, j'aurais ressenti le besoin de me laver après, en profondeur, avec un bon savon, en particulier si une part de tarte se profilait à l'horizon. Je décidai donc de lui donner plutôt un coup de pied. Je me représentai mentalement la scène : il ouvre sa portière, il descend, la contourne pour venir jusqu'à moi, puis il s'écroule, en dégueulant et en se tenant l'entrejambe.

Aucune difficulté majeure.

– Vous parlez notre langue ?

Je ne dis rien.

Le type sur le siège passager suggéra :

– Il est peut-être mexicain.

– Vous êtes mexicain ? me demanda le conducteur.

Je ne répondis pas.

– Il a pas l'air mexicain. Il est trop grand.

Ce qui était vrai, de manière générale, même si j'avais entendu parler d'un ressortissant du Mexique, un certain José Caldéron Torres, qui mesurait deux mètres trente, soit plus de trente centimètres de plus que moi. Et je me rappelai un autre Mexicain, José Garces des jeux Olympiques de L.A., qui avait réalisé un épaulé-jeté de plus de cent quatre-vingt-dix kilos, ce qui correspondait probablement au poids cumulé des deux types du pick-up.

– Vous venez de Kelham ? me demanda le conducteur.

« Il y a un risque de tensions entre la base et la ville », avait dit Garber. Les gens ont conservé leur instinct tribal, en fin de compte. Peut-être ces types connaissaient-ils Janice May Chapman. Peut-être ne comprenaient-ils pas pourquoi elle sortait avec des soldats, et pas avec eux. Peut-être ne s'étaient-ils jamais regardés dans une glace.

Je ne dis rien. Mais je ne repris pas mon chemin. Je ne voulais pas que le pick-up se retrouve derrière moi. Pas dans un coin perdu, pas sur une route de campagne sans lumière. Je restai immobile, à les dévisager, d'abord l'un, puis l'autre, sans montrer grand-chose de plus

qu'une expression franche, sceptique et amusée. Ce qui fonctionne, en général. En général, ça provoque une réaction, chez un certain genre de personnes.

Elle provoqua le passager en premier.

Il baissa sa vitre, se dressa par la fenêtre, presque jusqu'à la taille, se contorsionnant et se penchant pour me faire face par-dessus la cabine du véhicule. D'une main, il agrippa l'arceau du toit et de l'autre décrivit un arc de cercle rapide et violent, comme s'il faisait claquer un fouet ou me jetait quelque chose.

– On te parle, trouduc ! fulmina-t-il.

Je ne dis rien.

– Donne-moi une seule raison de pas descendre du pick-up pour te botter le cul ?

– Deux cent six plutôt, répondis-je.

– Quoi ?

– C'est le nombre d'os que tu as dans le corps. Je pourrais tous les briser avant que tu portes la main sur moi.

Ça fit démarrer son pote. D'instinct, il prenait la défense de son ami et répondait au défi. Il se pencha un peu plus par sa fenêtre.

– Tu penses ?

– Parfois toute la journée. C'est une bonne habitude à avoir.

Ça lui cloua le bec, le temps qu'il essaie de rassembler les mots pour résoudre l'énigme de ma réponse. Il se repassa notre conversation dans la tête. Ses lèvres la mimaient.

– Retournons tous à nos occupations et gardons notre calme. Où habitez-vous ? demandai-je.

Maintenant c'était moi qui posais les questions, et eux qui ne répondaient pas.

– Il m'a semblé que vous alliez tourner dans Main Street. C'est la route pour rentrer chez vous ?

Pas de réponse.

- Quoi, vous êtes des clodos ?
- On a une maison, répliqua le conducteur.
- Où ça ?
- Deux kilomètres après Main Street.
- Alors allez-y. Regardez la télé, buvez de la bière. Ne vous inquiétez pas pour moi.
- T'es de Kelham ?
- Non, je ne suis pas de Kelham.

Les deux types se turent, se dégonflèrent comme des ballons de baudruche, repassèrent par leurs vitres, dans l'habitacle, sur leurs sièges. J'entendis grincer la transmission de l'embrayage, puis le pick-up fit une marche arrière sur les chapeaux de roues, un tête-à-queue en dérapage contrôlé, souleva un nuage de poussière accompagné de crissements de pneus, s'éloigna, freina à fond, et tourna dans Main Street. Après quoi il disparut de ma vue derrière la masse sombre du Bureau du shérif. Je soufflai et me remis à marcher. Pas de dégâts. « Les combats les plus réussis sont ceux que l'on ne livre pas », m'a dit un jour un homme sage. Je n'ai pas toujours suivi le conseil, mais cette fois-là j'étais content de m'en sortir les mains propres, au sens littéral comme au figuré.

J'aperçus une autre voiture qui venait vers moi. Elle fit la même chose que le pick-up. Elle commença à virer, marqua un temps d'arrêt avant de redresser et vint dans ma direction. C'était une voiture de flic. Je le devinai à son galbe et à son gabarit et discernai les contours d'une rampe de gyrophares sur le toit. Je crus d'abord qu'il s'agissait de Pellegrino en patrouille, mais le véhicule s'approcha, les phares s'éteignirent et ce fut une femme que je vis au volant. Et le Mississippi devint aussitôt beaucoup plus intéressant.

La voiture arriva sur la mauvaise voie et s'immobilisa à côté de moi. C'était une vieille Chevrolet Caprice peinte aux couleurs du Bureau du shérif du comté de Carter. La conductrice avait une épaisse chevelure brune indisciplinée, pas vraiment bouclée, pas frisée non plus, attachée en une queue-de-cheval approximative. Son visage était pâle et parfait. Il atteignait à peine le niveau du volant, ce qui signifiait soit qu'elle était petite, soit que le siège s'était affaissé après de longues années d'utilisation. Je penchai pour un affaissement du siège, car la conductrice semblait avoir de longs bras et ses épaules ne suggéraient pas qu'elle était petite. Je lui donnai une bonne trentaine, assez âgée pour avoir roulé sa bosse, mais encore assez jeune pour trouver le monde amusant. Elle souriait légèrement, et son sourire atteignait ses yeux, qu'elle avait grands, foncés, limpides et qui semblaient habités d'une sorte de lueur. Cela dit, il pouvait s'agir du reflet du tableau de bord de la Chevrolet.

Elle baissa sa vitre et me jaugea. D'abord elle observa mon visage, puis elle procéda à une évaluation attentive de haut en bas, de droite à gauche, de mes chaussures à mes cheveux, avec un regard totalement franc. J'avancai pour mieux la regarder, et pour mieux y voir. Elle était plus que parfaite. Elle était spectaculaire. Elle avait un revolver dans un holster à sa hanche droite et juste à côté se trouvait un fusil rangé canon vers le bas dans un étui installé entre les sièges. Une grosse radio était pendue par une sangle sous le tableau de bord côté passager, et un micro fixé par une pince près du volant au bout d'un cordon en tire-bouchon. La voiture, vieille et fatiguée, avait dû être achetée d'occasion à une municipalité plus en fonds.

– Vous êtes le gars que Pellegrino a amené, dit-elle.

Sa voix était douce, mais claire, chaude mais sans minauderie, et elle semblait avoir l'accent local.

– Oui, madame, c'est moi, répondis-je.

- Vous vous appelez Reacher, c'est ça ?
- Oui, madame, c'est ça.
- Je suis Elizabeth Deveraux. Je suis le shérif ici.
- Enchanté de faire votre connaissance.

Elle marqua une pause, puis me demanda :

- Vous avez déjà dîné ?

Je hochai la tête.

– Mais je n'ai pas pris de dessert, ajoutai-je. Je retourne au *dîner* pour une part de tarte.

- C'est une habitude de vous promener entre les plats ?

– J'attendais que les patrons de l'hôtel soient partis. Ils n'avaient pas l'air très pressés.

- C'est là-bas que vous logez ce soir ? À l'hôtel ?

– J'espère.

- Vous n'allez pas chez l'ami que vous êtes venu chercher ?

– Je ne l'ai pas encore trouvé.

Elle hocha la tête à son tour.

– Il faut que je vous parle, me dit-elle. Retrouvez-moi au *dîner*. Dans cinq minutes, d'accord ?

Le ton était autoritaire, mais pas menaçant. Sans arrière-pensée. Juste une manière naturelle de donner des ordres qui, je le supposai, tenait au fait qu'elle était fille de shérif avant de le devenir elle-même.

- OK. Dans cinq minutes.

Elle remonta sa vitre, fit marche arrière, puis demi-tour, dans une version plus lente de la manœuvre exécutée par les deux types du pick-up. Elle ralluma ses phares et s'éloigna. Je vis ses feux de stop virer au rouge, puis elle tourna dans Main Street. Je suivis à pied et avançai dans les mauvaises herbes, entre la chaussée et le fossé.

Pour arriver au *dîner*, je n'eus pas besoin, loin de là, des cinq minutes qu'elle m'avait données. Je repérai son véhicule de patrouille garé le long du trottoir devant le restaurant. Elle était assise à la table où j'avais pris place. Le vieux couple de l'hôtel avait enfin levé le camp. Il n'y avait qu'elle et la serveuse.

J'entrai. Le shérif ne dit rien de particulier mais, d'un pied, elle poussa un peu la chaise en face d'elle. Une invitation. Presque un ordre. La serveuse comprit le message. Elle n'essaya pas de m'installer ailleurs. De toute évidence, Deveraux avait déjà commandé. Je demandai une part de la meilleure tarte et une autre tasse de café. La serveuse gagna la cuisine et le silence se fit dans la salle.

À cette distance, j'étais prêt à reconnaître qu'Elizabeth Deveraux était une femme super séduisante. Vraiment belle. Une fois sortie de la voiture, elle était relativement grande et avait une chevelure incroyable. Sa queue-de-cheval devait peser dans les deux kilos. Elle était proportionnée comme il fallait. Elle avait vraiment de l'allure en uniforme. Mais bon, si j'aimais les femmes en uniforme, c'était probablement parce que je n'en avais connu que très peu de l'autre sorte. Et le summum, c'était sa bouche. Et ses yeux. Ensemble, ils donnaient à son visage une sorte d'expression animée, désabusée et amusée, comme si, quoi qu'il arrive, elle resterait imperturbable jusqu'au bout, et trouverait ensuite une raison de sourire. Et il y avait encore cette lueur dans ses yeux. Pas un simple reflet du compteur de vitesse de la Caprice.

– Pellegrino m'a dit que vous aviez été dans l'armée.

Je marquai une pause. Le mensonge est au cœur du travail sous couverture et j'avais menti sans problème à Pellegrino. Mais pour une mystérieuse raison, je n'eus pas envie de mentir à Deveraux. Alors, je répondis :

– Il y a un mois et demi, j'étais dans l'armée.

Ce qui, du point de vue technique, était vrai.

– Dans quel corps ?

– J'étais dans une unité appelée la 110^e, le plus souvent.

Vrai aussi.

– L’infanterie ?

– C’était une unité spéciale. Opérations combinées, en gros.

Ce qui était vrai, techniquement parlant.

– Qui est l’ami que vous avez dans les parages ?

– Il s’appelle Hayder, répondis-je.

Une invention totale.

– Il a dû servir dans l’infanterie, dit-elle. À Kelham, il n’y a que l’infanterie.

J’acquiesçai.

– 75^e régiment de rangers.

– Il était instructeur ?

– Oui.

Elle hocha la tête.

– Ce sont les seuls à stationner ici assez longtemps pour avoir envie de rester dans le coin après.

Je ne dis rien.

– Je n’ai jamais entendu parler de lui, poursuivit-elle.

– Alors peut-être qu’il a encore bougé.

– Quand serait-il parti ?

– Je ne sais pas trop. Depuis quand êtes-vous shérif ?

– Depuis deux ans. Assez longtemps pour connaître les gens d’ici, en tout cas.

– Pellegrino m’a dit que vous avez habité ici toute votre vie. Je veux dire, que vous connaissez bien les gens d’ici.

– C’est faux. Je n’ai pas toujours vécu ici. J’y ai vécu enfant et j’y suis maintenant. Mais de l’eau a coulé sous les ponts.

Il y avait une note de mélancolie dans sa voix. *Mais de l'eau a coulé sous les ponts.*

– Et qu’avez-vous fait pendant ces années ? lui demandai-je.

– J’avais un oncle, riche. J’ai fait le tour du monde à ses frais.

Et, à cet instant précis, je compris que j’avais des ennuis. À cet instant précis, je soupçonnai que ma mission était sur le point d’échouer. Parce que cette réponse-là, je l’avais déjà entendue.

La serveuse apporta le plat d'Elizabeth Deveraux et mon dessert en même temps. Deveraux avait commandé la même chose que moi plus tôt, l'énorme cheeseburger avec les frites en nid d'écureuil. Ma tarte était à la pêche, et la part que je reçus mesurait la moitié d'une *home plate*¹ de Major League. Elle dépassait du plat dans lequel elle était servie. Mon café arriva dans une grande tasse en grès. Le shérif eut droit à de l'eau plate dans un verre ébréché.

Comme il est moins gênant de laisser refroidir une tarte qu'un cheeseburger, je me dis que j'avais l'occasion de parler tandis que Deveraux n'aurait pas d'autre choix que de manger et de faire de brefs commentaires. Donc je me lançai.

– Pellegrino m'a raconté que vous aviez beaucoup de boulot.

Elle mâcha et hocha la tête.

– Une voiture accidentée et une femme morte, poursuivis-je.

Elle acquiesça de nouveau, puis rattrapa avec le bout du petit doigt une perle de mayonnaise baladeuse pour la remettre dans sa bouche. Geste élégant, pour une action qui l'était peu. Elle avait les ongles courts, bien taillés et vernis. Ses mains étaient fines, un peu bronzées et nerveuses. Jolie peau. Pas de bagues. Aucune. En particulier à l'annulaire gauche.

– Vous avez avancé sur ces affaires ? repris-je.

Elle déglutit, sourit et leva la main à la manière d'un agent de la circulation. *Stop. Attendez.*

– Donnez-moi deux minutes, OK ? On se tait.

Je mangeai donc ma part de tarte, qui était bonne. La pâte était sucrée et les pêches moelleuses. Sans doute de la région. Ou peut-être

de Géorgie. J'en savais très peu sur la culture des fruits. Deveraux mangeait, le burger dans la main droite, la gauche picorant une à une les frites dans son assiette, et me regardait dans les yeux la plupart du temps. Ses lèvres luisaient, barbouillées de graisse. Elle était mince. Elle devait avoir un métabolisme de réacteur nucléaire. De temps en temps, elle buvait de longues gorgées d'eau. Je vidai ma tasse jusqu'à la dernière goutte. Le café n'était pas mal, mais pas aussi bon que la tarte.

– Le café ne vous empêche pas de dormir ? me demanda-t-elle.

Je hochai la tête.

– Jusqu'à ce que je décide d'aller me coucher, répondis-je. C'est à ça qu'il sert.

Elle avala une dernière gorgée et laissa une croûte de petit pain et six ou sept frites dans son assiette. Elle s'essuya la bouche, puis les mains, avec sa serviette. Elle la plia et la posa sur la table à côté de l'assiette. Le repas était terminé.

– Alors, vous avez avancé ? demandai-je à nouveau.

Elle sourit. Quelque chose devait l'amuser. Elle se pencha sur le bord de la table, la tenant avec les mains pour améliorer l'angle, et m'examina de nouveau, lentement, trajectoire courbe, de mes pieds dans l'ombre jusqu'à ma tête.

– Vous êtes plutôt pas mal, conclut-elle. Pas de quoi avoir honte, vraiment. Ce n'est pas votre faute.

– Quoi donc ?

Elle s'adossa à son siège. Elle gardait les yeux fixés sur les miens.

– Mon père était shérif ici avant moi, reprit-elle. Avant ma naissance, en fait. Il a remporté vingt élections consécutives. Il était ferme, mais juste. Et honnête. Impartial. C'était un bon fonctionnaire.

– Je n'en doute pas.

– Mais je ne me plaisais pas beaucoup ici. Enfant. Non parce que vous imaginez ? On est au fin fond de nulle part ici. Nous recevions des livres par la poste. Je savais qu'il y avait un vaste monde ailleurs. Alors il fallait que je parte.

– Je vous comprends.

– Mais certaines idées s’ancrent en vous. Le service public, par exemple. Faire respecter la loi. Ça devient une sorte d’affaire de famille, comme n’importe quelle autre.

Je hochai la tête. Elle avait raison. Les gamins suivent leurs parents dans la police beaucoup plus que dans d’autres professions. Sauf le base-ball. Le fils d’un joueur professionnel a huit cents fois plus de chances d’accéder à la Major League qu’un gamin lambda.

– Alors mettez-vous à ma place, continua-t-elle. Que pensez-vous que j’ai fait quand j’ai eu dix-huit ans ?

– Je ne sais pas, répondis-je, bien qu’à ce moment-là je fus à peu près sûr de le savoir, en gros, même si cela ne me plaisait pas.

– Je suis allée en Caroline du Sud et j’ai rejoint les marines.

Je hochai la tête. Pire que ce que je croyais. J’ignore pourquoi, mais j’aurais juré que c’était l’aviation.

– Combien de temps y êtes-vous restée ?

– Seize ans.

Ce qui lui en faisait trente-six. Dix-huit ans dans sa ville natale, plus seize dans l’USMC, plus deux comme shérif du comté de Carter. Même âge que moi.

– Quelle unité ? lui demandai-je.

– Bureau du prévôt.

Je détournai le regard.

– Vous étiez dans la police militaire..., dis-je.

– Service public et application de la loi. J’ai fait d’une pierre deux coups.

Je la regardai de nouveau, vaincu.

– Dernier grade ?

– CWO5².

Adjudant-chef 5. Experte dans un domaine spécialisé particulier. L'idéal, là où on faisait le vrai boulot.

– Pourquoi êtes-vous partie ?

– Parce que l'avenir était sombre. Une fois la menace soviétique éloignée, des réductions de postes s'annonçaient. Je me suis dit que ce serait mieux de m'en aller plutôt que d'être mise dehors. En plus, mon père est mort et je ne pouvais pas laisser un idiot comme Pellegrino prendre la relève.

– Où avez-vous servi ?

– Partout. Mon oncle fortuné, c'était l'oncle Sam. Il m'a fait découvrir le monde. Certains endroits valaient la peine d'être vus, d'autres non.

Je ne dis rien. La serveuse revint et ramassa nos assiettes vides.

– Enfin, peu importe. Je vous attendais. C'est exactement ce que nous aurions fait, non, honnêtement, dans les mêmes circonstances. Un homicide derrière un bar près d'une base ? Une espèce de grand secret ou de sujet sensible sur la base même ? Nous aurions dépêché un enquêteur sur place et nous en aurions envoyé un autre en ville, sous couverture.

Je ne dis rien.

– L'idée, bien sûr, étant que le type infiltré ouvre l'oreille et que les locaux n'embarrassent pas l'armée. Enfin, si cela s'avérait absolument nécessaire. C'est une tactique à laquelle j'étais favorable à l'époque, naturellement. Mais maintenant, les locaux c'est moi, alors je ne peux plus vraiment l'être.

Je ne dis rien.

– Ne vous faites pas de reproches, poursuivit-elle. Vous vous en sortez mieux que certains de nos gars. J'aime bien vos chaussures, par exemple. Et votre coiffure. Vous êtes assez convaincant. Vous avez juste un peu joué de malchance, c'est tout, du fait que je suis qui je suis. Cela dit, le moment n'était pas vraiment choisi avec discernement. Mais bon, il ne l'est jamais. Je ne vois pas comment il pourrait l'être. Et pour être honnête, vous ne maîtrisez pas très bien le mensonge. Vous n'auriez pas dû dire la 110^e. La 110^e, je la connaissais, bien entendu. Vous étiez presque aussi bons que nous. Mais franchement : Hayder ? C'est un nom bien trop rare. Et les

chaussettes kaki, c'était une erreur. Typiques des magasins de l'armée. J'ai porté les mêmes.

– Je ne voulais pas mentir. Ça ne me paraissait pas convenable. Mon père était marine. Je l'ai peut-être senti en vous.

– C'était un marine et vous vous êtes engagé dans l'armée ? C'était quoi, de la rébellion ?

– J'ignore ce que c'était. Mais ça me semblait être une bonne décision à l'époque.

– Et maintenant ?

– Là, maintenant ? C'est pas terrible.

– Ne vous faites pas de reproches, dit-elle à nouveau. Vous avez essayé, et comme il faut.

Je ne dis rien.

– Quel est votre grade ?

– Major, répondis-je.

– Je dois vous saluer ?

– Seulement si vous voulez.

– Toujours dans la 110^e ?

– Temporairement. En ce moment, je suis rattaché à la 396^e PM. La division d'enquêtes criminelles.

– Combien d'années de service ?

– Treize. Plus West Point.

– Quel honneur ! Peut-être que je devrais vraiment vous saluer. Qui ont-ils envoyé à Kelham ?

– Un certain Munro. Même grade que moi.

– C'est déroutant.

– Vous avancez dans l'enquête ?

– Vous ne laissez pas tomber, hein ?

– Laisser tomber ne figure pas dans mon ordre de mission. Vous savez comment c'est.

– OK, on va faire un troc. Une réponse contre une réponse. Et ensuite, vous débarrassez le plancher. Vous vous mettez en route au lever du jour. Je demanderai même à Pellegrino de vous reconduire à l'endroit où il vous a pris en stop. Marché conclu ?

Est-ce que j'avais le choix ?

– Marché conclu.

– Non. Nous n'avançons pas. Pas du tout, me confia-t-elle.

– OK. Merci. Maintenant, à votre tour.

– Évidemment, ça m'aiderait de savoir si c'est vous la carte maîtresse ou si c'est le gars qu'ils ont envoyé à Kelham. Je veux dire, en ce qui concerne les hypothèses actuelles des militaires. Ce qu'ils estiment le plus probable. Comme par exemple, s'ils pensent que le problème se situe à l'intérieur des grilles ou à l'extérieur. Alors, êtes-vous la grosse peinture ? Ou est-ce l'autre type ?

– Vous voulez une réponse honnête ?

– C'est ce que j'attendrais d'un fils de camarade marine.

– La réponse honnête, c'est que je n'en sais rien.

¹ Terme de base-ball : plaque circulaire sur laquelle se tient le batteur.

² CWO : *Chief Warrant Officer*.

Elle régla son hamburger, ma part de tarte et mon café, ce que je trouvais généreux, alors je laissai le pourboire, ce qui fit de nouveau sourire la serveuse. Deveraux et moi sortîmes, puis restâmes sur le trottoir un moment près de la vieille Caprice. La lune brillait d'un plus grand éclat. Le léger voile de nuages d'altitude s'était éloigné. Les étoiles étaient de sortie.

– Est-ce que je peux vous poser une autre question ? demandai-je à Deveraux.

Elle fut immédiatement sur ses gardes.

– À quel propos ?

– À propos de cheveux, répondis-je. Les nôtres sont censés être en conformité avec la forme de nos crânes. « Effilés », dit le règlement. Et former sur la nuque une courbe descendant vers le point d'implantation naturel. Qu'en est-il des vôtres ?

– J'ai eu les cheveux coupés ras pendant quinze ans. Je les ai laissés pousser quand j'ai su que j'allais partir.

Je la contemplai au clair de lune et dans la lumière qui se répandait depuis la fenêtre du *diner*. Je l'imaginai avec les cheveux rasés. Elle devait être sensationnelle.

– C'est bon à savoir, dis-je. Merci.

– Je n'ai pas eu le choix, dès le début. Le règlement pour les femmes chez les marines exige un « style sans excentricité ». Les cheveux peuvent arriver en haut du col, mais ils ne peuvent pas en toucher la base. On est autorisées à les relever, mais si je le faisais, je ne pouvais plus porter mon calot.

– Ah, les sacrifices...

- Ça en valait la peine. J’ai adoré être marine.
- Vous l’êtes encore. Marine un jour, marine toujours.
- C’est ce que disait votre père ?
- Il n’en a jamais eu l’occasion. Il est mort à la tâche.
- Votre mère est encore en vie ?
- Elle est décédée quelques années après lui.
- La mienne est morte pendant que je suivais ma formation au camp de base. Du cancer.
- Vraiment ? La mienne aussi. Du cancer, je veux dire. Pas le camp d’entraînement.
- Je suis désolée.
- Ce n’est pas votre faute, répondis-je par automatisme. Elle était à Paris.
- Moi aussi. À Parris Island en tout cas. Elle avait émigré ?
- Elle était française.
- Vous parlez français ?
- *Un peu, mais lentement*¹, répondis-je.
- Qu’est-ce que ça signifie ?
- Un peu, mais lentement.

Elle hocha la tête et posa la main sur la portière de la Caprice. Je compris le message.

– OK, bonne nuit, chef Deveraux. Enchanté d’avoir fait votre connaissance.

Elle se contenta de sourire.

Je me tournai sur la gauche et me dirigeai vers l’hôtel. J’entendis le moteur de la grosse Chevy démarrer, puis les pneus se mettre à rouler, et la voiture me dépassa, lentement, fit un large demi-tour sur toute la largeur de la rue et s’arrêta, juste devant moi, face à moi, le long du

trottoir, devant l'hôtel Toussaint's. Je m'avançai et l'atteignis au moment où elle ouvrait la portière pour sortir. Supposant naturellement qu'elle avait encore quelque chose à me dire, je m'arrêtai et attendis poliment.

– C'est ici que j'habite, dit-elle. Bonne nuit.

Elle avait gagné l'étage avant que j'arrive dans le hall. Le vieux type que j'avais vu au *dîner* se tenait derrière le comptoir de la réception. Il reprenait le boulot. Il parut déconcerté par mon absence de bagages, mais le fric restant le fric, il m'en prit pour dix-huit dollars, et en retour me donna la clé de la chambre n° 21. Il m'informa qu'elle se trouvait au premier, à l'avant du bâtiment, et donnait sur la rue, ce qui, m'apprit-il, était plus calme qu'à l'arrière, ce que je trouvais absurde jusqu'à ce que je me souvienne de la voie ferrée.

À l'étage, l'escalier débouchait au milieu d'un long couloir orienté nord-sud, sans moquette et à peine éclairé par quatre pauvres ampoules. Il comptait huit portes côté arrière et neuf côté rue. Un mince rai de lumière jaune plus vive filtrait au bas de la porte de la chambre n° 17, située côté rue. Deveraux, vraisemblablement, se préparant à se coucher. Ma chambre se trouvait quatre portes plus au nord. J'ouvris, entrai, allumai et découvris l'atmosphère renfermée et le froid poussiéreux caractéristiques des chambres inoccupées depuis longtemps. La pièce rectangulaire au plafond haut aurait pu avoir des proportions agréables si à un moment donné de la décennie précédente on n'y avait pas casé en force une salle de bains dans un coin. Deux portes-fenêtres ouvraient sur le balcon à balustrade en fer. La chambre était meublée d'un lit, d'une chaise et d'une coiffeuse, et le sol décoré d'un tapis persan élimé à force d'avoir été foulé et battu.

Je tirai les rideaux et défis mes bagages, opération se réduisant à assembler ma brosse à dents neuve et à la poser bien droite dans un verre blanc sur la tablette de la salle de bains. Je n'avais pas de dentifrice, mais j'étais depuis toujours convaincu que ce n'est qu'un lubrifiant au goût agréable. J'avais connu un dentiste de l'armée qui jurait que l'action mécanique du brossage des poils suffisait à une parfaite santé buccale. Et j'avais des chewing-gums pour l'haleine. Et encore toutes mes dents, sauf une molaire du haut mise K.-O. bien des années auparavant par un poing chanceux lors d'une bagarre de rue à Cleveland dans l'Ohio.

L'horloge dans ma tête m'indiqua qu'il était environ 23 h 20. Je m'assis sur le lit un petit moment. Je m'étais levé tôt et j'étais relativement fatigué, mais pas épuisé. Et puis j'avais du boulot, et un délai serré pour le faire, alors je laissai passer le temps qu'il faut en général pour s'endormir et retournai dans le couloir. La lumière de la chambre de Deveraux était éteinte. Rien ne filtrait sous la porte. Je descendis sans bruit l'escalier et gagnai le hall. De nouveau, la réception était déserte. Je sortis, tournai à gauche dans la rue, et m'engageai dans un territoire encore inexploré.

¹ En français dans le texte original.

Je scrutai Main Street aussi attentivement que le clair de lune gris le permettait. La rue s'étendait vers le sud, tracée au cordeau sur environ deux cents mètres, puis elle rétrécissait un peu, se mettait à serpenter et devenait résidentielle, bordée d'habitations modestes disposées au hasard sur des terrains de tailles variées. Dans la partie rectiligne en centre-ville, du côté ouest, se succédaient des boutiques et des commerces de toutes sortes, enfilade qu'interrompaient des ruelles étroites dont certaines conduisaient plus loin dans des broussailles d'où émergeaient sur la gauche et la droite des maisons plus petites. Le côté est de Main Street présentait symétriquement des magasins et des entreprises commerciales, tous parfaitement alignés avec le *diner* et l'hôtel, et les allées perpendiculaires de l'ouest avaient leurs reflets à l'est, mais étaient plus larges et pavées, toutes débouchant sur une rue parallèle à Main Street et bâtie sur un seul côté. Je supposai qu'à l'époque de sa création toute l'activité de la ville s'y concentrait et qu'elle constituait de toute évidence la raison de ma venue cette nuit-là.

La rue s'étirait du nord au sud, flanquée d'un long alignement d'établissements en face de la voie ferrée dont ils étaient séparés par une étendue de terre battue. J'imaginais de vieux trains de voyageurs s'arrêtant en sifflant, leurs locomotives haletant près du château d'eau un peu plus en amont de la ligne, les flancs du train à longues fenêtres se déroulant vers le sud. J'imaginais des employés de restaurant et des patrons de café traversant la terre battue pour installer des marchepieds en bois sous les portes du train. J'imaginais des passagers qui descendaient, se déversaient, assoiffés et affamés après leur long trajet, puis se rassasiaient et buvaient tout leur soûl. J'imaginais des tintements de pièces de monnaie, des sonneries de caisses enregistreuses, le sifflet du train, le retour des passagers, la locomotive qui redémarrait, les marchepieds en bois qu'on enlevait, puis le calme, juste pour une heure avant l'arrivée du train suivant, la séquence se répétant sans fin.

Cette rue à un seul côté avait alimenté l'économie locale et le faisait encore.

Les trains de passagers ne roulaient plus depuis longtemps, bien entendu, et les cafés et les restaurants avaient disparu. Mais ils avaient été remplacés par des bars, des commerces de pièces détachées d'automobile, et des bars, des maisons de prêt, et des bars, des armureries, et des bars, des boutiques de matériel hi-fi d'occasion, et des bars, et les trains avaient été supplantés par des flots de voitures venues de Kelham. J'imaginai, en train de se garer sur la terre battue, des véhicules d'où de petits groupes de rangers en formation se déversaient pour dépenser l'argent de l'Oncle Sam sur toute la longueur de la rue. Clientèle prise en otage dans un coin perdu, comme l'avait dit Garber, à l'image des usagers du chemin de fer à l'époque. J'avais vu ce schéma répété près de centaines de bases dans le monde entier. Les voitures étaient de vieilles Mustang, des Grand Torino ou des GTO, ou alors, en Allemagne, des BMW et des Mercedes d'occasion, ou encore d'étranges Toyota Crown et des Datsun en Extrême-Orient. Les marques de bière changeaient, leur degré d'alcool changeait, les devises pour les prêts changeaient, les armes avaient des chargeurs et des calibres différents et l'équipement stéréo différents voltages, mais les transactions demeuraient partout les mêmes.

Je trouvai assez facilement l'endroit où Janice May Chapman avait été tuée. Pellegrino avait indiqué qu'elle s'était vidée de son sang, un véritable lac, ce qui signifiait que l'écoulement avait dû être absorbé par le sable. J'en repérai une couche épandue récemment dans une ruelle pavée derrière un bar appelé le Brannan's, près de l'angle du mur à gauche. L'établissement occupait un emplacement presque central dans la rue bâtie d'un seul côté, et la ruelle en question passait le long du mur de gauche avant de décrire deux coudes pour déboucher dans Main Street entre une pharmacie à l'ancienne et une quincaillerie. Le sable venait peut-être du magasin. Trois ou quatre sacs de trente kilos auraient suffi. Il était étalé en forme de larme aux contours nets sur les dalles lisses, sur huit ou dix centimètres d'épaisseur.

Aucune possibilité de surveiller la ruelle. La porte de derrière du Brannan's se trouvait à environ cinq mètres et le bar ne possédait pas de fenêtres latérales. Le mur arrière de la pharmacie était aveugle. La boutique voisine du Brannan's, un bureau de prêt avec une franchise

Western Union, était pourvue d'une fenêtre vers l'arrière de son mur de droite, mais l'officine devait être fermée la nuit. Pas de témoins. Non pas qu'il y aurait eu beaucoup à voir. Trancher une gorge est assez rapide. Avec une lame convenable, une masse et une force suffisantes, ça prend juste le temps d'un geste sur vingt centimètres. Pas plus.

Je sortis de la ruelle, parcourus la moitié du chemin jusqu'à la voie ferrée, me postai sur la terre battue et évaluai l'intensité de la lumière. Inutile de chercher des choses que je ne serais pas en mesure de voir. Mais la lune était toujours haute et le ciel toujours clair, alors je continuai mon chemin, enjambai le premier rail, puis tournai à gauche et pris vers le nord, sur les traverses, comme les types dans le temps quand ils quittaient le pays pour rejoindre Chicago ou New York. Je dépassai le passage à niveau, puis le vieux château d'eau.

Et le sol se mit à trembler.

Faiblement au début, une vibration légère et continue, comme l'onde de choc d'un tremblement de terre lointain. Je m'arrêtai. La traverse sous mes pieds se mit à trembler aussi. Les rails de chaque côté se mirent à chanter. Je me tournai et aperçus un minuscule point lumineux au loin. Un seul feu avant. Le train de minuit, quelques kilomètres plus au sud, lancé à toute vitesse.

Je ne bougeai pas. Les rails vrombissaient et gémissaient. Les traverses étaient agitées de soubresauts microscopiques. Le gravier du ballast crépitait. Les tremblements du sol se changèrent en trépidations profondes. Au loin, le feu avant scintillait comme une étoile, sautillant imperceptiblement à gauche et à droite dans une oscillation d'amplitude très réduite.

Je descendis de la voie, fis une boucle pour retourner au vieux château d'eau et m'adossai à un pilier en bois goudronné. Il tressaillait contre mon épaule. Le sol tremblait sous mes pieds. Les rails hurlaient. Le sifflet du train retentit, long et fort, désespéré, lointain. À vingt mètres sur le bord de la route la sonnerie d'alarme se déclencha. Les lumières rouges se mirent à clignoter.

Le train continuait de rouler vers moi, loin pendant un long

moment, puis soudain là, tout près de moi, juste au-dessus de moi, énorme masse démentielle au vacarme invraisemblable. Le sol tremblait si fort que le vieux château d'eau dansait sur place en silence et que je sursautais de plusieurs centimètres sous les secousses. Les rafales du courant d'air me fouettaient, me giflaient. La locomotive passa à toute vitesse, puis ce fut un défilé interminable de wagons, martelant, cahotant, fulminant au clair de lune, fonçant vers le nord sans répit, dix, vingt, cinquante, cent. Je m'accrochai une minute entière au poteau goudronné, soixante longues secondes, assourdi par le crissement du métal, engourdi par le sol qui vibrait, récuré par le souffle.

Puis le convoi disparut.

Le cul d'un wagon à silo s'éloigna à cent kilomètres à l'heure, le mugissement du vent baissa d'un demi-ton, le tremblement de terre se calma, laissa place à de légers tressaillements, puis plus rien, les rails hurlants se calmèrent et n'émirent à nouveau qu'un petit sifflement. La sonnerie folle s'arrêta net.

Le silence revint.

Je changeai aussitôt d'avis sur la distance à parcourir pour trouver l'épave de la voiture bleue. Je l'avais supposée assez proche. Mais après cette impressionnante démonstration de puissance, je songeai qu'elle pourrait avoir été catapultée quelque part dans le New Jersey. Ou au Canada.

Finalement, je trouvai la plus grosse partie de la carcasse deux cents mètres au nord. Elle était précédée par un champ de débris disséminés sur les trois quarts de cette distance. Il y avait des fragments de pare-brise cassé, luisants et miroitants dans la rosée au clair de lune. Le verre semblait avoir été projeté par une main géante selon des courbes aléatoires. Il y avait un pare-chocs chromé, arraché et capricieusement plié en deux, V aux bras resserrés, comme une paille coudée. Enfoncé dans le sol, il faisait penser à une fléchette qu'on y aurait fichée. Il y avait une roue sans son enjoliveur. L'impact avait été colossal. La voiture avait été écrasée en avant comme une balle de base-ball placée sur un tee. Zéro à cent kilomètres à l'heure, instantanément.

Je me dis qu'on avait dû la garer environ vingt mètres au nord du château d'eau. C'était là qu'on trouvait les premiers bouts de verre. Le véhicule, percuté par la locomotive, avait volé sur cinquante mètres ou plus dans les airs, puis atterri et roulé sur lui-même. Tonneaux latéraux, ou sur l'axe longitudinal. L'impact initial l'avait plus ou moins désassemblé. Comme une explosion. Puis les tonneaux avaient tout envoyé valser. Y compris son carburant, qui avait pris feu. De minces langues de broussailles étaient calcinées sur les cinquante derniers mètres, ce qui restait du véhicule lui-même niché contre les arbres, au cœur d'une étoile de troncs et de branches noircis. Les experts en incendies criminels que j'avais rencontrés auraient été capables de déterminer sa vitesse de rotation à partir des seules projections de carburant.

Pellegrino avait vu la voiture de jour et l'avait dite bleue. Au clair de lune elle me semblait gris cendre. Je ne repérai aucune surface peinte intacte. Je ne décelai rien d'intact mesurant plus de deux centimètres carrés. Tout se réduisait à un magma de ferraille brûlée, broyée et froissée au point d'être pratiquement méconnaissable. J'admettais avoir affaire à une voiture, mais uniquement parce que je ne voyais pas de quoi d'autre il aurait pu s'agir.

Si quelqu'un avait eu l'intention de dissimuler des preuves, ce quelqu'un avait réussi son coup, et pas qu'un peu.

Je retournai à l'hôtel à 1 heure tapante, et me couchai aussitôt. Je réglai le réveil dans ma tête sur 7 heures, c'est-à-dire pour le moment où je supposais que Deveraux se lèverait. Sa journée de boulot devait commencer à 8 heures. Elle ne négligeait clairement pas son apparence, mais elle était marine et, pragmatique, ne consacrait sans doute pas plus de temps à se préparer. Je pourrais sûrement prendre ma douche au même moment qu'elle, puis la retrouver au *diner* pour le petit déjeuner. Mon planning n'allait pas au-delà. Je ne savais pas trop ce que j'allais lui dire.

Mais je ne dormis pas jusqu'à 7 heures. Je fus réveillé à 6. Par de puissants coups frappés à ma porte. Je n'en fus pas enchanté. Je me sortis du lit, enfilai mon pantalon et ouvris. C'était le vieux type. Le gardien de l'hôtel.

– Monsieur Reacher ?

– Oui ?

– Bien. Je suis heureux de ne pas m'être trompé de personne. Surtout de si bon matin. Il vaut toujours mieux être sûr.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Eh bien, d'abord, comme je l'ai dit, je voulais confirmer votre identité.

– J'espère sincèrement qu'il y a plus que ça. À une heure pareille ! Vous n'avez que deux clients. Et l'autre n'est pas un monsieur Machin.

– On vous demande au téléphone.

– Qui donc ?

– Votre oncle.

– Mon oncle ? répétai-je, incrédule.

– Votre oncle Leon Garber. Il a précisé que c'était urgent. Et à en juger par le ton de sa voix, c'est aussi très important.

J'enfilai mon tee-shirt, puis je suivis le type au rez-de-chaussée, pieds nus. Il me conduisit derrière le comptoir de l'accueil, dans une pièce où se trouvait un bureau usé en acajou sur lequel était posé un téléphone. Le combiné était décroché, à côté.

– Faites comme chez vous, reprit le vieux.

Il partit et ferma la porte. Je m'assis dans son fauteuil et pris le combiné.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

– Ça va ? me répondit Garber.

– Oui. Comment m'avez-vous localisé ?

– Grâce à l'annuaire. Il n'y a qu'un hôtel à Carter Crossing. Tout se passe bien ?

– Super !

– Vous êtes sûr ?

– Certain.

– Parce que vous êtes censé appeler pour faire le point tous les matins à 6 heures.

– Ah oui ?

– C'est ce dont nous sommes convenus.

– Quand ça ?

– Nous nous sommes parlé hier à 6 heures. Avant votre départ.

– Je sais. Je m'en souviens. Mais nous n'avons pas décidé de nous parler tous les jours à 6 heures.

– Vous m'avez appelé hier. Au moment du dîner. Vous m'avez dit

que vous me rappelleriez aujourd'hui.

– Je n'ai pas précisé d'heure.

– Je crois que si.

– Eh bien, vous vous trompez, espèce de vieux chnoque. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Vous êtes de mauvais poil ce matin.

– Je me suis couché tard.

– Pourquoi ?

– J'ai jeté un coup d'œil dans les parages.

– Et... ?

– Il y a des trucs.

– Du genre ?

– Juste deux éléments particuliers. De quoi nous intéresser.

– Est-ce qu'ils représentent un progrès ?

– Pour l'instant ce ne sont que des questions. Les réponses pourraient en représenter un. Si je réussis à les obtenir.

– Munro piétine à Kelham. Pour l'instant. Toute cette histoire pourrait s'avérer bien plus compliquée que nous ne le pensions.

Je ne répondis pas. Garber garda le silence un instant.

– Attendez, reprit-il. Comment ça, si vous obtenez les réponses ?

Je ne répondis pas.

– Et pourquoi jetiez-vous un coup d'œil, de nuit ? Il n'aurait pas mieux valu attendre le lever du jour ?

– J'ai fait la rencontre du chef.

– Et... ?

– Ce n'était pas ce à quoi on pouvait s'attendre.

– Comment ? Il est honnête ?

– Elle, répondis-je. Son père était shérif avant elle.

Garber marqua de nouveau une pause.

– Ne me dites pas qu'elle vous a démasqué ?

Je ne répondis pas.

– Bon sang ! Ce doit être un nouveau record du monde. Combien de temps a-t-elle mis ? Dix minutes ? Cinq ?

– Elle a appartenu à la police militaire, dans les marines. C'est pratiquement l'une des nôtres. Elle savait depuis le début. Elle m'attendait. Pour elle, cette stratégie était prévisible.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu'elle va vous bloquer ?

– Pire. Elle veut m'éjecter.

– Eh bien, vous ne pouvez pas la laisser faire. Impossible. Vous devez rester là. Ça, c'est sûr. En fait, je vous ordonne de ne pas rentrer. Vous m'entendez ? Votre mission, c'est de rester. Elle ne peut pas vous éjecter de toute façon. C'est une question de droits civiques. Le premier amendement, ou quelque chose dans ce goût-là. La libre association. Le Mississippi fait partie de l'Union, comme tous les autres États. C'est un pays libre. Alors vous restez, OK ?

Je raccrochai et restai assis dans la petite pièce un moment. Je trouvai un billet d'un dollar dans ma poche et le laissai sur le bureau, pour couvrir le prix d'un appel sortant, puis je composai le numéro du Pentagone. Le Pentagone disposant de beaucoup de numéros et de beaucoup de standardistes, j'en choisis un qui répondait toujours. Je lui demandai d'essayer de joindre le poste de John James Frazer, à tout hasard. Le type de la liaison avec le Sénat. Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit là, pas à 6 heures du matin à peine passées, mais il décrocha. Ça me mit la puce à l'oreille. Je me présentai et lui annonçai que je n'avais rien de nouveau.

– Vous devez avoir du nouveau, me dit-il. Sinon, vous n'auriez pas appelé.

– Je veux vous mettre en garde.

– Contre quoi ?

– J'ai vu deux ou trois choses. Suffisantes pour me faire penser que cette affaire va mal finir. Ça va sentir mauvais, devenir moche, et ça sera repris dans tous les journaux pendant un mois. Même si ça n'a aucun rapport avec Kelham, la réputation de l'armée pourrait s'en trouver ternie. Ne serait-ce qu'à cause de la proximité de la base.

Frazer marqua une pause.

– Moche comment ?

– Potentiellement très moche.

– C'est un pressentiment ? Y a-t-il réellement un rapport avec Kelham ?

– C'est trop tôt pour le dire.

– Aidez-moi un peu, Reacher. D'après vous ?

– À ce stade, je dirais que non. Pas d'implication militaire.

– Je suis heureux de l'apprendre.

– Ce n'est qu'une supposition. Ne débouchez pas le champagne tout de suite.

Je ne me recouchai pas. C'était inutile. Trop tard. Je me contentai de me brosser les dents, de prendre une douche, de mâcher du chewing-gum et de m'habiller. Puis je m'installai devant la fenêtre et contemplai l'aurore. La lumière du petit matin élargissait le monde. Je voyais Main Street dans toute sa gloire. Je voyais des arbustes, des champs et des forêts qui s'étendaient dans toutes les directions.

Puis je m'assis sur ma chaise pour patienter. En me disant que j'entendrais Deveraux sortir et rejoindre sa voiture. Je me trouvais à peu près au-dessus de l'endroit où elle était garée, le long du trottoir.

Je l'entendis quitter l'hôtel à 7 h 20 précises. La porte sur la rue s'ouvrit en grinçant, se referma en claquant, puis la portière de sa voiture s'ouvrit en grinçant et se referma en claquant. Je me levai et regardai par la fenêtre. Elle était au volant, enfoncée dans son siège, vêtue de ce qui semblait être une version propre de l'uniforme qu'elle portait la veille. Sa profusion de cheveux était encore humide d'être passée sous la douche. Elle parlait dans la radio. Elle annonçait sans doute à Pellegrino que le premier boulot de la journée serait de reconduire vite fait ma pomme à mi-chemin de Memphis.

Je descendis l'escalier et arrivai sur le trottoir. L'air du matin était pur et froid. Je regardai plus haut dans la rue et vis sa voiture à nouveau garée juste devant le *diner*. Jusqu'ici, ça allait. Je partis dans cette direction, ouvris la porte, passai devant le téléphone à pièces, puis le comptoir. Il y avait six clients à l'intérieur, elle y compris. Les cinq autres étaient des hommes, quatre en tenue de travail, le cinquième en costume clair. Profession libérale. Peut-être un avocat de campagne ou alors un médecin lui aussi de campagne, ou le type qui tenait le bureau de prêt à côté du Brannan's. La serveuse était la même que la veille. Comme elle avait des assiettes dans les mains, je ne l'attendis pas. Je me dirigeai vers la table de Deveraux et lui demandai :

– Je peux me joindre à vous ?

Elle sirotait du café. Son petit déjeuner n'était pas encore arrivé. Elle me sourit et dit :

– Bonjour.

Le ton de sa voix était chaleureux. Elle paraissait contente de me voir.

– Vous êtes venu me dire au revoir ? C'est très poli et très solennel.

Je ne répondis pas. Elle refit le truc avec son pied sous la table pour pousser la chaise placée en face d'elle. Je m'assis.

- Vous avez bien dormi ? reprit-elle.
- Ça va, répondis-je.
- Le train ne vous a pas réveillé à minuit ? Il faut s'y habituer.
- J'étais encore debout.
- À quoi faire ?
- Des trucs.
- Dedans ou dehors ?
- Dehors.
- Vous avez repéré la scène de crime ?

Je hochai la tête.

Elle hocha la tête en retour.

- Et vous avez trouvé deux éléments importants. Alors vous vous êtes dit que vous alliez passer ici, pour vous assurer que j'en comprenais tout l'intérêt, avant de vous en aller. Vous vous souciez de l'intérêt public.

La serveuse arriva et posa sur la table une assiette garnie d'une montagne de pain perdu. Puis elle se tourna vers moi et je commandai la même chose, avec du café. Deveraux attendit qu'elle soit partie et me demanda :

- Ou bien n'était-ce que par pur égoïsme ? C'est votre dernière tentative pour protéger l'armée avant de partir ?

- Je ne pars pas.

Elle sourit de nouveau.

- Vous allez me sortir votre petit laïus sur les droits civiques ? Pays libre et autres conneries de ce genre ?

- Quelque chose dans ce goût-là, oui.

Elle marqua une pause.

– Je respecte les droits civiques à cent pour cent. Et bien entendu il y a de place à l'auberge, comme on dit. Alors bien sûr, je vous en prie, restez. Faites-vous plaisir. Il y a des chemins de randonnée, du gibier, et des endroits magnifiques. Éclatez-vous. Faites tout ce que vous voulez. Mais ne venez pas vous immiscer dans mon enquête.

– Comment expliquez-vous ces deux éléments ? lui demandai-je.

– Parce que j'aurais besoin de vous l'expliquer ? À vous ?

– Deux cerveaux valent mieux qu'un.

– Je ne peux pas vous faire confiance. Vous êtes là pour m'orienter vers de fausses pistes, si nécessaire.

– Non, je suis là pour avertir l'armée si ça commence à sentir le roussi. Ce que je ferai, si nécessaire. Mais nous sommes loin d'avoir résolu cette affaire. Nous avons à peine commencé. Il est trop tôt pour orienter qui que ce soit vers quoi que ce soit, même si j'en avais l'intention. Ce qui n'est pas le cas.

– « Nous » ? répéta-t-elle. « Nous » sommes loin d'avoir élucidé cette affaire ? Qu'est-ce que vous me faites ? Un plaidoyer démocratique ?

– D'accord, « vous », lui concédai-je.

– Oui, répondit-elle. Moi.

À ce moment-là, la serveuse revint avec le pain perdu. Et mon café. J'en reniflai la vapeur et bus une première et longue gorgée. Mon petit rituel. Rien de mieux qu'un café tout juste passé, tôt le matin. En face de moi de l'autre côté de la table, Deveraux continuait de manger. Elle nettoyait son assiette. Métabolisme de centrale nucléaire.

– OK, dit-elle. Temps mort. Convincez-moi. Abattez vos cartes. Parlez-moi du premier élément et tournez les choses de manière à ce que l'armée semble mise en cause. Ce qu'elle est d'ailleurs, choses tournées ou pas.

Je la regardai droit dans les yeux :

– Avez-vous été sur la base ?

– J'en ai fait le tour complet.

– Moi pas. Apparemment vous détenez des informations que je ne fais que supposer.

Elle acquiesça.

– Gardez-le en tête, dit-elle. Avancez prudemment. Pas d'embrouilles.

– Janice Chapman n'a pas été violée dans cette ruelle, lui lançai-je.

– Parce que... ?

– Parce que Pellegrino a mentionné des écorchures de gravier sur le cadavre. Et il n'y a pas de gravier dans cette ruelle. Ni nulle part ailleurs. Il n'y a que de la terre, des routes goudronnées et des pavés lisses à des kilomètres à la ronde.

– La voie de chemin de fer est gravillonnée, contesta-t-elle.

Le test. Elle voulait que je tombe dans le panneau.

– Pas vraiment, répliquai-je. Les cailloux de la voie ferrée sont plus gros que des gravillons. Sur une voie, ça s'appelle du ballast. Ce sont des morceaux de granit, plus gros qu'un caillou, mais moins gros que le poing. Les blessures auraient un aspect très différent. Elles ne ressembleraient pas à des éraflures de gravier.

– Les routes sont en gravier.

Encore un test.

– Lié avec du goudron et égalisé au rouleau compresseur. Ce n'est pas du tout pareil.

– Et donc ?

Le test ultime.

Tournez les choses de manière à ce que l'armée semble mise en cause.

– Kelham est réservée à l'élite. C'est un centre de formation du 75^e, qui est une unité de soutien pour les opérations spéciales. Le site est vaste. Il doit y avoir toutes sortes de terrains de simulation. Du sable, pour simuler le désert. Du béton pour les steppes gelées. De faux villages, tout ce genre de trucs. Je suis sûr qu'ils ont du gravier à ne plus savoir qu'en faire.

Elle acquiesça de nouveau.

– La base possède une piste de course en gravier. Pour l'entraînement à l'endurance. Dix tours de pistes représentent dix heures sur une route. En plus, les hommes qui obtiennent les plus mauvais scores doivent la ratisser tous les matins. Comme sanction. Deux pierres d'un coup.

Je ne dis rien.

– Elle a été violée sur la base, affirma-t-elle.

– Ce n'est pas impossible, répondis-je.

– Vous êtes un homme honnête, Reacher. Un fils de marine.

– Les marines n'ont rien à voir là-dedans. Je suis officier dans l'armée des États-Unis. Nous aussi, nous avons des principes.

J'entamai mon petit déjeuner au moment où elle termina le sien.

– Cela dit, le deuxième élément est plus problématique, reprit-elle. Je n'arrive pas à le faire coller.

– Vraiment ? Il ne ressemble pas au premier, en gros ?

Elle m'adressa un regard vide.

– Je ne vois pas de quelle manière.

Je cessai de manger et lui rendis son regard.

– Expliquez-moi, lui demandai-je.

– C'est une question simple. Comment est-elle arrivée là-bas ? Elle a laissé sa voiture chez elle, et elle n'a pas marché. Et d'une, elle portait des talons de dix centimètres, et de deux, plus personne ne circule à pied. Mais on n'est pas venu la chercher chez elle non plus. Ses voisines sont les pires fouineuses du monde et elles jurent toutes les deux que personne n'est passé chez elle. Et je les crois. Et personne ne l'a vue arriver en ville avec un soldat. Ni avec un civil, d'ailleurs. Et croyez-moi, les barmen suivent le trafic. Tous. C'est une habitude. Ils veulent savoir s'ils auront de quoi manger le lendemain. Elle s'est donc inexplicablement matérialisée dans cette ruelle, tout simplement.

Je restai silencieux une seconde.

Puis je dis :

– Ce n'était pas le deuxième élément.

– Non ?

– Vos deux éléments et les miens ne sont pas les mêmes. Ce qui signifie qu'il y en a trois au total.

– Alors quel est votre second ?

– Elle n'a pas non plus été tuée dans cette ruelle.

Je terminai mon petit déjeuner avant de reprendre la parole. Pain perdu, sirop d'érable, café. Protéines, fibres, glucides. Et caféine. Toutes les catégories essentielles de nutriments, nicotine exceptée, mais j'avais déjà arrêté à l'époque. Je reposai mes couverts et me lançai.

– Il y a un moyen évident de trancher la gorge d'une femme. On se positionne derrière elle et, une main dans ses cheveux, on lui tire la tête en arrière. Ou on plante les doigts dans ses orbites ou, si on est sûr de ne pas avoir les mains qui tremblent, on place la paume de la main sous son menton. Mais quelle que soit la technique, on expose la gorge et on pratique une distension des ligaments et des vaisseaux sanguins. Puis on s'occupe de la lame. On vous apprend qu'il faut s'attendre à une résistance importante à la coupure, parce qu'il y a des trucs pas mal solides là-dedans. On vous apprend aussi qu'il faut entamer l'incision deux centimètres avant et la finir deux centimètres après ce qu'on croit nécessaire. Juste pour être parfaitement sûr.

– Je suppose que c'est exactement ce qui s'est produit dans la ruelle, avança Deveraux. Mais vite, j'espère. Pour qu'elle n'ait pas le temps de se rendre compte.

– Ça ne s'est pas passé dans la ruelle, insistai-je. C'est impossible.

– Pourquoi donc ?

– Un des bénéfices secondaires qu'il y a à opérer par-derrière, c'est qu'on ne se retrouve pas couvert de sang. Et il y en a des litres. C'est de carotides et de jugulaires qu'on parle, et de celles d'une personne jeune et en bonne santé tout d'un coup agitée, de quelqu'un qui lutte et se défend même, peut-être. Sa tension artérielle a dû s'envoler.

– Je sais qu'il y en a beaucoup. Je l'ai vu. Il y en avait toute une mare. La fille s'est vidée de son sang. Blanche comme un linge.

J'imagine que vous avez vu le sable. La mare occupait toute sa surface. Il devait en y avoir au moins quatre litres.

– Vous avez déjà tranché une gorge ?

– Non.

– Vous l'avez vu faire ?

Elle fit non de la tête.

– Le sang ne coule pas comme si vous vous tailliez les veines dans la baignoire. Il jaillit comme d'un tuyau de pompe à incendie. Il se répand partout, à trois mètres ou plus, d'énormes gouttes qui éclaboussent tout autour. J'en ai même vu sur des plafonds. Des motifs aléatoires comme si on avait pris un pot de peinture et qu'on l'avait lancé. À la Jackson Pollock. Vous savez, le peintre.

Elle ne dit rien.

– Il y en aurait eu partout dans la ruelle, poursuivis-je. Sur le mur du bureau de prêt, c'est sûr. Et sur celui du bar, et peut-être même sur celui de la pharmacie. Par terre aussi, à des mètres de là. De fins motifs aléatoires. Pas une mare bien nette sous son corps. C'est tout simplement impossible. Elle n'a pas été tuée à cet endroit.

Deveraux joignit les mains sur la table et baissa la tête. Elle faisait un geste que je n'avais jamais vu faire auparavant. Pas au sens littéral. Elle baissait la tête de honte. Elle prit une longue inspiration, expira et, cinq secondes plus tard, releva la tête et me dit :

– Je suis idiote. J'aurais dû savoir tout ça, mais je ne m'en suis pas souvenue. Je ne l'ai tout simplement pas remarqué.

– Ne vous reprochez rien. Comme vous n'avez jamais assisté à ce genre de scène, vous n'avez rien à vous rappeler.

– Non, c'est élémentaire. Je suis idiote. J'ai perdu des jours entiers.

– Il y a pire, ajoutai-je. Ce n'est pas tout.

Elle ne voulut pas connaître le pire de l'affaire. Elle ne voulut pas en entendre davantage. Pas tout de suite. Pas là. Elle se flagellait encore

d'avoir raté l'indice du sang. J'avais souvent vu ce genre de réaction. Je l'avais même souvent eu. Les gens intelligents et consciencieux ont horreur de commettre des erreurs. Et ce n'est pas qu'une question d'ego. Certaines erreurs ont des conséquences avec lesquelles les gens dotés de conscience n'aiment pas vivre.

Elle fronça les sourcils, grinça des dents, grogna contre elle-même une minute, puis elle hocha la tête, se reprit et afficha un sourire courageux, mais un peu mince et triste, qui contrastait avec son rayonnement solaire habituel.

– OK, dites-m'en plus. Dites-moi ce qu'il y a de pire. Mais pas ici. J'y mange trois fois par jour. Je ne veux pas mélanger les choses.

Nous réglâmes nos petits déjeuners et gagnâmes le trottoir. Nous y restâmes un long moment, près de sa voiture, en silence. Je devinai à son attitude qu'elle n'allait pas m'inviter dans son bureau. Elle ne voulait pas que je traîne dans les parages du Bureau du shérif. Ce n'était pas un lieu démocratique.

– Retournons à l'hôtel, proposa-t-elle finalement. On peut s'installer au salon. On est sûrs d'y être tranquilles. Après tout, nous sommes les deux seuls clients.

Nous redescendîmes la rue, puis montâmes les marches chancelantes, traversâmes la galerie vétuste, entrâmes et passâmes par la porte à gauche du salon. Je sentis la même odeur d'humidité, de poussière et de moisissure que la nuit précédente. À la lumière du jour, les formes bossues que j'avais aperçues dans le noir s'avérèrent être des fauteuils, comme je l'avais pensé. Il y en avait douze, groupés selon différentes combinaisons, par deux et par quatre. Nous prîmes une paire assortie de chaque côté d'une cheminée sans feu.

– Pourquoi vivez-vous ici ? lui demandai-je.

– Bonne question. Je pensais rester un mois ou deux. Mais ça s'est prolongé.

– Et la maison de votre père ?

– Louée. Le bail est mort avec lui.

– Vous pourriez en louer une autre. Ou en acheter une. Ce n'est pas ce qui se fait ?

Elle hocha la tête.

– J'en ai visité. Je n'ai pas réussi à me lancer. Vous avez vu les maisons dans le coin ?

– Certaines m'ont semblé pas mal.

– Pas à moi. Je n'étais pas prête de toute façon. Je ne le suis toujours pas, en fait. Ce sera probablement comme ça toute ma vie, mais je dois refuser de me l'avouer. Je préfère sans doute que ça arrive sans que je m'en rende compte, au fil des jours.

Je pensais à mon pote Stan Lowrey et à ses petites annonces. Quitter l'armée signifiait bien plus que retrouver du boulot. Il y avait les maisons, les voitures, les vêtements. Des centaines de détails étranges et nouveaux, des espèces de coutumes d'une lointaine tribu étrangère, entraperçues en passant, mais jamais vraiment comprises.

– Alors, dites-moi, reprit-elle.

– Sa gorge a bien été tranchée, n'est-ce pas ? On est bien d'accord ?

– Absolument. Aucun doute là-dessus.

– Et c'est la seule blessure.

– À ce qu'en dit le médecin.

– Alors il y a un endroit avec du sang partout. Là où ça s'est produit. Dans une pièce, peut-être, ou dans les bois. C'est impossible de tout nettoyer complètement. Littéralement impossible. Alors il y a des preuves quelque part et elles n'attendent que vous.

– Je ne peux pas fouiller la base. On m'en empêchera. C'est une question de prérogatives.

– Vous n'êtes pas certaine que ça s'est passé sur la base, c'est ça ?

– C'est là qu'elle a été violée.

– Il n'est effectivement pas impossible qu'elle y ait été violée. Ce n'est pas tout à fait pareil.

– Je ne peux pas non plus mener des recherches sur mille trois cents kilomètres carrés de Mississippi.

– Alors recentrez-vous sur l'auteur du crime. Réduisez le champ des recherches.

– De quelle manière ?

– Aucune femme ne peut se vider deux fois de son sang. On lui a tranché la gorge dans un lieu encore indéterminé, le sang s'est répandu partout, elle est morte, et c'est tout ce qu'on peut dire. Ensuite, on l'a abandonnée dans la ruelle. Mais à qui appartenait le sang dans lequel elle gisait ? Pas à elle, parce qu'elle l'avait perdu dans ce lieu indéterminé.

– Oh, bon Dieu ! s'exclama-t-elle. Ne me dites pas que le type l'a recueilli et apporté avec lui !

– C'est possible. Mais assez peu probable. Ce serait un peu délicat de trancher la gorge de quelqu'un en sautillant autour avec un seau pour essayer de recueillir le jet.

– Ils étaient peut-être deux.

– C'est possible, dis-je de nouveau. Mais encore peu probable. Le sang gicle comme d'un tuyau de pompe à incendie qui bondit dans tous les sens. D'un côté, de l'autre, tous azimuts. Le second type aurait eu de la chance s'il en avait récupéré un demi-litre.

– Alors que voulez-vous dire ? À qui appartient le sang ?

– À un animal sans doute. Peut-être un cerf. Fraîchement abattu, mais pas suffisamment. Il s'est passé du temps. Il devait déjà coaguler. Quatre litres de sang liquide se seraient répandus sur une surface plus large que celle de ce tas de sable. En la matière, une petite quantité suffit.

– Un chasseur ?

– C'est mon hypothèse.

– Fondée sur pas grand-chose. Vous n'avez pas vu le sang. Vous ne l'avez pas examiné. Il aurait pu s'agir de faux, venu d'une boutique de farces et attrapes. Il aurait même pu s'agir du sien. Quelqu'un aurait pu trouver un moyen de le recueillir. Ce n'est pas parce que vous ne voyez pas comment le faire que ce n'est pas possible. Ou bien ils auraient pu la saigner et lui trancher la gorge après.

– Ça nous ramène au chasseur, dis-je.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il y a pire encore.

À ce moment-là, la vieille dame que j'avais vue au *diner* apparut dans l'encadrement de la porte. La copropriétaire de l'hôtel. Elle nous demanda si nous avions besoin de quoi que ce soit. Elizabeth Deveraux fit non de la tête. Je demandai du café. La vieille dame nous pria de l'excuser, elle n'en avait pas. Elle ajouta que je pourrais m'en procurer au *diner* si j'en voulais absolument. Je me demandais ce qu'elle proposait exactement et, par conséquent, si elle proposait quoi que ce soit. Mais je ne lui posai pas la question. Elle quitta la pièce, et Deveraux me demanda :

– Pourquoi faites-vous une fixation sur les chasseurs ?

– Pellegrino m'a dit qu'elle était habillée pour sortir, tirée à quatre épingles, allongée là sur le dos dans une mare de sang. Ce sont ses mots. C'est un bon résumé ?

Deveraux acquiesça.

– C'est exactement ce que j'ai vu, dit-elle. Pellegrino est un idiot, mais un idiot à qui on peut faire confiance.

– Ça prouve encore qu'elle n'a pas été tuée là-bas. Elle serait tombée en avant, sur le ventre, pas sur le dos.

– Oui, ça aussi, ça m'avait échappé. Pas besoin de me le rappeler.

– Que portait-elle ?

– Une robe fourreau bleu foncé avec un col blanc évasé. Des sous-vêtements et des collants. Des chaussures bleu foncé à talons aiguilles.

– Et les vêtements étaient en désordre ?

– Non. Ils étaient irréprochables. Comme vous l'a dit Pellegrino.

– Alors on ne l’a pas habillée post mortem. On s’en rend toujours compte. Les vêtements ne tombent jamais parfaitement sur un cadavre. Surtout les collants. Donc elle était encore habillée quand elle a été tuée.

– J’en conviens.

– Y avait-il du sang sur le col blanc ? Sur le devant ?

Elle ferma les yeux, sans doute pour se remémorer la scène.

– Non, il était impeccable, répondit-elle.

– Y avait-il du sang ailleurs sur le devant de ses vêtements ?

– Non.

– OK. Donc, on lui tranche la gorge dans un lieu indéterminé et elle est habillée. Mais elle n’a pas de traces sur elle jusqu’à ce qu’on l’abandonne, sur le dos, dans une mare de sang apporté séparément. Dites-moi comment il pourrait ne pas s’agir d’un chasseur.

– Dites-moi comment ça pourrait l’être. Si vous en êtes capable. Vous pouvez soutenir l’armée tant que vous voulez, mais vous n’êtes pas obligé de croire à vos propres âneries.

– Je n’aide pas l’armée. Les soldats peuvent aussi chasser. Beaucoup le font.

– Et pourquoi ce serait un chasseur ?

– Dites-moi comment on peut trancher la gorge d’une femme sans qu’elle récolte une seule goutte de sang sur l’avant de ses vêtements.

– Je ne sais pas.

– On la suspend à une poutre servant au dépeçage des cerfs. Voilà comment. Par les chevilles. La tête en bas. On lui lie les mains dans le dos. On lui remonte les bras pour lui cambrer le dos de façon à maintenir sa gorge au point le plus bas.

Nous restâmes silencieux une minute dans la pénombre, sans dire un mot. Je me dis que Deveraux était en train de se représenter la

scène. En tout cas, moi, je l'étais. Une clairière quelque part dans les bois, isolée, à l'écart, ou une pièce loin de tout, avec un équipement improvisé, ou une hutte, une cabane ou encore un chalet avec des poutres de charpente. Janice May Chapman pendue la tête en bas, les mains liées et relevées dans le dos, près des pieds, les épaules distendues, le corps cambré à en être douloureux. Elle était probablement bâillonnée aussi, le bâillon attaché à une troisième corde passée par-dessus la poutre faîtière. Cette troisième corde avait dû être bien tendue pour ramener la tête vers le haut et en arrière, et laisser la gorge parfaitement accessible.

– Comment était-elle coiffée ? demandai-je.

– Elle avait les cheveux courts, me répondit Deveraux. Ils n'auraient pas gêné.

Je ne dis rien.

– Vous pensez vraiment que ça s'est réellement passé de cette manière ? reprit-elle.

Je hochai la tête.

– Avec une autre méthode, elle ne se serait pas vidée de son sang. Elle n'aurait pas été blanche comme un linge. Elle serait morte, son cœur aurait arrêté de pomper le sang et il en serait resté dans ses veines. Un litre, un litre et demi, peut-être. C'est le coup de la tête en bas qui a terminé le boulot. L'action de la gravité, purement et simplement.

– Les cordes auraient laissé des marques, non ? m'objecta-t-elle.

– Que dit le médecin légiste ? Vous avez son rapport ?

– Nous n'avons pas de médecin légiste. Juste le généraliste du coin. Un peu mieux qu'avant, quand on n'avait que le croque-mort du coin, mais pas beaucoup mieux. *On n'est pas en démocratie.*

– Vous devriez aller jeter un coup d'œil vous-même, lui suggérai-je.

– Vous m'accompagnez ?

Nous retournâmes à pied devant le *dîner*, montâmes dans la voiture de Deveraux garée le long du trottoir, fîmes demi-tour et nous dirigeâmes vers le bas de Main Street où nous dépassâmes l'hôtel, la pharmacie et la quincaillerie, et roulâmes tout droit jusqu'à l'endroit où la rue devenait un chemin rural en lacets. Le cabinet du médecin se trouvait moins d'un kilomètre au sud de la ville. C'était une maison ordinaire en bardeaux, peinte en blanc, bâtie au milieu d'un grand jardin mal entretenu, avec une petite enseigne à côté de la boîte aux lettres au bout de l'allée. Le nom de Merriam y était inscrit en noir, sans fioritures, sur un fond rectangulaire de peinture blanche plus claire et plus fraîche que celle du reste du panneau. Un nouvel arrivant, en ville depuis peu, nouveau pour la population.

Le rez-de-chaussée de la maison était occupé par le cabinet médical. Le salon de devant servait de salle d'attente. Les patients étaient examinés et soignés dans la pièce du fond. Nous y trouvâmes Merriam assis à son bureau, occupé à sa paperasserie. Il était rougeaud, proche de la soixantaine. Nouvel arrivant peut-être, mais pas novice dans l'exercice de la médecine. Il nous salua d'une voix lasse, en se déplaçant lentement. J'eus l'impression qu'il considérait son poste à Carter Crossing comme une semi-retraite, peut-être après une carrière stressante dans un cabinet de grande ville. Il ne me plut pas beaucoup. Jugement à l'emporte-pièce, peut-être, mais en général ils sont aussi valables que les autres.

Deveraux lui expliqua ce que nous voulions voir et il se leva péniblement pour nous conduire à l'autre bout de la maison, jusqu'à une pièce qui, dans le temps, avait dû être une cuisine. Elle était à présent carrelée de blanc froid, et équipée d'éviers pratiques au style médical et de placards sur tous les murs. Au centre de la pièce était installée une table mortuaire en acier inoxydable, éclairée par de puissantes lampes et sur laquelle reposait un cadavre.

Celui de Janice May Chapman. Une étiquette accrochée à l'un de ses orteils portait son nom écrit en pattes de mouche. Elle était nue. Deveraux l'avait décrite blanche comme un linge, mais à présent elle était bleuâtre, légèrement violette, et sa peau présentait les marbrures et les taches des individus exsangues. Elle devait mesurer environ un mètre soixante-dix et peser cinquante-cinq kilos, ni enrobée, ni excessivement mince. Elle avait les cheveux bruns, coupés au carré. Ils étaient épais, bien coiffés et encore en bon état. Pellegrino avait dit qu'elle était jolie et il suffisait de très peu d'imagination pour être d'accord. La peau du visage était affaissée et vide, mais la forme était jolie. Les dents étaient blanches et régulières.

Sa gorge était un vrai chaos. Ouverte d'un bout à l'autre. La blessure, sèche et béante, semblait caoutchouteuse. Les tendons et les ligaments s'étaient enroulés et la peau, les muscles, les veines et les artères vides s'étaient rétractés. De l'os blanc était visible et je distinguai une entaille horizontale à sa surface.

Il avait dû falloir un couteau solide, une lame affûtée et un coup mortel puissant, sûr et rapide.

– Nous avons besoin d'examiner les poignets et les chevilles, indiqua Deveraux.

Le médecin fit un geste, comme pour dire « allez-y ».

Deveraux saisit le bras gauche de Chapman et je saisis le droit. Les os des poignets étaient fins et légers. La peau ne présentait aucune marque d'abrasion. Aucune brûlure due à une corde. Mais on remarquait de légères traces résiduelles. Une bande large de cinq centimètres légèrement plus bleue que le reste. Très légèrement. Presque inexistante. Mais perceptible. Et très légèrement gonflée, comparée au reste de l'avant-bras. En relief, aucun doute permis. Le parfait contraire d'une compression.

Je me tournai vers Merriam.

– Quelles sont vos conclusions ? lui demandai-je.

– La mort a été causée par une exsanguination consécutive à la section des artères carotides. C'est ce pour quoi on m'a payé.

– Combien vous a-t-on payé ?

– Les honoraires ont été négociés avec le comté par mon prédécesseur.

– Plus de cinquante *cents* ?

– Pourquoi ?

– Parce que cette conclusion ne vaut pas plus de cinquante *cents*. La cause de la mort est évidente. Alors maintenant vous pouvez mériter votre fric en nous donnant un coup de main.

Deveraux me regarda et je haussai les épaules. Mieux valait que ça vienne de moi. Elle serait encore obligée de fréquenter ce type après. Pas moi.

– Je n’aime pas votre attitude, se plaignit Merriam.

– Et moi, je n’aime pas voir les femmes de vingt-sept ans allongées mortes sur une table d’autopsie. Vous voulez nous aider ou pas ?

– Je ne suis pas légiste, répondit-il.

– Moi non plus, répliquai-je.

Il resta immobile un moment, puis poussa un soupir et s’avança. Il saisit le bras inerte et flasque de Janice May Chapman que je tenais. Il examina très attentivement le poignet, puis passa un doigt dessus, de haut en bas, délicatement, du dos de la main au milieu de l’avant-bras, pour étudier le gonflement.

– Vous avez une hypothèse ? me demanda-t-il.

– Je pense qu’on lui a ligoté les poignets et les chevilles. Les liens ont commencé à la contusionner, mais elle n’a pas vécu assez longtemps pour que les bleus aient vraiment le temps de se développer. Mais ils ont commencé à apparaître, c’est une certitude. Un peu de sang s’est infiltré dans le tissu et y est resté pendant que le reste coulait. Ce qui explique les blessures de compression à l’aspect de zébrures en relief.

– Avec quoi les lui aurait-on ligotés ?

– Pas avec des cordes, répondis-je. Peut-être des ceintures ou des sangles. Quelque chose de large et de plat. Peut-être des foulards en soie. Peut-être un tissu matelassé. Pour masquer ce qu’on lui avait fait.

Merriam ne dit rien. Il passa à côté de moi pour rejoindre le bout de la table, puis il observa les chevilles de Chapman.

– Elle portait des collants quand on l’a amenée ici. Le Nylon était intact. Ni déchiré ni filé, dit-il.

– À cause du rembourrage. C’était peut-être du caoutchouc mousse. Un truc dans ce genre. Mais elle a été ligotée.

Merriam marqua de nouveau un moment de silence, puis déclara :

– Ce n’est pas impossible.

– Et plausible à quel point ?

– Les autopsies ont leurs limites, vous savez. Il vous faudrait un

témoin oculaire pour en être sûr.

– Comment expliquez-vous l'exsanguination totale ?

– Elle était peut-être hémophile.

– Et en supposant qu'elle ne l'ait pas été ?

– Alors, il s'agit forcément de l'action de la gravité. Elle a été attachée la tête en bas.

– Par des ceintures, des lanières, ou des cordes serrées sur une surface matelassée ?

– Ce n'est pas impossible, dit-il à nouveau.

– Tournez-la sur le ventre.

– Pourquoi ?

– Je veux voir les écorchures.

– Il va falloir que vous m'aidiez.

Je l'aidai.

Le corps humain est une machine qui se répare toute seule, et sans perdre de temps. La peau est écrasée, déchirée, coupée, le sang afflue immédiatement à l'endroit endommagé, les globules blancs colmatent et tissent une matrice pour ressouder les bords de la plaie, et les globules rouges recherchent et détruisent les microbes et les agents pathogènes sous la blessure. Le processus se met en route en quelques minutes et dure plusieurs heures, ou plusieurs jours si nécessaire pour que la peau se reforme. Il provoque une inflammation dont l'évolution suit une courbe en forme de cloche et atteint son pic au moment où la suffusion de sang est la plus abondante, quand la croûte épaissit, et quand la lutte contre l'infection parvient à son stade le plus intense.

Janice May Chapman avait le creux des reins criblé de minuscules coupures, tout comme ses fesses, et comme ses bras juste au-dessus des coudes. Les coupures étaient de petites entailles avec de fines croûtes, toutes cernées par de petites contusions, incolores à cause de l'exsanguination. L'orientation des blessures paraissait aléatoire, sans doute parce qu'elles avaient été causées par des objets mobiles et roulants de même taille et de même nature, petits mais durs, pas tranchants comme une lame de rasoir mais pas complètement émoussés non plus.

Des écorchures classiques.

Je regardai Merriam et lui demandai :

– Selon vous, combien de temps avant le décès ces blessures ont-elles été infligées ?

– Je n'en ai aucune idée, me répondit-il.

– Allons, docteur. Vous avez déjà traité des coupures et des écorchures. Non ? Vous étiez quoi avant ? Psychiatre ?

– J'étais pédiatre. Je n'ai aucune idée de ce que je peux apporter ici. Aucune. Pas dans ce domaine de la médecine.

– Les gamins se coupent et s'écorchent tout le temps. Vous avez dû en voir des centaines.

– C'est une affaire sérieuse. Je ne peux pas risquer d'hypothèses non vérifiées.

– Essayez les suppositions éclairées.

– Quatre heures, répondit-il.

J'acquiesçai. Selon moi, quatre heures, ça devait coller, à en juger par les croûtes plus que naissantes, mais pas encore complètement mûres. Leur développement s'était réalisé progressivement, avant de s'interrompre brusquement au moment où la gorge avait été tranchée, où le cœur s'était arrêté de battre, où le cerveau avait cessé de fonctionner et où tout métabolisme avait disparu.

– Avez-vous déterminé l'heure du décès ? demandai-je.

– C'est très difficile à apprécier. Impossible, en réalité. L'exsanguination interfère avec le processus biologique normal.

– D'après vous ?

– Quelques heures avant qu'on me l'amène.

– Combien ?

– Plus de quatre.

– C'est évident d'après les écorchures. Plus de quatre, mais combien ?

– Je n'en sais rien. Moins de vingt-quatre. Je ne peux pas être plus précis.

– Pas d'autres blessures. Pas d'ecchymoses. Pas de signe ni de marques de défense.

– Je suis d'accord, dit Merriam.

– Peut-être qu'elle ne s'est pas défendue, suggéra Deveraux. Peut-être qu'elle avait un pistolet sur la tempe. Ou un couteau sous la gorge.

– Peut-être, dis-je.

Je tournai la tête vers Merriam et lui demandai :

– Avez-vous pratiqué un examen vaginal ?

– Bien sûr.

– Et... ?

– J'ai conclu qu'elle avait eu des rapports sexuels récents.

– Des ecchymoses ou des déchirures ?

– Aucune observable.

– Alors pourquoi avez-vous conclu qu'elle avait été violée ?

– Vous pensez que c'était un acte consenti ? Vous vous allongeriez sur du gravier pour faire l'amour ?

– Je pourrais, répondis-je. Tout dépendrait de la personne avec qui je serais.

– Elle avait une maison, rétorqua Merriam. Avec un lit. Et une voiture avec une banquette arrière. Un petit ami présumé aurait eu lui aussi une maison et une voiture. Et il y a un hôtel en ville. Et il y a d'autres villes avec d'autres hôtels. Personne n'est obligé d'avoir un rendez-vous galant en plein air.

– Surtout en mars, lança Deveraux.

Le silence se fit dans la petite pièce et se prolongea jusqu'à ce que Merriam demande :

– On a terminé ?

– On a terminé, répondit Deveraux.

– Eh bien, bonne chance, chef, lui souhaita le médecin. J'espère que cette fois ça se passera mieux que les deux dernières.

Deveraux et moi descendîmes l'allée du médecin, puis dépassâmes

la boîte aux lettres et la petite enseigna pour gagner le trottoir, où nous nous arrêtaâmes devant sa voiture. Je savais qu'elle n'allait pas me raccompagner. On n'était pas en démocratie. Pas encore.

– Vous avez déjà vu une victime de viol avec des collants intacts ? lui demandai-je.

– Vous pensez que c'est significatif ?

– Évidemment. Elle a été attaquée sur du gravier. Ses collants auraient dû être en lambeaux.

– Peut-être qu'on l'a forcée à se déshabiller avant. Lentement et soigneusement.

– Les écorchures étaient circonscrites. Elle portait un vêtement. Remonté, baissé, peu importe : elle était en partie habillée. Et puis elle s'est changée. Ce qui est possible. Elle a eu quatre heures.

– N'y pensez même pas.

– À quoi ?

– Vous essayez de plaider le simple viol dans votre défense de l'armée. Vous allez dire qu'elle a été tuée par quelqu'un d'autre, séparément, après.

Je gardai le silence.

– Et ce pourri ne sera pas chasseur, reprit-elle. Vous croisez quelqu'un qui vous viole et, dans les quatre heures qui suivent, vous tombez sur un autre individu qui vous tranche la gorge ? C'est vraiment une sale journée, non ? C'est la pire journée du monde ! Le concours de circonstances est trop invraisemblable. Non, c'était le même type. Mais il s'est offert une séance qui a duré toute la journée. Il a pris son temps. Il avait un projet et de l'équipement. Il avait accès aux vêtements de la victime. Il l'a obligée à se changer. Tout ça était extrêmement prémédité.

– Possible, dis-je.

– On enseigne la planification efficace dans l'armée. C'est ce qu'on affirme en tout cas.

– C'est vrai. Mais on vous laisse très rarement une journée entière. Dans un contexte d'entraînement. En général.

– Mais Kelham n'est pas uniquement destinée à l'entraînement, n'est-ce pas ? D'après les informations que j'ai pu récolter. Il y a quelques compagnies d'infanterie. En rotation, un groupe part quand l'autre revient. Et au retour ils ont une permission. Des jours de congé. Beaucoup. Tous à la suite. L'un après l'autre.

Je ne dis rien.

– Vous devriez appeler votre commandant. Lui dire que ça s'annonce mal.

– Il le sait déjà. C'est pour cette raison que je suis ici.

Elle marqua une longue pause.

– Je veux que vous me rendiez un service, dit-elle.

– De quel ordre ?

– Retournez inspecter l'épave de la voiture. Voyez si vous pouvez trouver une plaque d'immatriculation ou identifier le véhicule. Pellegrino n'est arrivé à rien.

– Pourquoi me feriez-vous confiance ?

– Parce que vous êtes fils de marine. Et parce que vous avez conscience que si vous dissimulez ou détruisez des preuves, je vous flanquerai en prison.

– Qu'a voulu dire Merriam en vous souhaitant plus de chance cette fois-ci que pour les deux autres ?

Elle ne répondit pas.

– Les deux autres quoi ? insistai-je.

Elle marqua un temps d'arrêt, son magnifique visage s'assombrit un peu, puis elle me répondit :

– Deux filles ont été tuées l'année dernière. Même mode opératoire. Gorge tranchée. Je n'ai abouti à rien. Ce sont des affaires non élucidées. Janice May Chapman est la troisième en neuf mois.

Elizabeth Deveraux n'ajouta rien. Elle monta dans sa Caprice et démarra. Elle fit un large demi-tour devant moi et prit vers le nord, pour retourner en ville. Je la perdais de vue au premier virage. Je restai un long moment sans bouger, puis me mis en marche. Dix minutes plus tard, après les derniers zigzags du chemin de campagne, la route s'élargit et devint rectiligne. Main Street, qui en fait méritait bien son nom. L'activité de la journée débutait. Les magasins ouvraient. J'aperçus deux voitures et deux piétons. Mais rien de plus. Carter Crossing n'était pas une grande ville animée. Ça, c'était sûr.

Je marchai sur le trottoir de droite, passai devant la quincaillerie, la pharmacie, l'hôtel, le *diner*, et le terrain inoccupé à côté. La voiture de Deveraux n'était pas garée sur le parking du Bureau du shérif. Aucun véhicule de police ne s'y trouvait. Il y avait deux pick-up civils, tous les deux vieux et cabossés. Celui de la réceptionniste et celui du dispatcheur, vraisemblablement. Recrutés dans le coin, pas de syndicat, pas d'avantages. Je repensai à mon ami Stan Lowrey et à ses petites annonces. Je me dis qu'il viserait plus haut. Forcément. Il avait des petites amies. Au pluriel. Il avait des bouches à nourrir.

J'avancai jusqu'au carrefour en T, puis tournai à droite. À la lumière du jour, la route s'élançait droit devant moi. Bas-côtés étroits, fossés profonds. Les bords de la chaussée disparaissaient pour franchir le passage à niveau, après quoi bas-côtés et fossés reprenaient et la route se prolongeait dans la forêt.

Un pick-up était garé de mon côté du passage à niveau. Face à moi. Un gros engin au capot arrondi. Peint au rouleau dans une couleur foncée. Deux types à l'intérieur. Qui me dévisageaient. Velus, tatoués, cheveux sales, crasseux.

Mes deux potes de la nuit précédente.

Je poursuivis ma progression, ni vite, ni lentement, sans me presser.

J'arrivai à environ vingt mètres. Assez près pour distinguer les détails de leurs visages. Assez près pour qu'ils distinguent les détails du mien.

Cette fois-ci, ils sortirent de leur véhicule. Les portières s'ouvrirent en même temps, et ils descendirent. Ils contournèrent le capot et se campèrent ensemble devant la calandre. Même taille, même charpente. L'air de cousins. Ils mesuraient dans les un mètre quatre-vingt-dix et devaient peser dans les quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze kilos. Ils avaient de longs bras noueux et des mains épaisses. Des chaussures de chantier aux pieds.

Je poursuivis mon chemin. Je m'arrêtai à trois mètres. Même à cette distance, je sentais leur odeur. Bière, cigarettes, sueur aigre, vêtements sales.

Le type sur la droite me dit :

– Rebonjour, soldat.

Le mâle alpha. Les deux fois il était au volant et les deux fois il avait été le premier à parler. À moins que l'autre ne soit une sorte de cerveau silencieux, ce qui semblait peu probable.

Je ne dis rien, bien entendu.

– Où tu vas ? me demanda le type.

Je ne répondis pas.

– Tu vas à Kelham. En vrai, cette route ne va que là.

Il se tourna et balaya le vide d'un geste extravagant du bras pour indiquer la route implacablement droite et l'absence de destinations alternatives. Il se retourna.

– Hier soir tu nous as dit que t'étais pas de Kelham. Tu nous as menti.

– J'habite peut-être de ce côté de la ville.

– Non, rétorqua le type. Si t'avais essayé d'habiter de ce côté-là de la ville, on t'aurait déjà rendu visite.

– Dans quel but ?

– Pour t'apprendre la vie. Il y a des quartiers différents pour les gens différents.

Il s'approcha un peu. Son pote l'accompagna. L'odeur s'intensifia.

– Vous avez besoin de prendre un bain tous les deux, leur lançai-je. Pas forcément ensemble.

– Qu'est-ce que t'as fait ce matin ? me demanda le type à ma droite.

– Ça ne vous intéresse pas.

– Si.

– Non, vraiment, ça ne vous intéresse pas.

– T'es pas le bienvenu ici. Plus maintenant. Ni toi, ni les gars comme toi.

– C'est un pays libre, répondis-je.

– Pas pour les gens comme toi.

Il marqua une pause et son regard se détourna soudain pour fixer un point au loin par-dessus mon épaule. Le plus vieux truc du monde. Sauf que cette fois-ci, il ne faisait pas semblant. Je ne tournai pas la tête, j'entendis une voiture sur la route derrière moi. Loin derrière. Une grosse voiture, discrète, avec des pneus tout-terrain. Pas une voiture de flic parce que aucune lueur n'illumina ses yeux. Rien qui lui semblât familier. C'était une voiture qu'il n'avait jamais vue. Une voiture dont il ne s'expliquait pas l'apparition.

J'attendis. Elle nous dépassa. Elle roulait vite. C'était une citadine, noire. Vitres teintées. Elle gronda dans la côte, ferraila en traversant la voie, et gronda encore dans la descente. Puis elle poursuivit sa route, tout droit. Une minute plus tard, elle paraissait minuscule dans le brouillard. Effectivement hors de vue.

Un visiteur officiel se dirigeant vers Kelham. Grade et prestige.

Ou panique.

– Tu rentres à la base. Et tu y restes, m'ordonna le type sur ma droite.

Je ne dis rien.

– Mais d'abord, tu dois nous dire ce que tu as fait. Et qui tu as vu. On devrait peut-être aller vérifier qu'elle est toujours en vie.

– Je ne suis pas de Fort Kelham.

Le type s’avança d’un pas.

– menteur, me lança-t-il.

J’inspirai, fis comme si j’allais parler. Et lui flanquai un coup de boule en pleine face. Sans prévenir. Je pris un appui solide sur mes pieds, inclinai brusquement le torse et écrasai mon front sur son nez. *Boum*. Réalisation parfaite. Timing, force, impact. Tout y était. La surprise en plus. Personne ne s’attend à un coup de tête. Les êtres humains ne frappent pas avec le crâne. Un instinct atavique nous le dicte. Un coup de tête, ça change la donne. Ça ajoute une pointe de sauvagerie débridée au cocktail. Un coup de tête sans provocation préalable revient à apporter une carabine à canon scié pour un combat au couteau.

Le type s’affaissa comme un costume vide. Son cerveau informant ses genoux qu’il était hors service, il se plia et tomba en arrière. Il avait perdu connaissance avant de toucher le sol. Je le vis à la manière dont l’arrière de son crâne heurta la route. Aucune tentative d’atténuer le choc. Il s’écrasa dans un bruit sourd. Peut-être ajouta-t-il quelques fractures sur la face postérieure de sa tête dans un souci de symétrie avec celles que je lui avais faites à l’avant. Son nez saignait abondamment. Il commençait déjà à enfler. Le corps humain est une machine qui se répare toute seule, et sans perdre de temps.

L’autre type restait là sans rien faire. Le cerveau silencieux. Ou le mâle bêta. Il me dévisageait. Je fis un grand pas sur ma gauche et lui balançai un coup de boule à lui aussi. *Boum*. Comme un double bluff. Il ne s’y était absolument pas préparé. Il attendait un poing. Il tomba comme un tas lui aussi. Je le laissai là, sur le dos, à deux mètres de son pote. J’aurais pu prendre leur pick-up pour gagner du temps et m’éviter des efforts, mais je n’arrivai pas à supporter la puanteur de l’habitable. Je repris mon chemin jusqu’à la voie ferrée, où je tournai à gauche sur les traverses et pris la direction du nord.

Je quittai la voie ferrée un peu plus tôt que la nuit précédente et remontai la piste des débris de l’épave depuis les toutes premières projections. Les fragments les plus petits et les plus légers avaient parcouru de courtes distances. Moins d’élan, pensai-je. Moins d’énergie cinétique. Ou plus de résistance de l’air. Ou autre chose.

Mais je trouvai d'abord les billes de verre et les paillettes de métal les plus petites. Elles s'étaient décrochées, avaient voleté, s'étaient posées sur le sol et immobilisées bien avant les morceaux plus lourds, propulsés plus loin.

La voiture était assez vieille. La collision l'avait fait exploser, comme un schéma éclaté, mais certaines parties n'avaient pas opposé beaucoup de résistance. Il y avait des parcelles et des pellicules de rouille provenant du dessous de caisse. Elles formaient des couches écaillées et enduites de boue séchée.

Un vieux véhicule ayant passé du temps sous des climats froids dans des régions où on sale les routes en hiver. Pas originaire du Mississippi. Une voiture qui avait traîné par monts et par vaux, six mois par-ci, six mois par-là, continuellement, sans préavis.

Une voiture de soldat, probablement.

Je continuai, tournai et tentai d'évaluer le vecteur principal. Les débris avaient été pulvérisés en un éventail d'abord étroit, puis plus large. J'imaginai une plaque d'immatriculation, un petit rectangle d'alliage fin et léger comme une plume, jaillissant de ses boulons, volant dans l'air nocturne, planant, retombant, peut-être en looping. J'essayai de deviner où elle avait pu atterrir. Je ne la voyais nulle part, ni à l'intérieur de l'éventail, ni sur ses bords, ni au-delà des bords. Je me souvins alors du souffle mugissant qui avait accompagné le passage du train et j'élargis ma zone de recherche. J'imaginai la plaque prise dans une tornade miniature, battant au vent et tourbillonnant en spirale dans la perturbation, s'élevant haut, peut-être même retournant en arrière.

Finalement, je la trouvai encore attachée au pare-chocs chromé que j'avais remarqué la veille. Il s'était plié juste à gauche de la plaque et avait formé une pointe, qui s'était à moitié enfoncée dans les broussailles. Comme une flèche. Je le retirai en le faisant tourner sur lui-même, le retournai et découvris la plaque accrochée à un unique boulon noir.

C'était une plaque de l'Oregon. La silhouette d'un saumon se profilait derrière le numéro. Sans doute une initiative des défenseurs de la nature. Sauvegardons notre environnement naturel. Elle était actuelle et à jour. Je mémorisai le numéro et replaçai le pare-chocs tordu dans son trou. Puis j'avancai jusqu'à l'endroit où la plus grande partie de l'épave avait brûlé contre les arbres.

À la lumière du jour, je fus d'accord avec Pellegrino. La voiture avait été bleue, d'une teinte claire et poudreuse de ciel d'hiver. Peut-être avait-elle commencé son existence de cette couleur, ou bien avait-elle fané avec l'âge. Quoi qu'il en soit, je trouvais suffisamment de peinture non calcinée pour m'en assurer. Il y avait une parcelle intacte dans ce qui avait été la boîte à gants. Il y avait une bavure sous le plastique d'aménagement intérieur fondu de l'une des portes. C'était à peu près tout ce qui avait survécu. Aucun papier. Aucun objet abandonné. Ni cheveux, ni poils, ni fibres. Ni cordes, ni ceintures, ni sangles, ni couteaux.

Je m'essuyai les mains sur le pantalon et rebroussai chemin. Les deux types et leur pick-up avaient disparu. Je supposai que le cerveau silencieux s'était réveillé le premier. Le mâle bêta. Je l'avais cogné moins fort. Il avait dû hisser son pote dans le véhicule et était parti, lent et vacillant. Rien de grave. Rien de très grave, en tout cas. Rien d'irréversible. Pour lui, du moins. L'autre aurait mal au crâne au moins six mois.

Je me tenais à l'endroit où ils étaient tombés lorsque je vis une autre voiture noire venir vers moi de l'ouest. Une autre citadine, rapide et puissante, ballottant et zigzaguant sur la route accidentée. Elle brillait, bien lustrée, et ses vitres étaient teintées. Elle passa à côté de moi comme un éclair, gronda en montant la côte, ferrailla sur la voie, gronda en descendant, et fonça tout droit vers Kelham. Je me tournai, l'observai, puis me tournai à nouveau et me remis à marcher. Je ne me rendais nulle part en particulier, mais j'avais faim, alors je pris la direction de Main Street et du *diner*. L'établissement était désert. J'étais le seul client. C'était la même serveuse. Elle vint me rejoindre au comptoir.

– Vous vous appelez Jack Reacher ? me demanda-t-elle.

– Oui, m'dame, lui répondis-je.

– Une femme est venue ici il y a une heure. Elle vous cherchait.

La serveuse était un témoin oculaire typique. Elle fut parfaitement incapable de me décrire la femme qui voulait me voir. Grande, petite, grosse, mince, vieille, jeune, elle n'en avait aucun souvenir fiable. Elle n'avait pas noté de nom. Elle ne s'était forgé aucune impression de son statut social, de sa profession ou du lien qu'elle pouvait avoir avec moi. Elle n'avait vu aucune voiture ni aucun autre mode de transport. Tout ce qu'elle se rappelait, c'était un sourire et la question. Y avait-il un nouveau venu en ville, très costaud, très grand, répondant au nom de Jack Reacher ?

Je la remerciai pour l'information. Elle m'installa à ma table habituelle. Je commandai une part de tarte sucrée et une tasse de café, puis je lui demandai de la monnaie pour le téléphone. Elle ouvrit la caisse enregistreuse et me tendit un rouleau de pièces de vingt-cinq *cents* en échange d'un billet de cinq dollars. Elle m'apporta ensuite mon café et me dit que ma tarte serait prête dans un moment. Je traversai la salle silencieuse jusqu'au téléphone près de la porte, déchirai le rouleau de pièces avec l'ongle du pouce et composai le numéro du bureau de Garber. Il décrocha en personne, et immédiatement.

– Vous avez envoyé un autre agent ? lui demandai-je.

– Non. Pourquoi ?

– Une femme a demandé à me voir en donnant mon nom.

– Qui donc ?

– Je ne sais pas. Elle ne m'a pas encore trouvé.

– Elle n'est pas de chez moi, affirma-t-il.

– Et j'ai vu deux voitures qui se dirigeaient vers Kelham. Des limousines, sans doute des employés de la Défense ou des politiques.

- Y aurait une différence ?
 - Avez-vous eu des nouvelles de Kelham ?
 - Rien qui concerne le département de la Défense ou des hommes politiques. J'ai entendu dire que Munro suivait une piste médicale.
 - Médicale ? Comment ça ?
 - Je l'ignore. Y a-t-il une dimension médicale ?
 - Avec un suspect potentiel ? Pas que j'aie pu constater. Mis à part la question des écorchures de gravier que j'ai déjà posée. La victime en est couverte. L'auteur des faits devrait en avoir aussi.
 - Ils ont tous des écorchures. Apparemment il y a une piste de course dingue là-bas. Ils courent jusqu'à ce qu'ils tombent.
 - Même les gars de la compagnie Bravo juste après leur retour ?
 - Tout particulièrement les gars de la compagnie Bravo juste après leur retour. Une vraie question d'image de soi est en jeu. Ce sont des durs. En tout cas, c'est comme ça qu'ils se considèrent.
 - J'ai retiré la plaque d'immatriculation de l'épave. Voiture bleu pâle, de l'Oregon.
- Je lui récitai le numéro de mémoire et l'entendis le noter.
- Rappelez-moi dans dix minutes, me dit-il. Ne parlez à personne en attendant. Personne, d'accord ? Pas un mot.

Je ne respectai pas l'instruction au pied de la lettre car je parlai à la serveuse. Je la remerciai pour la tarte et le café. Elle resta près de la table un peu plus longtemps que nécessaire. Quelque chose la tracassait. Il s'avéra qu'elle s'inquiétait d'avoir pu m'attirer des ennuis en confiant à une inconnue qu'elle m'avait vu. Elle était prête à se sentir coupable. Carter Crossing me donnait l'impression d'être le genre d'endroit où les affaires privées restaient privées. Où une petite tranche de la population ne souhaitait pas qu'on la trouve.

Je lui dis de ne pas s'inquiéter. À présent, j'étais quasi sûr de connaître l'identité de la femme mystère. En procédant par

élimination. Qui d'autre possédait les informations et l'imagination requises pour me trouver ?

La tarte était bonne. Myrtilles, pâte, sucre et crème. Rien de diététique. Pas de légumes. Mais c'était pile ce dont j'avais besoin. Je consacrai mes dix minutes d'attente à la déguster, par petites bouchées. Je terminai mon café. Puis je retournai au téléphone et rappelai Garber.

– Nous avons retracé la voiture, me dit-il.

– Et... ?

– Et quoi ?

– À qui appartient-elle ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Vraiment ?

– Information classée secrète, depuis cinq minutes.

– La compagnie Bravo, c'est ça ?

– Je ne peux pas vous le dire. Je ne peux ni confirmer ni infirmer. Avez-vous noté le numéro ?

– Non.

– Où est la plaque ?

– Là où je l'ai trouvée.

– À qui l'avez-vous dit ?

– À personne.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument.

– OK. Voici vos ordres. Primo, ne répétez pas ce numéro et ne le donnez pas aux forces de police locales. Sous aucun prétexte. Secundo, retournez près de l'épave et détruisez cette plaque immédiatement.

J'exécutai la première partie de l'ordre en ne me précipitant pas immédiatement au Bureau du shérif pour transmettre la nouvelle. Je n'exécutai pas la seconde en ne me précipitant pas immédiatement sur le terrain où gisaient les débris. Je restai donc assis dans le *diner*, bus du café et réfléchis. Je ne savais pas vraiment comment détruire une plaque d'immatriculation. La brûler dissimulerait l'indication de son État de provenance, mais pas le numéro lui-même – il était sculpté en relief. Finalement, je me dis que je pourrais la replier deux fois sur elle-même, la piétiner et l'enterrer.

Mais je ne le fis pas. Je restai assis. J'avais dans l'idée que, si je restais assis dans le *diner* assez longtemps à boire du café, ma femme mystère me trouverait sûrement.

Et en effet, elle arriva quelques minutes plus tard.

Je la vis avant qu'elle ne me voie. Je regardai dehors la rue éclairée, elle regardait une salle sombre. Elle était à pied. Elle portait un pantalon noir, des chaussures en cuir noir, un tee-shirt noir et une veste en cuir dont la couleur et l'aspect rappelaient ceux d'un vieux gant de base-ball. Elle tenait à la main une mallette faite du même genre de matière. Elle était mince, souple et leste, et semblait se déplacer plus lentement que le reste du monde, comme c'est le cas pour les gens musclés et en forme. Elle avait toujours les cheveux bruns, toujours coupés court, et les brefs regards qu'elle jetait donnaient toujours à son visage un air de grande vivacité intellectuelle. Frances Neagley, sergent-chef, armée des États-Unis. Nous avions souvent travaillé ensemble, sur des affaires difficiles et des affaires faciles, missions de longue haleine ou expéditives. C'était presque une amie, si j'en avais, en 1997, et je ne l'avais pas revue

depuis plus d'un an.

Elle entra, parcourut la salle des yeux à la recherche de la serveuse, prête à demander des nouvelles. En m'apercevant installé à ma table, elle changea immédiatement de direction. Aucune surprise sur son visage. Juste la concentration nécessaire pour enregistrer une information nouvelle et la satisfaction de voir que sa méthode avait fonctionné. Elle connaissait l'État, elle connaissait la ville, et elle savait que je buvais de grandes quantités de café et qu'en conséquence un *diner* serait l'endroit où me trouver.

Je me servis de mon pied pour avancer la chaise en face de la mienne, comme Deveraux l'avait fait pour moi à deux reprises. Neagley s'assit avec souplesse et élégance. Elle posa sa mallette par terre. Pas de salut, pas de poignée de main, pas de bise sur la joue. Il y avait deux choses à savoir à son sujet : malgré sa cordialité, elle ne supportait pas le contact physique et, malgré son talent considérable, elle refusait de devenir officier. Elle n'avait jamais donné d'explications pour aucun de ces deux blocages. Certains la trouvaient intelligente, d'autres la pensaient folle, mais tous s'accordaient à dire qu'avec elle on ne pourrait jamais vraiment savoir.

– Ville fantôme, dit-elle.

– La base est fermée, lui fis-je remarquer.

– Je sais. Je suis au jus. Fermer la base a été leur première erreur. Ça a tout l'air d'un aveu.

– Le truc, c'est qu'ils craignaient des tensions avec les habitants.

Elle hocha la tête.

– Il en faudrait peu pour en créer, d'un côté ou de l'autre. J'ai vu la rue derrière celle-ci. Toutes ces boutiques alignées comme une rangée de crocs face à la base ? Quels prédateurs ! Nos gars doivent en avoir marre qu'on se moque d'eux et qu'on les arnaque.

– Tu as vu autre chose ?

– Tout. Je suis là depuis deux heures.

– Et sinon, comment vas-tu ?

– On n'a pas le temps pour les blablas mondains.

- De quoi tu as besoin ?
- De rien. C'est toi qui as besoin de quelque chose.
- De quoi j'ai besoin ?
- Tu as besoin de te réveiller. C'est une mission suicide, Reacher. Stan Lowrey m'a appelée. Il est inquiet. Je me suis renseignée. Et Lowrey avait raison. Tu aurais dû refuser de venir.
- Je suis dans l'armée, répliquai-je. Je vais là où on me dit d'aller.
- Je suis dans l'armée moi aussi. Mais j'évite de me jeter dans la gueule du loup.
- Le loup, c'est Kelham. Munro, lui, risque sa peau. Moi, je suis dans les coulisses.
- Je ne connais pas Munro, dit-elle. Je ne l'ai jamais rencontré. Je n'en ai même jamais entendu parler. Mais je te parie ma chemise qu'il fera ce qu'on lui demande. Il étouffera l'affaire et jurera que le noir est blanc. Mais pas toi.
- Une femme a été tuée. On ne peut pas faire comme si de rien n'était.
- Trois femmes, pas une, ont été tuées.
- Tu es déjà au courant ?
- Je te l'ai dit, je suis ici depuis deux heures. Je suis au jus.
- Comment tu l'as découvert ?
- J'ai rencontré le shérif. Le chef Deveraux en personne.
- Quand ça ?
- Elle est passée à son bureau. Au moment où j'y étais. Je te cherchais.
- Et elle t'a raconté des trucs ?
- Je lui ai fait le coup du regard.
- Quel regard ?

Elle cligna des paupières, composa son visage, puis inclina légèrement la tête, leva ses yeux grands ouverts vers moi, planta son regard droit dans le mien avec une expression à la fois grave, franche, bienveillante et encourageante, les lèvres à peine entrouvertes comme si elles allaient exhaler un murmure d'empathie absolue, manifestant par toute son attitude l'étonnement et l'admiration que lui inspirait le courage avec lequel je supportais les nombreux fardeaux dont le sort m'avait accablé.

– Voilà le regard, dit-elle. Ça fonctionne super bien avec les femmes. Un peu complice, non ? Du style : « Nous sommes dans la même galère. »

J'acquiesçai. C'était un sacré regard. Mais j'étais déçu que Deveraux se soit laissé prendre. Mince quand même, elle avait été marine.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ? demandai-je.

– Elle m'a parlé d'une voiture. Elle pense que c'est un élément essentiel de l'affaire et qu'elle appartenait à un type de Kelham.

– Elle voit juste. J'ai trouvé la plaque d'immatriculation. Garber a lancé une recherche et m'a dit de garder l'information pour moi.

– Et c'est ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas. Ce n'était peut-être pas un ordre légitime.

– Tu vois ce que je veux dire. C'est du suicide. Je le savais. Je vais rester dans les parages et veiller à ce que tu ne t'attires pas d'ennuis. C'est pour ça que je suis venue.

– Tu n'es pas déployée ?

– Je suis en poste à Washington. Dans un bureau. Je ne vais pas leur manquer pour un jour ou deux.

Je hochai la tête.

– Non. Je n'ai pas besoin d'aide. Je sais ce que je fais. Je connais les règles du jeu. Je ne vais pas baisser mon froc. Mais je ne veux pas que tu tombes avec moi. Si c'est comme ça que ça doit se passer.

– Rien ne doit se passer de quelque manière que ce soit, Reacher. C'est un choix.

– Tu ne le penses pas vraiment.

Elle fit la grimace.

– Au moins, choisis tes batailles.

– Je les choisis toujours. Et celle-ci en vaut bien d'autres.

À ce moment-là, la serveuse sortit de la cuisine. Elle me vit, vit Neagley, la reconnut, constata que nous n'étions pas par terre en train de nous battre et de nous arracher les yeux et son sentiment préalable de culpabilité s'évapora. Elle me resservit du café. Neagley commanda du thé Lipton Breakfast avec de l'eau bien bouillante. Nous restâmes assis sans parler en attendant la commande. La serveuse réapparut.

– Le chef Deveraux est une très belle femme, lança Neagley.

– Je suis d'accord.

– Tu as déjà couché avec elle ?

– Certainement pas.

– Tu vas le faire ?

– Je peux toujours rêver. L'espoir est ce qui meurt en dernier, non ?

– Ne le fais pas. Il y a quelque chose qui cloche chez elle.

– Quoi donc ?

– Elle s'en fout. Elle a trois meurtres non élucidés sur les bras et son pouls est aussi lent que celui d'un ours en hiver.

– Elle était dans la police militaire des marines. Mais elle a mangé dans la même gamelle que nous toute sa vie. Comment pourrait-on être excité par une enquête sur trois morts ?

– Je suis excitée sur le plan professionnel.

– Elle pense que le coupable est un gars de Kelham. Ça ne relève donc pas de sa juridiction. Elle n'a donc pas de rôle à jouer. Elle ne peut donc pas être excitée sur le plan professionnel.

– Bref, ça craint. C'est tout ce que je dis. Fais-moi confiance.

- Ne t'inquiète pas.
- Quand j'ai mentionné ton nom, elle m'a regardée comme si tu lui devais de l'argent.
- Je ne lui en dois pas.
- Alors elle est dingue de toi. Ça, je l'ai bien vu.
- Tu dis ça de toutes les femmes que je rencontre.
- Mais cette fois, c'est vrai. Je suis sérieuse. Son petit cœur glacial palpitait. Je t'aurai prévenu.
- Merci quand même. Mais je n'ai pas besoin d'une grande sœur pour cette fois.
- Ce qui me rappelle... Garber a demandé des nouvelles de ton frère.
- Mon frère ?
- Des ragots entre les sergents. Garber fait surveiller ton bureau pour voir si ton frère t'adresse des messages ou te téléphone. Il veut savoir si vous êtes en contact régulier.
- Pourquoi ?
- L'argent. C'est la seule raison que je voie. Ton frère est toujours au Trésor, c'est bien ça ? Il y a peut-être un problème de fric avec le Kosovo. Il doit y avoir des seigneurs de la guerre et des gangs là-bas. Peut-être que la compagnie Bravo achemine de l'argent ici pour eux. Tu sais bien, ils le blanchiraient. Ou le voleraient.
- Et quel lien y aurait-il avec une certaine Janice May Chapman tout droit sortie d'un trou dans le Mississippi ?
- Peut-être qu'elle a découvert le pot aux roses. Peut-être qu'elle voulait sa part du gâteau. Peut-être que c'était la copine d'un élément de la compagnie Bravo.
- Je ne répondis pas.
- Dernière chance, reprit Neagley. Je reste ou je m'en vais ?
- Va-t'en. C'est mon problème, pas le tien. Longue vie et prospérité.

– Tiens, un cadeau de départ, me dit-elle.

Elle se pencha, ouvrit sa mallette et en sortit un mince dossier vert sur lequel étaient imprimés les mots *Bureau du shérif du comté de Carter*. Elle le posa sur la table, puis mit la main à plat dessus, prête à le faire glisser vers moi.

– Ça va t'intéresser.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des photos des trois femmes assassinées. Elles ont un point commun.

– Deveraux t'a confié ce dossier ?

– Pas vraiment. Elle l'a laissé sans surveillance.

– Tu l'as volé ?

– Emprunté. Tu pourras le rapporter quand tu auras fini. Je suis sûre que tu trouveras un moyen.

Elle me le fit passer, se leva et s'éloigna. Pas de poignée de main, pas de bise, pas de contact. Je la regardai pousser la porte, sortir, tourner à droite dans Main Street, puis je la vis disparaître.

La serveuse avait entendu le bruit de la porte quand Neagley était sortie. Peut-être la cuisine était-elle équipée d'une sonnette. Elle vint vérifier si un nouveau client était entré et vit que non. Elle se borna à remplir ma tasse de café pour la deuxième fois, puis retourna à la cuisine. Je plaçai le dossier vert bien en évidence devant moi et l'ouvris.

Trois femmes. Trois victimes. Trois photographies, toutes prises au cours des dernières semaines ou des derniers mois de leur vie. Rien de plus triste. Les flics demandent un portrait récent et les proches éperdus se précipitent pour choisir parmi ce qu'ils ont. En général, ils reviennent avec des images de sourires et de moments joyeux, des clichés de bal de lycée ou des photos de vacances, parce qu'ils veulent se souvenir des moments joyeux et des sourires. Ils veulent que le long et sinistre dossier s'ouvre sur des images évoquant la vie et la vitalité.

Janice May Chapman en avait manifesté beaucoup. Sa photo était un plan américain en couleurs apparemment pris lors d'une fête. Elle était à moitié tournée vers l'appareil et regardait directement l'objectif en souriant avec la spontanéité des premières secondes. Déclat à l'instant idéal. Le photographe ne l'avait pas prise par surprise, mais il ne l'avait pas non plus fait poser trop longtemps.

Pellegrino s'était trompé. Selon lui, elle était vraiment jolie, mais ça revenait à dire que l'Amérique est plutôt grande. Vraiment jolie, c'était sérieusement sous-estimé. Vivante, Chapman avait été absolument époustouflante. On pouvait difficilement imaginer plus belle femme. Les cheveux, les yeux, le visage, le sourire, les épaules, la silhouette, tout. Janice May Chapman avait tout pour elle, c'était certain.

Je glissai la photo sous la liasse et examinai celle de la deuxième victime. Elle était morte en novembre 1996. Quatre mois plus tôt, comme me l'apprit un Post-it collé dans un coin au bas du cliché. C'était un de ces portraits couleur pris à la va-vite, un peu conventionnels, du genre de ceux réalisés en début d'année scolaire par l'établissement ou ceux d'un photographe du dimanche sans cesse sollicité pendant une croisière en bateau. Une toile sale en arrière-plan, un tabouret, des parapluies réfléchissants, trois, deux, un, *clic*, merci. La femme sur la photo était noire, sans doute la petite vingtaine, et tout aussi époustouflante que Janice May Chapman. Peut-être même plus. Elle avait une peau parfaite, un sourire à faire démarrer la climatisation et un regard à déclencher des guerres. Sombre, limpide, rayonnant. Elle ne regardait pas l'objectif. Elle regardait à travers. Elle me regardait, moi. Comme si elle était assise de l'autre côté de la table.

La troisième était morte en juin 1996. Neuf mois plus tôt. Elle était noire elle aussi. Jeune, elle aussi. Aussi époustouflante. Vraiment époustouflante. On l'avait photographiée en extérieur, dans un jardin, à l'ombre, mais elle baignait dans la lumière flamboyante du soleil couchant réfléchi par un mur à clins blanc. Elle avait une coupe de cheveux courte et naturelle, des pommettes splendides et portait un chemisier blanc avec trois boutons ouverts. Ses yeux brillaient, elle souriait d'un air timide. Je la fixais, fasciné. Si dans un labo un type en blouse blanche avait entré dans un IBM tous les modèles reconnus de la beauté depuis Cléopâtre jusqu'à l'époque contemporaine, les circuits auraient ronronné une heure et c'est ce portrait-là qui serait sorti de l'imprimante.

Je déplaçai ma tasse et disposai les trois photos l'une à côté de

l'autre sur la table. *Elles ont un point commun*, m'avait dit Neagley. Elles avaient toutes sensiblement le même âge. Dans une fourchette de deux ou trois ans. Mais Chapman était blanche, et les deux autres noires. Financièrement, Chapman était au minimum à l'aise à en juger par sa robe et ses bijoux. La première fille noire le paraissait moins, et la seconde avait l'air presque marginale, dans un style rural, si l'on considérait ses vêtements, l'absence de bijoux à son cou et à ses oreilles, et le jardin où elle était assise.

Trois vies passées dans un espace géographique limité, mais séparées par de vastes fossés. Elles pouvaient ne s'être jamais parlé ni rencontrées. Peut-être même ne s'étaient-elles jamais croisées. Elles n'avaient absolument rien en commun.

Si ce n'est que toutes les trois étaient incroyablement belles.

Je remis les feuilles dans l'ordre et glissai le dossier dans mon pantalon, au creux de mes reins, sous ma chemise. Je réglai ma note, laissai un pourboire, sortis et décidai de monter jusqu'au Bureau du shérif. Il était temps de partir en reconnaissance. Le moment était venu de faire une première incursion. Une percée exploratoire. De mettre un orteil dans l'eau. Peut-être pas de démocratie, mais c'était un bâtiment public. Et j'avais une raison valable d'y aller. J'avais un objet trouvé à retourner. Je songeai que si Deveraux était sortie, je remettrais le dossier au réceptionniste. Et si elle était là, j'improviserais.

Elle était là.

Sa vieille Caprice était sur le parking, bien rangée sur l'emplacement le plus proche de la porte. Privilège dû à son rang, vraisemblablement. La culture de bureau est partout la même. Je passai devant, tirai une lourde porte en verre et me retrouvai dans un hall vétuste et fatigué. Dalles en plastique au sol, peinture éraflée au mur, et un guichet de renseignements en face de moi, avec un vieux type derrière. Il n'avait pas un cheveu sur le caillou, son visage était affaissé, sa bouche édentée, et il portait un gilet de costume sans veste, comme un journaliste d'autrefois. Dès qu'il me vit, il décrocha un téléphone et appuya sur un bouton.

– Il est là, annonça-t-il.

Il écouta une réponse, puis à l'aide du téléphone qu'il brandit comme une matraque et en tirant sur le cordon, il m'indiqua :

– Au fond du couloir à droite. Elle vous attend.

Je longeai le couloir. Par une porte entrebâillée, j'aperçus une femme corpulente devant un standard téléphonique, puis j'atteignis le poste de Deveraux. La porte était ouverte. Je frappai une fois, par

politesse, puis entrai.

La pièce était un simple espace carré en aussi piteux état que le hall. Mêmes dalles, même peinture éraflée, même saleté. Elle regorgeait de trucs achetés pour trois fois rien à la fin de l'ère géologique précédente. Bureau, sièges, meubles de rangement. Rudimentaires, municipaux et bien démodés. Sur les murs s'étaient des photos officielles, avec poignées de main et sourires, d'un vieux type en uniforme dont je supposai qu'il s'agissait de son père, le précédent shérif titulaire. Un vieux cardigan antédiluvien était accroché à une des patères d'un portemanteau. Depuis si longtemps qu'il semblait croûteux et rigidifié par les années.

À première vue, une pièce pas superbe.

Mais elle abritait Deveraux. Malgré les photos de trois femmes éblouissantes qui me rentraient dans le dos, elle se défendait bien. Elle était à leur niveau. Peut-être même qu'elle les battait toutes. *Une très belle femme*, avait dit Neagley, et j'étais heureux que mon appréciation subjective ait été confirmée par le jugement objectif d'une autre personne. Elle avait l'air toute petite dans son fauteuil, mince d'épaules, svelte et détendue. Comme d'habitude, elle souriait.

– Vous avez identifié la voiture ? me demanda-t-elle.

Je ne répondis pas à sa question, et son téléphone sonna. Elle décrocha, écouta un moment, puis dit :

– OK, mais un crime quand même. Gardez-le sur le dessus de la pile, OK ?

Elle raccrocha et lança : « Pellegrino », en guise d'explication.

– Journée chargée ?

– Deux types ont été tabassés ce matin et ils jurent que c'était par un soldat de Kelham. Mais l'armée affirme que la base est toujours fermée. Je ne sais pas ce qui se passe. Le médecin fait des heures sup. Il y a des traumatismes, selon lui. Mais c'est mon budget qui va être traumatisé.

Je ne dis rien.

Deveraux sourit de nouveau.

– Bref, avant tout, parlez-moi de votre amie.

– Mon amie ?

– Je l’ai rencontrée. Frances Neagley. Je suppose que c’est votre sergent. Elle avait l’air vraiment militaire.

– Elle a été mon sergent, en effet. Pendant des années, par intermittence.

– Je me demande pourquoi elle est venue.

– Peut-être que je le lui ai demandé.

– Non, dans ce cas-là elle aurait su où et quand vous trouver. Vous auriez arrangé ça à l’avance. Elle n’aurait pas eu besoin de questionner toute la ville.

J’acquiesçai d’un signe de tête.

– Elle est venue me prévenir. Apparemment, c’est une partie où je perds à tous les coups. Elle a qualifié ma mission de suicidaire.

– Elle a raison. C’est une femme intelligente. Elle m’a plu. Elle est douée. Elle a cette mimique... Une sorte de regard spécial, complice, qui inspire confiance. Je parie qu’elle est forte pour les interrogatoires. Elle vous a donné les photos ?

– Vous vouliez qu’elle les prenne ?

– Je l’espérais. Je les ai laissées bien en évidence et je me suis éclipsée une minute.

– Pourquoi ?

– C’est compliqué. Je voulais que vous les voyiez, seul et quand vous le décideriez. Une sorte d’expérience sous contrôle. Sans pression de ma part, sans vous influencer surtout. Sans contexte. Je voulais une première impression vraiment spontanée.

– Venant de moi ?

– Oui.

– On est en démocratie maintenant ?

– Pas encore. Mais nécessité fait loi, comme on dit.

– D’accord, acquiesçai-je.

- Alors quelle est votre première impression ?
- Toutes les trois étaient incroyablement belles.
- C'est tout ce qu'elles avaient en commun ?
- J'imagine. Mis à part le fait que c'étaient toutes des femmes.

Elle hocha la tête.

– Bien, dit-elle. Je suis d'accord. Elles étaient incroyablement belles. Je suis ravie d'en avoir la confirmation de la bouche même d'un observateur impartial. J'avais du mal à le formuler, même pour moi-même. Et je ne l'aurais jamais exprimé à voix haute. Ça aurait été étrange. Comme un truc de lesbienne.

– Ça vous pose problème ?

– Je vis dans le Mississippi. J'étais dans les marines et je ne suis pas mariée.

– OK.

– Et je ne fréquente personne.

– OK.

– Je ne suis pas lesbienne.

– Compris.

– Mais malgré tout, une femme flic obsédée par l'apparence de victimes de sexe féminin, ça ne passe jamais bien.

– Compris, répétais-je.

Je me penchai pour m'écarter du dossier de la chaise, sortis le rapport de sous ma ceinture et le posai sur le bureau.

– Mission accomplie. Bien joué, d'ailleurs. Rares sont ceux qui dament le pion à Neagley en matière de manœuvre psychologique.

– Il faut en être pour le savoir.

Elle fit glisser la chemise vers elle, la caressa, de gauche à droite, puis sa main s'arrêta sur un côté et elle l'y laissa. Peut-être à l'endroit où la couverture avait gardé la chaleur de ma chute de reins.

– Avez-vous identifié la voiture ? me demanda-t-elle.

Elle garda la main appuyée sur la chemise et me fixa droit dans les yeux. Sa question était suspendue dans l'air entre nous. *Avez-vous identifié la voiture ? J'entendis le cri rauque et emphatique de Garber à mon oreille, au téléphone, là-bas au dîner : ne répétez pas ce numéro, et ne le donnez pas aux forces de police locales.*

Mon commandant.

Les ordres sont les ordres.

– Vous l'avez fait ? insista Deveraux.

– Oui, répondis-je.

– Et... ?

– Je ne peux rien vous dire.

– Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

– Les deux. Information classée secret défense, cinq minutes après que je l'ai obtenue.

Elle ne réagit pas.

– C'est que... Que feriez-vous dans une situation comme celle-là ? lui demandai-je.

– Maintenant ?

– Non, pas maintenant. À l'époque où vous étiez dans l'armée.

– En tant que marine, j'aurais fait la même chose que vous.

– Je suis heureux que vous compreniez.

Elle hocha la tête. Elle gardait la main sur le rapport.

– Je ne vous ai pas dit la vérité, poursuivit-elle. Pas toute la vérité, en tout cas. Au sujet de la maison de mon père. Elle n'a pas toujours été louée. Elle lui appartenait. Achetée à l'époque où il était marié. Mais quand ma mère est tombée malade, ils se sont aperçus qu'ils n'avaient pas d'assurance. Ils étaient censés en avoir une. Le contrat était censé être fourni en même temps que le boulot. Mais le responsable du comté s'était attiré des ennuis et volait les primes. Ça n'a duré que deux ans, mais ça s'est produit quand ma mère est tombée malade. En plus de ça, il existait un diagnostic antérieur à la signature du contrat d'assurance. Mon père a refinancé, les choses ont empiré et il n'a pas pu honorer les paiements. La banque a confisqué le titre de propriété, mais elle l'a laissé occuper la maison comme locataire. J'ai admiré le comportement des deux parties. La banque a fait ce qu'il fallait, dans la mesure du possible, et mon père a continué de servir sa communauté, malgré la gifle qu'elle lui avait infligée. L'honneur et le sens du devoir sont deux valeurs que j'apprécie.

– *Semper fi*¹ comme disent les marines.

– À qui le dites-vous. Et vous avez répondu à ma question, comme vous en aviez l'intention, j'en suis sûre. Si l'immatriculation est classée secret défense, il s'agit d'une voiture de Kelham. C'est tout ce que j'ai réellement besoin de savoir.

– Seulement s'il y a un lien. Entre la voiture et l'homicide.

– La coïncidence est peu probable.

– Désolé pour votre père, dis-je.

– Moi aussi. C'était un homme bien et il méritait mieux.

– C'est moi qui ai démoli ces civils.

– Vraiment ? Mais comment êtes-vous allé là-bas ?

– À pied.

– C'est impossible. Vous n'aviez pas le temps, croyez-moi. C'est à plus de vingt kilomètres. Presque après la limite la plus au nord de Kelham. Pratiquement dans le Tennessee.

– Que s'est-il passé là-bas ?

– Deux types étaient dehors en train de faire quelque chose. Peut-être simplement une promenade. Ils pouvaient voir les bois autour de la clôture de Kelham, mais ils n'en étaient pas particulièrement proches. Un type est sorti des bois, les deux randonneurs ont été poursuivis, ça a mal tourné, et ils se sont fait tabasser. Ils affirment avoir été frappés par un soldat.

– Il portait l'uniforme ?

– Non. Mais il avait l'air d'un militaire et il était armé d'un M16.

– C'est bizarre.

– Je sais. On dirait qu'ils mettent en place une zone de quarantaine.

– Pourquoi le feraient-ils ? Ils ont déjà presque un demi-million d'hectares pour eux tout seuls.

– Je ne sais pas pourquoi. Mais que font-ils d'autre ? Ils chassent tout individu qui s'approche de la clôture.

Je gardai le silence.

– Attendez. Et vous, qui avez-vous frappé ? me demanda-t-elle.

– Deux types dans un pick-up. Ils m'ont harcelé la nuit dernière et ils ont recommencé ce matin. Une fois de trop.

– À quoi ressemblaient-ils ?

– Crasse, cambouis, poils et tatouages.

– Dans un vieux pick-up noir peint au rouleau ?

– Oui.

– Ce sont les cousins McKinney. Dans un monde idéal, ils devraient se faire tabasser au moins une fois par semaine, sans faute. Alors je vous remercie pour vos aveux spontanés et complets, mais je propose de ne pas prendre de mesures maintenant.

– Mais... ?

– Ne recommencez pas. Et surveillez vos arrières. Je suis sûre qu'en ce moment même ils projettent de réunir toute la famille et de se lancer à votre recherche.

– Parce qu’il y en a d’autres ?

– Des douzaines. Mais ne vous inquiétez pas. Du moins pas encore. Il leur faudra du temps pour se rassembler. Aucun d’entre eux n’a de téléphone. Aucun d’eux ne sait comment s’en servir.

Et c’est là que des téléphones se mirent à sonner dans tout le bâtiment. J’entendis des conversations radio d’urgence venues du clapier du dispatcheur, où était assise la femme forte. Dix secondes plus tard, elle apparaissait sur le pas de la porte. Hors d’haleine, elle se retint aux deux montants pour ne pas perdre l’équilibre et lança :

– Pellegrino appelle de chez les Clancy. Près du chêne fendu. Il dit qu’on a un nouvel homicide.

1 Toujours fidèle.

Deveraux et moi jetâmes instinctivement un coup d'œil à la chemise posée sur son bureau. Trois photos. Bientôt quatre. Encore une triste visite à des parents en deuil. Et une autre demande de portrait récent et ressemblant. Le pire aspect du boulot.

Deveraux me regarda, et hésita. *On n'est pas en démocratie.*

– Vous me le devez, dis-je. Il faut que je voie ça. J'ai besoin de savoir pourquoi je me suicide.

Elle hésita encore une seconde, me répondit d'accord, et nous nous précipitâmes vers sa voiture.

La propriété des Clancy se trouvait à plus de quinze kilomètres au nord-est de la ville. Nous traversâmes la voie de chemin de fer silencieuse et roulâmes vers Kelham sur deux kilomètres, au fin fond de la partie cachée de Carter Crossing. Le mauvais côté de la voie. Là, les routes n'avaient ni accotements ni fossés. Je me dis que les fossés s'étaient envasés et que les accotements avaient été labourés. La terre des champs plats débordait sur la chaussée goudronnée. J'aperçus de vieilles maisons en bois au milieu de jardins, des granges basses, des hangars aux toits affaissés et des cabanes délabrées. Je vis de vieilles femmes installées sous des porches et des gamins dépenaillés sur des vélos. Je vis de vieux camions qui roulaient au pas et un solitaire coiffé d'un chapeau de paille, un panier en osier à la main pour aller faire ses courses. Tous les visages étaient noirs. *Des quartiers différents pour les gens différents*, m'avaient dit les cousins McKinney. Le Mississippi rural en 1997.

Deveraux tourna plein nord sur une deux-voies cahoteuse, laissa les

habitations derrière nous et appuya sur le champignon. La voiture réagit. Les flics avaient une bonne raison de plébisciter la Chevrolet Caprice. Elle était la réponse idéale à tous les *et si* ? Et si on prenait une berline spacieuse et qu'on l'équipait d'un moteur de Corvette ? Et si on musclait un peu la suspension ? Et si on montait quatre freins à disque ? Et si on gonflait le moteur pour qu'elle taquine les deux cents à l'heure ? Le spécimen de Deveraux était bien vieux et fatigué, mais il fonçait toujours. Les pneus crissaient sur le revêtement rugueux, la caisse tanguait et vibrait, mais nous arrivâmes à destination assez vite.

L'endroit où nous nous rendions s'avéra être une exploitation, vaste et misérable, avec une maison délabrée plantée au milieu. Nous y pénétrâmes par une voie privée tracée par deux ornières et qui se réduisait à un chemin de terre devant la maison. Deveraux fit retentir une fois sa sirène, par politesse. J'aperçus une main qui saluait en réponse derrière une fenêtre. Un vieil homme. Un visage noir. Nous avançâmes sur un terrain plat et aride. Au loin, je distinguai un arbre solitaire au tronc fendu en deux par la foudre jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Les deux parties s'écartaient pour former un Y spectaculaire. L'une et l'autre étaient saupoudrées de feuilles printanières vert pâle. Le chêne fendu, sans doute. Encore vivant et en activité. Encore résistant. Une voiture de police était garée tout près, sur le sol nu. Celle de Pellegrino, sans doute.

Deveraux gara la sienne à côté et nous descendîmes. Pellegrino se trouvait à cinquante mètres, campé là, à l'aise, face à nous, les mains derrière le dos.

Comme une sentinelle.

Dix mètres plus loin, une forme gisait par terre.

Nous traversâmes les cinquante mètres de terrain poussiéreux. Des vautours aura, trois, tournoyaient paresseusement dans le ciel au-dessus de nos têtes, attendant simplement que nous soyons partis. Loin sur ma droite, j'aperçus une rangée d'arbres serrés par endroits, espacés en d'autres. Entre les espacés, je vis une clôture. La limite nord-ouest de Kelham, supposai-je. Le flanc ouest du vaste terrain que le département de la Défense avait réquisitionné cinquante ans plus tôt. Et une petite portion de clôture dont un entrepreneur avec des relations haut placées avait surfacturé la pose.

À mi-parcours de la distance qui me séparait de Pellegrino, je distinguai quelques détails de la forme derrière lui. Un dos, face à moi. Une veste courte de couleur marron. Un soupçon de cheveux bruns et une peau blanche. L'effondrement mou du cadavre. L'immobilité parfaite de celui qui vient de mourir. Caractéristique.

Deveraux ne s'arrêta pas pour recueillir une déposition. Elle passa droit devant Pellegrino et continua de marcher. Elle fit le tour à bonne distance, puis s'approcha de la forme écroulée par l'autre côté. Je m'arrêtai cinq mètres avant et me tins en retrait. Son affaire. On n'était pas en démocratie.

Elle s'approcha encore du corps, lentement, avec précaution, en regardant où elle posait les pieds. Elle arriva assez près pour le toucher, s'accroupit, les coudes sur les genoux, les mains jointes. Elle l'examina de droite à gauche, la tête, le torse, les bras, les jambes. Puis elle l'examina de gauche à droite, même séquence, mais dans l'ordre inverse.

Elle leva ensuite les yeux et s'exclama :

– Mais qu'est-ce que c'est que ça, bordel ?

Je contournai la forme en suivant le même long parcours que Deveraux et m'approchai sur la pointe des pieds du côté nord. Je m'accroupis près d'elle. Je posai les coudes sur les genoux. Je joignis les mains.

J'examinai le corps, de droite à gauche, de gauche à droite.

C'était le cadavre d'un homme.

Blanc.

Quarante-cinq ans, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus.

Disons un mètre quatre-vingts pour quatre-vingts kilos. Cheveux bruns un peu ternes. Barbe de deux ou trois jours, un peu blanchâtre. Chemise de travail verte, veste coupe-vent en toile marron. Jean. Bottes de moto crevassées, craquelées, sevrées de cirage et couvertes de boue.

– Vous le connaissez ? demandai-je à Deveraux.

– Je ne l'avais jamais vu.

Il s'était vidé de son sang. Il avait reçu ce que je supposai être une balle de carabine de .22 haute vitesse dans la cuisse droite. Son pantalon était imbibé de sang. La balle avait certainement éclaté l'artère fémorale. L'artère fémorale est un vaisseau à grande capacité. Absolument crucial. En l'absence de secours rapides et efficaces, toute perforation importante est fatale en quelques minutes.

Mais ce qui était extraordinaire, c'était qu'on avait tenté un traitement prompt et efficace. On avait coupé la jambe de pantalon du type. La blessure était en partie couverte d'une compresse absorbante.

La compresse absorbante est un élément de l'équipement de combat.

Deveraux se leva, recula à petits pas sur la pointe des pieds, les yeux rivés sur le cadavre, jusqu'à se trouver à trois ou quatre mètres. Je l'imitai et la rejoignis. Elle parla à voix basse, comme si faire du bruit était irrespectueux. Comme si le cadavre pouvait nous entendre.

– Qu'en pensez-vous ? me demanda-t-elle.

– Il y a eu une dispute. Un coup a été tiré. Sans doute un tir de sommation qui a dévié de sa trajectoire. Ou un tir d'impulsion qui a atterri trop près.

– Pourquoi pas un tir mortel qui a raté sa cible ?

– Parce que le tireur aurait réessayé tout de suite. Il se serait approché et en aurait collé une dans la tête du type. Mais il a pris une autre décision. Au contraire, il a essayé de l'aider.

– Et... ?

– Et il a vu que sa tentative échouait. Alors il a paniqué et s'est enfui. Il a laissé le type mourir. Ça n'a pas dû être long.

– Le tireur est un soldat.

– Pas nécessairement.

– Qui d'autre emporte des pansements de campagne de GI ?

– Tout individu qui fait ses courses dans des surplus militaires.

Elle se tourna. Tourna le dos au cadavre. Leva le bras et le tendit vers l'horizon sur notre droite. Geste court.

– Que voyez-vous ? me demanda-t-elle.

– Le périmètre de Kelham.

– Je vous l'avais dit. Ils sécurisent la zone.

Elle retourna chercher quelque chose dans sa voiture, et je restai à observer le sol autour de mes pieds. La terre était meuble et il y avait des tas d'empreintes. Celles du mort, sinueuses et espacées, certaines en arrière comme un pas de danse désuet. Leur trajectoire en arc de cercle prenait fin à l'endroit où il reposait. Tout autour de la partie inférieure du corps on distinguait des traces de bouts de chaussures et des marques en creux laissées par des genoux, là où l'agresseur s'était agenouillé, puis penché pour s'occuper du blessé. Elles se trouvaient au début d'une longue ligne droite d'empreintes partielles, surtout de pointes de semelle, peu de talons, toutes très espacées. Le tireur avait couru vite. L'individu était assez grand. Mais il n'était pas immense et pas particulièrement lourd. Des empreintes identiques se trouvaient de l'autre côté, par où le tireur s'était à nouveau enfui. Je ne parvins pas à les identifier. À ma connaissance, aucun modèle de bottes en vigueur dans l'armée n'aurait pu en laisser de ce genre.

Deveraux revint de sa voiture avec un appareil photo. C'était un reflex argenté. Elle se prépara à prendre ses clichés de scène de crime et je suivis la ligne d'empreintes qui partait de la zone, laissées dans la course panique. Tout en maintenant une distance de un mètre sur ma droite, je remontai la piste sur cent mètres, jusqu'à un endroit où elles disparaissaient sur une large veine de terre dure comme de la roche. Question de géologie, ou truc d'irrigation, ou alors j'avais atteint la limite de la parcelle labourée par le vieux Clancy. Ne voyant aucune raison pour qu'un type en fuite change de direction à cet endroit, je poursuivis tout droit en espérant retrouver des empreintes, mais sans succès. Sur les cinquante mètres suivants, le sol était en partie masqué par des touffes basses d'herbes folles de toutes sortes. Devant moi, elles devenaient un peu plus hautes, puis elles se fondaient dans les broussailles qui avaient poussé au pied de la clôture de Kelham. Je ne vis aucune tige écrasée, mais c'était une végétation robuste et, à vrai dire, je ne m'attendais pas à trouver davantage de dégâts.

Je fis demi-tour, avançai d'un pas et aperçus un scintillement lumineux quatre mètres sur ma droite. Métallique. Cuivré. Je fis un détour, me baissai et repérai une douille par terre. Brillante et récente. Neuve. Longue, de fusil. Dans le meilleur des cas, c'était une .223 Remington, pour fusil de chasse. Dans le pire des cas, une cartouche 5.56 millimètres de l'OTAN, pour l'armée. Difficile de faire la différence à l'œil nu. La gaine de cuivre de la douille Remington est plus fine. Celle de l'OTAN plus lourde.

Je la ramassai et la soupesai dans la paume de ma main.

Sûr, c'était une cartouche de l'armée.

Je regardai devant moi Deveraux, Pellegrino et le type mort au loin. Ils se trouvaient à environ cent trente mètres. Presque à bout touchant pour un tireur de précision. La balle de 5.56 OTAN était conçue pour transpercer la coque latérale d'un casque en acier à six cents mètres. Le cadavre était au minimum quatre fois plus près que ça. Tir facile. Difficile à rater, c'est la seule constatation qui pouvait me consoler. Le genre de type qu'on envoie de Benning à Kelham pour terminer sa formation n'est pas du style à mal placer une balle tirée à bout portant. Pourtant, il s'agissait clairement d'un tir de sommation. Le bandage le prouvait. On avait affaire à un tir de sommation qui avait mal tourné. Ou un tir d'impulsion. Mais le genre de type qu'on envoie de Benning à Kelham a résolu ses problèmes de gestion de testostérone depuis longtemps. Il vise en l'air pour ses tirs de sommation. Et pour ses tirs d'impulsion. Tout ce dont l'individu auquel il s'adresse a besoin, c'est de voir la flamme de bouche au bout du canon et d'entendre le bruit du fusil. C'est tout ce que réclame la situation. Et aucun soldat n'en fait plus que nécessaire. Aucun soldat depuis qu'Alexandre le Grand a constitué son armée pour la première fois. La prise d'initiative dans les rangs se termine mal, en général. En particulier quand des balles réelles entrent en jeu. Et des civils.

Je rangeai la douille de cuivre dans ma poche et regagnai l'endroit d'où j'étais venu. Je ne remarquai rien d'autre d'important. Deveraux avait pris toute une pellicule de photos. Elle la rembobina, la retira de l'appareil et envoya Pellegrino à la pharmacie pour la faire développer. Elle lui dit de demander un service express, puis de revenir avec le médecin, et le corbillard. L'adjoint partit aussitôt et Deveraux et moi nous retrouvâmes au milieu de quatre cents hectares d'étendue déserte, avec pour seule compagnie un cadavre et un arbre foudroyé.

– Est-ce que quelqu'un a entendu tirer ? demandai-je.

– Seul M. Clancy aurait pu. Pellegrino lui a déjà parlé. Il affirme n'avoir rien entendu.

– Des cris ? Un tir de sommation suppose un cri.

– S'il n'a pas entendu tirer, il n'aura pas entendu crier non plus.

– Une unique cartouche OTAN, tirée loin et en extérieur n'est pas forcément très sonore. Le cri aurait pu être plus fort. Surtout si on crie

des deux côtés, ce qui aurait pu se produire, un échange de cris. Vous savez bien, s'il y a eu un différend ou une dispute.

– Vous admettez qu'il s'agissait d'un tir OTAN maintenant ?

Je plongeai la main dans ma poche et en sortis la cartouche. Je la tins dans ma paume ouverte.

– Je l'ai trouvée à cent quarante mètres, à quatre mètres à droite du vecteur de tir. Exactement là où une fenêtre d'éjection de M16 l'aurait envoyée.

– Ça pourrait être un Remington .223, dit-elle.

C'était gentil à elle. Elle saisit la douille. Ses ongles me parurent acérés sur la peau de ma paume. C'était la première fois que nous nous touchions. Le premier contact physique. Nous ne nous étions pas serré la main lors de notre rencontre.

Elle fit le même geste que moi. Elle soupesa le cuivre. Le procédé n'est pas scientifique, mais une longue habitude permet une précision d'instrument de laboratoire.

– OTAN, c'est sûr, affirma-t-elle. J'en ai tiré beaucoup et je les ramassais après.

– Moi aussi.

– Je vais faire du boucan. Des soldats contre des civils, sur le sol américain ? J'irai jusqu'au Pentagone. À la Maison Blanche, même, s'il le faut.

– Ne faites pas ça.

– Et pourquoi ?

– Vous êtes un shérif de comté. Ils vous écraseront comme un insecte.

Elle ne dit rien.

– Croyez-moi. S'ils sont allés jusqu'à déployer des soldats contre des civils, ils ont trouvé des moyens de neutraliser la police locale.

Finalement, le type fut déclaré mort une demi-heure plus tard, à 13 heures, quand le médecin arriva avec Pellegrino. L'adjoint était au volant de son véhicule et le médecin conduisait un corbillard de cinquième main qui semblait tout droit sorti d'un manuel d'histoire. Il s'agissait probablement d'une variante d'un corbillard de 1960, mais construit sur une base de Chevrolet – pas de Cadillac – dépourvue de fenêtres latérales et autres gadgets funéraires. Ça ressemblait à une camionnette basse, peinte en blanc sale.

Merriam prit le pouls, contrôla les battements de cœur et examina les alentours de la blessure une minute.

– Cet homme s'est vidé de son sang par l'artère fémorale. Tué par balle, déclara-t-il.

Ce qui relevait de l'évidence, mais il ajouta un détail intéressant. Il souleva doucement le pan coupé du pantalon et dit :

– Le jean mouillé est difficile à tailler. On a utilisé un couteau très tranchant.

J'aidai Merriam à installer le type sur un brancard en toile, puis on le chargea à l'arrière du corbillard. Merriam l'emporta et Deveraux passa cinq minutes à la radio dans sa voiture. Je restai là avec Pellegrino. Il ne dit rien et moi non plus. Puis Deveraux sortit de sa voiture et l'envoya promener. Il s'en alla, et Deveraux et moi nous retrouvâmes seuls une fois de plus, abstraction faite de l'arbre foudroyé et d'une trace foncée sur le sol, là où le sang du mort avait imbibé la terre.

– Butler affirme que personne n'est sorti par l'entrée principale de

Kelham ce matin.

– Qui est Butler ? demandai-je.

– Mon autre adjoint. L'homologue de Pellegrino. Je l'ai posté près de la base. Je voulais être avertie rapidement, au cas où ils annuleraient la décision de consigner les hommes. Il va y avoir toutes sortes de tensions. La population est bouleversée par ce qui est arrivé à Chapman.

– Mais pas parce qui est arrivé aux deux premières ?

– Tout dépend à qui vous posez la question, et où. Mais les soldats ne s'arrêtent jamais avant la voie ferrée. Les bars sont tous situés de l'autre côté.

Je gardai le silence.

– Il doit y avoir d'autres entrées. Ou des brèches dans la clôture. C'est obligé, non ? Avec cinquante kilomètres de long ? Et la base date de cinquante ans. Il doit y avoir des endroits fragiles. Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un est sorti quelque part.

– Et est rentré. Enfin, si vous avez raison. Quelqu'un est rentré couvert de sang jusqu'aux coudes, avec un couteau sale et au minimum une balle en moins dans son chargeur.

– J'ai raison, maintint-elle.

– Je n'ai jamais entendu parler de zone de quarantaine jusqu'à présent. Pas sur le territoire américain en tout cas. Je n'y crois pas.

– Moi si.

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix. Dans l'expression de son visage.

– Quoi ? demandai-je. Les marines l'ont déjà fait ?

– Ce n'était rien de très important.

– Racontez-moi.

– Secret défense.

– Où était-ce ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Quand était-ce ?

– Je ne peux pas vous le dire non plus.

Je marquai une pause, puis lui demandai :

– Vous avez parlé à Munro ? Le type qu'ils ont envoyé à la base ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

– Il a appelé et laissé un message dès son arrivée. Avant toute chose. Par politesse. Il m'a donné un numéro où le joindre.

– Bien, dis-je. Parce que maintenant j'ai besoin de lui parler.

Nous traversâmes les terres de Clancy, franchîmes son portail, roulâmes vers le sud sur la route à deux voies cahoteuse, puis à l'ouest dans la partie noire de la ville en nous éloignant de Kelham, vers la voie ferrée. Je vis les mêmes vieilles femmes sous les mêmes porches, les mêmes gamins sur les mêmes vélos et des hommes d'âges variés avançant lentement, venus d'on ne sait où pour aller on ne sait où. Les maisons penchaient et s'affaissaient. On passait près de chantiers de construction à l'abandon. Des dalles coulées sans structures dressées au-dessus. Des enchevêtrements de barres d'armature rouillées. Des palettes de briques et des tas de sable envahis de mauvaises herbes. Et tout autour des étendues plates de terre labourée, et des arbres. Une sorte de torpeur mêlée de désespoir flottait dans l'air, sans doute l'atmosphère quotidienne depuis cent ans.

– Mon électorat, me dit Deveraux. Ma base. Ils ont tous voté pour moi. Enfin, presque à cent pour cent. À cause de mon père. Il était honnête avec eux. Ils ont voté pour lui, en réalité.

– Et quel score avez-vous obtenu chez les Blancs ?

– Près de cent pour cent aussi. Mais ça va changer, des deux côtés. À moins que je ne trouve les réponses qui conviennent à toutes les parties intéressées.

– Parlez-moi des deux premières femmes.

Elle réagit en freinant brusquement, tourna le buste et fit une marche arrière sur vingt mètres. Puis elle s'engagea dans le chemin de terre transversal dont elle venait de rater l'embranchement. Il était égalisé et bien déblayé. Bombé au milieu et bordé de fossés peu profonds de part et d'autre. Il filait droit vers le sud et passait entre ce qui avait pu être autrefois des cabanes d'esclaves. Elle en longea une dizaine, puis dépassa un terrain où l'une d'elles avait brûlé et tourna dans un jardin que je me rappelai avoir vu sur la troisième photo. La famille de la fille pauvre. Le cou et les oreilles sans bijoux. La beauté incroyable. Je reconnus l'arbre sous lequel elle était assise et le mur blanc qui réfléchissait doucement le soleil couchant sur son visage.

Nous nous garâmes sur un bout de pelouse et descendîmes. Quelque part, un chien aboya et sa chaîne cliqueta. Nous marchâmes à l'ombre des branches de l'arbre et frappâmes à la porte de derrière. La maison était petite, pas tellement plus grande qu'une cabane, mais bien tenue. Le bardage blanc n'était pas de première jeunesse, mais il avait été souvent repeint. Sa partie inférieure présentait des coulures de teinte auburn, comme des cheveux, aux endroits où les fortes pluies avaient fait gicler de la boue.

La femme qui nous ouvrit n'était pas beaucoup plus âgée que Deveraux et moi. Grande et mince, elle se déplaçait lentement, avec l'espèce d'engourdissement qu'on ressent après une longue exposition au soleil et avec le genre de stoïcisme d'acier que, je le supposai, partageaient tous ses voisins. Elle adressa un sourire résigné à Deveraux, lui serra la main et lui demanda :

- Du nouveau pour mon bébé ?
- On cherche encore. On va finir par trouver.

La mère endeuillée était trop polie pour répondre. Elle se contenta de sourire de son faible sourire et tourna la tête vers moi.

- Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.
- Jack Reacher, madame, répondis-je en lui tendant une main qu'elle serra.
- Emmeline McClatchy. Enchantée, monsieur. Vous travaillez pour le Bureau du shérif ?
- L'armée m'a envoyé lui donner un coup de main.
- Maintenant, dit-elle. Pas il y a neuf mois.

Je ne répondis pas.

– J’ai de la viande de cerf dans la marmite. Et du thé dans la théière. Voulez-vous vous joindre à moi pour le déjeuner ?

– Emmeline, répondit Deveraux, je suis sûre que c’est votre dîner, pas votre déjeuner. Ça va aller. On mangera en ville. Mais merci quand même.

C’était la réponse qu’elle semblait attendre. Elle sourit de nouveau et recula dans l’obscurité. Nous retournâmes à la voiture. Deveraux fit marche arrière jusqu’à la rue et nous partîmes. Plus bas dans la rangée se trouvait une cabane assez semblable aux autres, mais pourvue de fenêtres agrémentées d’enseignes lumineuses de marques de bière. Une sorte de bar. De la musique peut-être. Nous nous faufilâmes dans un dédale de rues en terre battue. J’aperçus un autre chantier à l’abandon.

Des murs de fondations en parpaing avaient été bâtis jusqu’à hauteur de genoux, et quatre piliers en bois dressés dans les angles. Mais c’était tout. Sur le reste du terrain, des matériaux de construction étaient éparpillés en amas désordonnés. Il y avait des parpaings inutilisés, il y avait des briques, il y avait un tas de sable, il y avait une pile de sacs de ciment tout aplatis et durcis sous l’effet de la rosée et de la pluie.

Il y avait aussi un tas de gravier.

Je tournai la tête pour mieux voir quand nous passâmes devant. Un monticule d’environ deux mètres de long de ce gravier gris fin et tranchant qu’on mélange à du sable et du ciment pour faire du béton. Le tas à présent affaissé et étalé formait une butte basse de la taille d’un lit double, dont les bords étaient envahis de mauvaises herbes. La partie supérieure était couverte de petits trous et de mottes de terre, comme si des gamins avaient marché dessus.

Je ne dis rien. Deveraux avait déjà décidé. Elle continua de rouler, puis tourna à gauche dans une rue plus large. Avec de plus grandes maisons, de plus grands jardins. Des clôtures en bois, pas du grillage. Des allées en ciment pour conduire à la porte d’entrée, pas de la terre battue. Elle ralentit, puis s’arrêta devant une maison deux fois plus grande que la cabane que nous venions de quitter. Une habitation convenable de plain-pied. Chère, si elle s’était trouvée en Californie. Mais en piteux état. La peinture s’écaillait et les gouttières s’étaient brisées en s’affaisant. Certaines dalles goudronnées du toit avaient

glissé. Dans le jardin, un garçon âgé d'environ seize ans restait planté là, sans rien faire. Il se contentait de nous regarder.

– C'est l'autre, me dit Deveraux. Elle s'appelait Shawna Lindsay. Celui-là, c'est son petit frère, qui nous observe.

Le petit frère n'avait vraiment rien d'un éphèbe. Il n'avait pas eu de bol à la loterie génétique. C'était le moins qu'on puisse dire. Il ne ressemblait pas du tout à sa sœur. Pas du tout. La nature ne lui avait rien épargné. Sa tête ressemblait à une boule de bowling et ses yeux aux trous de prise, à peu près aussi rapprochés.

– On entre ? demandai-je.

Deveraux hocha la tête.

– La mère de Shawna m'a dit de ne pas revenir avant que je sois en mesure de lui donner le nom de celui qui a tranché la gorge de son aînée. Ce sont ses mots. Et je ne peux pas lui en vouloir de les avoir prononcés. Perdre un enfant est une épreuve terrible. Surtout pour des gens comme ça. Non pas qu'ils croient que leurs filles allaient devenir mannequins et leur offrir une maison à Beverly Hills. Mais avoir quelque chose d'exceptionnel comptait beaucoup pour eux. Vous savez, quand on n'a jamais rien eu.

Le garçon nous dévisageait encore. Silencieux, l'air menaçant, et patient.

– Alors partons, dis-je. J'ai besoin de téléphoner.

Deveraux me laissa utiliser le téléphone de son bureau. Ce n'était pas la démocratie, pas encore, mais on en prenait le chemin. Elle trouva le numéro que Munro lui avait laissé, le composa pour moi et annonça à la personne qui répondit que le shérif Elizabeth Deveraux désirait parler au major Duncan Munro. Puis elle me passa le combiné et libéra son fauteuil et la pièce.

Je m'assis à son bureau avec pour seule compagnie le silence au bout de la ligne et l'empreinte encore chaude de Deveraux sur le dossier du fauteuil. J'attendis. Le silence sifflait à mon oreille. L'armée ne proposait pas de musique d'attente. Pas en 1997. Au bout d'une minute, j'entendis le cliquetis sec du combiné d'ébonite qu'on décroche, puis une voix :

– Shérif Deveraux ? Major Munro à l'appareil. Comment allez-vous ?

La voix était dure, sèche, et très professionnelle, mais le ton un peu enjoué. Mais bon, n'importe qui aurait été content de recevoir un coup de téléphone d'Elizabeth Deveraux.

– Munro ? dis-je.

– Excusez-moi, je m'attendais à parler à Elizabeth Deveraux.

– Eh bien, malheureusement ce n'est pas elle. Je m'appelle Reacher. J'utilise sa ligne. Je suis de la 396^e, rattaché provisoirement à la 110^e. Nous avons le même grade.

– Jack Reacher ? J'ai entendu parler de vous, bien sûr. Que puis-je faire pour vous ?

– Garber vous a-t-il dit qu'il envoyait un gars sous couverture en ville ?

– Non, mais j’ai supposé qu’il le ferait. C’est vous, c’est ça ? Chargé d’espionner les gens du coin ? Ça doit plutôt bien se passer puisque vous appelez depuis la ligne du shérif. Ça doit être agréable, en un sens. Les gens ici disent que c’est une vraie bombe. Ils disent aussi qu’elle est lesbienne. Vous avez une opinion là-dessus ?

– Ces trucs ne vous regardent pas, Munro.

– Tu peux m’appeler Duncan.

– Non, merci. Je vais vous appeler Munro.

– Pas de problème. Que puis-je faire pour vous ?

– On a des emmerdes. Un type s’est pris une balle ce matin près de votre clôture, quadrant nord-ouest. Agresseur inconnu, mais utilisant probablement une munition de l’armée et, aucun doute possible, tentative foireuse de panser la blessure mortelle avec un bandage de campagne de GI.

– Quoi ? Quelqu’un a tiré sur un gars et lui a porté les premiers secours ? Ça m’a tout l’air d’un accident de civil.

– J’espérais que vous ne seriez pas prévisible à ce point. Comment expliquez-vous la balle et le bandage ?

– Remington .223 et un magasin de surplus militaire, répondit-il.

– Et avant ça, deux types se sont fait tabasser par un individu dont ils jurent qu’il s’agissait d’un soldat.

– Pas un soldat basé à Kelham.

– Vraiment ? De combien d’hommes pouvez-vous vous porter garant ? Quant à la position où ils se trouvaient ce matin ?

– De tous.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment. La compagnie Alpha est à l’étranger depuis cinq jours et les autres sont soit consignés dans leurs quartiers, soit dans le hall du mess, soit au club des officiers. Il y a des éléments compétents de la police militaire ici, et ils surveillent tout le monde, tout en se surveillant entre eux. Je peux vous garantir que personne n’a quitté la base ce matin. Ni depuis mon arrivée, d’ailleurs.

– C'est votre procédure d'opération standard ?

– C'est mon arme secrète. Assis toute la journée, pas de lectures, pas de télé, rien. Tôt ou tard, quelqu'un se met à parler, par pur ennui. Ça fonctionne toujours. L'époque du passage en force est derrière moi. J'ai appris que le temps est mon allié.

– Répétez-moi ça. C'est très important. Vous êtes absolument certain que personne n'a quitté la base ce matin ? Ou la nuit dernière ? Pas même en suivant des ordres secrets, venant d'ici, de Benning, peut-être même émanant du Pentagone ? Je ne plaisante pas. Et n'essayez pas de bluffer un bluffeur.

– J'en suis sûr, insista-t-il. Je le garantis. Sur la tombe de ma mère. Je sais comment mener ces affaires, vous savez ? Accordez-moi au moins ça.

– OK.

– Qui était le type qui a été descendu ?

– On ne l'a pas encore identifié. Un civil, très certainement.

– Près de la clôture ?

– Pareil pour les gars qui se sont fait passer à tabac. Comme une zone de quarantaine.

– C'est ridicule. C'est impossible. J'en suis sûr.

Nous demeurâmes silencieux une seconde, puis je demandai :

– De quoi d'autre êtes-vous sûr ?

– Je ne peux pas vous répondre. Les ordres sont de rester muets comme un cul de carpe.

– Jouons à oui ou non.

– Non.

– La version courte. Trois questions.

– Ne me mettez pas en difficulté, d'accord ?

– Nous y sommes déjà tous les deux. Vous ne vous en rendez pas compte ? On a un vrai merdier sur les bras. Et soit c'est le vôtre,

dedans, soit le mien, dehors. Alors tôt ou tard, l'un de nous va devoir aider l'autre. Autant commencer maintenant.

Silence, puis :

– D'accord, bon sang, trois questions.

– On vous a dit pour la voiture ?

– Oui.

– Quelqu'un a-t-il mentionné de l'argent en provenance du Kosovo comme mobile potentiel ?

– Oui.

– Vous a-t-on mis au courant pour les deux autres femmes assassinées ?

– Non. Quelles autres femmes ?

– L'année dernière. Des filles du coin. Même méthode. Gorge tranchée.

– Un lien entre elles ?

– C'est probable.

– Bon sang, non, personne ne m'a rien dit.

– Possédez-vous des rapports écrits concernant les mouvements de la compagnie Bravo ? Pour juin et novembre l'an dernier ?

– C'est votre quatrième question.

– Maintenant nous entamons une simple discussion. Deux officiers, de même rang, qui taillent une bavette. Nous avons fini de jouer.

– Il n'y a pas de rapports sur les mouvements de la compagnie Bravo ici. Ils opèrent selon le protocole des opérations spéciales. Donc tout est archivé à Fort Bragg. Il faudrait recourir à une assignation de la plus haute autorité imaginable pour jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil au meuble dans lequel les dossiers sont classés.

– Globalement, vous progressez sur l'affaire ?

Pas de réponse.

– En général, combien de temps faut-il à votre arme secrète pour donner des résultats ?

– D’habitude bien moins que ça.

Je n’ajoutai rien. Le silence se fit à nouveau, puis après une respiration discrète, Munro lâcha :

– Écoutez, Reacher, je suppose qu’il est inutile d’en parler parce que vous allez penser : « Bon, que pourrais-je dire d’autre, parce que nous savons tous les deux que j’ai été envoyé ici pour sauver les miches de quelqu’un. » Mais je ne suis pas comme ça. Je ne l’ai jamais été.

– Et... ?

– À ce que j’en sais pour l’instant, aucun de nos gars n’a tué de femme. Ni ce mois-ci, ni en novembre, ni en juin. Pour le moment, on en est là.

Je raccrochai au nez de Munro et Deveraux revint aussitôt dans le bureau. Peut-être avait-elle surveillé un voyant lumineux sur le standard.

– Alors ? me demanda-t-elle.

– Pas de patrouilles de sécurisation. Personne n’a quitté Kelham depuis l’arrivée de Munro.

– Il aurait difficilement pu dire autre chose, non ?

– Et il ne flaire rien. Il pense que l’auteur des faits ne se trouve pas sur la base.

– Idem.

Je hochai la tête. De la poudre aux yeux. La politique et le monde réel. Confusion totale.

– Vous voulez déjeuner ? proposai-je.

– Après.

– Après quoi ?

– Vous avez un problème à régler. Les cousins McKinney sont de sortie. Ils vous attendent. Et ils ont amené des renforts.

Deveraux me conduisit de l’autre côté du couloir, dans une pièce d’angle sombre percée de fenêtres sur deux des murs. Main Street était vide. Il ne s’y passait rien. Mais vers le nord, vers l’intersection, on

distinguaient quatre silhouettes. Mes deux vieux amis accompagnés de deux autres types du même genre. Sales, velus, tatoués. Ils étaient plantés à l'endroit où les deux routes se rencontraient, les mains dans les poches, à donner des petits coups de pied dans le sol, à ne rien faire.

Dans un premier temps, je fus un peu abasourdi, presque admiratif. Un coup de tête est un coup sévère, surtout l'un des miens. Pouvoir marcher et parler seulement quelques heures après était impressionnant. Ensuite, je fus fâché. Contre moi-même. J'avais été trop mou. Trop novice dans la cité, trop retenu, trop correct, trop habitué à chercher des circonstances atténuantes là où il n'y avait que pure stupidité animale. Je regardai Deveraux et lui demandai :

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Vous pourriez leur présenter des excuses et les faire partir.

– Et ma deuxième option ?

– Vous pourriez les laisser vous frapper d'abord. Ensuite, je pourrais les arrêter pour coups et blessures. J'adorerais avoir l'occasion de le faire.

– Ils ne me frapperont jamais si vous êtes là.

– Je resterai cachée.

– Ni l'une ni l'autre de ces solutions ne m'inspire.

– C'est l'une ou c'est l'autre, Reacher, vous choisissez.

J'entrai dans Main Street comme un personnage de vieux film. Il aurait fallu de la musique en fond sonore. Je tournai à droite, face au nord. Je restai immobile. Les quatre types m'aperçurent. Ils eurent un moment de surprise, puis un autre d'impatience fébrile. Ils s'alignèrent côte à côte, se répartirent d'ouest en est, à environ un mètre les uns des autres. Ils firent tous un pas en avant dans ma direction, puis s'arrêtèrent et attendirent. Deux pick-up étaient garés sur la route de Kelham, derrière eux sur la droite. Celui peint au rouleau que j'avais déjà vu et, devant lui, un autre tout aussi affreux.

J'avancaï, tel le poisson vers le filet. Le soleil était à peu près aussi haut qu'il pouvait monter en mars. Il faisait bon. Je sentais la chaleur sur ma peau. Je sentais le revêtement de la rue sous la semelle de mes chaussures. Je mis les mains dans mes poches. Il n'y avait rien dedans, excepté le rouleau de pièces de vingt-cinq *cents* du *dîner*. Je refermai le poing sur le tube de papier. Un coup de poing à cinq dollars, moins ce que j'avais dépensé pour le téléphone.

J'avancaï encore et m'arrêtai à trois mètres de la ligne de front de l'escarmouche. Les deux types que j'avais déjà rencontrés occupaient le flanc gauche. Le cerveau silencieux à l'extérieur, le mâle alpha en deuxième position. Leurs nez ressemblaient à des aubergines gâtées. Ils avaient tous les deux les yeux au beurre noir. Ils avaient tous les deux des croûtes de sang sur les lèvres. Aucun des deux ne manifestait un sens aigu de l'équilibre ou une quelconque aptitude à la concentration. À la droite du mâle alpha se tenait un type légèrement plus petit que les autres et, à côté de lui, un grand en blouson de motard.

Je regardai le mâle alpha et lui lançai :

– C'est votre plan ?

Il ne répondit pas.

– Quatre gars ? C'est tout ?

Il ne répondit pas.

– On m'a dit que vous étiez une douzaine.

Pas de réponse.

– J'imagine que la logistique et la communication ont dû être difficiles. Alors vous vous êtes décidés pour un bataillon plus léger, vite réuni, vite déployé. Ce qui est très à la mode en fait. Vous devriez aller au Pentagone et assister à des séminaires. Vous vous reconnaîtriez dans leur pensée.

Le nouveau type en deuxième position sur la droite était bourré. Il avait pris une biture petit format. Elle suintait de ses pores. Je pouvais presque la sentir. De la bière au petit déjeuner. Peut-être avec un digestif. Régime de dix ans à en juger par sa dégaine. Il serait donc lent à la détente, mais déchaîné après, et frapperait au hasard. Pas de gros problème. Le nouveau avec le blouson de motard semblait avoir mal au dos. En bas, à la base de la colonne. Je le devinai à sa posture,

bassin basculé en avant pour soulager la douleur. Une espèce de déchirure ou de tour de reins. Une dizaine de causes possibles. Un gars de la campagne. Il avait dû soulever une balle de foin ou tomber de cheval. Pas de menace majeure. Il se démolirait lui-même. Un swing enthousiaste, et tout un tas de trucs se déglinguaient à l'intérieur. Il battrait en retraite en boitillant comme un estropié. Et à ce moment-là son pote bourré serait déjà au tapis. Quant aux deux autres, ce n'était déjà pas la grande forme. Les deux que je connaissais. Les deux qui me connaissaient. Le mâle alpha se tenait légèrement à ma gauche, et je suis droitier au combat. Il se portait pratiquement volontaire.

Globalement, la situation était encourageante.

– Dommage qu'un de vous ne soit pas plus grand. Voire même deux ou trois. Non, vous tous, en fait.

Pas de réponse.

– Mais, hé, un plan, c'est un plan. Ça vous a pris longtemps pour le mettre au point ?

Pas de réponse.

– Vous savez ce qu'on disait des plans à West Point ?

– Non, quoi ?

– Que tout le monde en a un avant de se prendre un coup dans les gencives.

Pas de réaction. Pas de mouvement. Je décollai ma paume du rouleau de pièces. Je n'allais pas en avoir besoin. Je sortis les mains de mes poches.

– Le problème avec les bataillons légers, c'est que si les choses tournent mal, elles tournent vraiment très mal, et très vite. Regardez ce qui s'est passé en Somalie. Bref, vous devriez bien réfléchir à cette option. Vous arrivez à un croisement, là. Vous devez décider quelle direction prendre. Vous pourriez passer à l'attaque, tous les quatre, tout de suite. Mais la prochaine étape sera l'hôpital. Je vous le promets. Garantie en béton. Vous allez vous faire frapper plus fort que jamais. Je parle d'os brisés. Je ne peux pas promettre de lésions cérébrales. On dirait que quelqu'un m'a déjà battu à ce niveau-là.

Pas de réaction.

– Ou vous pourriez tenter le repli tactique et prendre votre temps pour rassembler un gros bataillon. Vous pourriez revenir dans deux jours. Par dizaines. Vous pourriez aller chercher la carabine de votre grand-père. Commencer à avaler des analgésiques.

Pas de réaction. Rien de verbal en tout cas. Mais un léger affaissement des épaules et des pieds qui commençaient à se défilier.

– Bonne décision. La supériorité numérique est toujours la meilleure des armes. Vous devriez vraiment aller au Pentagone. Vous pourriez leur expliquer votre raisonnement pas à pas. Ils vous écouteront. Ils écoutent tout le monde sauf nous.

– On reviendra, lâcha le mâle alpha.

– Je serai là. Quand vous serez prêts.

Ils partirent en essayant de feindre l'indifférence, en essayant d'être arrogants, en essayant de sauver un peu de leur dignité. Ils montèrent dans leurs pick-up et firent tout un show avec accélérations tonitruantes et tête-à-queue serrés dans des crissemments de pneus. Ils partirent vers l'ouest en direction de la forêt, vers Memphis, vers le reste du monde. Je les regardai s'éloigner, puis retournai au Bureau du shérif.

Deveraux avait assisté à toute la scène depuis une des fenêtres dans la pénombre de la pièce d'angle. Comme dans un film muet. Sans dialogue.

– Vous les avez fait partir. Vous leur avez présenté des excuses. Je n'en reviens pas.

– Pas exactement. J'ai remis la partie à plus tard. Ils vont revenir. Par dizaines.

– Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Vous arrêterez plus de monde. Ce sera un beau tableau de chasse pour votre campagne de réélection.

– Vous êtes cinglé.

– Vous voulez déjeuner ?

- J'ai déjà un rendez-vous.
- Depuis quand ?
- Cinq minutes. Le major Duncan Munro a rappelé et m'a invitée à déjeuner avec lui au mess des officiers de Kelham.

Deveraux partit pour Kelham en voiture et je restai seul sur le trottoir. Je dépassai le terrain inoccupé et me rendis au *diner*. Un déjeuner, pour une personne. Je commandai de nouveau le cheeseburger, traversai la salle jusqu'au téléphone à côté de la porte et appelai le Pentagone. Le colonel John James Frazer. Département de liaison avec le Sénat. Il décrocha à la première sonnerie.

– Quel est le génie qui a décidé de classer secret le numéro de la plaque minéralogique ? lui demandai-je.

– Je ne peux pas vous le dire, me répondit-il.

– Qui que ce soit, c'est une grave erreur. Ça n'a fait que confirmer qu'elle appartient à un gars de Kelham. C'était pratiquement une annonce publique.

– Nous n'avions pas le choix. Nous ne pouvions pas divulguer cette information. Les journalistes se la seraient procurée cinq minutes après la police locale. Nous ne pouvions pas le permettre.

– Et maintenant c'est comme si vous me disiez qu'elle appartenait à un type de la compagnie Bravo.

– Je ne vous dis rien du tout. Mais croyez-moi, nous n'avions pas le choix. Les conséquences auraient été catastrophiques.

Quelque chose dans sa voix.

– Dites-moi que c'est une blague. Parce que là, à vous entendre, c'est comme s'il s'agissait du véhicule personnel de Reed Riley.

Pas de réaction.

– C'était le cas ?

– Je ne peux ni confirmer ni nier. Et ne me reposez plus la question. Et ne prononcez plus ce nom non plus. Pas sur une ligne non sécurisée.

– L’officier en question peut-il fournir une explication ?

– Je ne peux faire aucun commentaire.

– La situation devient incontrôlable, Frazer. Vous devez repenser votre stratégie. La dissimulation d’un crime est toujours pire que le crime lui-même. Vous devez y mettre un terme.

– Négatif, Reacher. On a mis en place un plan et on va s’y tenir.

– Est-ce qu’il comprend une zone de quarantaine autour de Kelham ? Peut-être même spécialement pour les journalistes ?

– Mais de quoi parlez-vous, bon sang ?

– J’ai des preuves indirectes, des empreintes de bottes sur le sol devant la clôture de la base. Et parmi ces preuves indirectes on a un cadavre. Je vous le dis, cette affaire devient incontrôlable.

– Le cadavre de qui ?

– Un homme d’âge moyen, en piteux état.

– Un journaliste ?

– J’ignore comment établir qu’un individu est journaliste juste en le regardant. C’est peut-être une compétence qu’on enseigne dans l’infanterie, mais on ne l’enseigne pas dans la police militaire.

– Aucun papier sur lui ?

– On n’a pas encore cherché. Le médecin n’a pas terminé l’autopsie.

– Il n’existe pas de zone de quarantaine autour de Fort Kelham. Ce serait un changement de politique majeur.

– Et illégal.

– Absolument. Et idiot. Et contre-productif. Il n’y en a pas actuellement. Et il n’y en a jamais eu.

– Je crois que les marines en ont établi une, une fois.

- Quand ça ?
- Au cours des vingt dernières années.
- Eh bien, ce sont les marines. Ils ont toutes sortes d'activités.
- Vous devriez vérifier.
- De quelle manière ? Vous pensez qu'ils l'inscrivent dans leurs archives officielles ?
- Faites-le de manière indirecte. Cherchez un officier viré du jour au lendemain sans autre explication. Un colonel, disons.

Je raccrochai, avalai mon hamburger, bus du café et me mis en route pour exécuter les ordres que Garber m'avait transmis en milieu de matinée, à savoir retourner voir l'épave et détruire la plaque d'immatriculation suspecte. Je pris à l'est sur la route de Kelham, puis au nord sur les traverses de chemin de fer. Je passai devant le vieux château d'eau. Sa trompe d'éléphant fabriquée avec une espèce de toile noire caoutchoutée s'était complètement détériorée et émiettée au fil des ans. Elle oscillait légèrement sous une douce brise venue du sud. J'avançai sur cinquante mètres, m'écartai de la voie, puis me dirigeai vers l'endroit où j'avais trouvé le pare-chocs à demi enterré.

Le pare-chocs à demi enterré avait disparu.

Je ne le voyais nulle part. On l'avait déterré et emporté. Le trou creusé par son arête en forme de lance avait été comblé avec de la terre piétinée puis tassée à coups de pelle.

Les empreintes de bottes ne ressemblaient à rien de ce que j'avais vu dans l'armée. Mais les traces de pelles pouvaient provenir d'outils utilisés par les GI pour creuser des tranchées. Difficile d'en être sûr. On ne pouvait ni écarter cette hypothèse ni la valider.

Je m'avançai plus profondément dans le champ de débris. Il avait été entièrement altéré. On l'avait passé au crible, examiné, retourné, observé, évalué. Sur une longueur de presque deux cents mètres. Mille fragments entiers avaient été déplacés. Et, sans aucun doute, dix fois plus d'éclats plus petits encore avaient été inspectés. Sur une large surface. Une tâche difficile. Un sacré boulot. Lent et minutieux. Six

hommes, probablement. Peut-être huit. Je les imaginai avançant en ligne sous commandement efficace et œuvrant avec une grande précision.

Une précision militaire.

Je revins par le chemin que j'avais emprunté à l'aller. Arrivé au milieu du passage à niveau, j'aperçus une voiture à l'est. Elle venait de Kelham. Elle était encore loin sur la route droite. Et elle me paraissait petite, mais ce n'était pas une petite voiture. Je me dis d'abord qu'il pouvait s'agir de Deveraux de retour de son déjeuner, mais ce n'était pas elle. La voiture était noire, grosse, rapide et ronronnait doucement. Une citadine. Une limousine. Elle roulait au milieu de la route, enjambant la ligne blanche, restant bien à l'écart des bas-côtés irréguliers. Elle tanguait, flottait et zigzagait.

Je quittai la voie, côté Kelham, et me plantai au milieu de la route, bras et jambes écartés, dressé de toute ma hauteur et bien en évidence. Je laissai le véhicule s'approcher à cent mètres, croisai les bras au-dessus de ma tête et exécutai le signal de détresse international. Je savais que le conducteur s'arrêterait. On était en 1997, vous vous rappelez ? Quatre ans et demi avant les nouvelles règles. Il y a longtemps. Le monde était bien moins méfiant.

La voiture ralentit et stoppa devant moi. Je contournai le capot par la droite, puis longeai l'aile jusqu'à la fenêtre du conducteur en prenant un peu de recul pour élargir mon angle de vision. Je voulais voir le passager. Je supposais qu'il serait assis à l'arrière, de l'autre côté, le siège passager avancé au maximum afin de laisser de l'espace pour les jambes. Je savais comment on faisait. J'étais déjà monté dans des citadines. Une ou deux fois.

La vitre du conducteur s'abaissa. Je me penchai et jetai un coup d'œil. Le type au volant était un gros costaud avec le genre de ventre qui oblige à écarter les jambes. Il portait une casquette de chauffeur noire, une veste et une cravate noires. Il avait les yeux embués.

– On peut vous aider ? me demanda-t-il.

– Désolé. Je me suis trompé, répondis-je. Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre. Mais merci de vous être arrêté.

– Pas de problème.

La vitre remonta. Je m'écartai et la voiture repartit.

Le passager que j'avais aperçu était un homme plus âgé que moi. Cheveux gris, beau costume de laine, style type qui a réussi. Une mallette en cuir reposait sur le siège à côté de lui.

Il devait être avocat.

J'étais tourné vers l'est, vers le quartier noir de la ville. Il y avait des choses là-bas que je voulais revoir, alors je me mis à marcher dans cette direction. La chaussée était agréable sous mes pieds. Il avait dû être un temps, à l'époque glorieuse du chemin de fer, où cette route n'était qu'une simple piste de terre, mais elle avait été rénovée depuis, très probablement avec l'argent du département de la Défense. On avait approfondi son assise pour permettre la circulation de semi-remorques transportant des blindés de l'armée, et son tracé avait été redressé. Parce que, quand un ingénieur militaire voit une ligne droite sur une carte, une route droite apparaît sur le sol. J'avais emprunté à pied de nombreuses routes du département de la Défense. Il y en a des tas tout autour du globe, toutes construites il y a très longtemps, durant la longue période du rayonnement spectaculaire de la puissance militaire américaine, quand il n'y avait rien que nous ne puissions ou ne voulions faire. J'étais un produit de cette époque, sans en faire partie. J'éprouvais de la nostalgie pour quelque chose que je n'avais jamais vécu.

Je repensai à mon vieux pote Stan Lowrey en train de me parler petites annonces dans le resto à hamburger près de notre base. Des changements s'annonçaient, bien sûr, mais ça ne m'attristait pas. Cette route rectiligne traversant la région du cours inférieur du Mississippi m'aidait. La journée était ensoleillée et l'air était doux. J'avais des kilomètres derrière moi, des kilomètres devant moi et tout un stock de temps. Je n'avais pas d'ambition et très peu de besoins. Je m'en sortirais, quoi qu'il advienne. Pas le choix. Il le faudrait.

Je tournai à l'endroit où Deveraux avait tourné en voiture, au sud sur la route de terre, entre les fossés et les cabanes d'esclaves. Vers le domicile d'Emmeline McClatchy. L'allure de la marche à pied me

permettait de découvrir des aspects que je n'avais pas vus depuis la voiture. La pauvreté surtout, et de près. Il y avait des vêtements rapiécés accrochés aux cordes à linge, tellement usés par les lavages qu'ils étaient presque transparents. Il n'y avait pas de voitures neuves. Des poulets, des chèvres et plus rarement un cochon erraient dans certaines cours. Il y avait des chiens galeux attachés à des chaînes. Il y avait des rafistolages à l'adhésif et au fil de fer partout, sur les lignes électriques, les gouttières, les canalisations. Et je percevais de la méfiance, aussi, dans une certaine mesure. Des enfants pieds nus faisaient une brève apparition, me dévisageaient, les doigts dans la bouche, avant d'être brutalement soustraits à ma vue par des mères qui évitaient de croiser mon regard.

Je continuai, passai devant chez Emmeline McClatchy. Je ne la vis pas. Je ne vis personne sur cette portion de la route. Pas d'enfants, pas d'adultes. Personne. Je passai devant la maison avec les enseignes de bière aux fenêtres. Je pris les virages par lesquels Deveraux m'avait conduit, gauche, droite, gauche, jusqu'au chantier de construction abandonné et son tas de gravier.

La maison prévue sur la parcelle était petite, et ses fondations orientées selon un angle correspondant à des pratiques et une sagesse anciennes. Pour tirer avantage des vents dominants et éviter l'exposition directe aux rayons du soleil de sud-ouest en été. Les fondations elles-mêmes étaient construites avec des parpaings recyclés et du ciment très sableux. Une conduite d'évacuation et une arrivée d'eau avaient été raccordées à la va-vite. L'érosion rognait déjà les angles. Rien d'autre n'avait été achevé. L'argent avait dû manquer.

Le tas de gravier attendait sans doute d'être transformé en béton. Peut-être avait-on l'intention de couler une dalle en dur au rez-de-chaussée et non de poser un parquet. Peut-être y avait-il des avantages à procéder de cette manière, à cause des termites peut-être. Je n'en avais aucune idée. Je n'avais jamais construit de maison. Je n'avais jamais eu à réfléchir à des problèmes de maisons.

Le tas de gravier s'était étalé et tassé au fil des mois d'arrêt de travaux. Des mauvaises herbes perçaient sur le pourtour, là où il était bas. La majeure partie de sa surface s'élevait à hauteur de genoux et, de près, ses dimensions approchaient celles d'un lit *king size*. Les mottes de terre et les petits trous à sa surface évoquaient un test de Rorschach. On pouvait parfaitement y voir les marques laissées par des enfants innocents courant, sautant et frappant du pied. Il était tout aussi possible d'y voir les traces laissées par le corps d'une femme adulte jetée dessus et violée dans une violente rafale de genoux, de

coudes et de dos.

Je m'accroupis et fis courir un doigt dans les petits cailloux. Ils étaient étonnamment difficiles à déplacer, bien tassés et couverts d'une sorte de résidu poussiéreux qui semblait s'être mélangé à la pluie ou la rosée pour former une pellicule adhésive. J'y creusai un sillon d'environ deux centimètres de large et deux de profondeur, puis je retournai ma main.

J'en appuyai le dos contre le tas et maintins la pression une minute. Puis j'observai le résultat. De petites taches blanches, mais pas d'écorchures – le dos de la main n'est pas très charnu. Je remontai ensuite ma manche et pressai l'intérieur de mon avant-bras contre le tas. Je posai mon autre main dessus et appuyai fort. Je le relevai, le reposai plusieurs fois, le frottai contre le gravier. Puis je regardai.

J'avais obtenu de petites marques rouges, de petites marques blanches, et beaucoup de poussière, de terre et de boue. Je crachai sur mon bras, l'essuyai sur mon pantalon et la bande propre ainsi obtenue ressemblait à la fois beaucoup et pas du tout à la chute de reins de Janice May Chapman. Un autre test de Rorschach. Peu concluant.

Mais je parvins tout de même à une petite conclusion. Je me nettoyai aussi bien que possible, à savoir pas parfaitement, et m'arrêtai à l'idée que, si Chapman avait été violée sur du gravier, non seulement on l'avait rhabillée ensuite, mais on l'avait aussi lavée.

Je poursuivis mon chemin et atteignis la rue plus large où avait vécu Shawna Lindsay. La seconde victime. La fille des classes moyennes, par comparaison. Son petit frère était encore dans le jardin. Seize ans. Le moche. Il était planté là. À ne rien faire. Juste à observer la rue. Me regarder approcher. Il suivait des yeux chacun de mes pas. Je montai sur le bas-côté et m'arrêtai en face de lui, avec la seule palissade entre nous.

– Comment va la vie ?

– Ma mère est sortie.

– C'est bon à savoir. Mais ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

– La vie, ça pue.

– Et au final on crève, précisai-je.

Ce que je regrettai aussitôt. Très maladroit, étant donné les événements survenus récemment dans sa famille. Mais il ne fit pas attention. Ce qui m'arrangeait.

– Il faut que je te parle, repris-je.

– Pourquoi ? Vous voulez gagner la médaille du mérite du Blanc ? Vous avez besoin de trouver un Noir à qui parler aujourd'hui ?

– Je suis dans l'armée. Ce qui veut dire que la moitié de mes amis sont noirs et, plus important, la moitié de mes chefs aussi. Je parle à des Noirs tout le temps, et ils me parlent. Alors me la joue pas ghetto.

Le gamin resta muet un instant, puis me demanda :

– Dans quelle partie de l'armée vous êtes ?

– La police militaire.

– C'est dur comme métier ?

– Plus dur que dur. Réfléchis bien. N'importe quel soldat pourrait te botter le cul, et moi, je pourrais botter le cul à n'importe quel soldat.

– Pour de vrai ?

– Plus que ça. Vrai, c'est pour les autres. Pas pour nous.

– Vous voulez discuter de quoi ? me demanda-t-il.

– D'une intuition.

– Quel genre ?

– J'ai l'impression que personne ne t'a parlé de la mort de ta sœur.

Il baissa les yeux.

– Normalement, enchaînai-je, quand il y a un meurtre, les flics parlent à tous ceux qui connaissaient la victime. Ils posent des questions pour se faire une idée, une opinion. Ils veulent savoir quelles activités elle avait, où elle allait, qui elle voyait. Ils t'ont parlé de trucs comme ça ?

– Non, répondit-il. Personne ne m'a parlé.

– On aurait dû. Je l'aurais fait, moi. Parce qu'un frère sait des choses sur sa sœur. Surtout à votre âge. Je suis sûr que tu savais des trucs sur Shawna que personne d'autre ne savait. Je parie qu'elle t'a confié des trucs qu'elle ne pouvait pas dire à votre mère. Et je parie que tu en as deviné tout seul.

Il se trémoussa un peu. Timide et un peu fier. Comme s'il disait :
« Oui, peut-être que j'ai deviné des trucs. »

À voix haute, il dit :

– Personne ne me parle jamais de rien.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis difforme. Ils pensent aussi que je suis attardé.

– Qui dit que tu es difforme ?

– Tout le monde.

– Même ta mère ?

– Elle le dit pas, mais elle le pense.

– Même tes amis ?

– J'ai pas d'amis. Qui voudrait être ami avec moi ?

– Ils se trompent tous. Tu n'es pas difforme. Tu es laid, mais tu n'es pas difforme. Ce n'est pas pareil.

Il sourit.

– C'est ce que me disait Shawna.

Je les imaginai ensemble. La Belle et la Bête. Une vie difficile, pour tous les deux. Difficile pour lui, à cause des comparaisons implicites continues. Difficile pour elle, continuellement obligée de faire preuve de tact et de patience.

– Tu devrais t'engager dans l'armée, lui suggérai-je. Tu aurais l'air d'une star de cinéma comparé à la moitié des gens que je connais. Tu devrais voir le mec qui m'a envoyé ici.

– Je vais m'engager dans l'armée, dit-il. J'en ai parlé avec quelqu'un.

- Avec qui en as-tu parlé ?
- Le dernier petit ami de Shawna. C'était un soldat.

Le gamin m'invita à entrer. Sa mère était sortie, et il y avait une carafe de thé glacé dans le frigo. La maison était sombre et les volets fermés. Elle sentait le renfermé. Un intérieur modeste et exigü, mais de nombreuses pièces. Une cuisine-salle à manger, un salon, et, du moins je le supposai, trois chambres au fond. Une habitation conçue pour un couple et deux enfants, si ce n'est que je ne voyais aucun indice de la présence d'un père, et que Shawna ne reviendrait jamais à la maison.

Le gamin m'apprit qu'il s'appelait Bruce. Nous prîmes des verres et nous assîmes à la table de la cuisine. Un vieux téléphone mural était fixé à côté du frigo. Du plastique jaune pâle. Son cordon avait été étiré et devait mesurer plus de trois mètres. Il y avait un vieux poste de télévision posé sur le plan de travail. Petit, mais couleur, avec une touche de chrome sur le cadre. Quasi une antiquité, sans doute récupérée dans un tas d'encombrants et briquée comme une vieille Cadillac.

De près, le gamin n'était pas plus beau que vu à l'extérieur. Mais si on ne prêtait pas attention à sa tête, le reste était plutôt pas mal. Il était sec et musclé, large de poitrine et d'épaules et avait les bras épais. Il paraissait tenace et gai de caractère. Je l'aimais bien, en somme.

– Ils me laisseraient vraiment entrer dans l'armée ? me demanda-t-il.

– Qui ça, « ils » ?

– L'armée, je veux dire. L'armée elle-même. On me laisserait entrer ?

– Est-ce que tu as été condamné pour un délit ?

– Non, monsieur.

– Tu as un casier judiciaire ?

– Non, monsieur.

– Alors bien sûr qu'ils vont te laisser entrer. Ils te prendraient aujourd'hui si tu avais l'âge.

– Les autres se moqueraient de moi.

– Sans doute. Mais pas pour la raison que tu crois. Les soldats ne sont pas comme ça. Ils trouveraient autre chose. Une chose à laquelle tu n'as même encore jamais pensé.

– Je pourrais porter mon casque en permanence.

– Seulement si on t'en trouve un assez grand.

– Et des lunettes de vision nocturne.

– Peut-être un casque de démineur.

Je me disais que le déminage avait de l'avenir. Petites guerres et objets piégés. Mais je me gardai de le dire. Ce n'est pas le genre de message qu'une recrue potentielle a envie d'entendre.

Je sirotai mon thé.

– Est-ce que tu regardes la télé ? me demanda le gamin.

– Pas trop. Pourquoi ?

– Il y a des pubs. Du coup, ils doivent caser une histoire d'une heure dans une plage de quarante minutes et quelques. Alors ils vont droit au but.

– C'est ce que je devrais faire, tu crois ?

– C'est ce que je dis.

– Alors d'après toi, qui a tué ta sœur ?

Il but une gorgée de thé, prit une profonde inspiration, puis se mit à débiter tout ce qu'il avait ruminé et tout ce qu'on ne lui avait jamais demandé. Il déballa tout, pressé, cohérent, réceptif et méthodique.

– Eh bien, elle a eu la gorge tranchée, alors il faut se demander qui on entraîne à faire ce genre de chose ou qui en a l'habitude, ou les deux.

Ce genre de chose. La gorge de sa sœur.

– Alors qui a le profil ?

– Les soldats. Surtout ici. Et les anciens soldats, surtout ici. Fort Kelham est un terrain d'entraînement pour les gars des opérations spéciales. Ils connaissent ces techniques. Les chasseurs aussi. Et la plupart des gens en ville, pour être honnête. Y compris moi.

– Toi ? Tu chasses ?

– Non, mais il faut bien que je mange. Et les gens élèvent des cochons.

– Et... ?

– Tu crois que les cochons se suicident ? On leur tranche la gorge.

– Tu l'as déjà fait ?

– Des dizaines de fois. Des fois on me donne un dollar.

– Où et quand as-tu vu Shawna en vie pour la dernière fois ?

– Le jour où elle est morte. C'était un vendredi, en novembre. Elle est partie le soir, vers 19 heures. Après la tombée de la nuit en tout cas. Elle était toute chic.

– Elle allait où ?

– De l'autre côté des rails. Au Brannan's, sûrement. C'est le bar où elle avait l'habitude d'aller.

– C'est le bar le plus fréquenté ?

– Ils sont tous fréquentés. Mais le Brannan's, c'est là où la plupart des gens commencent et finissent leur soirée.

– Avec qui Shawna est-elle sortie ce soir-là ?

– Elle est partie toute seule. Elle allait sûrement retrouver son copain au bar.

– Elle est arrivée jusque là-bas ?

– Non. On l’a retrouvée à deux rues d’ici. À l’endroit où quelqu’un a commencé à construire une maison.

– Le terrain avec le tas de gravier ?

Il acquiesça d’un hochement de tête.

– C’est là qu’on l’a abandonnée, dessus. Comme un sacrifice humain dans un livre d’Histoire.

Nous nous levâmes et restâmes une minute dans la cuisine sans rien faire. Puis nous nous resservîmes du thé et nous rassîmes.

– Parle-moi du dernier petit ami de Shawna.

– C’était son premier.

– Elle l’aimait bien ?

– Plutôt, oui.

– Ils s’entendaient bien ?

– Assez.

– Pas de problèmes ?

– J’ai pas remarqué.

– Il l’a tuée ?

– Il aurait pu.

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

– On peut pas l’exclure.

– Pressentiment ?

– Je voudrais dire non, mais quelqu’un l’a tuée. Ça pourrait être lui.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Reed. Shawna disait tout le temps : Reed ceci, Reed cela. Reed, Reed, Reed. Elle parlait que de lui.

– Et son nom de famille ?

– Je le connais pas.

– On a un écusson à notre nom brodé sur l'uniforme de combat, au-dessus de la poche de poitrine droite.

– Je l'ai jamais vu en uniforme. Ils portent tous des jeans et des tee-shirts en ville. Des blousons, des fois.

– Officier ou simple soldat ?

– Je sais pas.

– Tu lui as parlé. Il ne l'a pas dit ?

Il fit non de la tête.

– Il a dit qu'il s'appelait Reed. C'est tout.

– C'était un connard ?

– Un peu.

– Est-ce qu'il avait l'air de travailler dur ?

– Pas vraiment. Il ne prenait pas les choses très au sérieux.

– Sans doute un officier alors. Qu'est-ce qu'il t'a raconté sur le fait de s'engager dans l'armée ?

– Il a dit que c'était noble de servir son pays.

– Un officier, ça ne fait aucun doute.

– Il a dit que je pouvais acquérir une compétence. Que je pourrais devenir spécialiste.

– Tu pourrais faire mieux que ça.

– Il a dit qu'on m'expliquerait tout au bureau de recrutement. Qu'il y en a un de bien à Memphis.

– N'y va pas. C'est bien trop dangereux. Les bureaux de recrutement sont partagés par les quatre branches des forces armées. Les marines

pourraient t'avoir en premier. Et c'est un sort pire que la mort.

– Alors où je devrais aller ?

– Va directement à Kelham. Il y a des recruteurs dans toutes les bases.

– Ça va marcher ?

– Bien sûr. Dès que tu auras quelque chose en main pour prouver que tu as dix-huit ans, ils te prendront et ne te laisseront plus partir.

– Mais on dit que l'armée vire des gens.

– Merci de me le faire remarquer.

– Alors pourquoi ils me voudraient ?

– Ils maintiendront toujours un effectif de centaines de milliers d'hommes. Des dizaines de milliers partiront encore chaque année. Il faudra toujours les remplacer.

– C'est quoi, le problème avec les marines ?

– Il n'y en a aucun, en fait. Il y a une tradition de rivalité. Ils nous chambrent, on les chambre.

– Ils font des débarquements amphibies.

– L'histoire montre que l'armée en a fait bien plus à elle seule.

– Le shérif Deveraux était marine.

– Est marine. Ils le sont à jamais, même après être partis. C'est un de leurs trucs.

– Elle vous plaît, dit le gamin. Je l'ai compris. Je vous ai vu dans sa voiture.

– Elle est pas mal. Est-ce que Reed avait une voiture ? Le copain de Shawna ?

Il acquiesça.

– Ils ont tous des voitures. Je vais en avoir une aussi, quand je me serai engagé.

- Quel genre de voiture conduisait-il ?
- Une Chevrolet 1957 Bel-Air deux portes hard-top. Pas vraiment ancienne. Mais un peu déglinguée.
- De quelle couleur ?
- Elle était bleue.

Le gamin me montra la chambre de sa sœur. Elle était propre et bien rangée. Pas conservée comme un sanctuaire, mais pas encore vidée non plus. Ça sentait le deuil, la stupeur, l'abattement. Le lit était fait et il y avait de petits tas de vêtements pliés avec soin. Aucune décision n'avait été prise quant à la future affectation de cette pièce.

Rien ne permettait de cerner la personnalité de Shawna. C'était une adulte, pas une adolescente. Il n'y avait pas de posters aux murs, pas de photos de vacances, pas de journal intime haletant. Aucun objet souvenir. Des vêtements, des chaussures, et deux livres. C'était tout. Un manuel sur l'accession au notariat. Et un vieux guide touristique de Los Angeles.

- Elle voulait être actrice ? demandai-je.
- Non. Elle voulait voyager, c'est tout.
- Et aller à Los Angeles en particulier ?
- N'importe où.
- Elle travaillait ?
- À temps partiel au bureau de prêt. À côté du Brannan's. Elle était forte en maths.
- Qu'est-ce qu'elle t'a confié qu'elle ne pouvait pas raconter à votre mère ?
- Qu'elle détestait vivre ici. Qu'elle voulait partir.
- Et votre mère n'avait pas envie de l'entendre ?
- Elle voulait protéger Shawna. Ma mère a peur du monde.

– Où travaille-t-elle ?

– Elle est femme de ménage. Dans les bars en ville. Elle prépare les salles pour le happy hour.

– Que sais-tu d'autre sur ta sœur ?

Le gamin s'apprêta à répondre, puis se ravisa. Finalement, il se contenta de hausser les épaules sans rien dire. Il gagna le centre de cette chambre carrée dépouillée et resta là, comme s'il s'imprégnait de quelque chose. Une chose encore présente dans l'air. J'eus le sentiment qu'il n'était pas souvent entré dans cette pièce. Pas souvent avant la mort de Shawna et pas souvent depuis.

– Je sais qu'elle me manque beaucoup, dit-il.

Nous retournâmes à la cuisine et je lui demandai :

– Tu crois que ça ennuerait ta mère que je me serve du téléphone si je laisse de l'argent ?

En réponse, comme si ma requête était extraordinaire, il me dit :

– Tu as besoin de passer un coup de téléphone ?

– Deux. Un que je dois passer et un que j'ai envie de passer.

– Je sais pas combien ça coûte.

– Les téléphones publics, c'est vingt-cinq *cents*. Et si je laissais un dollar par appel ?

– Ce serait trop.

– Ce sont des appels longue distance.

– Laissez ce que vous croyez juste. Je retourne dehors.

J'attendis de le voir ressortir dans la cour de devant. Il prit place près de la palissade et resta là, à regarder la rue, infiniment patient. Une sorte de veilleur permanent. Je glissai un billet d'un dollar entre le mur et le support en plastique du téléphone, décrochai le combiné, puis composai le numéro de la personne que je voulais joindre. Stan

Lowrey, à notre base commune. Je passai par son sergent et, une minute plus tard, il répondit.

– Eh bien, en voilà une surprise, commençai-je. Tu es toujours là. Tu as encore un boulot.

– Je pense être plus en sécurité que toi. Frances Neagley vient de transmettre son rapport.

– Elle s'inquiète trop.

– Et toi, tu ne t'inquiètes pas assez.

– Est-ce que Karla Dixon s'occupe toujours des affaires financières ?

– Je pourrais me renseigner.

– Pose-lui une question de ma part. Je veux savoir si je dois me préoccuper des entrées de devises en provenance d'un endroit appelé le Kosovo. Des gangsters qui blanchiraient des paquets de pognon, disons. Ce genre de truc.

– Ça paraît pas très plausible. C'est dans les Balkans, c'est ça ? On est de la classe moyenne si on a une chèvre, là-bas. Et riche si on en a deux. C'est pas comme en Amérique.

Je regardai par la fenêtre.

– Dans certains coins, c'est pas si différent.

– J'aurais aimé bosser dans un service financier, reprit-il. J'aurais pu acquérir quelques compétences utiles. Comment économiser, par exemple.

– T'inquiète pas. Tu toucheras le chômage. Pendant un moment, au moins.

– T'as l'air bien gai.

– J'ai de quoi me réjouir.

– Pourquoi ? Que se passe-t-il là-bas ?

– Des merveilles en tout genre, répondis-je.

Et je raccrochai. Je coinçai un second billet d'un dollar entre le téléphone et le mur, puis je composai le numéro de la personne que je

voulais joindre. J'utilisai le standard principal du département du Trésor et tombai sur une femme probablement d'âge moyen et élégante.

– À qui dois-je transmettre votre appel ? me demanda-t-elle.

– Joe Reacher, s'il vous plaît, répondis-je.

J'entendis des crissements et des petits cliquetis, puis il y eut une minute de silence. Pas de musique d'attente au Trésor non plus, en 1997. Enfin, une femme décrocha et m'annonça :

– Bureau de M. Reacher.

Elle avait une voix jeune et un ton enjoué. Sans doute une diplômée avec mention très bien d'une université prestigieuse, pleine d'étoiles dans les yeux et d'idéalisme. Sans doute séduisante, aussi. Sans doute en jupe courte écossaise et col roulé blanc. Mon frère savait les choisir.

– M. Reacher est-il là ? lui demandai-je.

– Je crains qu'il ne soit absent pour quelques jours. Il a dû se rendre en Géorgie.

Elle prononça le mot comme elle aurait dit Saturne ou Neptune. Un territoire à une distance inimaginable, et un désert quand vous y mettez les pieds.

– Puis-je prendre un message ? me demanda-t-elle.

– Dites-lui que son frère a appelé.

– C'est formidable ! Il n'a jamais évoqué de frères. D'ailleurs, vous avez la même voix, vous le saviez ?

– C'est ce qu'on nous dit. Je n'ai pas de message. Dites-lui que je voulais juste lui dire bonjour. Garder le contact, vous comprenez ? Savoir comment il va.

– Saura-t-il de quel frère il s'agit ?

– J'espère. Il n'en a qu'un.

Je partis tout de suite après. Le frère de Shawna n'interrompit pas sa veille solitaire. Je lui fis un signe de la main auquel il répondit, mais il ne se déplaça pas. Il continua de fixer l'horizon au loin. Je retournai sur la route de Kelham et pris à gauche pour revenir en ville. Je parcourus une portion du chemin menant à la voie ferrée, puis j'entendis une voiture dans mon dos, et le *bip* d'une sirène, actionnée comme par politesse. Je tournai la tête. Deveraux s'arrêta juste à ma hauteur, avec précision et en douceur. Un instant plus tard, j'étais assis sur le siège passager, séparé d'elle par son seul fusil rangé dans son holster.

– Long déjeuner, lui dis-je pour commencer.

Ce qui était censé être un simple commentaire descriptif, mais elle y vit davantage.

– Jaloux ?

– Ça dépend de ce que vous avez mangé. J'ai pris un cheeseburger.

– On a mangé du rosbif saignant avec de la sauce au raifort. Et des pommes de terre rôties. C'était très bon. Mais vous devez le savoir. Vous devez manger au mess des officiers tout le temps, non ?

– Comment a été la conversation ?

– Stimulante.

– De quelle manière ?

– Dites-moi d'abord ce que vous avez fait.

– Moi ? Je me suis fait tout petit. Métaphoriquement, bien sûr.

– Comment ça ?

– Je suis retourné voir l'épave de la voiture. J'avais ordre de détruire la plaque d'immatriculation. Mais elle avait déjà disparu. Le champ de débris a été ratissé, très méthodiquement. Une grosse troupe est passée là-bas à un moment donné ce matin. Alors je pense que vous avez raison. Il y a des empreintes de bottes devant la clôture de Kelham. Ils ont établi une zone de quarantaine. Ils ont été détachés au nettoyage parce que quelqu'un du Pentagone ne m'a pas fait confiance pour m'en charger.

Elle ne répondit pas.

- Après, j’ai fait une grande promenade, poursuivis-je.
- Vous avez vu le tas de gravier ?
- Je l’ai vu ce matin. J’y suis retourné pour l’examiner de plus près.
- À cause d’un rapport possible avec Janice Chapman ?
- Clairement.
- Il s’agit d’une coïncidence, déclara-t-elle. Les viols de Blanches par des Noirs sont extrêmement rares dans le Mississippi. Peu importe ce que les gens veulent bien croire.
- Un Blanc aurait pu l’y amener.
- Peu probable. Il aurait fait tache. Il aurait risqué d’avoir cent témoins.
- C’est là que le corps de Shawna Lindsay a été trouvé. J’ai parlé à son petit frère.
- Où aurait-on pu le trouver sinon ? C’est un terrain inoccupé. C’est là qu’on se débarrasse des cadavres.
- C’est là qu’elle a été tuée ?
- Je ne crois pas. Il n’y avait pas de sang.
- Sur les lieux ou dans le corps ?
- Ni l’un ni l’autre.
- Qu’en concluez-vous ?
- C’est le même type.
- Et... ?
- Addiction au risque, répondit-elle. Juin, novembre, mars. Le bas de l’échelle socio-économique, puis le milieu, puis le haut. Enfin, selon les critères du comté de Carter. Il a commencé par du facile et a progressivement augmenté les risques. Personne ne se soucie des filles noires et pauvres. Chapman est la première victime vraiment visible.
- Mais vous, vous vous souciez des filles noires et pauvres.

– Vous savez ce que c’est. Une enquête ne peut pas avancer toute seule. Elle a besoin d’une source d’énergie externe. Elle se nourrit d’indignation.

– Et il n’y en a pas eu ?

– Il y a eu de la douleur, évidemment. Du chagrin et de la souffrance. Mais surtout de la résignation. L’habitude. La routine. Si toutes les femmes assassinées du Mississippi ressuscitaient ce soir et parcouraient la ville, vous remarqueriez deux choses. Le défilé serait très long et la plupart des manifestantes seraient noires. Ici, c’est depuis toujours que les filles noires et pauvres se font tuer. Les Blanches riches, pas si souvent.

– Comment s’appelait la fille McClatchy ?

– Rosemary.

– Où son corps a-t-il été retrouvé ?

– Dans le fossé près du passage à niveau. À l’ouest de la voie ferrée.

– Du sang ?

– Pas une goutte.

– Elle a été violée ?

– Non.

– Et Shawna Lindsay ?

– Non plus.

– Alors Janice Chapman représentait une autre forme d’escalade.

– Apparemment.

– Rosemary McClatchy avait-elle un lien avec Kelham ?

– Évidemment. Vous avez vu sa photo. Les gars de la base faisaient la queue devant sa porte, la langue pendante. Elle est sortie avec toute une ribambelle.

– Des Noirs ou des Blancs ?

– Les deux.

- Des officiers ou de simples soldats ?
- Les deux.
- Des suspects ?
- Je n'avais pas de motif valable pour procéder à des interrogatoires. On ne l'avait vue en compagnie de personne de Kelham depuis au moins deux semaines avant sa mort. Ma juridiction s'arrête à la clôture de la base. On ne m'aurait pas laissée passer le portail.
- On vous a laissée passer aujourd'hui.
- Oui. En effet.
- Comment est Munro ? demandai-je.
- Stimulant.

Nous franchîmes les rails dans une sourde trépidation et nous garâmes un peu plus loin, avec la route rectiligne devant nous à l'ouest, sur notre droite le fossé où Rosemary McClatchy avait été trouvée et le virage pour aller dans Main Street devant sur notre gauche. Instinct normal de flic. Dans le doute, se ranger et se garer là où on peut être vu. Ça donne l'impression d'être actif, même si ce n'est pas le cas.

- Bien sûr, dit Deveraux, j'ai d'emblée présumé que Munro allait mentir comme un arracheur de dents. Le boulot prioritaire pour lui, c'est de sauver les miches de l'armée. Je le comprends et je ne le lui reproche pas. Il exécute des ordres, tout comme vous.

- Et... ?
 - Je l'ai interrogé à propos de la zone de quarantaine. Il a nié son existence, évidemment.
 - Rien d'étonnant.
- Elle approuva d'un hochement de tête.
- Mais ensuite, il a insisté et tenté de me le prouver. Il m'a fait faire

le tour complet. C'est pour ça que je suis restée aussi longtemps. Sa marge de manœuvre est vraiment réduite. Tous les hommes jusqu'au dernier sont consignés dans leurs quartiers. Il y a des membres de la police militaire partout. Ils se surveillent entre eux, et surveillent les autres. L'arsenal est sous surveillance. Les registres ne montrent aucune sortie ni entrée d'armes depuis deux jours entiers.

– Et... ?

– Eh bien, naturellement, je me suis dit que je me faisais avoir dans les grandes largeurs. Et comme on pouvait s'y attendre, il y avait deux cents lits inoccupés. Alors naturellement je me suis dit qu'une troupe fantôme bivouaquait quelque part dans les bois. Mais Munro m'a assuré que non, qu'en ce moment il y a une compagnie entière déployée ailleurs pendant un mois. Il a juré ses grands dieux. Et j'ai fini par le croire parce que, comme tout le monde, j'ai entendu les avions atterrir et décoller et remarqué les absences et les retours.

Je hochai la tête. *La compagnie Alpha. Le Kosovo.*

– Alors, pour finir tout se recoupaît. Munro m'a montré beaucoup de preuves et tout était très cohérent. Et personne ne peut imaginer une supercherie aussi parfaite. Il n'y a donc pas de zone de quarantaine. J'avais tort. Et vous devez vous tromper pour ces débris. Des gamins du coin ont dû fouiller.

– Je ne pense pas. J'ai eu l'impression d'une recherche soigneusement organisée.

Elle marqua une pause.

– Alors peut-être que le 75^e envoie des gars directement de Benning. Ce qui est tout à fait possible. Peut-être qu'ils vivent dans les bois autour de la clôture. Tout ce que Munro a prouvé, c'est que personne ne sort de Kelham. Il pourrait être de ceux qui vous lâchent une petite vérité pour vous cacher un gros mensonge.

– On dirait qu'il ne vous a pas beaucoup plu.

– Non, il m'a plutôt bien plu. Il est intelligent et loyal envers l'armée. Mais si nous avions tous les deux été dans la police des marines en même temps, j'aurais été inquiète. Je l'aurais vu comme un sérieux rival. Il a un truc. C'est le genre de type qu'on n'a pas envie de voir s'installer dans son bureau. Il est trop ambitieux. Et trop doué.

– Qu'a-t-il dit sur Janice May Chapman ?

– Il m’a fourni ce qui m’a semblé être un résumé très minutieux de ce qui semblait être une enquête très minutieuse et qui semblait prouver que personne de Kelham n’avait jamais été impliqué dans quoi que ce soit.

– Mais vous n’y avez pas cru ?

– J’ai failli.

– Mais ?

– Il n’a pas pu me cacher que nous étions en concurrence. Il a été clair. C’est lui contre moi. C’est l’armée contre le shérif local. C’est ça, le défi. Il veut que le monde entier croie que le méchant se trouve de mon côté de la barrière. Mais je ne suis pas née de la dernière pluie. Quelle autre opinion pourrait-il bien vouloir répandre ?

– Alors qu’allez-vous faire ?

– Je n’ai pas encore décidé.

– Que voulez-vous faire ?

– Il ne respecte pas les marines non plus. Lui contre moi, ça signifie l’armée contre les marines. C’est mal choisir son adversaire. S’il veut de la compétition, je vais lui en donner. Je veux me mesurer à lui. Je veux le battre à plate couture. Je veux découvrir la vérité et la lui fichier là où je pense.

– Vous pensez y arriver ?

– Je peux si vous m’aidez.

Nous restâmes assis dans la Caprice, moteur au ralenti, pendant une longue minute, sans rien dire. La voiture devait bien totaliser dix mille heures de service en surveillance. De son ancienne vie, à Chicago, à La Nouvelle-Orléans ou ailleurs. Chaque pore de chaque surface intérieure puait la sueur, et l'épuisement. La crasse s'était incrustée partout. Les tapis de sol étaient en lambeaux et formaient des touffes de fibres à l'aspect de perles écrasées.

– Je vous présente mes excuses, me dit Deveraux.

– À quel sujet ?

– Pour vous avoir demandé de m'aider. Ce n'était pas honnête. Oubliez ce que j'ai dit.

– OK.

– Je peux vous déposer quelque part ?

– Allons parler aux voisines fouineuses de Janice May Chapman.

– Non. Je ne peux pas vous laisser faire ça. Je ne peux pas vous laisser vous retourner contre les vôtres.

– Ce ne serait peut-être pas me retourner contre les miens. Je ferais peut-être exactement ce que les miens attendent de moi depuis le début. Peut-être que j'aiderais Munro, pas vous. Parce qu'il pourrait avoir raison, n'est-ce pas ? Nous ignorons toujours qui a fait quoi.

Nous. Elle ne me reprit pas. Au lieu de ça, elle me demanda :

– Mais d'après vous ? L'hypothèse la plus plausible ?

Je repensai à la limousine filant vers Kelham puis en repartant avec à son bord des avocats hors de prix. Je repensai à la zone de

quarantaine et à la panique dans la voix de John James Frazer au téléphone depuis le Pentagone. Département de liaison avec le Sénat.

– Mon hypothèse la plus plausible, c'est qu'il s'agit d'un gars de Kelham.

– Vous êtes sûr de vouloir prendre le risque de le découvrir pour de bon ?

– Parler à un homme armé est un risque. Poser des questions n'en est pas un.

À l'époque, en 1997, je le croyais, en effet.

Le domicile de Janice May Chapman, situé à cent mètres de la voie ferrée, était l'une des trois dernières maisons dans une impasse, deux kilomètres au sud de Main Street. C'était une petite bâtisse, nichée au fond d'un jardin triangulaire, un peu à l'écart d'un terre-plein circulaire autour duquel les véhicules pouvaient tourner au bout de la rue. Elle faisait face à deux autres maisons, comme si elle marquait 9 heures sur un cadran et les autres 2 et 4. Elle devait avoir été construite environ cinquante ans plus tôt, mais elle avait été rénovée avec un bardage et un toit neufs et disposait d'un aménagement paysager soigné. Ses deux voisines étaient dans un état semblable de bonne remise en état, comme toutes les autres maisons de la rue. C'était clairement l'enclave de la classe moyenne de Carter Crossing. Les pelouses étaient vertes et sans mauvaises herbes. Les allées pavées et sans fissures. Les boîtes aux lettres fixées parfaitement à la verticale. Le train représentait la seule nuisance pour l'immobilier, mais il n'en passait qu'un par jour. Une minute sur mille quatre cent quarante. Plutôt une bonne affaire.

La maison était pourvue d'un porche qui courait sur toute la largeur de sa façade, pour procurer de l'ombre, fermé par une balustrade aux barreaux ouvrés et équipé de deux rocking-chairs blancs assortis et d'un tapis en lirette aux couleurs sourdes. Ses deux voisines se présentaient à l'identique, à la seule différence que chacun de leur porche était occupé par une vieille dame à cheveux blancs et robe d'intérieur à fleurs, qui nous dévisageait, assise droite comme un I dans son fauteuil.

Nous attendîmes une minute dans la voiture, puis Deveraux avança

et se gara juste au centre du terre-plein. Nous descendîmes et restâmes un instant dans la lumière de l'après-midi.

– On commence par laquelle ? demandai-je.

– Peu importe. De toute façon, l'autre nous rejoindra au bout de trente secondes.

Et c'est exactement ce qui se produisit. Nous choisîmes la maison sur notre droite, celle à 4 heures sur le cadran, et avant que nous ayons monté trois marches, la voisine de 2 heures était derrière nous. Deveraux fit les présentations. Elle donna mon nom aux vieilles dames et expliqua que j'étais enquêteur pour l'armée. De près, on remarquait de légères différences entre les deux femmes. L'une était plus vieille, l'autre plus mince. Mais globalement, elles se ressemblaient. Même cou, mêmes lèvres pincées, même halo de cheveux blancs. Elles m'accueillirent poliment. Elles appartenaient à une génération qui appréciait l'armée et elles en avaient une certaine expérience. Seconde Guerre mondiale, Corée, Vietnam, aucun doute qu'un mari, un frère ou un fils avait porté l'uniforme.

Je tournai la tête et inspectai la vue depuis leur poste d'observation. La maison de Chapman était parfaitement triangulée par rapport à ses deux voisines. Un vrai point de convergence. Comme une cible. Les deux porches voisins étaient situés à l'endroit exact où l'infanterie aurait installé des nids mitrailleurs pour un tir en enfilade efficace.

Je me retournai, et Deveraux reprit tous les points qu'elle avait déjà abordés. Pour chacun d'eux elle demanda une confirmation et l'obtint. Tous négatifs. Non, aucune des deux femmes n'avait vu Chapman quitter son domicile le jour de sa mort. Ni le matin, ni l'après-midi, ni le soir. Ni à pied, ni avec sa voiture, ni dans la voiture de quelqu'un d'autre. Non, rien de nouveau ne leur était revenu. Elles n'avaient rien à ajouter.

La question suivante étant tactiquement délicate, Deveraux me laissa la poser.

– Y a-t-il eu des intervalles au cours desquels quelque chose aurait pu se passer que vous n'auriez pas vu ? leur demandai-je.

En d'autres termes : À quel point fouinez-vous ? Y a-t-il eu des moments où vous n'espionniez pas votre voisine ?

Les deux femmes saisirent le sous-entendu, évidemment. Elles claquèrent la langue, pincèrent les lèvres et furent un instant agacées,

mais devant la gravité de la situation elles ravalèrent leur susceptibilité et finirent par admettre que non, elles avaient étudié la situation pratiquement toute la journée. Elles aimaient toutes les deux s'asseoir dehors quand elles n'étaient pas occupées ailleurs, et elles avaient tendance à ne pas être occupées au même moment. Toutes les deux avaient leur chambre côté façade, aucune n'essayait de dormir avant que le train de minuit ne soit passé, et de toute façon elles avaient le sommeil léger, alors pas grand-chose ne leur échappait la nuit non plus.

– Y avait-il beaucoup d'allées et venues en général ? leur demandai-je.

Elles se consultèrent, puis se lancèrent dans un long récit compliqué qui menaçait de remonter jusqu'à la Révolution américaine. Je commençais à décrocher quand je me rendis compte qu'elles décrivaient un agenda plutôt bien rempli de sorties qui, environ six mois plus tôt, avait pris le rythme d'un mois oui, un mois non, d'abord la folle agitation, puis le calme plat. Abondance ou famine. Soit Chapman restait chez elle, soit elle était toujours sortie, d'abord quatre ou cinq semaines de claustration, puis les quatre ou cinq suivantes d'escapades.

La compagnie Bravo, au Kosovo.

La compagnie Bravo, de retour à la base.

Pas bon.

– Avait-elle un petit ami ? demandai-je.

Elles répondirent avec une délectation compassée qu'elle en avait plusieurs. Parfois en même temps. Pratiquement un défilé. Elles dressèrent une liste chronologique des personnes entraperçues, de jeunes hommes polis aux cheveux courts, tous vêtus de ce qu'elles appelèrent des cottes de toile, de ce qu'elles appelèrent des tricot de corps, certains avec ce qu'elles appelèrent des vestes de motard.

Jeans, tee-shirts, blousons de cuir.

Des soldats, manifestement, et en permission.

Pas bon.

– Y a-t-il eu quelqu'un en particulier ? Quelqu'un de spécial ?

Elles se consultèrent de nouveau et s'accordèrent pour dire qu'une période de relative stabilité avait débuté trois ou peut-être quatre mois plus tôt. Les prétendants avaient défilé en moins grand nombre, puis avaient été remplacés par un seul homme, décrit lui aussi comme poli, jeune, les cheveux courts, mais toujours habillé de manière négligée les nombreuses fois où elles l'avaient vu. Jean, tee-shirt, blouson de cuir. De leur temps, un jeune homme rendait visite à sa belle en costume-cravate.

– Que faisaient-ils ensemble ? demandai-je.

Ils sortaient, me répondirent les vieilles dames. Parfois l'après-midi, mais le plus souvent le soir. Sans doute dans des bars. Il y avait très peu d'alternative en matière de distraction dans ce coin de l'État. La salle de cinéma la plus proche se trouvait à Corinth. Il y avait eu un théâtre de music-hall à Tupelo, mais il avait fermé bien des années plus tôt. Le couple avait tendance à rentrer tard, parfois après minuit, après le passage du train. Parfois le prétendant restait une heure ou deux, mais elles pouvaient m'assurer qu'il n'avait jamais passé la nuit chez leur voisine.

– Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

La veille de sa mort, me dirent-elles. Elle avait quitté la maison à 19 heures. Le même prétendant était venu lui rendre visite, à l'heure pile, assez solennellement.

– Que portait Janice ce soir-là ?

Une robe jaune qui s'arrêtait au genou, mais décolletée.

– Son ami est-il venu en voiture ?

– Oui, répondirent-elles, en voiture.

– Quel genre de voiture était-ce ?

– Elle était bleue, dirent-elles.

Nous laissâmes les deux vieilles dames sous le même porche et traversâmes la rue pour aller voir de plus près la maison de Chapman. Elle ressemblait beaucoup à celles des voisines. C'étaient des pavillons classiques, construits par lots uniformes pour les soldats de retour au pays et leurs familles fondées pendant le baby-boom juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Puis, au fil des ans, chaque exemplaire s'était légèrement différencié de tous les autres, de la même manière que des triplets identiques peuvent évoluer différemment avec l'âge. Celui que Chapman avait choisi avait fini par devenir modeste et sans prétention, mais agréable. Quelqu'un avait déroulé une élégante frise de menuiserie un peu partout et la porte d'entrée avait été changée.

Nous étions sous le porche et, en regardant par une fenêtre, je découvris une petite salle de séjour carrée et pleine de meubles à l'aspect plutôt neuf. Une causeuse, un fauteuil et une petite télé posée sur une commode. Il y avait un magnétoscope avec des cassettes à côté. Par la porte je vis un bout de couloir étroit plus loin. Je changeai de position et tendis le cou pour améliorer mon angle de vision.

– Entrez si vous voulez, me proposa Deveraux qui se tenait derrière moi.

– Vraiment ?

– La porte est ouverte. Elle a été déverrouillée quand on est venus.

– C'est la procédure habituelle ?

– Pas inhabituelle en tout cas. Nous n'avons jamais trouvé la clé.

– Rien dans son sac à main ?

– Elle n'en avait pas. Apparemment, elle l'avait laissé dans la cuisine.

– Et ça, c’est habituel ?

– Elle ne fumait pas. Ce n’était pas elle qui payait ses verres. Pourquoi aurait-elle eu besoin d’un sac à main ?

– Pour le maquillage ?

– Les filles de vingt-sept ans ne se repoudrent pas le nez au milieu de la soirée, comme autrefois. Plus maintenant.

J’ouvris la porte et entrai. La maison avait beau être bien rangée et propre, l’atmosphère y était figée et pesante. Sols, tapis, peinture, meubles, tout était récent, mais pas tout neuf. Il y avait une cuisine-salle à manger de l’autre côté du hall d’entrée, en face du salon, deux chambres derrière, et vraisemblablement une salle de bains.

– Jolie maison, dis-je. Vous pourriez l’acheter. Ce serait mieux que l’hôtel Toussaint’s.

– Avec ces vieilles bonnes femmes de l’autre côté de la rue qui m’épieraient tout le temps ? Je deviendrais folle en une semaine.

Je souris. Elle n’avait pas tort.

– Je ne l’achèterais pas, même sans les bonnes femmes, reprit-elle. Je ne voudrais pas vivre comme ça. Ce n’est pas du tout ce à quoi je suis habituée.

Je hochai la tête. Mais ne dis rien.

– En fait, je ne pourrais pas l’acheter, même si j’en avais envie. On ignore qui sont ses plus proches parents. Je ne saurais pas à qui m’adresser.

– Pas de testament ?

– Elle avait vingt-sept ans.

– Des papiers rangés quelque part ?

– On n’en a pas trouvé jusqu’à présent.

– Pas d’emprunt ?

– Rien d’enregistré au comté.

– Pas de famille ?

– Personne ne se rappelle l’avoir entendue en parler.

– Alors qu’allez-vous faire ?

– Je n’en ai aucune idée.

Je m’avançai dans le couloir.

– Faites le tour, me lança-t-elle. N’hésitez pas. Faites comme chez vous. Mais dites-moi si vous trouvez quelque chose que je devrais voir.

Je passai de pièce en pièce, avec le sentiment de commettre une intrusion illégale que j’éprouve chaque fois que je visite la maison d’une personne décédée. Il y avait un peu de désordre çà et là, le genre de choses qu’on aurait nettoyées et rangées avant l’arrivée d’un invité. Ça humanisait un peu l’endroit, mais, dans l’ensemble, c’était une maison froide et sans âme. Trop uniforme. Tous les meubles étaient assortis. Ils semblaient avoir été choisis dans la même gamme d’un même fabricant, tous en même temps. Tous les tapis allaient bien ensemble. La peinture était partout de la même couleur. Pas de tableaux aux murs, pas de photos sur les étagères. Pas de livres. Pas de souvenirs, d’objets à valeur sentimentale.

La salle de bains était propre. La baignoire et les serviettes immaculées. L’armoire à pharmacie à porte miroir au-dessus du lavabo contenait des analgésiques vendus sans ordonnance, du dentifrice, des tampons, du fil dentaire, ainsi que du savon et du shampoing d’avance. La chambre principale ne comprenait rien d’intéressant hormis le lit, fait, mais pas très bien. Le lit de la deuxième chambre était plus petit et semblait n’avoir jamais servi.

La cuisine était équipée de tout un tas de trucs utiles, mais je doutai que Chapman ait été une grande cuisinière. Son sac à main était rangé soigneusement sur le plan de travail, posé bien droit contre la paroi du réfrigérateur. C’était un petit sac en cuir, avec un rabat conçu pour se refermer magnétiquement. Il était bleu marine, ce qui pouvait expliquer, ou pas, pourquoi elle l’avait laissé là. Je n’étais pas sûr du protocole en vigueur concernant l’assortiment d’un sac bleu et d’une robe jaune. Association peut-être non autorisée. Bien que les rubans de nombreuses médailles contiennent du bleu et du jaune et que les femmes soldats de ma connaissance auraient tué, littéralement, pour en obtenir une.

Je relevai le rabat et inspectai le contenu du sac. J’y trouvai un portefeuille fin en cuir rouge foncé, un paquet de mouchoirs en papier pas encore ouvert, un stylo, des pièces de monnaie, des miettes, et une

clé de voiture. Avec une longue lame crantée et une tête en plastique noir moulée pour s'adapter à la forme des pouces, et frappée d'une grosse lettre H.

– Honda, fit remarquer Deveraux dans mon dos. Honda Civic. Achetée neuve il y a trois ans chez un concessionnaire de Tupelo. Parfaitement à jour en matière d'entretien.

– Où est-elle ? demandai-je.

Deveraux me montra une porte du doigt.

– Dans le garage.

Je sortis le portefeuille du sac. Il ne contenait rien excepté du liquide et un permis de conduire émis trois ans plus tôt dans le Mississippi. La photo qui y figurait ternissait à peu près la moitié du charme de Chapman, mais elle valait quand même la peine d'être regardée. Côté argent, la somme s'élevait à moins de trente dollars.

Je rangeai le portefeuille, puis remis le sac à sa place, près du réfrigérateur. J'ouvris la porte que Deveraux m'avait indiquée et découvris un petit cellier avec deux autres portes, une donnant sur le jardin de derrière sur ma gauche et l'autre pour accéder au garage devant moi. Ce dernier était complètement vide, seule la voiture y était garée. La Honda. Petite, d'importation, gris métallisé, propre et sans une éraflure. Elle attendait là, paisiblement, et dégageait une légère odeur d'huile et de carburant non brûlé. Tout autour il n'y avait que du béton ciré. Pas de cartons de déménagement encore fermés, pas de chaises au rembourrage qui s'échappe des housses, pas de projets abandonnés en route, pas de bric-à-brac, pas de désordre.

Rien du tout.

Étrange.

J'ouvris la porte du jardin et sortis. Deveraux m'accompagna.

– Alors, il y avait quelque chose là-dedans que j'aurais dû remarquer ? me demanda-t-elle.

– Oui, répondis-je. Il y avait des choses là-dedans que n'importe qui aurait dû remarquer.

– Alors qu'est-ce que j'ai raté ?

– Rien. Elles n'étaient pas là. C'est là où je veux en venir. On aurait dû les voir, mais pas moyen. Parce qu'elles manquaient.

– Qu'est-ce qu'il manquait ?

– Plus tard, répondis-je.

Parce que, à ce moment-là, je venais de remarquer autre chose.

Le jardin de derrière n'était pas entretenu aussi soigneusement que celui de devant. En réalité, il l'était à peine. Presque entièrement laissé à l'abandon. De la pelouse, pour l'essentiel, et elle avait l'air un peu triste et défraîchie. Elle était tondue, mais c'étaient surtout des mauvaises herbes qu'on avait tondues, pas du gazon. Au fond, il y avait une palissade basse en bois, sans peinture ni produit de protection, et dont le panneau central était tombé et reposait par terre.

Quelque chose m'avait attiré l'œil depuis la porte, un vague sentier traversant les mauvaises herbes. Presque imperceptible. Quasi immatériel. Seul le soleil de cette fin d'après-midi le rendait visible. La lumière rasante révélait comme un passage fantomatique, là où l'herbe était légèrement couchée, écrasée et flétrie. Un peu plus brune que le reste de la pelouse. Le chemin, en arc de cercle, menait directement au trou dans la palissade. Il avait été tracé par des pieds, des allées et venues.

J'avançai de deux pas et m'arrêtai de nouveau. Le sol craquait sous mes semelles. Je regardai par terre. Deveraux vint buter contre mon dos.

La deuxième fois que nous nous touchions.

– Quoi ? demanda-t-elle.

Je levai les yeux.

– Chaque chose en son temps, répondis-je.

Et je me remis à marcher.

Le sentier conduisait au-delà des mauvaises herbes, à travers le trou dans la clôture, dans un champ aride et abandonné d'environ cent mètres de large. La voie ferrée passait tout au fond. Sur le bord droit

du champ, au milieu, se trouvaient deux piquets de clôture renversés et, au-delà, une route de terre qui s'étendait d'est en ouest. À l'ouest, me dis-je, vers d'autres entrées d'anciens champs et un accès au prolongement sinueux de Main Street, et à l'est vers la voie ferrée, où elle se terminait.

Des traces de pneus traversaient l'ancien champ de part en part. Elles commençaient au niveau du passage entre les piliers du portail en ruine et, après un grand virage à angle droit, se dirigeaient vers le trou dans la clôture de Chapman. Elles s'achevaient près de l'endroit où je me tenais, en un grand triangle, là où les voitures avaient fait marche arrière et tourné, pour entamer le trajet de retour.

– Elle en a eu marre des vieilles biques, dis-je. Elle se payait leur tête. Parfois elle sortait par-devant et parfois elle sortait par-derrière. Et je parie que parfois les petits amis lui disaient au revoir, faisaient aussitôt le tour du pâté de maisons et revenaient pour la suite.

– Merde, lâcha Deveraux.

– On ne peut pas le lui reprocher. Ni le reprocher aux copains. Ni aux voisines, en fait. Les gens sont comme ils sont.

– Mais du coup leurs témoignages ne présentent aucun intérêt.

– C'est ce qu'elle voulait. Elle ignorait que ça pourrait avoir de l'importance un jour.

– Mais maintenant on n'a plus aucun moyen de connaître ses allées et venues le dernier jour.

Je restai immobile dans le silence et observai les alentours. Rien d'intéressant à voir. Pas d'autres maisons, personne d'autre. Un paysage nu. Le calme absolu.

Puis je me tournai et regardai derrière moi le carré de mauvaises herbes qui passait pour une pelouse.

– Quoi ? demanda de nouveau Deveraux.

– Elle a acheté cette maison il y a trois ans, c'est bien ça ?

– Oui.

– Elle avait vingt-quatre ans à l'époque ?

– Oui.

– C'est courant ? Je veux dire, de posséder un bien immobilier à vingt-quatre ans ?

– Peut-être pas.

– Sans faire d'emprunt ?

– Vraiment pas très courant. Mais quel rapport avec son jardin ?

– Elle n'avait pas la main verte.

– Ce n'est pas un crime.

– Et le propriétaire précédent non plus. Vous le connaissiez ? Ou la connaissiez ?

– Il y a trois ans, j'étais encore dans les marines.

– Ce n'était pas un habitant de longue date, dont vous vous souviendriez ? Disons une troisième vieille bique, pour compléter l'assortiment ?

– Pourquoi cette question ?

– Sans raison. Aucune importance. Mais la personne en question n'aimait pas tondre sa pelouse. Alors on l'a bêchée et remplacée par autre chose.

– Par quoi ?

– Allez jeter un coup d'œil.

Elle revint sur ses pas, traversa le trou dans la palissade, parcourut la moitié du chemin, s'accroupit. Écarta les tiges de mauvaises herbes et enfonça le bout de ses doigts dans la surface en dessous. Elle ratissa, et leva la tête vers moi.

– Du gravier.

Le précédent propriétaire en avait eu assez d'entretenir la pelouse et avait opté pour un décor minéral. Comme un jardin japonais, peut-être, ou comme ceux que les Californiens soucieux d'économiser l'eau commençaient à aménager. Peut-être y avait-il des bacs en terre cuite

ça et là, débordant de fleurs aux couleurs vives. Ou peut-être pas. C'était impossible à déterminer. Mais il était clair que l'ajout de gravier n'avait pas été un franc succès. Pas du tout la panacée pour s'éviter du travail. Il avait été répandu en couche fine. Le sous-sol foisonnait de racines de mauvaises herbes. Ce qui avait dû exiger l'emploi régulier de désherbant.

Janice May Chapman n'avait pas continué les applications d'herbicide. C'était clair. Pas de tuyau d'arrosage dans son garage. Pas d'arrosoir. Le Mississippi rural. Terre agricole. Pluie et soleil. Les mauvaises herbes avaient proliféré comme des folles. Un petit ami avait apporté une tondeuse à essence et les avait taillées. Un gentil garçon plein d'énergie. Un soldat, très probablement. Le genre de type qui rend service aux autres, qui aime que tout soit propre et qui tient tout propre.

– Et donc, vous me dites quoi ? me demanda Deveraux. Qu'elle a été violée ici ?

– Peut-être qu'elle n'a pas été violée.

Deveraux garda le silence.

– Il est possible qu'elle ne l'ait pas été, continuai-je. Réfléchissez. Un après-midi ensoleillé, une intimité totale. Ils sont assis derrière la maison parce qu'ils n'ont pas envie de s'installer sous le porche où les vieilles observeraient leurs moindres mouvements. Ils sont devant la porte, ils se sentent bien, ils passent à l'action.

– Sur la pelouse ?

– Vous ne le feriez pas ?

Elle me regarda droit dans les yeux et répondit :

– Comme vous l'avez fait remarquer au médecin, tout dépendrait avec qui.

Nous passâmes les quelques minutes suivantes à parler d'éraflures. Je refis le test avec mon avant-bras. Je l'enfonçai et ratissai. Je simulai l'ardeur de la passion. J'en ressortis avec plein de taches de chlorophylle et une traînée de boue sèche caillouteuse. Quand

j'essayai la terre, nous aperçûmes tous les deux le même genre de marques rouges que nous avions observées sur le cadavre de Janice May Chapman. Elles étaient superficielles et la peau était déchirée, mais nous convînmes que pour Chapman ç'avait pu être plus long, plus vigoureux, avec plus de poids et de force.

– Il faut qu'on retourne à l'intérieur, dis-je.

Nous trouvâmes la panière à linge sale dans la salle de bains. Elle était rectangulaire, en osier, avec un couvercle. Peinte en blanc. En haut de la pile, une robe d'été courte, à manches courtes et à motif de rayures rouges et blanches très fines. Elle était froissée et chiffonnée à la taille. Elle avait des taches d'herbes en haut du dos. Au-dessous dans la pile, un essuie-main. Et un chemisier blanc.

– Pas de sous-vêtements, fit remarquer Deveraux.

– Bien sûr.

– Le violeur a gardé un trophée.

– Elle n'en portait pas. Son petit ami allait passer.

– On est en mars.

– Quel temps faisait-il ce jour-là ?

– Il faisait doux. Et soleil. C'était une journée agréable.

– Rosemary McClatchy n'a pas été violée, affirmai-je. Et Shawna Lindsay non plus. L'escalade est une chose. Un changement complet de mode opératoire en est une autre.

Deveraux ne répondit pas. Elle sortit de la salle de bains et gagna le couloir, le point central de la petite maison. Elle regarda autour d'elle.

– Qu'est-ce qui m'a échappé ici ? demanda-t-elle. Que devrait-il y avoir qui ne s'y trouve pas ?

– Un objet datant de plus de trois ans. Elle venait bien de quelque part quand elle a emménagé ici, elle aurait dû apporter des objets personnels. Au moins quelques-uns. Des livres, par exemple. Ou des photos. Son fauteuil préféré ou autre.

– On n'est pas très sentimental à vingt-quatre ans.

– On garde des petits trucs.

- Que gardiez-vous à vingt-quatre ans ?
- Je suis différent. Vous êtes différente.
- Qu’êtes-vous en train de me dire ?
- Qu’elle a débarqué ici il y a trois ans, comme ça, sans rien apporter avec elle. Qu’elle a acheté une maison, une voiture et a obtenu un permis de conduire local. Une maison pleine de meubles neufs. Tout ça comptant. Elle n’a pas un père fortuné, sinon il y aurait une photo à côté de la télé dans un cadre en argent. Je veux savoir qui elle était.

Je suivis Deveraux de pièce en pièce pendant qu'elle effectuait sa propre inspection. La peinture sur les murs, pas encore fanée. La causeuse et le fauteuil dans le salon, encore neufs. La télévision récente. Le lecteur de cassettes vidéo sophistiqué. Jusqu'à la batterie de cuisine, aux couteaux et aux fourchettes qui ne présentaient aucune ébréchure ou rayure dues à une utilisation prolongée.

Aucun vêtement dans la penderie ne datait de plus de quelques saisons. Pas de vieille robe de bal de promo emballée dans une housse en plastique. Pas de vieille tenue de pom-pom girl. Pas de photos de famille. De souvenirs. De vieilles lettres. Pas de trophées de softball, pas de boîte à bijoux avec une ballerine cassée sur le couvercle. Pas d'animaux en peluche maltraités conservés depuis l'enfance.

– C'est important ? me demanda Deveraux. C'était juste une victime au hasard, après tout.

– C'est une question sans réponse. Je n'aime pas les questions sans réponse.

– Elle était déjà installée quand je suis revenue en ville. Je n'y ai jamais pensé. Mais bon, les gens vont et viennent tout le temps. On est en Amérique.

– Avez-vous jamais entendu parler de son passé ?

– Jamais.

– Des rumeurs, des hypothèses ?

– Aucune.

– Elle travaillait ?

– Non.

– Elle avait un accent ?

– Du Midwest peut-être. Ou d'un peu plus au sud. Du centre en tout cas. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois.

– Avez-vous relevé les empreintes digitales sur le cadavre ?

– Non. Pourquoi l'aurait-on fait ? On connaissait son identité.

– Vous la connaissiez ?

– C'est trop tard maintenant.

J'acquiesçai. À présent, la peau de Chapman était en train de se détacher de ses doigts comme un vieux gant souple. L'épiderme se ridait et se déchirait comme un sac en papier mouillé.

– Vous avez un kit à empreintes dans la voiture ? demandai-je.

Elle hocha la tête.

– C'est Butler qui s'occupe de relever les empreintes. L'autre adjoint. Il a suivi une formation avec la police de Jackson.

– Vous devriez lui demander de venir. Il peut relever les empreintes dans la maison.

– Elles n'appartiendront pas toutes à Chapman.

– Neuf sur dix seront les siennes. Il devrait commencer par la boîte de tampons.

– Chapman ne sera fichée nulle part. Pourquoi le serait-elle ? C'était une gamine. Elle n'a pas servi dans l'armée et elle n'était pas flic.

– Qui ne tente rien n'a rien.

Deveraux se servit de la radio de sa voiture, garée au milieu du terre-plein. Elle avait des pions à déplacer. Pellegrino devait remplacer Butler au portail de Kelham.

– Dans vingt minutes, m'annonça-t-elle une fois revenue. Je dois y retourner. J'ai du boulot. Vous, vous attendez ici. Mais ne vous

inquiétez pas. Butler fera ça comme il faut. Il est relativement futé.

– Plus que Pellegrino ?

– Tout le monde est plus futé que Pellegrino. Même ma voiture est plus futée que lui.

– Vous voulez dîner avec moi ? lui demandai-je.

– Je dois bosser assez tard, me répondit-elle.

– Tard comment ?

– Vingt et une heures, peut-être.

– Vingt et une heures, ce sera très bien.

– Vous m’invitez ?

– Absolument.

Elle marqua une pause.

– C’est un rendez-vous en somme ?

– Autant voir les choses comme ça. Il n’y a qu’un restaurant en ville. De toute façon, on aurait sans doute fini par manger ensemble.

– OK. Au *dîner* à 21 heures. Merci.

Et elle ajouta :

– Ne vous rasez pas, d’accord ?

– Pourquoi ?

– Vous êtes bien comme ça, me répondit-elle.

Puis elle partit.

J’attendis sous le porche de Janice May Chapman, dans un de ses rocking-chairs. Les vieilles dames m’observaient toutes les deux depuis l’autre côté de la rue. L’adjoint Butler se pointa dans le créneau de vingt minutes qu’on lui avait octroyé. Il conduisait une voiture

semblable à celle de Pellegrino. Il la gara là où Deveraux avait garé la sienne, se déplaça de l'habitacle et longea l'aile pour atteindre le coffre. Il était grand, bien bâti, la vingtaine. Il avait les cheveux longs pour un flic et un visage carré et dense. Au premier abord, il n'avait pas l'air commode. Mais il n'était peut-être pas insupportable.

Il sortit une boîte en plastique noir du coffre et remonta l'allée de Chapman pour me rejoindre. Je me levai et lui tendis la main. C'est toujours mieux d'être poli.

– Jack Reacher, dis-je. Enchanté de vous connaître.

– Geezer Butler.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment.

– Vous jouez de la basse ?

– On ne me l'avait encore jamais faite, celle-là.

– Votre père était fan de Black Sabbath ?

– Ma mère aussi.

– Et vous ?

Il hocha la tête.

– J'ai tous leurs albums.

Je le conduisis à l'intérieur. Il s'arrêta dans le couloir, examina les lieux.

– Le défi consiste à relever les empreintes de la fille et de personne d'autre.

– Pour éviter la confusion ?

Non. Pour éviter qu'un gars de la compagnie Bravo ne déclenche l'alarme. Mieux vaut prévenir que guérir.

– Oui, répondis-je. Pour éviter la confusion.

– Le chef a dit que je devrais commencer par la salle de bains.

– Bonne idée. Brosse à dents, dentifrice, boîte de tampons, les affaires personnelles de ce genre. Ce qui était en boîte ou dans l'emballage de Cellophane du magasin. Personne d'autre n'y aura touché.

Je me tins en retrait pour ne pas le déranger, mais je l'observai assez attentivement. Il était extrêmement compétent. En vingt minutes, il releva vingt empreintes exploitables, toutes en petits ovales bien nets, et toutes appartenant sans conteste à une femme. Nous convînmes que cet échantillon suffisait. Il remballa son équipement et me reconduisit en ville.

Je descendis de la voiture de Butler devant le Bureau du shérif, pris vers le sud jusqu'à l'hôtel et restai sur le trottoir à me débattre avec un dilemme. J'aurais dû acheter une chemise neuve, mais je n'avais pas envie que Deveraux pense que ce dîner était censé être plus qu'un dîner. Ou plutôt, je voulais qu'elle pense que ce dîner représentait plus qu'un dîner, mais je ne voulais pas qu'elle s'aperçoive que j'en avais envie. Je ne voulais pas qu'elle se sente poussée à quoi que ce soit, et je ne voulais pas paraître trop pressé.

Finalement, je décidai qu'une chemise n'était qu'une chemise, traversai Main Street et jetai un coup d'œil aux boutiques. La plupart étaient sur le point de fermer. Il était 17 heures passées. Je trouvai un magasin de vêtements pour hommes trois commerces au sud de mon point de départ. Ça n'avait pas l'air prometteur. Une veste dans une espèce de toile de jean synthétique était exposée en vitrine. Elle scintillait et brillait dans la lumière. On l'aurait crue tricotée avec des déchets atomiques. Mais la seule autre possibilité était la pharmacie, et je ne voulais pas arriver avec un tee-shirt à un dollar. Alors j'entrai et fis un tour pour regarder.

Les rayons débordaient de tas d'autres vêtements taillés dans des tissus douteux, mais aussi de tas de trucs plus simples. Le vieux type derrière la caisse semblait heureux de me laisser fouiner. Il avait un mètre ruban en guise d'écharpe. Comme l'insigne de sa fonction. Comme les médecins portent des stéthoscopes. Il ne disait rien, mais paraissait comprendre que je cherchais des chemises et tantôt fronçait les sourcils, tantôt faisait *tss tss*, souriait et hochait la tête tandis que j'allais de pile en pile, comme s'il m'aidait à m'orienter dans un jeu en me lançant des « tu chauffes » ou « tu gèles ».

Je finis par trouver une chemise blanche à col boutonné en coton épais. Le col et les manches, de taille XXL, correspondaient à peu près à ma carrure. Je la pris, allai à la caisse et demandai :

- Ça irait pour un emploi de bureau ?
- Oui, monsieur, certainement, me répondit le vieux type.
- Est-ce que ça impressionnerait quelqu'un pour un dîner ?
- Je pense qu'il faudrait quelque chose de plus fin, monsieur. Peut-être une chemise en tissu oxford.
- Donc, vous ne diriez pas que celle-ci est habillée ?
- Non, monsieur. Loin de là.
- Très bien, je la prends.

Elle me coûta moins cher que la chemise rose du magasin de la base. Le vieux type l'emballa dans du papier marron qu'il scotcha pour en faire un petit paquet. Je le transportai de l'autre côté de la rue. Je prévoyais de le déposer dans ma chambre. Je gagnai le hall de l'hôtel juste à temps pour voir le propriétaire monter l'escalier quatre à quatre. Il se tourna en entendant la porte, vit que c'était moi et s'arrêta. Il était hors d'haleine.

- Votre oncle vous demande de nouveau au téléphone, me lança-t-il.

Je pris l'appel seul dans le bureau du fond, comme la fois précédente. Garber se montra hésitant dès le début, ce qui me mit mal à l'aise. Pour commencer, il me demanda :

- Comment allez-vous ?
- Je vais bien, répondis-je. Et vous ?
- Comment ça se passe là-bas ?
- Mal.
- Avec le shérif ?
- Non, elle, ça va.
- C'est Elizabeth Deveraux, c'est bien ça ? On se renseigne sur elle.
- Comment ?
- On en parle discrètement avec les marines.
- Pourquoi ?
- Parce qu'on est susceptible de trouver des informations dont vous pourriez vous servir contre elle. Vous pourriez avoir besoin d'un moyen de pression à un moment donné.
- Ne vous donnez pas cette peine. Ce n'est pas elle, le problème.
- Alors, qu'est-ce que c'est ?
- C'est nous. Ou vous. Enfin, peu importe. L'armée, je veux dire. Les gars patrouillent en dehors du périmètre de Kelham et abattent des gens.

- C'est catégoriquement impossible.
- J'ai vu le sang. Et l'épave de la voiture a été nettoyée.
- C'est impossible.
- C'est possible. Et vous devez y mettre un terme. Parce que là, vous avez un gros problème, mais si ça continue, vous risquez de déclencher la Troisième Guerre mondiale.
- Vous devez vous tromper.
- Deux types se sont fait tabasser et un autre est mort. Je ne me trompe pas.
- Mort ?
- Ou « plus en vie ».
- De quelle manière ?
- Il s'est vidé de son sang après avoir reçu une balle dans la cuisse. Il semble qu'on ait vaguement tenté de le rafistoler avec un bandage de premiers soins de GI. Et j'ai trouvé une douille OTAN sur les lieux.
- Ce n'est pas nous. Je le saurais.
- Vous le sauriez ? répétais-je. Ça ne serait pas plutôt moi ? Vous êtes là-haut à établir des plans alors que moi je suis ici à faire des constatations.
- Ce n'est pas légal.
- M'en parlez pas. Dans le pire des cas, c'est une décision politique. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'un acte individuel de rébellion. Vous devez découvrir ce qu'il en est et arrêter ça.
- Comment ? Vous voulez que je choisisse au hasard des officiers supérieurs et que je les accuse d'une énorme violation de la loi ? Peut-être la pire de toute l'histoire militaire américaine ? Je serais derrière les verrous avant le déjeuner et comparais devant le tribunal militaire le lendemain matin.

Je marquai une pause. Inspirai. Demandai :

- Y a-t-il des noms que je ne devrais pas citer sur une ligne non sécurisée ?

– Il y a des noms que vous ne devriez même pas connaître, me répondit-il.

– La situation est en train de nous échapper complètement. C'est de pire en pire. J'ai vu trois avocats aller à Kelham et en revenir. Quelqu'un doit prendre une décision. L'officier en question doit être retiré de la circulation et réaffecté. Tout de suite.

– Ça ne se produira pas. Pas tant que le Kosovo représentera un enjeu important. Ce type pourrait mettre fin à une guerre tout seul et sans aucune aide.

– Il s'agit d'un type sur quatre cents, bon sang !

– Pas si l'on en croit les campagnes politiques pour les élections dans deux ans. Réfléchissez. Il va devenir le ranger solitaire.

– On le mettra à l'ombre à Leavenworth.

– Munro n'est pas de cet avis. Il dit que l'officier en question est probablement innocent.

– Alors, il faut se comporter comme s'il l'était. Il faut en finir avec les avocats et arrêter de patrouiller hors du périmètre.

– Nous ne patrouillons pas hors du périmètre.

Je laissai tomber.

– Autre chose ? demandai-je.

– Oui, une. Et je suis dans l'obligation de le faire. J'espère que vous comprenez.

– Allez-y.

– Vous avez reçu une carte postale de votre frère.

– Où ?

– À votre bureau.

– Et vous l'avez lue ?

– Un officier de l'armée ne peut raisonnablement pas s'attendre à avoir une vie privée.

– Ça aussi, c'est inscrit dans le règlement ? Comme la coupe des cheveux ?

– Vous devez m'expliquer le message.

– Pourquoi ? Que dit-il ?

– La photo au recto représente le centre-ville d'Atlanta. La carte a été envoyée de l'aéroport il y a onze jours. Elle dit : *Je vais à Margrave, une ville au sud d'ici, pour affaires, j'ai entendu dire que Blind Blake est mort là-bas, je te tiendrai au courant.* Et elle est signée Joe, son prénom.

– Je connais le prénom de mon frère.

– Que signifie ce message ?

– C'est un mot personnel.

– Je vous ordonne de me l'expliquer. Excusez-moi, mais je suis obligé de le faire.

– Vous êtes allé à l'école primaire. Vous savez lire.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire ce que ça dit. Il va au sud d'Atlanta dans une ville appelée Margrave.

– Qui était Blind Blake ?

– Un guitariste, d'il y a longtemps. Un guitariste de blues. Une des premières légendes.

– Pourquoi Joe tiendrait-il à vous en informer ?

– Passion commune.

– Que veut-il dire quand il écrit qu'il vous tiendra au courant.

– Il veut dire ce qu'il écrit.

– Vous tenir au courant de quoi ?

– De la légende de Blind Blake, évidemment. S'il est vraiment mort là-bas.

– Quelle importance de savoir où cet homme est mort ?

– Aucune. C'est juste un truc comme ça. Comme on collectionne les cartes de base-ball.

– Alors, c'est vraiment une question de cartes de base-ball ?

– Mais de quoi parlez-vous, bon sang ?

– Est-ce que c'est un code pour autre chose ?

– Un code ? Mais enfin, pourquoi ça en serait un ?

– Vous avez appelé à son bureau aujourd'hui.

– Vous êtes au courant ?

– On a mis en place un mécanisme de surveillance.

– Cette gamine ? La fille de son bureau ?

– Il ne m'est pas permis de parler des détails. Mais je dois savoir pourquoi vous lui avez téléphoné.

– C'est mon frère.

– Mais pourquoi maintenant ? Alliez-vous lui demander quelque chose ?

– Oui. J'allais lui demander ce qu'il faisait. Garder le contact.

– Pourquoi maintenant ? Quelque chose qui se serait passé à Kelham a-t-il suscité votre envie d'obtenir des renseignements ?

– Ça ne vous regarde pas.

– Tout me regarde. Aidez-moi, Reacher.

– Deux filles noires ont été tuées avant Janice May Chapman. Étiez-vous seulement au courant ? Parce que c'est un élément que vous devriez garder à l'esprit si vous pensez à des campagnes politiques. On les a ignorées et on ne s'est réveillés que lorsqu'une Blanche s'est fait tuer.

– Quel rapport y a-t-il avec Joe ?

– J'ai rencontré le frère de la deuxième victime. Ça m'a fait penser à la famille. Voilà tout.

- Joe vous a-t-il parlé d’argent en provenance du Kosovo ?
- Je n’ai pas réussi à le joindre. Il n’était pas à son bureau. Il est en Géorgie.
- Encore à Atlanta ? Ou à Margrave ?
- Je n’en ai aucune idée. La Géorgie est un vaste État.
- OK, dit Garber. Je m’excuse de cette intrusion dans votre vie privée.
- Qui exactement s’inquiète d’argent en provenance du Kosovo ? demandai-je.
- Il ne m’est pas permis de parler de ça, me répondit-il.

Je raccrochai, respirai profondément pendant un petit moment, puis emportai ma chemise neuve à l’étage et la posai sur mon lit. Et me mis à penser au dîner avec Elizabeth Deveraux. Trois heures à patienter et une seule chose à faire avant.

Je sortis de l'hôtel, m'engageai dans la ruelle entre la pharmacie et la quincaillerie, puis ressortis à l'autre bout, entre le bureau de prêt et le Brannan's. Là où le corps de Janice May Chapman avait été retrouvé. Le tas de sable était toujours là, sec, croûteux et friable, légèrement remodelé par le vent. Je le contournai et observai l'activité dans la rue bâtie d'un seul côté. Il ne s'y passait pas grand-chose. Certains bars étaient fermés, parce que la base était fermée. Inutile d'ouvrir sans clients. Simple calcul financier.

Mais le Brannan's était ouvert. Optimisme insolent, ou simple maintien d'une tradition de longue date. J'entrai et n'y trouvai que deux types qui se ressemblaient, occupés à trifouiller dans le casier à boissons. À première vue, des frères. La trentaine, disons deux ans d'écart, comme Joe et moi. Expérimentés, ce qui allait me donner l'avantage. Leur établissement ressemblait à mille autres bars de bases que j'avais vus, à savoir une machine complexe, confinée et destinée à transformer l'ennui en fric. Il était de taille convenable. Sans doute un petit restaurant par le passé, mais les petits restaurants font de grands bars. La déco était peut-être un peu plus réussie qu'ailleurs. Des affiches pour des destinations de voyage : des grandes villes du monde photographiées de nuit décoraient les murs. Pas de sites locaux, ce qui était judicieux. Quand on est coincé six mois dans un coin perdu au milieu de nulle part, on n'a pas envie qu'on vous le rappelle à tout bout de champ.

– Vous avez du café ? demandai-je.

Ils répondirent que non, ce qui ne me surprit pas beaucoup.

– Je m'appelle Jack Reacher, je suis de la police militaire et j'ai rendez-vous pour dîner, bientôt.

Ils ne saisirent pas.

– Ce qui signifie qu'en temps normal, j'aurais eu le temps de traîner ici toute la soirée et de me débrouiller pour vous soutirer des informations au cours de la conversation, mais là, je suis pressé et on va pas échapper à une séance de questions-réponses sans détour, d'accord ?

Ils comprirent le message. Les propriétaires de bars dans les villes où sont implantées des bases font attention à la police militaire. C'est simple comme bonjour de mettre à l'index un établissement local pour une semaine, ou un mois. Voire pour toujours. Ils se présentèrent : Jonathan et Hunter Brannan, frères, héritiers d'une affaire montée par leur grand-mère à l'époque de la voie ferrée. L'aïeule proposait du thé et des gâteaux raffinés, et avait bien gagné sa vie. Leur père avait opté pour le débit de boissons quand les trains avaient cessé de circuler et que la base avait été créée. C'était une paire de gars assez sympathiques. Et lucides. Ils tenaient le meilleur bar de la ville et ne pouvaient donc pas nier qu'ils voyaient passer tout le monde de temps à autre.

– Janice Chapman est venue ici, dis-je. La femme qui a été tuée.

Ils convinrent que oui, elle était venue. Pas de dérobade. Tout le monde venait au Brannan's.

– Chaque fois avec le même mec ces derniers temps ? leur demandai-je.

Ils convinrent que oui, c'était chaque fois le même.

– Qui était-ce ? poursuivis-je.

Hunter Brannan me répondit :

– Il s'appelait Reed. À part ça, j'en sais pas plus sur lui. Mais c'était un gros bonnet. On le sent toujours à la manière dont les autres se comportent.

– C'était un client régulier ?

– Ils le sont tous.

– Il était ici cette nuit-là ?

– C'est une question difficile. On fait salle comble en général.

– Essayez de vous souvenir.

– Je dirais que oui. En début de soirée, au moins. Je ne me rappelle pas l'avoir vu plus tard.

– Quel genre de voiture conduit-il ?

– Un vieux machin. Bleu, je crois.

– Depuis quand vient-il ici ?

– Un an, à peu près. Mais c'est un des mecs qui vont et viennent.

– Comment ça ?

– Ils ont deux ou trois escadrons ici. Les gars vont quelque part, et puis ils reviennent. Un mois sur la base, un mois ailleurs.

– Vous l'avez vu avec d'autres femmes avant ?

Jonathan Brannan répondit :

– Un mec comme ça, c'est toujours bien accompagné.

– Par qui, en particulier ?

– Les plus jolies nanas. Celles qui couchent, j'imagine.

– Noires ou Blanches ?

– Les deux. Il est plutôt du genre égalité des chances.

– Vous vous rappelez les noms ?

– Non, répondit Hunter Brannan. Mais je me souviens avoir été un peu jaloux quelquefois.

Je retournai à l'hôtel. Deux heures avant le dîner. Je passais la première à faire un somme parce que j'étais fatigué et que j'imaginai ne pas redormir de sitôt. Je l'espérais en tout cas. L'espoir fait vivre. Je me réveillai spontanément à 20 heures et déballai ma chemise neuve. Me brossai les dents à l'eau, puis mâchai du chewing-gum. Je pris ensuite une grosse douche, avec plein de savon et plein de shampoing.

J'enfilai ma chemise neuve et roulai les manches au-dessus des coudes. Comme elle était étroite aux épaules, je laissai les deux boutons du haut ouverts. Je rentrai les pans dans mon pantalon, mis mes chaussures, puis les fis briller l'une après l'autre en les frottant sur l'arrière de mes mollets.

Et me regardai dans la glace.

J'avais vraiment tout du gars qui veut s'envoyer en l'air. Et c'était le cas. Je n'y pouvais rien.

Je jetai ma vieille chemise à la poubelle, quittai ma chambre, descendis l'escalier et sortis dans la rue obscure. Une voix venue de l'ombre derrière moi me lança :

– Re-bonjour, soldat.

De l'autre côté de la rue, face à moi, trois pick-up étaient garés le long du trottoir. J'en reconnus deux, mais pas le dernier. Toutes les portières étaient ouvertes. Des jambes se balançaient. Des cigarettes rougeoyaient. De la fumée était balayée par le vent. Je fis un pas à gauche, demi-tour, et aperçus le mâle alpha. Le cousin McKinney. Son visage était encore amoché. Il se tenait sous l'une des lampes foutues de l'hôtel. Bras le long du corps, mains éloignées des hanches, pouces écartés des autres doigts. Il était prêt, et gonflé à bloc.

De l'autre côté de la rue, cinq types descendirent des pick-up. Et avancèrent vers moi. Il y avait le mâle alpha et son acolyte buveur de bière au saut du lit, le motard au dos mal en point et deux autres gars que je ne connaissais pas encore. Ils se ressemblaient tous. Même région, même famille, ou les deux.

Je restai sur le trottoir. Avec six types, je ne voulais pas être pris à revers. Je voulais avoir un mur derrière moi. Le mâle alpha passa du trottoir au caniveau et rejoignit les autres en se plaçant sur l'aile droite d'un arc à six hommes bien net. Ils restaient dans la rue, à deux ou trois mètres de moi. Hors de portée, mais je sentais leur odeur. Ils avaient la posture du gorille, bras, jambes et pouces. Comme des bandits armés, mais sans armes.

– Six ? leur lançai-je. C'est tout ?

Pas de réponse.

– Faible augmentation des effectifs, non ? J'espérais quelque chose d'un peu plus radical. Genre la différence entre une compagnie aéroportée et une division blindée. On ne devait pas voir les choses de la même manière. Je dois dire que je suis un peu déçu.

Pas de réponse.

– Bref, les gars, je suis désolé, mais j’ai rendez-vous pour dîner.

Ils avancèrent tous d’un pas, se rapprochant les uns des autres, et de moi. Six visages pâles, jaunâtres dans le peu de lumière qu’il y avait.

– Je porte une chemise toute neuve, repris-je.

Pas de réponse.

Règle élémentaire face à six adversaires : être rapide. On doit passer le strict minimum de temps avec chacun. Ce qui implique de frapper chaque individu une seule fois. Parce que c’est le minimum. On ne peut pas frapper moins d’une fois.

Je me repassai mon plan d’action dans la tête. Je pensais commencer au milieu. Un deux trois, *paf paf paf*. Le troisième coup serait le plus difficile. Le troisième type bougerait. Les deux premiers non. Ils seraient cloués sur place. Choc et surprise. Ils tomberaient sans problème. Mais le troisième réagirait quand son tour viendrait. Et de manière imprévisible. Il pourrait avoir à l’esprit un plan cohérent, mais il ne serait pas encore en mouvement. Il sautillerait encore sous l’effet d’un réflexe de panique incontrôlé.

Alors j’étais prêt à louter le troisième. M’attaquer directement au quatrième ? Le troisième partirait peut-être en courant. C’est sûr, l’un d’eux s’enfuirait. Je n’ai jamais vu une bande rester groupée une fois que les premiers crânes ont percuté le trottoir.

– Les gars, s’il vous plaît, je viens de prendre une douche, dis-je.

Il n’y eut pas de réponse, comme je l’avais prévu en mon for intérieur. Ils avancèrent encore, comme je m’y attendais. Alors je les rejoignis à mi-chemin, ce qui me semblait poli. Je fis deux grandes enjambées, la seconde en prenant appui sur la bordure du trottoir, soit cent dix kilos de masse en mouvement, puis je cognai le troisième gars en arrivant par la gauche avec un direct du droit à lui faire sauter les dents s’il en avait eu. En l’occurrence, le coup lui fit basculer la tête en arrière et lui changea la colonne vertébrale et les épaules en gelée. Il fut aussitôt hors de combat et hors de ma vue, parce qu’à ce moment-là je sautais déjà à gauche et me servais de mon coude gauche comme d’une faux pour atteindre le second type sur l’arête du nez, à l’horizontale – coup énorme et plein d’énergie parce que armé depuis la taille, et plein de puissance du fait qu’en gros je lui tombais dessus. Du sang gicla, je pris appui sur mon pied, inversai mon élan et me servis du même coude, mais cette fois vers l’arrière contre un type que je sentais derrière moi. L’impact me permit de déterminer qu’il se

dérobait et que je l'avais atteint à l'oreille. Je pris donc note qu'il pourrait requérir plus d'attention par la suite, bondis de nouveau en avant, modifiai mon angle d'attaque en frappant le quatrième gars en plein entrejambe. Craquement satisfaisant, os et chair, qui le plia en deux et lui fit perdre ses appuis.

Trois secondes, trois au tapis, pas la peine de compter jusqu'à huit.

Personne ne s'enfuyait.

Une autre note pour plus tard : les hooligans du Mississippi sont faits d'un bois plus coriace que les autres. Ou alors ce sont juste de gros abrutis.

Le cinquième parvint à me gratter l'épaule. Une espèce de tentative de coup de poing ou alors il visait un étranglement. Peut-être espérait-il m'immobiliser pendant que le sixième me flanquerait des coups. Quoi qu'il en soit, ses ambitions furent grandement déçues. J'explosai sur lui en reculant, tout mon corps en mouvement, le torse en torsion, le coude fouettant en arrière. Je l'atteignis au menton, profitai du rebond pour foncer en avant encore une fois, à la recherche du seul rescapé. Le sixième type. Il se prit le talon dans le bord du trottoir, ses bras se levèrent à la manière d'un épouvantail, ce que je pris comme une invitation à lui balancer un coup de poing dans la poitrine, pile dans le plexus solaire, et j'eus l'impression de le brancher dans une prise de courant. Il sautilla, dansa, et s'effondra par terre.

Celui que j'avais atteint à l'oreille la tripotait comme si elle était en train de tomber. Il avait les yeux fermés, ce qui ne rendait pas le combat très équitable, mais ce sont mes préférés. Je me mis en position et lui décochai un crochet du gauche au menton.

Il s'écroula comme une marionnette qu'on lâche.

Je soufflai.

Six sur six.

Point final.

Je toussai deux fois, et crachai par terre. Puis je me dirigeai vers le nord d'un bon pas. L'horloge dans ma tête indiquait déjà 21 heures passées d'une minute.

Je poussai la porte du *diner* où je ne vis que la serveuse et le vieux couple du Toussaint's. Les hôteliers semblaient en être à peu près à mi-parcours de leur marathon nocturne. La femme tenait un livre, l'homme un journal. Deveraux n'était pas encore arrivée.

J'informai la serveuse que j'attendais quelqu'un. Je lui demandai une table pour quatre. Je me disais qu'une table pour deux serait exigüe pour un long rendez-vous. Elle m'installa près de l'entrée et je me dirigeai vers les toilettes.

Je me rinçai le visage, me lavai les mains, les avant-bras et les coudes à l'eau chaude et au savon. Passai mes doigts humides dans mes cheveux. Pris une inspiration, et expirai. L'adrénaline est une saloperie. Elle ne sait pas quand se retirer. Je battis des mains, roulai les épaules. Jetai un coup d'œil dans la glace. Les cheveux, ça allait. Et mon visage était propre.

Il y avait du sang sur ma chemise.

Sur la poche. Et au-dessus. Et en dessous. Pas beaucoup, mais il y en avait. Une courbe nette de gouttelettes en forme de virgule. Comme si on m'en avait lancé un jet. Ou que j'avais marché sous la bruine. Ce qui était le cas. Le second type. Je l'avais frappé sur l'arête du nez. Le sang avait jailli comme une chasse d'eau qu'on tire.

Je me dis « merde », doucement, à moi-même.

Mon autre chemise était à la poubelle dans ma chambre.

Les magasins étaient tous fermés.

Je m'approchai du lavabo et me regardai de nouveau dans la glace. Les gouttelettes étaient déjà en train de sécher. Elles viraient au marron. Peut-être qu'elles finiraient par avoir l'air voulues. Comme une sorte de logo. Ou de motif. Comme un élément de tissu à

arabesques. J'avais vu des choses de ce genre. Je ne savais pas trop comment ça s'appelait. Du cachemire ?

J'inspirai, expirai.

Rien à faire.

Je regagnai la salle juste au moment où Deveraux passait la porte.

Elle n'était pas en uniforme. Elle s'était changée. Elle portait un chemisier en soie argentée et une jupe noire qui descendait aux genoux. Des chaussures à talons hauts. Un collier en argent. Le chemisier était fin, court, près du corps. Ouvert en haut. La jupe mettait sa taille en valeur. J'aurais pu en faire le tour avec les mains. Elle avait les jambes nues. Minces. Longues. Ses cheveux étaient encore humides de la douche. Ils lui tombaient sur les épaules. S'étaient dans son dos. Pas de queue-de-cheval. Pas d'élastique. Elle souriait. Ses yeux extraordinaires souriaient aussi.

Je la conduisis à notre table et nous nous assîmes l'un en face de l'autre. Elle était petite et mince. Elle portait du parfum. Quelque chose de léger et de subtil. J'aimais.

– Désolée d'être en retard, dit-elle.

– Pas de problème.

– Vous avez une tache de sang sur votre chemise.

– Du sang, vraiment ?

– D'où vient-elle ?

– De la rue en face de l'hôtel. Il y a un magasin.

– Pas la chemise. La tache. Et vous ne vous êtes pas coupé en vous rasant.

– Vous m'avez demandé de ne pas me raser.

– Je sais. Je vous aime bien comme ça.

- Vous êtes très bien aussi.
- Merci. J’ai décidé de finir tôt. Je suis rentrée pour me changer.
- Je vois ça.
- Je vis à l’hôtel.
- Je sais.
- Chambre n° 17.
- Je sais.
- Qui a un balcon avec vue sur la rue.
- Vous avez vu ?
- Tout.
- Alors je suis surpris que vous n’ayez pas annulé le rendez-vous.
- Parce que c’est un rendez-vous ?
- Un dîner.
- Vous ne les avez pas laissés vous frapper en premier.
- Je ne serais pas ici si je l’avais fait.
- C’est vrai, dit-elle. Vous vous en êtes plutôt bien sorti.
- Merci.
- Mais vous explosez mon budget. J’ai donné des heures sup’ à Pellegrino et à Butler pour me débarrasser d’eux. Je voulais qu’ils soient partis avant que le couple de l’hôtel ait fini de dîner. Les électeurs n’aiment pas le grabuge.

La serveuse arriva. Elle n’apportait pas de menus. Deveraux prenait ses trois repas ici depuis deux ans. Elle le connaissait. Elle commanda le cheeseburger. Moi aussi, avec du café comme boisson. La serveuse nota, puis s’éloigna.

- Vous avez pris le cheeseburger hier, dis-je à Deveraux.
- Je le prends tous les jours.

– Vraiment ?

Elle fit oui de la tête.

– Je mange et fais la même chose tous les jours.

– Comment arrivez-vous à rester mince ?

– Dépenses d'énergie mentale. Je suis très anxieuse.

– Pourquoi ?

– Là, tout de suite, à cause d'un type d'Oxford dans le Mississippi. Celui qui s'est pris une balle dans la cuisse. Le médecin est venu au bureau m'apporter ses effets personnels. Il y avait un portefeuille et un carnet. Il était journaliste.

– Pour un grand journal ?

– Non, en free-lance. Il devait avoir du mal à s'en sortir. Sa dernière carte de presse datait de deux ans. Mais Oxford compte quelques journaux locaux. Il essayait sans doute de vendre un papier à l'un d'entre eux.

– Il y a une école à Oxford, non ?

Elle acquiesça de nouveau.

– Ole Miss. À peu près aussi radicale que cet État peut l'être.

– Pourquoi ce type est-il venu ici ?

– J'aurais aimé avoir l'occasion de le lui demander. Il aurait pu détenir des informations qui m'auraient été utiles.

La serveuse revint avec mon café et un verre d'eau pour Deveraux. Derrière moi, j'entendis le vieux type de l'hôtel grogner et tourner une page de son journal.

– Mon commandant nie toujours qu'il y a des bidasses en dehors du périmètre de la base, dis-je.

– Et ça vous fait quelle impression ?

– Je ne sais pas. S'il me ment, ce sera la première fois.

– Peut-être que quelqu'un lui ment.

- Tant de cynisme chez une si jeune personne...
- Mais vous ne croyez pas ?
- C'est plus que probable.
- Et ça, ça vous fait quelle impression ?
- Vous êtes psychiatre maintenant ou quoi ?

Elle sourit.

– Ça m'intéresse, c'est tout. Parce que je suis passée par là. Est-ce que ça vous met en colère ?

– Je ne me mets jamais en colère. Je suis du genre très calme.

– Vous aviez l'air en colère il y a vingt minutes. Contre la famille McKinney.

– C'était juste un problème technique. Espace et temps. Je ne voulais pas être en retard pour le dîner. Je n'étais pas en colère, en réalité. Enfin, du moins au début. J'ai été un peu agacé ensuite. Vous savez, mentalement. Non parce que, quand ils étaient quatre, je leur ai donné l'occasion de revenir en nombre. Et qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont ajouté deux types. C'est tout. Ils se sont pointés à six au total. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un manque de respect délibéré.

– Je pense que la plupart des gens considéreraient un six contre un plutôt respectueux.

– Mais je les avais avertis. Je leur avais dit qu'ils avaient besoin d'être plus nombreux. J'ai essayé d'être correct. Mais ils ne m'ont pas écouté. C'est comme de parler avec le Pentagone.

– À propos, comment ça se passe ?

– Mal. Ils sont aussi nuls que les McKinney.

– Vous êtes inquiet ?

– Certains le sont.

– Ils devraient. L'armée va changer.

– Les marines aussi, alors.

Elle sourit.

– Un peu, peut-être. Pas tant que ça. La grosse cible, c'est l'armée. Et la plus facile. Parce qu'on s'y ennuie. Pas dans les marines.

– Vous croyez ?

– Oh allez, dit-elle. On est glamour. On a des super uniformes. On fait des super exercices en rangs serrés. Des super enterrements. Vous savez pourquoi on fait tout ça ? Parce que les marines sont très bons en relations publiques. Et bien conseillés. Nos consultants sont meilleurs que les vôtres, pour tout dire. Voilà ce que je dis, moi. Ça se résume à ça. Alors vous perdrez beaucoup, et nous très peu.

– Vous avez des consultants ?

– Et des lobbyistes. Pas vous ?

– Je ne crois pas.

Je pensai à mon vieux pote Stan Lowrey et à ses petites annonces. La serveuse nous apporta nos plats. Comme la veille. Deux gros cheeseburgers, et deux grosses rations de frites emmêlées. J'avais pris la même chose à midi. Je ne m'en étais pas souvenu. Mais j'avais faim. Alors je mangeai. Et regardai manger Deveraux. Je venais en quelque sorte de franchir un seuil. Ça doit vouloir dire quelque chose quand on supporte de regarder quelqu'un manger.

Elle mâcha, avala et me demanda :

– Bref, qu'est-ce que votre commandant vous a dit d'autre ?

– Qu'il se renseigne sur vous.

Elle s'arrêta.

– Pourquoi ferait-il ça ?

– Pour me fournir des armes à utiliser contre vous.

Elle sourit.

– J'ai bien peur qu'il n'y ait pas grand-chose à savoir. J'étais un bon petit marine. Mais vous ne voyez pas ? Ils me donnent eux-mêmes des preuves. Plus ils sont désespérés, plus j'ai la certitude qu'un type de Kelham est mouillé.

Elle reprit son repas.

– Mon commandant m’a aussi questionné sur mon courrier.

– Ils lisent vos lettres ?

– Une carte postale de mon frère.

– Pourquoi ?

– Ils doivent penser que ça pourrait être utile.

– Ils ont raison ?

– Pas du tout. Ce n’était rien.

– Ils sont vraiment désespérés, non ?

– Mon commandant n’a pas arrêté de s’excuser.

– Il le fallait.

– Il m’a demandé si le texte de la carte était codé. Mais je crois que c’est lui qui utilisait un code. Et depuis le départ. Tout au début, il a perdu dix minutes à me faire la leçon à cause de ma coupe de cheveux. Ça ne lui ressemble pas, ce qui me semble être la clé dans cette affaire. Il me fait comprendre que ça ne lui ressemble pas. Il me laisse comprendre qu’il n’est au courant de rien, obéissant aux ordres, et qu’il fait quelque chose qu’il n’approuve pas.

– Sympa de sa part, de vous refourguer ses problèmes. Il aurait pu envoyer quelqu’un d’autre.

– Aurait-il vraiment pu ? Peut-être que toute cette affaire était un contrat global, de A à Z, venu d’en haut. Comme quand le patron choisit son équipe. Munro et moi. Peut-être qu’ils se préparent à diminuer le cheptel et qu’on nous fait passer un test de probité.

– Munro m’a dit qu’il vous connaît de réputation.

Je hochai la tête.

– On ne s’est jamais rencontrés.

– C’est dangereux d’avoir une réputation dans des moments comme celui-ci.

Je gardai le silence.

– Si je demandais à mes vieux potes de se renseigner sur vous, que trouveraient-ils ? demanda-t-elle.

– Tout n'est pas joli joli.

– Alors, c'est le moment de la revanche. Quelqu'un a tout à y gagner. Soit on vous rétrograde, soit on se débarrasse de vous. Vous avez un ennemi quelque part ? Vous avez une idée de qui il s'agit ?

– Non, répondis-je.

Nous mangeâmes en silence pendant un moment, puis nous finîmes. Assiettes nettoyées. Viande, pain, fromage, pommes de terre, nous avions tout englouti. J'avais le ventre plein. Deveraux faisait la moitié de mon gabarit. Ou moins. Je ne comprenais pas comment elle se débrouillait.

– Parlez-moi de votre frère, reprit-elle.

– Je préférerais parler de vous.

– Moi ? Il n'y a rien à en dire. Carter Crossing, les marines, de nouveau Carter Crossing. Ma vie, en résumé. Pas de sœur, pas de frère. Combien en avez-vous ?

– Juste un.

– Plus vieux ou plus jeune ?

– Plus âgé de deux ans. Né très loin dans le Pacifique. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

– Il est comme vous ?

– On est deux versions possibles de la même personne. On se ressemble physiquement. Il est plus intelligent que moi. Je suis plus doué pour l'action. Il est plus cérébral, je suis plus physique. Il était sage et j'étais insupportable, d'après nos parents. Voilà.

– Que fait-il dans la vie ?

Je marquai une pause.

– Je ne peux pas vous le dire.

– Son métier est classé secret ?

– Pas vraiment. Mais ça pourrait vous donner un indice pour découvrir un des sujets de préoccupation de l'armée ici.

Elle sourit. C'était une femme très tolérante.

– On prend de la tarte ? demanda-t-elle.

Nous commandâmes deux tartes à la pêche, la même que celle que j'avais mangée la veille. Et du café, pour nous deux, ce qui était bon signe. Elle ne craignait pas de veiller tard. Peut-être qu'elle l'avait prévu. Le vieux couple d'hôteliers se leva pour partir alors que la serveuse était encore dans la cuisine. Ils s'arrêtèrent à notre table. Pas de véritable conversation. Juste beaucoup de hochements de tête et de sourires. Ils étaient bien décidés à se montrer polis. Simple stratégie commerciale. Deveraux était leur gagne-pain, et j'étais temporairement la cerise sur le gâteau.

L'horloge dans ma tête sonna 22 heures. Les tartes arrivèrent, et le café aussi. J'y prêtai peu d'attention. Je passai le plus clair du temps à regarder le troisième bouton du chemisier de Deveraux. Je l'avais remarqué avant. C'était le premier boutonné. Ce serait donc le premier à défaire. C'était un petit machin en nacre, argenté. Dessous, il y avait de la peau, ni pâle ni mate, et fortement tridimensionnelle. De gauche à droite, sa courbure s'avavançait vers moi, puis s'éloignait, puis saillait de nouveau. Elle se soulevait et retombait avec la respiration.

La serveuse arriva et me proposa de me resservir du café. Pour la première fois de ma vie peut-être, je déclinai. Deveraux refusa aussi. La serveuse posa l'addition sur la table, à l'envers, de mon côté. Je la retournai. Pas mal. On pouvait encore bien manger avec une paye de soldat, en 1997. Je laissai des billets dessus, regardai Deveraux et lui dis :

– Je peux vous reconduire ?

– Je commençais à croire que vous ne me le demanderiez jamais.

Pellegrino et Butler avaient fait leur boulot. Ils avaient gagné leurs heures supplémentaires. Les garçons McKinney étaient partis. Main Street était silencieuse et complètement déserte. La lune s'était levée et l'air était doux. Deveraux était plus grande avec ses talons. Nous marchions côte à côte, assez près pour que je puisse entendre le murmure de la soie sur sa peau et sentir l'effluve de son parfum.

Nous arrivâmes à l'hôtel, montâmes les marches usées, traversâmes le porche. Je lui tins la porte. Le vieux travaillait derrière le comptoir. Nous lui fîmes un signe de tête pour lui souhaiter une bonne nuit et nous dirigeâmes vers l'escalier. En haut, Deveraux s'arrêta.

– Eh bien, bonne nuit monsieur Reacher, et merci encore pour votre compagnie au dîner.

Le message était clair.

Je restai planté là.

Elle traversa le couloir.

Sortit sa clé.

La glissa dans la serrure de la chambre n° 17.

Ouvrit la porte.

Puis elle la referma bruyamment, revint vers moi sur la pointe des pieds, posa une main sur mon épaule. Approcha les lèvres près de mon oreille et me murmura :

– C'était pour le vieux en bas. Il faut que je pense à ma réputation. Il ne faut pas choquer les électeurs.

Je soufflai.

Je lui pris la main et nous gagnâmes ma chambre.

Nous avions tous les deux trente-six ans. Nous étions adultes. Pas adolescents. Nous ne nous précipitâmes pas. Nous ne fûmes pas maladroits non plus. Nous profitâmes du moment, et quel moment ! Peut-être le meilleur que j'aie connu.

Nous nous embrassâmes dès que ma porte fut fermée. Ses lèvres étaient fraîches et humides. Ses dents petites. Sa langue agile. Ce fut un super baiser. J'avais une main dans ses cheveux, et l'autre sur ses reins. Elle se pressait fort contre moi, et se trémoussait. Elle avait les yeux ouverts. Moi aussi. Nous fîmes durer ce premier baiser des minutes entières. Cinq, peut-être dix. Nous étions patients. Nous y allions lentement. Nous étions doués pour ça. À mon avis, nous avions tous les deux conscience que la première fois ne se produit qu'une fois. Et nous voulions la savourer, tous les deux.

Nous finîmes par faire une pause, pour reprendre notre souffle. J'enlevai ma chemise. Je ne voulais pas du sang McKinney entre nous. J'ai une grosse cicatrice due à une blessure par éclat d'obus en bas du torse. Elle ressemble à une pieuvre pâle qui glisse hors de ma ceinture. De vilains points de suture blancs. En général, ça suscite des commentaires. Deveraux la remarqua et l'ignora. Elle passa à la suite. Elle était marine. Elle avait vu pire. Elle posa les doigts sur le bouton du haut de son chemisier.

– Non, je le fais, dis-je.

Elle sourit, me demanda :

– C'est ton truc ? Tu aimes déshabiller les femmes ?

– Plus que tout au monde. Et j'observe ce bouton depuis 21 h 15.

– Vingt et une heures dix. J'ai noté la chronologie des événements. Je suis flic.

Je lui pris la main gauche et l'écartai, paume en l'air. Elle la laissa là, patiente. Je déboutonnai la manche de son chemisier. Je fis de même pour la droite. La soie glissa le long de ses poignets délicats. Elle posa les mains sur ma poitrine. Les passa derrière ma tête. Nous nous embrassâmes de nouveau, cinq minutes entières. Deuxième

baiser génial. Mieux que le premier.

Nous marquâmes de nouveau une pause, pour reprendre notre souffle, et je m'attaquai au bouton de devant. Comme tous les autres il était petit. Et récalcitrant. J'ai de gros doigts. Mais je réussis. Le bouton se défit, sous la pression de sa poitrine bien galbée. Je passai au quatrième. Puis au cinquième. Je libérai la soie de la ceinture de sa jupe, tout autour de sa taille, petit à petit, lentement, avec soin. Elle me regardait, et sourit pendant toute l'opération. Son chemisier s'ouvrit. Elle portait un soutien-gorge. Un petit truc noir avec de la dentelle, et de fines bretelles. Il lui couvrait à peine les mamelons. Ses seins étaient sensationnels.

Je fis glisser le chemisier sur ses épaules, il émit un bruissement et tomba en parachute sur le sol derrière elle. Son parfum m'enveloppa. Nous nous embrassâmes encore, un long baiser intense. Je pressai mes lèvres sur la courbe gracieuse de son cou. Sa colonne vertébrale formait un sillon. La lanière de son soutien-gorge l'enjambait comme un petit pont. Elle pencha la tête en arrière et sa chevelure se répandit tout autour d'elle. Je l'embrassai dans le cou.

– Tes chaussures, maintenant, dit-elle, sa gorge bourdonnant contre mes lèvres.

Elle me retourna, me poussa en arrière, m'assit sur le bord du lit. S'agenouilla devant moi. Délaça ma chaussure droite, puis la gauche. Me déchaussa. Passa les pouces en haut de mes chaussettes et me les enleva.

– Magasin de l'armée, c'est sûr, dit-elle.

– Moins d'un dollar. J'ai pas pu résister.

Nous nous relevâmes et nous embrassâmes encore. À ce moment-là de ma vie, j'avais déjà embrassé cent filles, mais j'étais prêt à admettre que Deveraux était la plus belle de toutes. Elle était spectaculaire. Elle bougeait, tremblait, frémissait. Elle était forte, mais douce. Passionnée sans être agressive. Avidé sans être exigeante. L'horloge dans ma tête prit une pause. Nous avions tout le temps et nous allions tirer parti de chaque minute.

Elle glissa les doigts sous ma ceinture. Tira un peu dessus. Défit le bouton, avec un doigt, un pouce. Nous continuâmes de nous embrasser. Elle passa au curseur de la fermeture Éclair et ouvrit ma braguette, doucement, doucement, main délicate, pouce soigné, doigt précis. Elle posa les paumes à plat sur mes omoplates et les fit glisser

côte à côte, chaudes, sèches, douces, puis elle descendit, lentement, jusqu'à ma taille, puis plus bas encore. Elle passa le bout des doigts sous ma ceinture desserrée et écarta les pans de mon jean. Ses mains coulèrent vers mes hanches et en poussant en arrière, vers le bas, elle fit glisser mon pantalon sur mes cuisses. Nous nous embrassions toujours.

Nous marquâmes un temps d'arrêt, elle me retourna et me rassit. M'enleva mon pantalon et le jeta par terre sur son chemisier. Me laissa sur le lit, recula d'un pas, écarta les bras et me demanda :

– Dis-moi quoi enlever ensuite.

– Je peux choisir ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête :

– C'est toi qui décides.

Je souris. Un sacré choix. Soutien-gorge, jupe, chaussures. Je me dis qu'elle pourrait garder ses chaussures. Un petit moment en tout cas. Peut-être toute la nuit.

– Jupe, dis-je.

Elle y consentit. Il y avait un bouton et une fermeture Éclair sur le côté. Elle défit le bouton, puis la fermeture, doucement, un centimètre, deux centimètres, trois, quatre. J'entendis distinctement le crissement léger dans le silence. La jupe tomba, elle posa un pied à côté, puis l'autre. Elle avait de longues jambes lisses et musclées. Elle portait une petite culotte noire. Minuscule. Juste un brin de tissu noir.

Soutien-gorge, culotte, chaussures. J'étais toujours assis sur le lit. Elle grimpa sur mes genoux. J'écartai ses cheveux et lui embrassai l'oreille. J'en suivis les contours avec la langue. Je sentis sa joue contre la mienne. Je sentis son sourire. Je posai les lèvres sur sa bouche, elle posa les siennes sur mon oreille. Nous passâmes vingt minutes à découvrir chaque courbe au-dessus de nos cous.

Puis nous descendîmes.

Je dégrafai son soutien-gorge. Il tomba, léger. J'inclinai la tête. Elle pencha la sienne en arrière, se cambra en m'offrant ses seins. Ils étaient fermes, ronds et doux. Ses mamelons étaient sensibles. Elle gémit un peu. Moi aussi. Elle bougea et m'embrassa le torse. Je la soulevai, la couchai sur le lit. Puis elle me fit rouler sur le dos. Vingt

minutes incroyables, passées à se découvrir au-dessus de la ceinture.

Puis nous descendîmes.

J'étais allongé. Elle s'agenouilla au-dessus de moi et fit glisser mon caleçon. Elle sourit. Moi aussi. Dix incroyables minutes plus tard, nous échangeâmes nos places. Sa culotte tomba en bas de ses hanches, puis elle leva les genoux pour me laisser finir le travail. J'enfouis mon visage entre ses cuisses. Elle était humide et douce. Elle frétila, sans inhibition. Elle tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, tortilla les épaules et s'enfonça dans le matelas. Elle me passa la main dans les cheveux.

Puis le moment arriva. Nous commençâmes tendrement. Longuement et doucement, longuement et doucement. Profondément et tranquillement. Elle rougissait et haletait. Moi aussi. Longuement et doucement.

Puis plus vite et plus fort.

Déjà nous haletions.

Plus vite, plus fort, plus vite, plus fort.

Haletants.

– Attends, me demanda-t-elle.

– Quoi ?

– Attends, attends. Pas maintenant. Pas encore. Ralentis.

Longuement et lentement, longuement et lentement.

En respirant à fond.

Haletants.

– OK, dit-elle. OK. Maintenant. Maintenant !

Plus vite et plus fort.

Plus vite, plus fort, plus vite, plus fort.

La pièce se mit à trembler.

Imperceptiblement au début, en une sorte de secousse légère et

continue, comme l'onde de choc d'un séisme lointain. La porte-fenêtre trembla sur son châssis. Un verre tinta sur la tablette de la salle de bains. Le parquet trépida. La porte du couloir grinça et tressauta. Mes chaussures sautillèrent et se déplacèrent. La tête de lit frappa le mur. Le parquet s'ébranla. Les murs retentirent. Les pièces de monnaie dans la poche de mon pantalon cliquetèrent. Le lit, secoué, tressaillit et avança par petites secousses sur le parquet vibrant.

Le train de minuit était parti et nous aussi.

Après, nous restâmes côte à côte, baignés de sueur, nus, à respirer bruyamment, main dans la main. Je fixai le plafond du regard.

– Ça faisait deux ans que j'avais envie de faire ça. Ce foutu train. Autant en profiter, dit-elle.

– Si jamais j'achète une maison, ce sera près d'une voie ferrée. Ça fait pas un pli.

Elle changea de position pour se blottir contre moi. Je l'enlaçai. Nous restâmes allongés, épuisés, satisfaits. J'entendis Blind Blake dans ma tête. Un jour j'avais écouté une cassette avec toutes ses chansons, enregistrée à partir d'un vieux 78 tours amoché, le grondement et le grattement absurdes de la vieille surface en gomme-laque couvrant presque sa voix douce et mélancolique et sa guitare agile au fur et à mesure qu'elles retrouvaient les rythmes de la voie ferrée. Un aveugle. Aveugle de naissance. Il n'avait jamais vu de train. Mais il en avait entendu plein. C'était clair.

Deveraux me demanda à quoi je pensais et je le lui dis.

– C'est le type dont parlait mon frère dans sa carte.

– Tu es toujours en colère ?

– Je suis triste.

– Pourquoi ?

– Cette mission était une erreur. Ils n'auraient pas dû me mettre à l'extérieur. Pas pour ce genre d'affaire. Du coup, quand je pense à eux, je pense « eux ». Et plus « nous ».

Plus tard, nous eûmes une conversation alanguie pour décider si elle devait retourner dans sa chambre. Le qu'en dira-t-on. Les électeurs. Je lui dis que le vieux type était venu me chercher à l'étage quand Garber avait téléphoné. Il avait attentivement regardé dans la pièce. Elle répliqua que si ça se produisait de nouveau, je pourrais le faire patienter une seconde, le temps qu'elle se cache dans la salle de bains. Elle ajouta qu'ils frappaient rarement à sa porte. Et si par hasard ils le faisaient ce matin-là et n'obtenaient pas de réponse, ils la supposeraient partie sur le terrain. Ce qui serait parfaitement plausible. Elle ne manquait pas de boulot, après tout.

Puis elle dit :

– Peut-être que Janice Chapman faisait exactement ce qu'on vient de faire. Je veux dire, les égratignures du gravier en plus. Avec son copain, peu importe son identité. Dans le jardin de derrière, à minuit. Sous les étoiles. La voie ferrée est assez proche. Ça doit être incroyable en extérieur.

– Sûrement. J'étais juste à côté de la voie à minuit hier. On a l'impression que c'est la fin du monde.

– Le timing correspondrait ? Avec les cicatrices ?

– Si elle a eu des rapports sexuels à minuit, elle a été tuée vers 4 heures du matin. À quelle heure on l'a trouvée ?

– À 22 heures. C'est-à-dire dix-huit heures après sa mort. J'imagine que le corps aurait commencé à se décomposer à ce moment-là.

– Probablement. Mais les cadavres exsangues peuvent être trompeurs. Ç'aurait été assez difficile à déterminer. Et le médecin de votre département n'est pas vraiment Sherlock Holmes.

– Alors, c'est possible ?

– Il faudra expliquer pourquoi elle a enfilé une jolie robe et des collants entre minuit et quatre heures du matin.

Nous y réfléchîmes un petit moment. Puis nous nous abandonnâmes à l'inertie. Nous ne parlâmes plus ni de robes ni de collants, ni d'électeurs, de chambres ou de qu'en dira-t-on, et nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre, au-dessus des couvertures, nus, dans le silence de la nuit du Mississippi.

Quatre heures plus tard, j'étais de nouveau réveillé et confirmai une de mes plus vieilles théories : rien ne vaut la deuxième fois. On peut laisser tomber les subtilités un peu convenues de la première. On peut abandonner toutes les astuces dont on s'est servi la première fois pour impressionner l'autre. On profite de cette familiarité nouvelle sans perte d'excitation. On devine ce qui marche et ce qui ne marche pas. La deuxième fois, on est prêt pour le rock and roll.

Et c'est ce que nous fîmes.

À la fin, Deveraux s'étira, bâilla et me dit :

- Tu t'en sors pas mal pour un soldat.
- Tu es excellente pour une marine.
- On ferait mieux d'être prudents. On pourrait s'attacher.
- Comment ?
- Comment quoi ?
- Comment on s'attacherait ? demandai-je.

Elle marqua une pause.

- Les hommes devraient être plus à l'écoute de leurs sentiments.
- Si jamais j'en ai un, tu seras la première au courant, promis.

Elle marqua de nouveau une pause. Puis se mit à rire. Ce qui était bien. On était déjà en 1997, vous vous rappelez ? C'était une situation à haut risque, à l'époque.

À 7 heures, je me réveillai pour la deuxième fois, en pensant grossesse.

À mon réveil, Elizabeth Deveraux était assise bien droite. Sur ma gauche, au milieu de son côté du lit, face à moi, dos droit, jambes croisées, comme au yoga. Elle était nue et sans complexe. Elle était très belle. Juste extraordinairement belle. Une des plus belles femmes que j'avais vues, assurément la plus belle que j'avais vue nue, et indéniablement la plus belle avec laquelle j'avais couché.

Mais à ce moment-là, elle était préoccupée. Sept heures du matin. Le début de la journée de boulot. Je ne fus pas veinard trois fois. Pas tout de suite.

– Elles devaient avoir un autre point commun. Ces trois femmes, je veux dire, pensa-t-elle à voix haute.

Je gardai le silence.

– La beauté, c'est trop vague, poursuivit-elle. Trop subjectif. Ça n'est qu'une question de point de vue.

Je ne dis rien.

– Quoi ? lança-t-elle.

– Ce n'est pas seulement une question de point de vue. Pas dans le cas de ces trois-là.

– Alors on cherche deux facteurs. Deux éléments qui ont interagi. Elles étaient belles, mais elles étaient aussi autre chose.

– Elles étaient peut-être enceintes ? suggèrai-je.

Nous examinâmes l'hypothèse. Elles avaient le profil idéal de la petite amie. La ville possédait une base militaire. Ce sont des choses qui arrivent. Par accident la plupart du temps, mais parfois exprès. Parfois les femmes se disent qu'il vaut mieux se trimballer d'une ville de garnison à une autre avec un bébé plutôt que vivre seule dans la ville proche d'une base militaire où elles sont nées. Mauvais calcul, sans doute, mais pas pour toutes. Ma mère, par exemple, s'en était accommodée.

– Shawna Lindsay aurait fait n'importe quoi pour partir, d'après son petit frère, commençai-je.

– Mais Janice May Chapman, je ne vois pas pourquoi. Elle n'était pas née ici. Elle a choisi de venir. Et elle n'aurait pas eu besoin d'un mec pour s'en aller de toute façon. Elle aurait pu vendre sa maison et prendre le large avec sa Honda.

– C'était un accident, alors. En ce qui la concerne en tout cas. Une autre chose qu'on n'a pas vue chez elle, c'est des contraceptifs. Rien dans l'armoire à pharmacie.

Pas de réaction.

– Où ranges-tu ta pilule ?

– Sur l'étagère de la salle de bains. On n'a pas d'armoires à pharmacie ici.

– Rosemary McClatchy voulait-elle quitter la ville ?

– Je ne sais pas. Sans doute. Pourquoi aurait-elle voulu rester ?

– Le médecin a-t-il recherché une grossesse ?

– Non. Je suis sûre qu'on l'aurait fait dans une grande ville. Mais pas ici. Merriam a signé le certificat et nous a communiqué la cause du décès, c'est tout. L'avis à cinquante *cents*.

– Chapman n'avait pas l'air enceinte, fis-je remarquer.

– Parfois les femmes n'ont pas l'air enceintes avant des mois.

– Rosemary McClatchy l'aurait dit à sa mère ?

– Je ne peux pas le lui demander, répondit Deveraux. Absolument pas. Hors de question. Je ne peux pas insinuer une pareille éventualité dans l'esprit d'Emmeline. Imagine que Rosemary ne l'ait pas été ? Ça

salirait sa mémoire.

– Le frère de Shawna Lindsay m’a caché quelque chose. J’en suis sûr. Peut-être un truc vraiment important. Tu devrais aller lui parler. Il s’appelle Bruce. Il veut s’engager dans l’armée, soit dit en passant.

– Pas dans les marines ?

– Apparemment non.

– Pourquoi ? Tu lui as dit que les marines sont nuls ?

– Ce n’était que pure honnêteté de ma part.

– Il accepterait de me parler ? Il a l’air très hostile.

– C’est un gentil gamin. Moche, mais gentil. Il semble attiré par l’armée. Et comprendre la chaîne de commandement. Tu es marine et shérif. Si tu abordes le sujet de la bonne manière, il pourrait t’adresser le salut.

– OK, dit-elle. Je vais peut-être tenter le coup. J’irai peut-être le voir aujourd’hui.

– Les trois ont pu être accidentelles. Et les grandes décisions intervenir après. Pour la suite des événements, je veux dire. Si les trois appréciaient le statu quo, elles ont pu choisir une autre voie. Ou on aurait pu les convaincre.

– Avortement ?

– Pourquoi pas ?

– Où auraient-elles pu avorter au Mississippi ? Il leur aurait fallu rouler vers le nord pendant des heures.

– Ce qui explique peut-être pourquoi Janice Chapman s’est habillée avant 4 heures du matin. Un départ matinal. Elle avait peut-être un long trajet devant elle. Peut-être que son copain la conduisait quelque part. Un rendez-vous dans l’après-midi, peut-être. Puis une nuit passée sur place. Peut-être qu’elle prévoyait l’arrivée à l’accueil de la clinique. La salle d’attente. Elle met une tenue appropriée. Chic, mais assez sage. Et elle a peut-être préparé un sac. C’est encore un truc qu’on n’a pas vu chez elle : des valises.

– On ne saura jamais. À moins de retrouver les petits amis.

- Ou le petit ami, au singulier. Ç’aurait pu être le même type.
- Avec les trois ?
- C’est possible.
- Mais ça n’a pas de sens. Pourquoi leur prendre rendez-vous pour un avortement et les assassiner ensuite avant même d’avoir fait deux kilomètres ?
- C’est peut-être le genre de type qui ne peut se permettre d’avoir ni une petite amie enceinte ni un lien avec un centre d’avortement.
- C’est un soldat. Pas un prêtre. Ou alors il s’agit d’un homme politique.

Je gardai le silence.

– Peut-être veut-il devenir prêtre ou faire de la politique, suggéra-t-elle.

Je ne dis rien.

– Ou peut-être qu’il y a des prêtres ou des hommes politiques dans sa famille. Peut-être qu’il doit éviter de les embarrasser.

Le parquet craqua dans le couloir, puis on frappa à ma porte. Je reconnus immédiatement le bruit. Le même que la veille au matin. Le vieil hôtelier. Je me représentai sa démarche lente et traînante, les mouvements laborieux et hésitants de son bras, l’impact contre le panneau de bois, amorti à cause de la mollesse de ses doigts parcheminés.

– Oh merde ! s’écria Deveraux.

Là, nous fûmes vraiment comme des adolescents. Nous nous précipitâmes, nous fûmes maladroits. Deveraux sauta du lit, attrapa une brassée de vêtements, dont mon pantalon, que je dus lui arracher, ce qui envoya valser les autres habits dans tous les sens. Elle essaya de les ramasser et j’essayai d’enfiler mon pantalon. Je m’emmêlai les pinceaux, tombai sur le lit. Elle se précipita vers la salle de bains, mais laissa une traînée de chaussettes et de sous-vêtements derrière elle. Je mis mon pantalon plus ou moins comme il faut et le vieux frappa de nouveau. Je boitillai vers la porte, poussant en chemin les vêtements d’un coup de pied vers la salle de bains. Deveraux sortit en trombe pour les ramasser. Puis elle rentra vite et j’ouvris la porte.

– Votre fiancée est au téléphone.

Distinctement.

Je descendis au rez-de-chaussée pieds nus, uniquement vêtu de mon pantalon. Je pris l'appel seul dans le bureau du fond derrière la réception, comme l'autre fois. C'était Karla Dixon. Mon ancienne collègue. Le génie de la finance. Elle avait été membre fondateur de la 110^e unité spéciale. La meilleure à mon goût, après Frances Neagley. Je supposai que Stan Lowrey avait transmis ma question sur l'argent en provenance du Kosovo et que Dixon m'appelait directement pour gagner du temps.

- Pourquoi tu as dit que tu étais ma fiancée ?
- Pourquoi ? J'aurais interrompu quelque chose ?
- Pas vraiment. Mais elle a entendu.
- Elizabeth Deveraux ? Neagley nous en a parlé. Vous couchez déjà ensemble ?
- Alors maintenant j'ai des comptes à rendre ?
- Tu dois faire attention, Reacher.
- C'est toujours ce que pense Neagley.
- Cette fois-ci, elle a raison. Tous les voyants du réseau du sergent sont allumés. En rouge. On se renseigne sur Deveraux, à fond.
- Je sais. Garber me l'a déjà dit. C'est une perte de temps.
- Je ne crois pas. C'est le silence total tout d'un coup.
- Parce qu'il n'y a rien à dire.
- Non, il y a des choses à dire. Tu sais comment fonctionne la bureaucratie. Nier, c'est facile, se taire, c'est approuver.

– Qu'est-ce qu'on trouverait si on se renseignait sur toi ?

– Plein de choses.

– Ou moi ?

– Je préfère ne pas y penser.

– Eh bien voilà. Pas de quoi s'inquiéter.

– Crois-moi, quelque chose ne tourne pas rond, Reacher. Je suis sérieuse. C'est peut-être un truc vraiment énorme. Si je peux te donner un conseil : tiens-toi à l'écart.

– Trop tard. Je n'y crois pas de toute façon. C'était un bon petit marine.

– Qui te l'a dit ?

– Elle.

Silence à l'autre bout de la ligne.

– Quoi d'autre ? demandai-je.

– Il n'y a pas de fonds en provenance du Kosovo. Pas un sou. Celui qui s'inquiète de ça fait fausse piste. Ce n'est pas un élément à prendre en compte.

– Tu es sûre ?

– Tout à fait sûre.

– Ils se demandent si Joe me passe un message.

– Fausse piste, répéta-t-elle. Le Trésor ne serait pas au courant de toute façon. À moins qu'il ne s'agisse de milliards et de milliards. Ce qui n'est pas le cas. Puisqu'il ne s'agit même pas de dollars et de *cents*. Ils répandent des saloperies. Ils cherchent quelque chose là où il n'y a rien.

– OK, c'est bon à savoir. Merci.

– Ça, c'était la bonne nouvelle, enchaîna-t-elle.

– Et la mauvaise ?

– Information associée. L’ami d’un ami a eu accès aux dossiers concernant le Kosovo et ils sont plutôt épais en ce moment.

– Qu’est-ce qu’il y a dedans ?

– Entre autre, deux femmes qui ont disparu sans laisser de trace.

Dixon m’apprit qu’au cours de l’année précédente deux Kosovares s’étaient tout bonnement volatilisées. Sur place, on ne se l’expliquait pas. Elles n’avaient pas de problèmes familiaux. Elles n’étaient pas mariées. Elles vivaient près des territoires de l’armée américaine. Elles avaient fraternisé.

– Des petites amies potentielles, dit-elle.

– Jolies ?

– Je n’ai pas vu de photos.

– Il y a eu une enquête ?

– Discrète. Pour le reste du monde, on n’est pas là-bas, tu te souviens ? Alors ils y ont envoyé un gars d’Allemagne. Censé être en chemin pour l’Italie pour des conneries de l’OTAN, mais sa vraie destination, c’était le Kosovo. Les dispositions de déplacement sont toujours dans les dossiers.

– Et... ?

– L’Américain patriote que tu es seras heureux d’apprendre que tous les membres des forces armées américaines, jusqu’au dernier, sont innocents comme des agneaux qui viennent de naître. Aucun crime n’a été commis par un individu en uniforme.

– Alors l’affaire est classée ?

– Enterrée.

– Et qui a mené l’enquête ?

– Le major Duncan Munro.

Je raccrochai et retournai à l'étage. Deveraux n'était plus dans ma chambre. Je m'approchai de la sienne à pas de loup et trouvai la porte fermée à clé. J'entendis le bruit de la douche. Je frappai, mais n'obtins pas de réponse. Alors je me lavai, m'habillai, revins un quart d'heure plus tard et n'entendis que le silence. Je marchai jusqu'au *dîner*, mais elle ne s'y trouvait pas non plus. Sa voiture n'était pas sur le parking. Alors je restai planté sur le trottoir, sans nulle part où aller ni personne à qui parler, sans rien à faire, et sans me douter le moins du monde que le compte à rebours jusqu'à l'heure où tout allait changer venait de passer de soixante minutes à cinquante-neuf.

J'occupai les trente premières à traîner sur le trottoir. En gros, à m'appuyer contre un mur et à ne pas en bouger. Compétence professionnelle. Nécessaire dans ma branche. Je suis doué pour ça. Mais j'en connais des meilleurs que moi. Je connais des gens qui ont attendu des heures, des jours, voire des semaines que quelque chose se passe.

Je guettais le moment où le vieux avec le mètre de couturier se pointerait et ouvrirait sa boutique. Ce qu'il finit par faire. Je m'écartai de mon mur, traversai la rue et lui emboîtai le pas. Il tripota des verrous et des éclairages et je me dirigeai droit vers sa pile de chemises à col boutonné. J'en trouvai une identique à celle que je portais et la présentai à la caisse.

– Vous faites le plein ? me demanda le vieux.

– Non, la première est sale.

Il se pencha et scruta ma poche. Je vis ses yeux suivre le contour de l'arabesque de sang. De bas en haut.

– Je suis sûr que ça partirait au lavage. Eau froide, avec peut-être un peu de sel.

– Du sel ?

– C'est efficace pour les taches de sang. Avec de l'eau froide. L'eau chaude les fixe.

– Je ne pense pas que l'hôtel Toussaint's propose un service de blanchisserie très sophistiqué. En fait, je pense qu'il n'en propose aucun. Il ne propose même pas de café au salon.

– Vous pourriez emporter la chemise chez vous, monsieur.

- Comment ?
- Eh bien, dans votre valise.
- C'est plus simple de la remplacer.
- Mais ce serait très cher.
- Comparé à quoi ? Combien coûtent les valises ?
- Une valise, on la garde toute la vie. Vous l'utiliserez des dizaines de fois pendant de nombreuses années.
- Je pense que je vais juste prendre la chemise neuve. Pas la peine de l'emballer.

Je le payai, entrai dans sa cabine d'essayage et tirai le rideau. J'enlevai la vieille chemise, enfilai la neuve, puis sortis.

- Vous avez une poubelle ?

Le type marqua une pause, surpris, puis se baissa et reparut avec une boîte en métal qui, à terre, arrivait à hauteur de genou. Il me la tendit avec hésitation. Je mis la chemise sale en boule et marquai un panier à trois points à environ trois mètres. Le type eut l'air horrifié. Je retournai ensuite de l'autre côté de la rue pour prendre mon petit déjeuner au *dîner*. Et pour traîner encore un peu de manière utile. Je savais que ce serait là que j'aurais le plus de chances de tomber sur Deveraux. Une femme avec son appétit ne pouvait pas s'éloigner très longtemps. Simple question de temps.

Finalement ce fut une question d'à peine vingt minutes. J'avais pris des œufs et j'en étais à la moitié de ma troisième tasse de café quand elle entra. Elle m'aperçut depuis la porte et s'arrêta. Le monde entier s'arrêta. L'atmosphère devint plus dense. Elle portait de nouveau son uniforme et ses cheveux étaient attachés. Son visage était un peu figé. Un peu immobile. Elle était magnifique.

Je respirai un grand coup et avançai la chaise d'un coup de pied. Deveraux ne réagit pas. Je vis le mouvement de ses yeux tandis qu'elle évaluait les possibilités qui s'offraient à elle. Elle regarda toutes les tables. La plupart étaient libres. Mais évidemment elle jugea que

s'asseoir seule pourrait provoquer une scène. Elle se souciait de l'électorat. Elle se souciait de sa réputation. Alors elle vint vers moi. Recula la chaise d'encore quelques dizaines de centimètres et s'assit, calme et réservée, jambes rapprochées, mains sur les genoux.

– Je n'ai pas de fiancée, commençai-je. Je n'ai aucune petite amie.

Elle ne répliqua pas.

– C'était juste une collègue de la police militaire, poursuivis-je. Ils jouent tous un petit jeu avec la mission sous couverture. Apparemment, ça les amuse. Mon commandant se fait passer pour mon oncle.

Pas de réponse.

– Je ne peux pas prouver ce qui n'existe pas, conclus-je.

– J'ai faim, dit-elle. C'est la première fois en deux ans que je rate le petit déjeuner.

– Je m'en excuse.

– Pourquoi ? Ce n'est pas la peine, si ce que tu dis est vrai.

– C'est vrai. Je m'excuse au nom de ma collègue.

– C'était ton sergent ? Neagley ?

– Non, c'était une femme, Karla Dixon.

– Que voulait-elle ?

– Me dire que personne n'organise d'arnaque financière à fort Kelham.

– Comment le saurait-elle ?

– Elle sait tout sur tout ce qui porte le symbole dollar.

– Qui pensait qu'une arnaque financière avait cours à Kelham ?

– Les huiles. Il devait y avoir une possibilité théorique. Comme tu l'as dit, ils sont désespérés.

– Si tu avais une fiancée, tu la tromperais ?

- Probablement pas. Mais j'en aurais envie, avec toi.
- On m'a déjà menée en bateau.
- Difficile à croire.
- Et pourtant vrai. C'est pas agréable.
- Je comprends. Mais tu n'étais pas menée en bateau la nuit dernière.

Elle se tut. Je la vis réfléchir. *La nuit dernière*. Elle fit signe à la serveuse et commanda du pain perdu. La même chose que la veille.

– J'ai appelé Bruce Lindsay, me dit-elle. Le petit frère de Shawna Lindsay. Tu savais qu'ils ont le téléphone ?

– Oui. Je l'ai utilisé. Karla Dixon rappelait après un coup de fil que j'ai passé de chez eux.

– J'y vais cet après-midi. Je crois que tu as raison. Il a quelque chose à me dire.

Moi. Pas nous.

– C'était une blague pourrie d'une collègue officier. C'est tout, insistai-je.

– J'ai peur qu'il n'y ait un problème avec les empreintes. Celles de chez Janice Chapman, je veux dire. Par ma faute d'ailleurs.

– Quel genre de problème ?

– L'adjoint Butler a une amie à la police de Jackson. De l'époque où il suivait la formation. Je l'encourage à lui donner nos analyses à effectuer, en douce, pour nous faire faire des économies. On n'a pas le budget ici. Mais cette fois-ci sa copine a merdé et je ne peux pas demander à Butler de lui réclamer une deuxième expertise. Ce serait aller trop loin.

– Merdé comment ?

– Elle a mélangé les numéros de dossiers. Les données de Chapman se sont retrouvées dans celui de l'affaire concernant une dénommée Audrey Shaw, et on a récupéré les données d'Audrey Shaw. Carrément le mauvais profil. Un genre d'employée du gouvernement fédéral. Ce que n'était pas Chapman, dans la mesure où il n'y a pas de boulot à

faire pour le gouvernement fédéral ici. Et Chapman ne travaillait pas de toute façon. À moins qu'Audrey Shaw ne soit l'ancienne propriétaire de sa maison, auquel cas c'est Butler qui a merdé en cherchant des empreintes aux mauvais endroits, ou toi en le laissant faire.

– Non, Butler a fait du bon boulot. Il a regardé aux bons endroits. Ces empreintes n'étaient pas celles d'une ancienne propriétaire, à moins qu'elle ne se soit introduite en douce et qu'elle n'ait utilisé la brosse à dents de Chapman au beau milieu de la nuit. Ce sont simplement des choses qui arrivent. Ça arrive qu'on merde.

– Parle-moi encore du coup de fil, me dit-elle.

– C'était le major Karla Dixon de la 329^e, répondis-je. Elle avait des informations à me transmettre. C'est tout.

– Et le coup de la fiancée, c'était une blague ?

– Ne me dis pas que les marines sont aussi meilleurs comédiens.

– Elle est jolie ?

– Assez belle.

– Vous êtes déjà sortis ensemble ?

– Non.

Elle se tut de nouveau. Je voyais une décision se profiler. Elle y était presque. Et j'étais quasi sûr que ça allait bien finir. Mais je ne pus pas le vérifier. Pas à ce moment-là. Parce que avant qu'elle ait le temps d'ouvrir la bouche la femme corpulente du standard arriva en trombe, s'arrêta net sur le pas de la porte, une main sur la poignée et l'autre sur le montant. Elle était hors d'haleine. Elle haletait. Sa poitrine se soulevait. Elle avait couru pendant tout le chemin et cria :

– Encore un !

L'adjoint Butler était en route pour relever Pellegrino de son quart de garde aux portes de Fort Kelham quand, au bout de deux kilomètres, il avait par hasard regardé sur sa gauche et aperçu une forme abandonnée plus bas dans les broussailles, environ cent mètres au nord de la route. Cinq minutes plus tard, il passait un coup de fil au central pour annoncer la mauvaise nouvelle. Quatre-vingt-dix secondes après avoir pris le message, la standardiste était venue au *diner*. Vingt secondes plus tard, Deveraux et moi étions dans sa voiture. Elle mit le pied au plancher, roula à pleine gomme tout du long, et nous arrivâmes sur les lieux moins de dix minutes après que Butler eut l'idée de tourner la tête.

Non pas que la vitesse y aurait changé quoi que ce soit.

Nous nous garâmes le nez au cul de la voiture de Butler et descendîmes. Nous nous trouvions dans l'axe est-ouest principal, cinq kilomètres au-delà de la limite de Carter Crossing, à moins de deux kilomètres de Kelham, dans une zone broussailleuse, la forêt bordant la clôture de Kelham à bonne distance devant nous et celle qui flanquait la voie ferrée bien derrière. C'était le milieu de la matinée et le ciel était dégagé et bleu. Il faisait doux et il n'y avait pas de vent.

Je vis ce que Butler avait vu. Il aurait pu s'agir d'un rocher ou d'un tas d'ordures, mais ce n'était pas ça. C'était petit à cette distance, sombre, légèrement bombé, légèrement allongé, aplati, dégonflé. On ne pouvait pas se tromper. Estimer la taille était difficile, parce que estimer la distance exacte l'est toujours. À quatre-vingts mètres, c'était une femme, petite. À cent vingt mètres, c'était un homme, grand.

– Je déteste ce boulot, lâcha Deveraux.

Butler était dans les broussailles, à mi-chemin entre la forme sombre et nous. Nous marchâmes vers lui, puis le dépassâmes sans un mot. J'estimai la distance totale à moins de cent mètres, ce qui impliquait

que la forme n'était ni une femme petite ni un homme de grande taille. Ça devait être quelque chose entre les deux. Une grande femme ou un petit homme.

Ou peut-être un adolescent.

Puis je reconnus la difformité des proportions.

Et me mis à courir.

À vingt mètres, j'en fus sûr. À dix, j'en fus certain. À trois mètres, j'en eus la confirmation visuelle irréfutable. Aucun doute possible. C'était Bruce Lindsay. Le moche. Seize ans. Le petit frère de Shawna Lindsay. Il gisait sur le ventre. Les pieds écartés. Les mains le long du corps. Sa tête géante était tournée vers moi. La bouche était ouverte. Les yeux enfoncés étaient sombres et morts.

Nous ne suivîmes aucun protocole de scène de crime. Deveraux et moi piétinâmes le périmètre et touchâmes le cadavre. Le fîmes rouler sur le dos et trouvâmes la blessure d'entrée sur le côté gauche de sa cage thoracique, en haut, près de l'aisselle. Pas de blessure de sortie. La balle était entrée, avait déchiqueté le cœur, fracassé la colonne vertébrale, dévié, dégringolé et se trouvait encore là quelque part.

Je m'agenouillai et scrutai l'horizon. Si le gamin marchait vers l'est, le tireur qui l'avait abattu devait se trouver au nord, très probablement un fusilier sorti des bois longeant la clôture de Kelham et en patrouille dans le périmètre libre d'accès des fourrés. La zone sécurisée.

– Je lui ai parlé ce matin, dit Deveraux. Il y a à peine une heure. On avait rendez-vous chez lui. Pourquoi se trouvait-il ici ?

C'était une question à laquelle je n'avais pas envie de répondre. Pas même pour moi-même.

– Il devait avoir un secret à garder. À propos de Shawna. Il savait que tu lui tirerais les vers du nez. Alors il a décidé d'être ailleurs cet après-midi.

– Où ? Où allait-il ?

– À Kelham.

– C'est une zone ouverte. S'il se rendait à Kelham, il aurait pris la route.

– Il était gêné que des inconnus le voient. À cause de son apparence. Je parie qu'il n'empruntait jamais les routes.

– S'il était gêné avec les inconnus, pourquoi risquer d'aller à Kelham ? Il y en a au moins une douzaine rien que dans le poste de garde.

– Il y est allé parce que je lui ai dit qu'il n'y aurait pas de problème. Je lui ai dit que les soldats le traiteraient autrement. Je lui ai dit qu'il serait le bienvenu là-bas.

– Bienvenu pour quoi ? Ils ne proposent pas de visites guidées !

Le gamin portait un pantalon de toile, un peu comme le mien, un sweat-shirt bleu marine simple avec une veste de survêtement de couleur sombre par-dessus. Elle s'était ouverte quand on l'avait mis sur le dos. Je remarquai une feuille de papier pliée dans la poche intérieure.

– Regarde ça ! m'écriai-je.

Deveraux la sortit de la poche. Ça ressemblait à un document officiel, papier épais, plié en trois. Il avait l'air vieux et j'étais sûr qu'il l'était. Il devait dater de seize ans, c'était quasi certain. Deveraux le déplia, le parcourut.

– C'est son extrait de naissance, constata-t-elle.

Je hochai la tête et pris la feuille. État du Mississippi, garçon, nom de famille Lindsay, prénom Bruce, né à Carter Crossing. Dix-huit ans plus tôt, apparemment. Le document aurait pu supporter un coup d'œil rapide, mais pas un examen plus approfondi. La falsification était maladroite, mais méticuleusement réalisée. Deux chiffres avaient été frottés avec soin et deux autres tracés pour les remplacer. L'encre correspondait, et la graphie aussi. Seule la surface râpée du document trahissait la fraude, mais c'était suffisant. Ça se voyait. Ça attirait l'attention.

– C'est de ma faute, dis-je. Entièrement de ma faute.

– Comment ça ?

Va directement à Kelham, lui avais-je dit. Il y a des recruteurs dans toutes les bases. Dès que tu auras quelque chose en main pour prouver que tu as dix-huit ans, ils te prendront et ne te laisseront plus partir.

Le gamin l'avait pris au pied de la lettre. J'avais voulu lui dire qu'il devrait attendre. Mais il s'était lancé et s'était donné dix-huit ans, tout de suite. Il avait fabriqué quelque chose à avoir en main. Sans doute l'avait-il fait sur la table de cuisine où je m'étais assis, où j'avais parlé et bu du thé glacé. Je l'imaginais la tête penchée, concentré, la langue entre les dents, mouillant peut-être le papier avec une goutte d'eau, grattant les anciens chiffres avec la pointe d'un couteau de table, épongeant l'endroit humide, attendant qu'il soit sec, trouvant le bon stylo, calculant, s'entraînant, puis inscrivant les nouveaux nombres. Les nombres qui lui permettraient de passer le portail de Kelham. Les nombres qui lui permettraient d'être accepté.

Entièrement de ma faute.

Je repartis vers la route.

Deveraux me suivit.

– J'ai besoin d'une arme, lui dis-je.

– Pourquoi ? me demanda-t-elle.

Je m'arrêtai, me tournai vers l'est et balayai le terrain du regard. Fort Kelham était un rectangle géant au nord de la route, dont la clôture traversait une large rangée d'arbres qui s'étendait sur quelques centaines de mètres de chaque côté du grillage. La zone entière semblait avoir été aménagée sur une ancienne forêt déboisée semblable à celle qui s'étendait au sud, mais je me dis que le contraire était peut-être vrai. Que Kelham avait été créé sur un terrain vierge cinquante ans auparavant, après quoi les agriculteurs avaient cessé de labourer près de la clôture et les arbres avaient poussé. Comme de mauvaises herbes. À la différence des anciens bois au sud. Les nouveaux arbres laissaient place çà et là à des clairières, mais ils procuraient surtout un abri dense partout où c'était utile. Une petite force pouvait facilement y rester cachée, se glisser hors de leur couvert pour passer dans la zone de fourrés si nécessaire, puis y retourner, ou franchir la clôture pour se reposer ou se réapprovisionner.

Je me remis en marche.

– Je vais trouver cette brigade de sécurisation dont tout le monde

nie l'existence, repris-je.

– Et même si tu y arrives. Ce sera ta parole contre la leur. La tienne contre le Pentagone, en gros. Tu diras que l'équipe existe, ils affirmeront que non. Et c'est le Pentagone qui a le plus gros micro.

– Ils ne peuvent pas contester des éléments matériels. Je rapporterai assez de bouts de cadavres pour convaincre tout le monde.

– Je ne peux pas te laisser faire ça.

– Ils n'auraient pas dû descendre le gamin, Elizabeth. Peu importe qui ils sont, ils sont allés trop loin. Et ça, on peut pas le nier. Ce qu'il y a de l'autre côté, c'est leur problème, pas le nôtre.

– Tu ne sais même pas où ils se trouvent.

– Ils sont dans les bois.

– En tenue de camouflage avec des jumelles. Comment pourrais-tu seulement les approcher ?

– Ils ont un endroit sans visibilité.

– Où ?

– Près de l'entrée de Kelham. Ils cherchent le genre d'individu qui sait déjà qu'il ne pourra pas passer le portail. Donc, ce n'est pas là qu'ils surveillent. Ils surveillent plus loin.

– Le poste de garde surveille l'entrée.

– Non, le poste de garde surveille ce qui approche du portail. Je ne vais pas m'approcher du portail. Je vais trouver la brèche. Trop loin derrière pour les forces mobiles, trop loin devant pour le poste de garde.

– Ils tirent sur les gens, Reacher.

– Ils tirent sur ceux qu'ils repèrent. Ils ne me repéreront pas.

– Je te reconduis en ville.

– Je ne rentre pas en ville. Je veux que tu m'emmènes dans l'autre direction. Et je veux une arme à feu.

Elle ne répondit pas.

– Je suis prêt à le faire sans rien, s’il le faut. Ce sera moins rapide et plus difficile, mais je le ferai.

– Allez, monte, Reacher, dit-elle.

Mais sans préciser où elle comptait m’emmener.

Nous montâmes dans la voiture. Deveraux fit marche arrière pour s’éloigner de celle de Butler, puis elle prit vers l’est, vers Kelham. La bonne direction, en ce qui me concernait. Nous avions presque entièrement parcouru le dernier kilomètre lorsque je lui lançai :

– Maintenant, quitte la route et roule dans l’herbe. Jusqu’à la lisière de la forêt. Comme si tu venais d’apercevoir quelque chose.

– Droit sur eux ?

– Ils ne sont pas là. Ils sont au nord-ouest. Et ils ne tireraient pas sur un véhicule de police de toute façon.

– Tu en es sûr ?

– Il n’y a qu’un seul moyen de le savoir.

Elle ralentit, tourna le volant, quitta la chaussée et s’arrêta brutalement sur un emplacement où la terre du bas-côté était tassée. La route s’étirait dans un couloir encaissé qui ressemblait au goulet d’un sablier. Deux cents mètres au nord, les jeunes arbres de Kelham s’éloignaient de nous en courbe douce, les anciens bois présentant une configuration symétrique deux cents mètres au sud. Deveraux prit au nord-est, à quarante-cinq degrés par rapport à la chaussée, la voiture rebondissant et cahotant, puis elle opéra un grand virage sur le sol nu et s’arrêta, l’aile de la voiture près des bois. Ma portière était à deux mètres de l’arbre le plus proche.

– Pistolet ?

– Bon sang. On est dans l’illégalité à tant de niveaux...

– Mais comme tu l’as dit, c’est leur parole contre la mienne. S’il y a quelqu’un sur qui tirer, ils diront qu’il n’y avait personne. Plus ils tirent, plus ils nient.

Elle prit une profonde inspiration, expira, puis sortit le fusil de sa gaine entre les sièges. C'était un vieux Winchester Model 12, un mètre de long, trois kilos. Il était éraflé et abîmé, mais luisant d'huile et lustré. Il pouvait avoir cinquante ans, mais semblait bien entretenu. Il n'empêche, je me méfie des armes avec lesquelles je n'ai jamais tiré. Rien de pire qu'appuyer sur la détente et que rien ne se passe. Ou manquer sa cible.

– Il marche ? lui demandai-je.

– À merveille.

– Quand t'en es-tu servie pour la dernière fois ?

– Il y a quinze jours.

– Pour tirer sur quoi ?

– Une cible. Chaque année, je refais passer le test à tout mon service. Et je dois pouvoir battre mes hommes à plate couture, alors je m'entraîne.

– Tu as atteint la cible ?

– Je l'ai détruite.

– Tu as rechargé ?

Elle sourit, puis répondit :

– Il y a six munitions dans le chargeur et une dans la culasse. J'en ai de réserve dans le coffre. Je vais t'en donner autant que tu pourras en porter.

– Merci.

– C'est le fusil de mon père. Prends-en soin.

– Bien sûr.

– Fais attention à toi aussi.

– Toujours.

Nous descendîmes de la voiture, Deveraux longea l'aile et ouvrit le coffre. Il était en désordre. Il y avait de la boue dedans. Une espèce de terre. Mais je ne perdis pas de temps à m'inquiéter de la propreté,

parce qu'il y avait une boîte en métal fixée au sol, derrière la cloison de la banquette arrière. Pour une femme du gabarit de Deveraux, c'était difficile à atteindre. Elle se mit sur la pointe des pieds, se plia en deux et se pencha. Manœuvre superbe vue de derrière. Absolument, vraiment spectaculaire. Elle enleva le couvercle, fouilla et en ressortit une boîte de cartouches de calibre douze. Elle se redressa, me la tendit. Il restait quinze cartouches. J'en mis cinq dans chaque poche de mon pantalon et cinq dans celle de ma chemise. Elle me regarda faire. Puis elle ouvrit grand les yeux.

– Tu as lavé ta chemise.

– Non, j'en ai acheté une neuve.

– Pourquoi ?

– Ça m'a paru poli.

– Non, pourquoi tu en as acheté une autre au lieu de laver l'autre ?

– Je l'ai déjà expliqué. Au type du magasin. Ça m'a paru logique.

– OK.

– T'as un super cul, soit dit en passant.

– OK, dit-elle encore.

– Je me suis dit que je devais le dire.

– Merci.

– Ça baigne maintenant ? Entre nous ?

Elle sourit.

– Il n'y a jamais eu de problème, répondit-elle. Je te faisais marcher, c'est tout. Si elle s'était présentée comme ta petite amie, j'aurais peut-être pris ça au sérieux. Mais ta fiancée ? Ridicule.

– Pourquoi ?

– Aucune femme n'accepterait de t'épouser.

– Pourquoi ?

– Parce que tu n'es pas exactement le mari idéal.

- Pourquoi ?
- Combien de temps tu as ? La question de la lessive, rien que ça, ça pourrait prendre une heure.
- Comment tu fais la tienne ?
- Il y a une laverie dans la ruelle, juste après la quincaillerie.
- Avec de la lessive et tout ?
- C'est pas sorcier.
- Je vais y réfléchir. À tout à l'heure.
- Débrouille-toi pour revenir. On a un train à prendre ce soir.

Je souris, hochai la tête, regardai une dernière fois tout autour, puis m'enfonçai dans le bois.

Avec son mètre de long, le Winchester était difficile à transporter dans une forêt. Je devais le tenir à deux mains, plaqué droit contre moi. Mais j'étais content de l'avoir. C'était une pièce ancienne, mais belle. Et plutôt efficace. Les plombs de calibre 12 règlent la plupart des différends dès qu'on le leur demande.

C'était le mois de mars dans le Mississippi. Les feuilles qui venaient de pousser m'empêchaient d'avoir une vue dégagée du ciel. Alors je naviguai au jugé. Ou à l'estime, comme certains préfèrent dire. Ce qui s'avère délicat, dans une forêt. La plupart des droitiers finissent par décrire de grands cercles dans le sens des aiguilles d'une montre, parce que la plupart des droitiers ont la jambe gauche un tout petit peu plus courte que la droite. Biologie et géométrie de base. J'évitai ce risque en déviant vers la droite quand j'eus dix arbres, que cela me paraisse nécessaire ou non.

La végétation était dense, mais pas impénétrable. Il y avait du sous-bois et un épais tapis de feuilles mortes. Le feuillage des arbres était caduc. Je n'avais aucune idée de leur espèce. Je ne m'y connais pas trop en arbres. Les troncs avaient des circonférences variées et étaient le plus souvent espacés d'environ un mètre. La plupart de leurs branches basses avaient dépéri dans l'obscurité. Au sol, la luminosité était faible. Il n'y avait pas de sentiers. Aucun signe de désordre récent.

Une circonstance jouait en ma faveur, et deux me desservaient. Les négatives : je faisais beaucoup de bruit et je portais une chemise d'un blanc éclatant. J'étais loin de passer inaperçu. Pas de camouflage. Pas d'approche silencieuse. La circonstance positive était que j'approchais sûrement par l'arrière. Ils devaient être tapis juste à l'orée du bois. Ils attendaient des journalistes, des fouineurs ou des inconnus à la présence inexplicquée. N'importe qui marchant vers eux d'un pas résolu constituait une cible légitime. Mais j'arriverais dans leur dos.

Et je supposais que je n'aurais pas à m'occuper de trop de gars en même temps. Ils seraient divisés en petites unités. Au minimum deux, au maximum quatre hommes chacune. Ils seraient mobiles. Ni cachettes ni bivouacs. Ils seraient assis sur des rondins, adossés à des arbres ou accroupis par terre à surveiller au-delà des derniers feuillages la zone en pleine lumière, toujours prêts à se déplacer sur la gauche ou sur la droite pour changer d'angle, toujours prêts à se déployer vers le découvert pour affronter une menace.

Et je supposais que les petites unités mobiles seraient largement éparpillées. Cinquante kilomètres de clôture représentent beaucoup de terrain à défendre. On pouvait déployer une compagnie de force maximale dans ces bois, chaque unité de quatre hommes se retrouvant à près de un kilomètre de sa voisine. Et un kilomètre dans les bois, ça revient à mille cinq cents kilomètres. Aucune possibilité de soutien immédiat ou de renforts. Pas de tirs de couverture. Principe empirique : les fusils et l'artillerie y sont inutiles. Trop d'arbres sur la trajectoire.

Après avoir avancé grosso modo de deux cents pas vers le nord-est, je ralentis. Je devais m'approcher du premier poste de guet à environ 9 heures sur un cadran imaginaire, bien au-dessus de l'entonnoir de la route, juste dans un renflement offrant une vue étendue au sud-ouest. C'était presque à coup sûr de cet endroit que Bruce Lindsay avait été repéré. Il devait se trouver sur leur gauche, aisément visible à deux kilomètres. Ils étaient sortis, avaient avancé et s'étaient tenus à l'écart, disons à quelques centaines de mètres de lui. Ils avaient peut-être crié, sommation ou injonction. Sa réaction avait peut-être été lente, confuse ou contradictoire. Alors ils lui avaient tiré dessus.

Je décrivis une grande boucle sur ma droite, puis me glissai dans ce qui, je l'espérais, m'offrirait un accès direct au premier poste de guet. Je me faufilai entre les arbres comme je l'aurais fait dans une foule, me glissant à gauche, me glissant à droite, me frayant un chemin avec une épaule, puis l'autre. Je balayai les alentours du regard, gauche, droite, bas, haut. Je faisais très attention à l'endroit où je posais les pieds. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour éviter ce qui s'y trouvait, mais je ne voulais pas trébucher, ni marcher sur une branche plus grosse que le diamètre d'un manche à balai. Le bois sec peut craquer très fort quand il se casse.

Je continuai d'avancer jusqu'à pressentir la lumière du jour devant moi. Je jetai un coup d'œil à gauche, à droite, fis un pas prudent et constatai que j'avais eu en partie raison et en partie tort. Raison car je me trouvais sur un excellent poste d'observation, tort parce qu'il était

innocupé.

Je me plaçai à un mètre de la lisière de la forêt et me retrouvai face au sud-ouest. Mon champ de vision formait un triangle largement ouvert. La route menant à Carter Crossing traversait en diagonale loin devant. Je n'y repérai aucun mouvement et si quelque chose avait bougé je l'aurais vu très distinctement. J'aurais aussi vu n'importe quoi dans les champs à trois cents mètres de chaque côté de la route. C'était un super point de vue. Aucun doute là-dessus. Je ne comprenais pas pourquoi il était abandonné. Tactiquement, ça n'avait pas de sens. Il restait plusieurs heures de clarté avant la tombée de la nuit. Et pour ce que j'en savais, rien n'avait changé à Fort Kelham. Aucun nouvel impératif stratégique ne s'était présenté. Et la situation était pire que jamais pour la compagnie Bravo.

L'état du sol trahissait un grand manque de précaution. Des mégots de cigarette y étaient enfoncés. Je vis un emballage de barre chocolatée froissé par terre. Et des empreintes de semelles bien nettes, les mêmes que celles que j'avais vues à côté du journaliste exsangue sur les terres du vieux Clancy. Je n'étais pas impressionné. Les rangers sont entraînés à ne laisser aucune trace derrière eux. Ils sont censés se déplacer dans le paysage comme des fantômes. En particulier quand on les charge d'une mission sensible et à la légalité douteuse.

Je revins sur mes pas, regagnai la forêt, me positionnai, puis pris vers le nord. Je progressai en restant à une distance d'environ cinquante mètres de la lisière du bois. Je guettai des sentiers latéraux conduisant vers la clôture de Kelham. Je n'en vis aucun. Sans grande surprise. L'entrée et la sortie secrètes étaient sans doute aménagées plus au nord, à l'écart des zones fréquentées habituellement.

Je déviai à nouveau deux cents mètres plus loin, là où les arbres s'éclaircissaient, jusqu'à un endroit qui offrait un moins bon point de vue sur la route, mais un meilleur sur les champs. Encore un excellent poste de guet. Une fois de plus, innocupé. Et jamais occupé, à ce que j'en voyais. Pas de mégots. Pas d'emballages. Pas d'empreintes de pas.

Je reculai encore, revins sur ma trajectoire d'origine, et essayai de nouveau deux cents mètres plus loin. Toujours rien. Je commençai à me demander si j'avais affaire à moins d'une compagnie entière. Mais placer moins d'hommes sur un périmètre de cinquante kilomètres me paraissait insensé. J'en aurais réclamé davantage. Deux compagnies au complet. Ou trois. Et je suis radin comparé au Pentagone. Si j'avais voulu cinq cents hommes, les huiles en auraient voulu cinq mille. Dans n'importe quelle organisation normale, cette forêt aurait dû être

bondée. Comme Times Square. On m'aurait tiré dans le dos depuis longtemps.

Je commençai alors à m'interroger sur les relèves de quart et les heures des repas. Le manque d'hommes apparent impliquait peut-être de libérer certaines zones à certains moments. Mais j'étais sûr qu'elles devaient être occupées la plupart du temps. C'étaient des points trop stratégiques pour qu'on les néglige. Si la mission consistait à détecter des ennemis potentiels s'approchant du périmètre de Kelham, alors les postes d'observation auraient dû couvrir efficacement les 360 degrés, et n'importe lequel des trois que j'avais vus aurait fait l'affaire. J'espérais donc tomber tôt ou tard sur quelqu'un en train de s'y rendre ou d'en revenir.

Je me retournai et m'enfonçai de nouveau un peu plus au cœur de la forêt. J'arrivai à la moitié du chemin que j'avais parcouru à l'aller, puis m'immobilisai. Restai sans bouger, à attendre. Pendant dix minutes entières je n'entendis rien du tout. Puis vingt. Puis trente. Le vent faisait frémir les feuillages, les branches se balançaient en gémissant, de petits animaux détalaien. Rien d'autre.

C'est alors que je perçus des bruits de pas, et des voix, loin sur ma gauche.

Je me déplaçai vers l'ouest et me postai derrière un arbre inadéquat, à peu près aussi gros que ma jambe. J'y appuyai mon épaule gauche. Soulevai le fusil. Braquai le canon vers le sol tandis que les bruits se rapprochaient. Je gardai les deux yeux ouverts, m'immobilisai et n'émis plus aucun son.

Trois hommes venaient, selon mon estimation. Sans se presser, détendus, indisciplinés. Ils se baladaient. Ils discutaient le coup. J'entendais le froissement irrégulier des feuilles piétinées. Je devinai de l'ennui dans leur conversation à voix basse. Je ne distinguais pas leurs paroles, mais leur ton ne trahissait ni stress ni vigilance. J'entendis des ronces s'arracher et se déchirer, des brindilles craquer, se briser, mais aussi des bruits caverneux que j'interprétais comme les chocs de crosses en plastique de M16 heurtant les troncs quand les gars se glissaient dans les espaces étroits entre les arbres. Ce n'était en aucun cas une progression rangée. On n'avait pas affaire à l'élite de l'infanterie. Mes idées s'emballèrent, comme elles le font parfois, et je m'imaginai en train de rédiger un rapport de mission critiquant leur attitude. Je m'imaginai dans une réunion à Benning, énumérant leurs défaillances devant un comité d'officiers supérieurs.

Les trois hommes semblaient progresser vers le sud, parallèlement à la lisière du bois, disons à vingt mètres. À n'en pas douter, ils retournaient à l'un des postes d'observation que j'avais déjà repérés. Je ne les voyais pas. Trop d'arbres. Mais je les entendais assez distinctement. Ils étaient plutôt proches. Ils arrivaient à mon niveau, environ trente mètres sur ma gauche.

Je passai de l'autre côté de l'arbre maigrelet auquel je m'étais appuyé et restai derrière eux. Je ne les suivis pas. Pas tout de suite. Je voulais m'assurer qu'ils étaient seuls. Hors de question de m'insérer dans une colonne en marche. Hors de question de me retrouver en quatrième position d'une longue procession, avec trois gars devant moi et un nombre inconnu derrière. Je restai où j'étais, immobile, et

tendis l'oreille. Mais je n'entendis que les trois types avançant vers le sud. Rien au nord. Rien du tout. Juste les bruits de la nature. Le vent, les feuilles, les insectes.

Les trois types étaient seuls.

Je laissai leur bruit s'éloigner d'environ trente mètres plus bas sur le sentier, puis je marchai dans leurs pas. Je trouvai facilement les marques de leur progression. Ils suivaient un itinéraire informel tracé dans les broussailles par des passages à pied répétés, dans un sens et dans l'autre, pendant plusieurs jours. Il y avait des feuilles humides froissées, des brindilles cassées. Un sillage continu de matière organique sur les bords d'un sentier sinueux d'environ trente centimètres de large. Léger, mais visible. Très visible, en fait, comparé au reste du sol de la forêt. Comparé à ce que j'avais vu ailleurs, ce sentier ressemblait à l'autoroute I-95.

Je les suivis tout le long de leur parcours. J'adoptai leur rythme assez facilement. Je ne me souciai pas de faire du bruit, logiquement. Tant que je restais plus discret que deux d'entre eux, aucun des trois ne m'entendrait. Et être plus discret que deux d'entre eux ne présentait aucune difficulté. Pour tout dire, il aurait été difficile d'être plus bruyant, à moins de tirer plusieurs coups de Winchester ou de chanter l'hymne national.

Je m'approchai un peu, puis mis un coup d'accélérateur et les filai à vingt mètres. Toujours pas de contact visuel, excepté une veste camouflage sur un dos étroit, entraperçue, et le reflet noir de ce qui me sembla être le canon d'un M16. Mais je les entendais distinctement. Ils étaient trois, le doute n'était plus permis. Le premier, plus âgé que les deux autres à ce que j'en voyais, était peut-être au commandement. Le second ne disait pas grand-chose, le troisième avait une voix nasillarde et semblait surexcité. Je n'entendais toujours pas ce qu'ils disaient, mais ce n'était rien qui vaille la peine d'être écouté. Le ton et le rythme de leur conversation me l'assuraient. Murmures sarcastiques, répliques, aboiements de rire facile par intermittence. Trois types en train de passer le temps.

Ils ne firent pas le détour jusqu'au troisième des trois postes d'observation que j'avais repérés. Ils le dépassèrent, tranquillement, sans doute à la file indienne. J'entendis plus distinctement la voix du

premier qui lançait des remarques par-dessus son épaule aux deux autres alignés derrière lui et dont je pus à peine entendre les réponses projetées en avant, loin de moi. Mais je sentais toujours que rien d'important ne se disait. Ils s'ennuyaient – sans doute fatigués, enlisés dans une tâche routinière à laquelle ils étaient déjà accoutumés. Ils ne redoutaient aucune menace ni aucun danger.

Ils dépassèrent aussi le deuxième poste de guet. Ils avançaient tranquillement vers le sud. Je les suivis sur deux cents mètres le long de la piste, puis je les entendis tourner à droite et se diriger vers le premier. Neuf heures à mon cadran imaginaire. Là où les meurtriers de Bruce Lindsay s'étaient planqués, presque certainement.

Je tournai au même endroit qu'eux et attendis sur la piste principale. Je les entendis s'arrêter à vingt mètres de moi à l'ouest, à l'endroit même où je m'étais tenu plus tôt, juste à la lisière de la forêt côté bois, là où se trouvaient l'emballage de barre au chocolat, les empreintes de pas et les mégots. Je m'avançai vers eux, trois mètres, cinq, puis m'immobilisai à nouveau. L'un d'eux rota, provoquant l'hilarité générale. Ils devaient s'être déplacés vers le nord pour la pause repas et avoir fait un nouvel arrêt. J'en entendis un pisser un coup derrière un arbre. J'entendis des éclaboussures sur les espèces de feuilles tannées et velues qui poussaient sur le sol de la forêt. Je les entendis écarter avec les canons de leurs fusils les branches minces à hauteur d'yeux tandis qu'ils observaient à l'ouest le terrain vide devant eux. Je perçus le grattement et le craquement d'un Zippo et, un instant plus tard, je sentis de la fumée de cigarette.

J'inspirai et avançai, de plus en plus près, à gauche, puis à droite entre les arbres, encore cinq mètres, puis six, sept, ouvrant mon chemin avec le coude gauche, puis le droit, nageant dans l'espace encombré, le Winchester bien droit devant moi. Les trois types ne se doutaient pas que j'étais là. Je les sentais devant moi, ignorant ma présence, debout, immobiles, à regarder devant eux, se calmer, s'installer, une fois passée l'excitation du déjeuner. Je retins mon souffle et me rapprochai d'eux en avançant vers un autre arbre, en silence, puis vers un autre, encore un et, finalement, je les eus clairement en visuel pour la première fois.

Et ne sus que penser du tableau que j'avais sous les yeux.

Il y avait trois hommes, comme je l'avais deviné. Ils se trouvaient à quatre mètres de moi. La largeur d'une pièce. Tous me tournaient le dos. L'un était gros et avait les cheveux gris. Il portait un treillis olivâtre de l'époque du Vietnam et trop petit pour lui. Il tenait un M16 et j'aperçus un Beretta M6 semi-automatique dans un holster sanglé à sa ceinture. Pistolet 9 mm. Arme réglementaire standard de l'armée américaine, de même que le M16. Le type était chaussé de vieilles bottes de parachutiste et ne portait pas de béret.

Le deuxième était plus jeune et un peu plus grand, mais pas tellement plus mince. Il avait les cheveux blond-roux et portait, j'en étais sûr, un treillis de combat de l'armée italienne. Semblable aux nôtres, mais différent. Mieux coupé. Il tenait un M16 par la poignée du haut. Droitier. Pas d'arme de poing. Aux pieds, des baskets noires de course. Tête nue. Petit sac à dos à motif camouflage mais pas assorti.

Le troisième était en treillis de l'armée américaine adapté aux opérations en forêt et datant des années 80. Il n'était pas épais. Loin de là. Un avorton. Disons un mètre soixante-sept pour soixante-trois kilos. Mince, sec, chétif et nerveux. Lui aussi armé d'un M16. Des chaussures de civil, tête nue, pas d'arme de poing. C'était le fumeur. Il tenait une cigarette allumée entre l'index et le majeur de la main gauche.

De prime abord, en identifiant la tenue de combat italienne, je me demandai s'ils appartenaient à une espèce de force bizarre de l'OTAN. Mais le treillis du Vietnam du premier gars ne répondait à aucun scénario en cours en 1997, même si la politique internationale était totalement merdique à l'époque. Et les chaussures de ville du troisième non plus. Ni l'absence collective de casque de combat et de rations de nourriture, ni leur comportement loin d'être professionnel. Je ne savais pas ce qu'ils étaient. Je passai en revue différentes possibilités au hasard, comme les tableaux d'affichage font défiler les

vols dans les aéroports. Surpris qu'ils n'entendent pas les claquements et le *tic-tac* dans ma tête.

Je les regardai encore, de gauche à droite, puis de droite à gauche.

Je ne saisisais pas.

Puis je compris, enfin : c'étaient des amateurs.

Une région forestière isolée dans le Mississippi, près du Tennessee et de l'Alabama. Des milices civiles. Des pseudo-soldats. Des hommes qui aiment se balader armés dans les bois, et prétendent défendre un truc capital ou un autre. Des hommes qui aiment tuer le temps dans les surplus de l'armée, juste après avoir acheté en vrac des vieux treillis et des tenues de combat italiennes.

Et qui aiment acheter leurs armes dans des armureries rurales. Dans certaines en particulier. Parce que certaines d'entre elles sont proches de bases militaires et que, de ce fait, elles ont des modèles spéciaux à vendre sous le manteau. Tout ce que ça demande, c'est quelqu'un de la maison et, croyez-moi, on trouve toujours quelqu'un de la maison. Un flot incessant de M16, de Beretta et bien pire encore passe chaque année en profits et pertes, perdus, détériorés ou inutilisables pour une raison quelconque, après quoi ces armes sont détruites, sauf qu'elles ne le sont pas. Elles sortent en douce par la porte de derrière en pleine nuit et, une heure plus tard, elles réapparaissent au marché noir à l'armurerie.

J'ai arrêté beaucoup d'individus, souvent en groupes plus importants que celui que j'avais devant moi, mais je n'ai jamais été très doué pour ça. Les meilleures arrestations s'opèrent grâce à de fausses menaces et je me sens mal à l'aise quand je dois pousser un coup de gueule. Ça me convient mieux de balancer un marron sans prévenir, histoire d'arrêter les gars dès le début. Sauf que crier : « Pas un geste ! » me met un petit peu mal à l'aise aussi. Les mots paraissent timides une fois sortis. Presque comme une requête.

Mais j'étais doté du meilleur coupe-conversation jamais fabriqué : un fusil à pompe. Au prix d'une cartouche qu'on ne tire pas, je pouvais produire le genre de bruit qui cloue sur place n'importe quel groupe de trois hommes n'importe où dans le monde.

Le bruit le plus intimidant jamais entendu.

Critch-critch.

Ma cartouche éjectée tomba sur les feuilles à mes pieds et les trois gars se figèrent.

– Jetez vos armes à terre, tout de suite, leur lançai-je.

Voix normale, hauteur normale, ton normal.

Le type aux cheveux blond-roux lâcha son fusil le premier. Super-rapide. Puis ce fut au tour du plus vieux, et enfin le dernier, le sec.

– On ne bouge plus. Ne me donnez pas une raison de tirer.

Voix normale, hauteur normale, ton normal.

Ils restèrent raisonnablement immobiles. Ils levèrent un peu les bras, les éloignant du buste, lentement, pour finir par les maintenir légèrement en croix. Ils écartèrent les doigts. À coup sûr, ils écartaient les orteils dans leurs bottes, baskets et chaussures. Tout pour paraître dépourvus d'arme et inoffensifs.

– Et maintenant vous faites trois grands pas en arrière.

Ils obtempérèrent, tous les trois, exécutèrent tous les trois des enjambées flageolantes et exagérément longues et se retrouvèrent tous les trois à une distance de plus d'un corps de leurs fusils.

– Et maintenant, retournez-vous.

Je ne les avais jamais vus avant. Quand ils eurent lentement pivoté sur eux-mêmes, le plus vieux me faisait face sur la gauche. Il m'était complètement inconnu. C'était juste un type, plutôt insignifiant, avec un peu de bide, et usé. Au milieu, il y avait le blond-roux. C'était une version du plus vieux qui aurait grandi vingt ans plus tard et dans de meilleures conditions. Juste un type, un peu ramolli et délicat. Le troisième était différent. Le genre de rejeton qu'on obtient après avoir bouffé de l'écureuil pendant quatre générations. Plus rusé qu'un rat, plus résistant qu'une chèvre, et plus nerveux que les deux réunis.

Je coinçai la crosse du Winchester sous mon aisselle droite, ramenai mon coude en arrière, tins le fusil d'une seule main, et le braquai moins que parfaitement sur les types à droite. Mais bon, c'était un fusil de douze. Je n'avais pas besoin de viser parfaitement.

Je me servis de mon bras gauche comme moyen de communication et fixai le plus vieux.

– Et maintenant, c'est le moment où tu sors ton arme de poing et où tu me la donnes, lui dis-je.

Il ne réagit pas.

– Et voilà comment tu vas procéder : tu vas la retirer de son holster en la prenant entre le pouce et un doigt, puis la faire pivoter, la retourner dans ta main, et la pointer sur toi, OK ?

Pas de réaction.

– Prix de consolation : je te tire dans les jambes.

Voix normale, hauteur normale, ton normal.

Pas de réaction. Pas immédiate. J'envisageai de gaspiller une autre cartouche et de réarmer le fusil, mais n'en eus pas besoin. Le vieux

n'était pas un héros. Il s'y colla direct après une seconde de réflexion. Il fit le truc avec le doigt et le pouce, retourna le pistolet dans sa main et pointa le canon sur son ventre.

– Maintenant, le cran de sécurité, en position de tir.

C'était difficile à faire à l'envers, mais il réussit.

– Tiens le canon avec le pouce, l'index et le majeur. Relâche l'annulaire. Maintenant, remets-le dans la gâchette. Là. En pressant à l'envers sur la détente.

Il s'exécuta.

– Maintenant qu'est-ce que tu sais ?

Il ne répondit pas.

– Si tu tentes de résister, tu te prends une balle dans le bide. Voilà ce que tu sais. Toute forme de résistance. C'est clair ? Tu comprends ?

Il hocha la tête.

– Maintenant, bouge le bras et tends le flingue vers moi. Lentement et prudemment. Maintiens-le dans l'axe de tir pendant toute l'opération. Continue de le pointer sur toi. Garde l'annulaire bien appuyé sur la détente.

Il obtempéra. À un mètre de son centre de gravité, il me tendit le flingue, j'avancai et le lui pris. Je le lui ôtai juste de la main, aussi doucement que possible. Puis je reculai, il baissa le bras et je changeai de main. Je tenais le Winchester de la gauche et le Beretta de la droite.

Je soufflai.

Et souris.

Trois prisonniers pris et désarmés, tout ça sans tirer un coup de feu.

Je regardai le vieux et lui demandai :

– Vous êtes qui ?

Il déglutit deux fois, puis retrouva un peu d'assurance et répondit :

– On est en mission et c'est le genre de mission dont les civils

devraient rester éloignés, s'ils savent ce qui est bon pour eux.

- Les civils par opposition à qui ?
- Aux militaires.
- Vous êtes militaires ?
- Oui, répondit le vieux.
- Non, vous ne l'êtes pas. Vous êtes un gros ramassis d'imposteurs.
- C'est une mission autorisée, objecta-t-il.
- Autorisée par qui ?
- Par notre commandant.
- Qui lui a donné autorité ?

Il se mit à lâcher des « euh » et des « ah ». Puis il commença à parler, et s'arrêta encore deux ou trois fois. Je croisai le canon du Winchester avec le Beretta et lui braquai le pistolet dessus. Je n'étais pas sûr qu'il fonctionne. Je me méfie toujours des armes avec lesquelles je n'ai pas tiré. Mais il avait l'air correct au toucher et son poids lui aussi me semblait correct. Le cran de sûreté était enlevé. Ça, je le savais. Et le gars pâlisait pas mal. Il devait savoir mieux que quiconque si le calibre marchait. Parce que c'était le sien. Je posai le doigt fermement sur la détente. Le type me vit faire. Mais il resta muet.

C'est alors que le blond-roux se mit à parler. Le tendre.

– Il ignore qui a autorisé la mission, et il est trop gêné pour le reconnaître. C'est pour ça qu'il ne dit rien. Vous ne voyez pas ?

- Il préfère se faire tirer dessus plutôt qu'être gêné ?
- Aucun de nous ne sait qui a autorisé quoi. Pourquoi on le saurait ?
- D'où venez-vous ?
- D'abord, dites-nous qui vous êtes.

– Je suis officier de l'armée des États-Unis. Ce qui signifie que si votre prétendue mission a été autorisée par l'armée, vous êtes actuellement sous mes ordres puisque vous êtes en présence d'un

officier supérieur. D'accord ? Ce serait logique, non ?

– Oui, monsieur.

– Tennessee, lâcha le type. Nous sommes les Citoyens libres du Tennessee.

– Vous ne m'avez pas l'air très libres. En ce moment, vous m'avez l'air un peu détenus.

Pas de réponse.

– Pourquoi êtes-vous venus ici ?

– On nous a avertis.

– Avertis de quoi ?

– Qu'on avait besoin de nous ici.

– À combien êtes-vous venus ?

– Soixante.

– Vingt équipes pour cinquante kilomètres ?

– Oui, monsieur.

– Quelles instructions avez-vous reçues en arrivant ?

– On nous a demandé de tenir les gens à l'écart.

– Pourquoi ?

– Parce que c'était le moment de passer aux choses sérieuses et d'aider l'armée nationale. Ce qui est le devoir de tout patriote.

– Pourquoi l'armée nationale avait-elle besoin de votre aide ?

– On ne nous l'a pas dit.

– Quelle est votre mission ?

– On est censés tenir les gens à l'écart, peu importe les moyens employés.

– Avez-vous tué le gamin ce matin ?

L'avorton à ma droite s'exprima.

– Vous parlez du Noir ?

– Cette mission est entièrement autorisée, dit le vieux.

– C'est bien de l'adolescent afro-américain dont je vous parle, oui.

Le blond-roux adressa un regard affolé à ses potes. D'abord à l'un, puis à l'autre. Avec de rapides mouvements de la tête.

– Aucun de nous ne devrait répondre à des questions à ce sujet.

– Au moins l'un de vous le devrait.

– Cette mission est entièrement autorisée, au plus haut niveau, reprit le vieux. Il n'y a pas de niveau plus haut que celui qui a autorisé cette mission. Qui que vous soyez, monsieur, vous commettez une grave erreur.

– La ferme ! lui lançai-je.

Le type aux cheveux blond-roux tourna direct les yeux vers l'avorton.

– Ne dis rien.

Je regardai l'avorton.

– Dis ce que tu veux. Personne ne te croira de toute façon. Tout le monde sait qu'une tapette comme toi est juste là en observation.

Je tournai la tête. Vers le vieux.

– C'est moi qui ai tué le Noir, lâcha l'avorton.

Je me retournai vers lui.

– Pourquoi ?

– Il avait un comportement agressif.

Je hochai la tête.

– J'ai vu le cadavre. La balle l'a touché juste sous le bras. Aucune blessure sur le bras lui-même. Pour moi, il avait les mains en l'air. Il se rendait.

L'avorton renifla.

– J'imagine que ça pouvait donner cette impression, dit-il.

Je décroisai le Winchester et le Beretta. Levai le pistolet. Le braquai sur le visage du minus.

– Parle-moi d'hier.

Il me regarda bien en face.

Calcul dans ses petits yeux de rat.

Il jugea que je n'allais pas tirer.

– Hier, on était au nord d'ici.

– Et... ?

– On pourrait dire que j'ai tiré deux fois dans le mille cette saison.

– Qui a appliqué la compresse ?

– Moi, répondit le bond-roux. C'était un accident. On exécutait juste les ordres.

Je me tournai de nouveau vers l'avorton.

– Raconte-moi. Comment c'est de viser un gamin de seize ans qui a les mains en l'air ?

Je déplaçai ma cible d'un centimètre. Exactement au milieu de son front.

Le type sourit et me dit :

– Peut-être qu'il faisait des signes avec les mains.

Je pressai la détente.

Le pistolet marchait bien. Vraiment bien. Exactement comme il devait. La détonation craqua, siffla, roula. Des oiseaux s'envolèrent. La cartouche vide s'éjecta, rebondit sur un arbre et me frappa violemment la cuisse. La tête de l'avorton éclata, éclaboussant les feuilles derrière lui. Il s'affaissa sur lui-même, maigres fesses sur les talons, rebondit mollement et s'étala dans cette espèce d'enchevêtrement désarticulé que seuls prennent ceux qui viennent de

subir une mort violente.

J'attendis que le bruit s'estompe et que mon ouïe se rétablisse, puis je regardai les deux survivants.

– Votre prétendue mission vient de se terminer. Avec effet immédiat. Et les Citoyens libres du Tennessee viennent d'être dissous. Avec effet instantané. Ils ont cessé toute activité. Et vous deux, vous vous cassez et vous faites passer le mot. Vous avez trente minutes pour traîner vos sales carcasses hors de mes bois. Une heure pour quitter l'État. Tous, les cinquante-neuf. Et si vous lambinez, j'envoie une compagnie de rangers à vos trousses. Maintenant, barrez-vous.

Ils restèrent plantés là une seconde, immobiles, pâles, sous le choc, effrayés. Puis ils revinrent à eux. Et coururent. Ils se dépêchèrent vraiment. Je les écoutai s'éloigner jusqu'à ce que le bruit s'évanouisse. Ce fut long, mais ils étaient partis et je savais qu'ils ne reviendraient pas. Ils avaient subi une perte, et n'avaient pas de goût pour ce genre de chose. J'étais sûr qu'ils élèveraient le gars au rang de martyr, mais j'étais tout aussi sûr qu'ils se donneraient beaucoup de mal pour éviter de partager son glorieux destin. Le sang et la cervelle sont des réalités, et les réalités sont des visiteurs indésirables dans le monde des simulacres.

Je remis la sécurité du Beretta et le glissai dans la poche de mon pantalon. Sortis ma chemise de ma ceinture et laissai les pans le cacher. Puis je repris le chemin par lequel j'étais arrivé, me frayant un passage d'un coup d'épaule puis de l'autre, me fauillant entre les arbres, le Winchester bien droit devant moi.

Elizabeth Deveraux attendait à l'endroit précis où elle m'avait laissé, juste à côté de sa voiture, à deux mètres de la lisière d'arbres. Je sortis des bois juste devant elle, elle eut un léger sursaut, mais se reprit assez vite. Sans doute ne voulait-elle pas se montrer surprise de ma réussite, pour ne pas me vexer. Ou alors elle ne voulait pas montrer qu'elle s'était inquiétée. Ou les deux. Je l'embrassai sur la bouche, lui rendis le Winchester.

– Que s'est-il passé ? me demanda-t-elle.

– C'est une espèce de comité de citoyens du Tennessee. Une espèce de milice de cambrousse à la gomme. Ils sont en train de s'en aller.

– J'ai entendu un coup tiré avec une arme de poing.

– L'un d'eux était tellement accablé de remords qu'il s'est suicidé.

– Il avait des choses à regretter ?

– Plus que le commun des mortels.

– Qui les a amenés ici ?

– C'est la grande question, n'est-ce pas ?

Je lui rendis la provision de munitions rangées dans ma poche. Elle me les fit remettre moi-même en place dans le coffre. Puis nous retournâmes en ville. Mon nouveau Beretta me laboura la cuisse et l'abdomen pendant tout le trajet. Nous traversâmes le quartier noir de Carter Crossing, cahotâmes sur la voie ferrée, puis nous garâmes sur le parking du Bureau du shérif. Le port d'attache de Deveraux. La

sécurité.

- Va prendre un café, me dit-elle. Je reviens bientôt.
- Où tu vas ?
- Je dois apprendre la nouvelle à Mme Lindsay.
- Ça ne va pas être facile.
- Non.
- Tu veux que je t'accompagne ?
- Non. Ce serait malvenu.

Je la regardai s'éloigner, puis je gagnai le *diner* pour prendre un café. Et téléphoner. Je gardai ma tasse à portée de main à l'accueil et composai le numéro du bureau de Stan Lowrey. Il décrocha lui-même.

- Tu es encore là, lui dis-je. Tu as encore un boulot. J'y crois pas.
- Cette blague commence à s'essouffler, Reacher.
- Tu y repenseras comme aux braises mourantes d'une période heureuse.
- Qu'est-ce que tu attends ?
- De la vie en général ? Grande question.
- De moi.
- J'attends beaucoup de toi. En particulier, je veux que tu cherches des noms. Dans toutes les bases de données auxquelles tu pourras accéder. Surtout civiles, si possible, y compris les gouvernementales. Appelle la police de Washington et essaie de convaincre les gars d'apporter de l'aide. Le FBI aussi, s'il y reste quelqu'un qui t'adresse encore la parole.
- Au grand jour ou en douce ?
- En douce.

- Quels noms ?
- Janice May Chapman.
- C'est la femme assassinée, c'est ça ?
- C'en est une parmi d'autres.
- Et ?
- Audrey Shaw.
- Qui c'est ?
- Aucune idée. C'est pour ça que je veux que tu te renseignes.
- En lien avec quoi ?
- C'est un mystère lié à un autre mystère.
- Audrey Shaw, dit-il lentement comme s'il prenait en note.

Puis il ajouta :

- Quoi d'autre ?
- Le bureau de Garber est loin du tien ?
- De l'autre côté de la cage d'escalier.
- J'ai besoin de lui parler. Va le chercher, ramène-moi le vieux par la peau du cou.
- Pourquoi ne pas lui téléphoner directement ?
- Parce que je veux lui parler sur ta ligne, pas sur la sienne.

Pas de réponse, sinon un bruit sourd de plastique lorsqu'il posa le combiné sur son bureau, un grognement quand il se leva et un sifflement quand le coussin de son fauteuil retrouva sa forme. Puis ce fut le silence, qui coûtait cher parce que j'appelais d'un téléphone payant. J'insérai une autre pièce de vingt-cinq *cents* et attendis. Des minutes entières s'écoulèrent. Je commençais à me dire que Garber ne bougeait pas. Qu'il refusait de venir. Mais j'entendis le combiné qu'on soulevait du bureau et la voix familière me demander :

- Qu'est-ce que voulez encore, bon sang ?

– Vous parler.

– Alors appelez-moi. On a un standard maintenant. Et des téléphones.

– Votre ligne est sur écoute. Ça me paraît assez évident, non ? Vous êtes un pion dans cette histoire, comme moi. Alors utiliser la ligne de quelqu'un d'autre, c'est plus sûr.

Il resta silencieux un instant.

– Possible, concéda-t-il. Qu'avez-vous pour moi ?

– Les bottes dont on a relevé les empreintes sur le sol à l'extérieur de Kelham appartenaient à un homme d'une force non officielle. Une milice locale de citoyens. De toute évidence membres d'un réseau bizarre de vrais patriotes. Apparemment, ils étaient là pour empêcher qu'on harcèle injustement l'armée.

– C'est le Mississippi, non ? dit-il. Qu'est-ce que vous croyez ?

– Ils venaient du Tennessee, en fait. Et vous ne saisissez pas. Ils n'étaient pas là par hasard. Ils ne passaient pas par là sur un coup de tête. Ils n'étaient pas là en vacances. Ils étaient déployés. Ils ont un contact quelque part qui savait exactement quand, exactement où, exactement comment et exactement pourquoi on aurait besoin d'eux. Qui détiendrait ce genre d'information ?

– Quelqu'un qui les posséderait toutes depuis le départ.

– Et où trouverait-on une telle personne ?

– En haut de la chaîne.

– Je suis d'accord. Une idée sur son identité ?

– Pas la moindre.

– Vous êtes sûr ? Faut me mettre dans la boucle, si vous pouvez.

– J'en suis sûr. Mais vous y êtes autant que moi.

– D'accord, retournez à votre bureau. Dans cinq minutes, je vous appelle. Vous pouvez ne prêter aucune attention à ce que je dirai parce que ça n'aura pas beaucoup d'importance. Mais restez en ligne assez longtemps pour que les magnétophones se mettent en route.

– Attendez, dit Garber. Il y a quelque chose que je dois vous communiquer.

– À savoir ?

– Des nouvelles du corps des marines.

– Quel genre de nouvelles ?

– Il y a un petit problème avec Elizabeth Deveraux.

– Quel genre de problème ?

– Je ne sais pas encore. Ils jouent les insaisissables. Ils font tout un plat de l'accès aux informations. Le dossier dans lequel elle est mentionnée est apparemment super-toxique. De la plus haute importance, la plus grosse affaire au monde. Des conneries de ce genre. Mais la rumeur évoque un énorme scandale qui aurait eu lieu il y a à peu près cinq ans. L'histoire, c'est que Deveraux a fait virer un autre policier militaire des marines sans raison. La rumeur veut que ç'ait été par jalousie.

– Il y a cinq ans, c'est trois ans avant qu'elle parte. A-t-elle été libérée de ses obligations militaires avec les honneurs ?

– Oui.

– Départ volontaire ou pas ?

– Volontaire.

– Alors, il n'y a rien d'important. Ne vous inquiétez pas.

– Vous pensez avec la mauvaise partie de votre corps, Reacher.

– Dans cinq minutes, repris-je. Soyez de retour à votre bureau.

La serveuse versa du café dans ma tasse et je la bus presque entièrement en comptant trois cents secondes dans ma tête. Puis je regagnai le téléphone et composai le numéro de la ligne directe de Garber. Il répondit.

– Monsieur, ici le major Reacher qui vous appelle depuis le

Mississippi. Vous m'entendez ?

– Cinq sur cinq.

– J'ai le nom de l'individu qui a donné l'ordre aux Citoyens libres du Tennessee de se rendre à Kelham. Cet ordre s'est avéré relever d'une conspiration criminelle du fait qu'il a provoqué deux homicides et deux voies de fait. J'ai un rendez-vous à ne pas manquer au Pentagone après-demain, je reviendrai à la base immédiatement après et transmettrai au bureau du JAG¹ à ce moment-là.

Garber était prêt. Il saisit vite et joua bien son rôle.

– Qui était cet individu ? me demanda-t-il.

– Je garderai cette information strictement confidentielle pendant les prochaines quarante-huit heures, si ça ne vous dérange pas.

– Compris.

Je tapotai le support du téléphone pour mettre fin à l'appel, puis composai un autre numéro. Le bureau du colonel John James Frazer, au plus profond du Pentagone. Le type du département de liaison avec le Sénat. J'eus son planificateur et pris rendez-vous avec lui pour midi, à son bureau, le surlendemain. Sans préciser pourquoi je voulais le rencontrer, parce que j'en aurais été incapable. Je n'avais pas de raison véritable. J'avais juste besoin d'être quelque part dans le bâtiment géant. Comme appât dans le piège.

Je m'assis à une table et attendis Deveraux. Une femme avec un tel appétit ne pouvait pas être longue.

¹ *Judge Advocate General's Corps*, unité militaire américaine servant à la justice militaire.

Elle arriva une demi-heure plus tard, pâle et les traits tirés. Annoncer un décès n'est jamais agréable. En particulier quand la foudre frappe deux fois, pour une mère déjà furieuse. Mais ça fait partie du boulot. Les parents endeuillés sont toujours furieux. Pourquoi en serait-il autrement ?

Deveraux s'assit et poussa un long soupir désolé.

– Ça s'est mal passé ? lui demandai-je.

Elle hocha la tête.

– Horrible. Elle ne votera plus jamais pour moi, ça, c'est sûr. Je crois que si j'avais une maison, elle y mettrait le feu. Et si j'avais un chien, elle l'empoisonnerait.

– On ne peut pas lui en vouloir. Deux sur deux...

– Ce sera bientôt trois sur trois. Cette femme va aller faire une balade à minuit sur les rails de la voie ferrée. Garanti. Dans moins d'une semaine, sans doute.

– C'est déjà arrivé ?

– Pas souvent. Mais le train passe toujours, une fois par nuit. Comme pour nous rappeler qu'il y a toujours un moyen d'en finir si on en a besoin.

Je ne répondis rien. Je voulais me souvenir du train de minuit dans un contexte plus gai.

– Je veux te poser une question, dit-elle, mais je ne vais pas le faire.

– Laquelle ?

– Qui a envoyé ces idiots dans les bois ?

– Pourquoi tu ne vas pas la poser ?

– Parce que j’imagine qu’il y a un tas de choses en jeu, toutes étroitement liées. Une grosse crise dans la base. Une réponse partielle ne rimerait à rien. Tu devrais tout me révéler. Et je ne veux pas te demander de le faire.

– Je ne pourrais pas tout te révéler même si je le voulais. Je ne sais pas tout. Si je savais tout, je ne serais plus ici. Le boulot serait terminé. Je serais de retour à ma base pour recevoir mon nouvel ordre de mission.

– Tu es impatient de rentrer ?

– Tu cherches les compliments ?

– Non, je pose juste la question. Je suis passée par là, n’oublie pas. Tôt ou tard, on connaît tous le moment où la flamme s’éteint. Je me demande si ça t’est arrivé. Ou si c’est encore à venir.

– Non, je n’ai pas vraiment envie de rejoindre ma base. Mais c’est surtout à cause du sexe, pas du travail.

Elle sourit.

– Bon alors, qui a envoyé ces idiots dans les bois ?

– Ça pourrait être des tas de gens. Kelham est une machine comme les autres, et il y a trop de rouages. Intérêts multiples, angles nombreux. Certains professionnels, d’autres personnels. Ils ne sont que cinq ou six à réussir ce test de fou. Ce qui signifie qu’il y a cinq ou six différentes chaînes de commandement qui conduisent à cinq ou six officiers supérieurs quelque part. L’un d’eux pourrait sentir peser sur lui une menace suffisamment grave pour être poussé à monter un coup comme ça. N’importe lequel d’entre eux serait capable de le faire. On ne devient pas officier supérieur dans cette armée en étant sympa.

– Qui sont ces cinq ou six ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. Ce n’est pas mon univers. Pour eux, je suis juste un troufion. Rien ne me distingue d’un soldat de première classe.

- Mais tu vas le coincer.
- Bien sûr que je vais le coincer.
- Quand ?
- Après-demain, j'espère. Je dois aller à Washington. Juste une nuit, peut-être.
- Pourquoi ?
- J'ai parlé sur une ligne que je savais sur écoute et j'ai dit que je détenais un nom. Alors maintenant il faut que j'aille là-haut, que j'assure et que je voie ce qui en sort.
- Tu as choisi de servir d'appât ?
- C'est comme une théorie de la relativité. Ça revient au même d'aller vers eux ou qu'ils viennent me chercher.
- Surtout quand on ne sait pas qui c'est, et encore moins lequel est coupable.
- Je ne dis rien.
- Je suis d'accord, reprit-elle. Il est temps de passer aux choses sérieuses. Parfois la seule façon de savoir si le poêle est chaud, c'est de le toucher.
- Tu devais être un sacré flic.
- Je suis toujours un sacré flic.
- Alors quand ta flamme s'est-elle éteinte ? Avec les marines, je veux dire. À quel moment ça a cessé de te plaire ?
- À peu près au stade où tu en es. Pendant des années tu te moques des petits détails, mais ils déboulent si vite qu'à la fin tu te rends compte qu'une avalanche est faite d'infimes morceaux. De flocons de neige, tu vois ? Il n'y a pas plus minuscule. Et tout d'un coup, tu te rends compte que les petits détails sont en réalité des montagnes.
- Quelque chose en particulier ?
- Non, je m'en suis bien sortie. Je n'ai jamais eu de problème.
- Allez, pendant seize ans ?

– Il y a eu de petits obstacles ici et là. Je suis sortie une ou deux fois avec un type que j'aurais dû éviter. Mais rien qui vaille la peine d'en parler. Je suis devenue adjudant-chef après tout, et c'est un grade auquel n'accèdent que certains d'entre nous.

– Tu t'es bien débrouillée.

– Pas mal pour une fille de la campagne. De Carter Crossing.

– Pas mal du tout.

– Quand est-ce que tu pars ?

– Demain matin, sans doute. Ça va me prendre la journée d'aller là-bas.

– Je demanderai à Pellegrino de te conduire à Memphis.

– Pas besoin.

– Accepte pour me faire plaisir. J'aime envoyer Pellegrino hors du comté aussi souvent que possible. Le laisser démolir sa voiture et écraser un piéton dans une autre juridiction.

– Ça lui est déjà arrivé ?

– Il n'y a pas de piétons ici. C'est une ville très tranquille. Plus tranquille que jamais en ce moment.

– À cause de Kelham ?

– Cet endroit se meurt, Reacher. On a besoin que cette base rouvre, et vite.

– Peut-être que j'avancerai à Washington.

– Je l'espère.

– On devrait déjeuner maintenant.

– C'est pour ça que je suis venue.

La tourte au poulet constituait le plat de base des déjeuners de

Deveraux. Nous en commandâmes deux et en étions à la moitié quand le vieux couple de l'hôtel entra. La femme tenait un livre et l'homme un journal. Arrêt au stand de routine, comme pour le dîner. Le vieux m'aperçut et fit le détour par notre table. Il m'apprit que le frère de mon épouse venait d'appeler. Ça semblait très urgent. J'eus l'air déconcerté pendant une seconde. Il devait se dire que ma femme appartenait à une famille très nombreuse.

– Votre beau-frère Stanley, précisa-t-il.

– OK, lui dis-je. Merci.

Il s'éloigna d'un pas traînant.

– Le major Stan Lowrey. Un ami à moi. On était en mission temporaire au même endroit depuis quelques semaines.

Deveraux sourit.

– Je pense que le verdict est tombé : les marines sont meilleurs comédiens.

Je me remis à manger.

– Tu devrais le rappeler si c'est très urgent, tu ne crois pas ? reprit-elle.

Je posai ma fourchette.

– Sans doute. Mais n'attaque pas ma part.

Je retournai au téléphone pour la troisième fois et composai le numéro. Lowrey répondit à la première sonnerie.

– Tu es assis ? me demanda-t-il.

– Non, je suis debout. Je t'appelle d'un téléphone payant dans un *diner*.

– Eh bien, accroche-toi bien. J'ai une histoire à te raconter. À propos d'une certaine Audrey.

Je m'appuyai au mur près du téléphone. Pas forcément parce que je craignais de tomber sous l'effet du choc ou de la surprise. Mais parce que les histoires de Lowrey étaient en général très longues. Il se prenait pour un conteur. Et il aimait préciser le cadre. Et le contexte. Cadre détaillé et contexte détaillé. Normalement, il aimait aussi remonter à l'instant initial, juste avant que des déchets gazeux venus de régions non répertoriées de l'univers s'agglomèrent au hasard de leurs tourbillons pour former la Terre.

– Apparemment, Audrey est un nom très ancien, commença-t-il.

La seule façon de faire perdre son rythme discursif à Lowrey était de contre-attaquer d'emblée.

– Audrey est un prénom anglo-saxon. C'est le diminutif de Aethelthryth ou Etheldreda. Ça signifie « noble force ». Il y a eu une sainte Audrey au ^{vii}^e siècle. C'est la sainte patronne des irritations de la gorge.

– Comment tu sais ce genre de truc ? J'ai dû chercher.

– Je connais un mec dont la mère s'appelle Audrey. Il m'a raconté.

– Ce que je veux dire, c'est que ce n'est plus un prénom très courant.

– Il était 173^e du hit-parade au dernier recensement. Il est légèrement plus en vogue en France, en Belgique et au Canada. Surtout à cause d'Audrey Hepburn.

– Tu sais ça à cause de la mère d'un mec ?

– De sa grand-mère aussi, en fait. Elles s'appelaient toutes les deux Audrey.

– Alors, tu as reçu une double ration d'informations ?

- Ça m’a fait l’effet d’une double ration de quelque chose.
- Audrey Hepburn n’était pas européenne.
- Le Canada ne se trouve pas en Europe.
- On y parle français. Je les ai entendus.
- Bien sûr qu’Audrey Hepburn venait d’Europe. Père anglais, mère hollandaise, née en Belgique. Elle avait un passeport du Royaume-Uni.
- Bref, ce que je veux dire, s’il t’arrive de laisser les gens en placer une, c’est que si tu cherches des Audrey, tu n’obtiens pas des masses de réponses.
- Bon, mais tu m’as trouvé Audrey Shaw ?
- Je crois bien.
- Ça a été rapide.
- Je connais un mec qui bosse dans une banque. Ce sont les grandes sociétés qui détiennent les informations les plus utiles.
- N’empêche, ça a été rapide.
- Merci. Je suis un employé zélé. Et je m’apprête à être le chômeur le plus zélé de l’histoire.
- Alors, qu’est-ce que tu sais sur Audrey Shaw ?
- Elle est citoyenne américaine.
- C’est tout ce que tu sais ?
- Femme, type caucasien, née à Kansas City, Missouri, a fait ses études dans la région, est allée à la fac à Tulane, Louisiane. Southern Ivy League, l’élite du Sud. Étudiante en lettres, sciences sociales et humaines, et fêtarde. Résultats moyens. Pas de problèmes de santé, ce qui, j’imagine, en dit un peu plus qu’il n’y paraît, s’agissant d’une fêtarde de Tulane. Elle a obtenu son diplôme dans les temps.
- Et... ?
- Après son diplôme, elle a profité de relations familiales pour décrocher un stage à Washington.

– Quel genre de stage ?

– Politique. Dans un bureau du Sénat. Au service d'un des types de son État d'origine, le Missouri. Sans doute qu'elle lui servait seulement le café, mais, officiellement, elle occupait le poste d'assistante d'un assistant directeur général ou un truc comme ça.

– Et... ?

– Elle était belle, apparemment. Elle tournait la tête des plus haut placés. Alors devine un peu ce qui s'est passé ?

– Elle s'est envoyée en l'air.

– Elle a eu une aventure. Avec un homme marié. Toutes ces soirées, tout ce glamour. Le frisson de déchiffrer dans leurs moindres détails les clauses dans les accords commerciaux avec la Bolivie. Tu vois le genre. Je ne sais pas comment ces gens supportent toute cette effervescence.

– Qui était le type ?

– Le sénateur en personne. Le boss. Le dossier devient un peu flou à partir de là parce que, bien sûr, toute l'affaire a été étouffée comme pas possible. Mais entre les lignes, c'était brûlant. Sous les draps aussi, sans doute. Un truc vraiment énorme. Il paraît qu'elle était amoureuse.

– D'où tu tiens ça si le dossier est flou ?

– D'un mec du FBI, répondit-il. Il y en a plein qui me parlent encore. Et tu ferais mieux de croire qu'ils gardent la trace de ce genre de chose. Comme moyen de pression. Tu as remarqué que le budget du FBI ne diminue jamais ? Ils en savent trop sur trop de politiques pour qu'on rogne dessus.

– Combien de temps a duré la liaison ?

– Les élections sénatoriales ont lieu tous les six ans, alors en général les élus passent les quatre premières à se vautrer sur le canapé et les deux dernières à s'acheter une conduite. La jeune Mlle Shaw a eu les deux dernières des bonnes années et après, on lui a donné une tape sur les fesses et on lui a dit au revoir.

– Et où est-elle maintenant ?

– C'est là que ça devient intéressant, me répondit-il.

Je me décollai du mur et jetai un coup d'œil à Deveraux. Elle avait l'air d'aller bien. Elle mangeait le reste de ma tourte. Elle s'était penchée au-dessus de la table et picorait ma part. La démolissait en fait. Lowrey poursuivait.

– J'ai des rumeurs et des faits avérés. Les rumeurs viennent du FBI et les faits avérés des bases de données. Qu'est-ce que tu veux en premier ?

Je m'adossai au mur.

– Les rumeurs, répondis-je. Toujours bien plus intéressantes.

– OK, selon les rumeurs, la jeune Mlle Shaw aurait été très peinée qu'on se soit débarrassé d'elle comme ça. Elle aurait eu le sentiment qu'on s'était servi d'elle, qu'elle ne valait rien. Qu'elle n'était qu'un vulgaire Kleenex. Qu'une pute qui quitte une suite d'hôtel. Et là, on a commencé à voir en elle le genre de stagiaire qui peut causer de sérieux problèmes. C'était le point de vue du FBI, en tout cas. Ils ont gardé une trace de ça aussi, pour différentes raisons.

– Que s'est-il passé ?

– Finalement, il ne s'est rien passé du tout. Les parties en présence ont dû parvenir à un genre de compromis. Tout s'est tassé. Le sénateur a été réélu comme prévu et on n'a plus jamais entendu parler d'Audrey Shaw.

– Où est-elle maintenant ?

– C'est là que tu me demandes quels sont les faits avérés.

– Quels sont les faits avérés ?

– Selon les faits avérés, Audrey Shaw n'est plus nulle part. Les bases de données sont entièrement vides. Aucune trace, rien. Pas de transactions, d'impôts, d'achats, de voiture, de maison, de bateau, de mobil-home, de scooter des neiges, d'emprunt, de droit de gage, de mandat d'arrêt, de jugement, d'arrestation, ni de condamnation. C'est comme si elle avait cessé d'exister il y a trois ans.

- Il y a trois ans ?
- Même la banque est de cet avis.
- Quel âge avait-elle ?
- Vingt-quatre ans à l'époque. Elle en aurait vingt-sept aujourd'hui.
- Tu as cherché l'autre nom ? Janice May Chapman ?
- Tu viens de gâcher ma surprise. Tu viens de gâcher mon histoire.
- Laisse-moi deviner. Chapman est tout l'opposé. Il n'y a rien qui remonte à plus de trois ans.
- Correct.

– C'était donc la même personne, dis-je. Shaw a changé d'identité. Ça faisait partie de l'accord, vraisemblablement. Un gros sac de fric et un tas de nouveaux papiers. Comme un programme de protection des témoins. Peut-être le vrai programme de protection des témoins. Ces types fileraient sûrement un coup de main à un sénateur. Ça leur donnerait une reconnaissance de dette à avoir sous la main en cas de besoin.

- Et maintenant elle est morte. Point final. Autre chose ?
- Bien sûr qu'il y a autre chose.

Il restait une dernière question. Importante autant qu'évidente. Mais je n'avais presque pas besoin de la poser. J'étais sûr de connaître la réponse. Je sentais qu'elle allait m'exploser en pleine figure après avoir sifflé dans les airs comme un tir de mortier. Comme un obus d'artillerie, braqué et amorcé pour une explosion aérienne juste dans ma tête.

- Qui était le sénateur ?
- Carlton Riley. M. Riley du Missouri. En personne. Le président de la commission de la Défense.

Je retournai à table au moment même où la serveuse y posait deux parts de tarte aux pêches et deux tasses de café. Deveraux entama aussitôt son dessert. Elle me avançait d'une tourte au poulet entière, et elle avait encore faim. Je lui livrai un résumé de l'information transmise par Lowrey, mais légèrement remaniée. Je lui dis tout, en fait, sauf les mots Missouri, Carlton et Riley.

– Comment t'est venue l'idée de lui fournir le nom d'Audrey Shaw ?

– C'était pile ou face. Cinquante pour cent de chance. Soit la copine de Butler avait merdé avec les numéros de dossiers, soit pas. Je ne voulais pas trancher.

– Est-ce que ces infos vont nous aider ?

Mots anodins, mais lourds de sens. *Nous* et *aider*. Ça ne m'aidait pas. Pas pour Janice May Chapman en tout cas. Pour Rosemary McClatchy et Shawna Lindsay, je n'en étais plus si sûr. Les révélations de Lowrey apportaient un éclairage nouveau, mais étrange. Cela dit, elles aidaient Deveraux, ça ne faisait pas un pli. Dans l'affaire Chapman, du moins. Ça réduisait à un milliardième la probabilité que sa population locale soit impliquée d'une manière ou d'une autre. Parce que ça augmentait d'un milliard la probabilité que l'armée le soit.

– Ça pourrait nous aider, dis-je. Ça pourrait restreindre les possibilités. Non, parce que si un sénateur a un problème, laquelle de ces cinq ou six chaînes de commandement va réagir ?

– La liaison avec le Sénat, répondit-elle.

– Et c'est là que je vais. Après-demain.

– Comment tu savais ?

– Je ne savais pas.

– Tu devais bien le savoir.

– C’était juste un choix au hasard. J’avais besoin d’une raison pour être là-bas.

– Attends. Ça n’a aucun sens. Pourquoi l’armée interviendrait-elle si un sénateur avait un problème avec une fille ? C’est une affaire civile. Enfin, le département de liaison avec le Sénat ne s’implique pas chaque fois qu’un sénateur perd ses clés de voiture. Il faudrait qu’il y ait un lien avec l’armée. Et il n’y a pas de lien militaire entre un sénateur civil et son ex-petite amie, peu importe où elle vit.

Je ne répondis pas.

Elle me regarda.

– Tu veux dire qu’il existe bien un lien ?

– Je ne dis rien. Au sens propre. Regarde mes lèvres. Elles ne remuent pas.

– Il ne peut pas y en avoir. Chapman n’était pas dans l’armée et il n’y a assurément pas de sénateurs dans l’armée.

Je ne dis rien.

– Elle y avait un frère ? C’est ça ? Un cousin ? Un membre de sa famille ? Bon sang, est-ce que son père est dans l’armée ? Quel âge aurait-il maintenant ? La cinquantaine ? La seule raison de vouloir y rester à cet âge-là c’est qu’on s’y amuse, et la seule façon de s’y amuser à cet âge-là, c’est d’être officier supérieur haut gradé. C’est ce que tu veux dire ? Chapman était la fille d’un général ? Ou Shaw, enfin, quel que soit son vrai nom.

Je ne dis rien.

– Lowrey t’a révélé qu’elle avait obtenu le stage grâce à des relations de sa famille, c’est bien ça ? Alors, qu’est-ce que ça peut signifier d’autre ? On parle d’un sénateur en poste qui aurait une dette envers quelqu’un. C’est énorme. Son père devait avoir au moins deux étoiles.

Je ne dis rien.

Elle me regarda droit dans les yeux.

– Je sais ce que tu penses.

Je ne dis rien.

– Tu penses que je n’ai pas compris. C’est ça. Que je fais fausse route. Chapman n’avait aucune relation militaire. C’est autre chose.

Je ne dis rien.

– C’est peut-être l’inverse. C’est peut-être un membre de la famille du sénateur qui porte l’uniforme.

– Tu ne saisis pas. Si Janice May Chapman était soudain devenue une affaire à régler d’urgence, pourquoi a-t-elle été tuée exactement de la même manière que deux autres femmes sans rapport entre elles et assassinées six et neuf mois plus tôt ?

– Tu sous-entends qu’il s’agit d’une coïncidence ? Que ça n’a rien à voir avec le sénateur ?

– Ça pourrait.

– Alors pourquoi paniquer à ce point ?

– Parce qu’ils s’inquiètent du retour de bâton. En général. Ils refusent que la réputation d’une unité soit salie.

– Celle qui comprend un membre de la famille d’un sénateur ?

– Ne nous aventurons pas sur ce terrain.

– Mais ils ne s’inquiétaient pas d’un retour de bâton avant ? Il y a six et neuf mois ?

– Ils n’étaient pas au courant pour les six et neuf mois. Pourquoi l’auraient-ils été ? Et puis l’affaire Chapman leur est tombée dessus. Deux caractéristiques la rendaient plus visible. Le nom de cette femme figurait dans les dossiers et elle était blanche.

– Et si ce n’était pas une coïncidence ?

– Alors quelqu’un a été très malin. Un soudain problème urgent a été traité en s’inspirant d’une méthode déjà utilisée dans deux affaires sans lien entre elles. Excellent camouflage.

– Alors selon toi il pourrait y avoir deux tueurs ?

– Possible, répondis-je. Peut-être que les morts de McClatchy et Lindsay relèvent de l’homicide ordinaire et que celui de Chapman a

été perpétré pour leur ressembler. Par quelqu'un d'autre.

Nous terminâmes nos desserts et bûmes nos cafés. Deveraux me dit qu'elle avait du travail. Je lui demandai si elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que je rende visite à Emmeline McClatchy encore une fois.

– Pourquoi ? voulut-elle savoir.

– À cause des petits amis. Apparemment, Lindsay et Chapman fréquentaient toutes les deux un soldat propriétaire d'une voiture bleue. Je me demande si McClatchy va confirmer le « jamais deux sans trois ».

– C'est loin, à pied.

– Je trouverai un raccourci.

Je commençai à reconstituer la géographie locale dans ma tête. Pas besoin d'emprunter trois côtés d'un carré, d'abord au nord jusqu'à la route de Kelham, puis à l'est, puis de nouveau au sud jusqu'à la cabane de McClatchy. J'étais déjà à peu près à la bonne latitude. Je pensais pouvoir trouver un moyen de traverser la voie ferrée bien avant le croisement aménagé. Itinéraire direct vers l'est. Un seul côté du carré.

– Sois gentil avec elle, reprit Deveraux. Elle est encore bouleversée.

– Je suis sûr qu'elle le sera toute sa vie. Ce genre de chose ne s'efface pas de sitôt.

– Et ne parle pas de grossesse.

– Je ne dirai rien.

Je pris Main Street vers le sud, vers le cabinet du docteur Merriam, en prévoyant de tourner à l'est bien avant de l'atteindre. Et trouvai l'endroit propice au bout d'environ trois cents mètres. Je repérai l'entrée d'un chemin de terre entre des arbres. La présence d'une

bouche d'incendie rouillée dix mètres devant moi signifiait qu'il devait y avoir des habitations plus loin. Je découvris la première à trente mètres. C'était un machin en ruine et chancelant vers l'arrière, mais des gens y vivaient. Au début, je me dis que c'étaient les cousins McKinney, vu le genre d'endroit répugnant et le pick-up noir peint au rouleau garé sur un carré de terre qui avait dû être une pelouse. Mais le pick-up était d'une autre marque. Âge différent, taille différente, mais même conception de l'entretien. De toute évidence, le nord-est du Mississippi n'était pas un milieu fertile pour les magasins de peinture en bombe.

Je passai devant deux autres habitations semblables en tout point, la quatrième que je découvris étant la pire. Abandonnée, avec des herbes hautes qui masquaient entièrement la boîte aux lettres. La végétation recouvrait l'allée. Des arbustes et des ronces grimpaient sur les portes et les fenêtres. Les gouttières étaient pleines de mauvaises herbes, les murs tapissés d'une mousse visqueuse et des vrilles plus grosses que mes poignets jaillissaient des fondations lézardées. Elle était plantée seule sur à peu près un hectare de ce qui avait dû être un pré, mais se résumait maintenant à un lopin de ronces envahi d'arbrisseaux d'environ deux mètres de haut. L'endroit devait être inhabité depuis longtemps. Bien plus que des mois. Des années peut-être.

Mais des traces de pneus récentes étaient visibles à l'embranchement du chemin d'accès.

Les pluies saisonnières avaient fait couler la terre le long de petites pentes et laissé une flaque de boue lisse comme un miroir dans la déclivité entre la route et l'allée. Pendant la saison chaude, la terre avait cuit et s'était transformée en poudre, comme du ciment tout juste sorti du sac. Un véhicule à quatre roues l'avait traversé à deux reprises, pour entrer et pour sortir. Pneus larges avec des sculptures destinées à une utilisation sur chaussée normale. Pas neufs, mais bien gonflés. Motif des bandes de roulement parfaitement dessiné. Et les marques étaient fraîches. Certainement creusées après la dernière pluie.

Je fis un détour de quelques pas pour éviter de laisser des empreintes près des traces de pneus. Je sautai par-dessus la déclivité et me frayai difficilement un passage à travers un fouillis de saloperies à hauteur de taille pour m'approcher de l'allée suivante. Je repérai les endroits où les pneus avaient écrasé les mauvaises herbes. Des tiges brisées avaient comme saigné un jus vert foncé. Certaines des plantes les plus résistantes ne s'étaient pas cassées. À nouveau d'aplomb, certaines étaient barbouillées d'huile provenant du dessous d'un

moteur.

L'individu qui avait roulé dans l'allée n'était pas entré dans la maison. C'était clair. Aucune des plantes grimpantes autour des portes et des fenêtres n'avait bougé. Alors j'avançai, dépassai la maison, puis un petit hangar à tracteur et débouchai dans l'espace derrière la bâtisse. Un rideau d'arbres se dressait devant moi, un autre à ma gauche, et encore un à ma droite. L'endroit était isolé. Indécelable, sauf par les oiseaux, comme les deux qui volaient au-dessus de ma tête. Des vautours aura. Ils planaient et faisaient des loopings sans fin.

J'avançai. Je trouvais un potager abandonné depuis longtemps, clôturé par du grillage à lapins rouillé. Un archéologue aurait été capable d'indiquer ce qu'on y avait cultivé. Pas moi. Plus loin devant s'étirait un long et haut monticule d'une matière verte et solide. Une vieille haie peut-être, qui n'avait pas été taillée depuis dix ans et avait proliféré. Derrière, deux structures, vraisemblablement placées là de manière à être invisibles depuis la maison. La première était une vieille remise en bois pourrissante et branlante, avec un coin affaissé.

L'autre était un chevalet à dépecer les cerfs.

Le chevalet de dépeçage était grand et construit à l'ancienne, en forme de A soutenu par des madriers solides. Il mesurait plus de deux mètres. J'aurais pu passer sous la poutre du haut sans aucun problème. L'idée devait être d'arriver en marche arrière avec un pick-up, de jeter l'animal mort hors du plateau, sur le sol entre les poutres obliques, puis de lui attacher les pattes arrière avec de la corde, de jeter les cordes par-dessus la poutre du haut et de tirer à la force des bras ou avec le pick-up pour hisser l'animal afin qu'il pende à la verticale, la tête en bas, prêt pour le couteau du boucher. Technique antique, mais que je n'avais jamais utilisée. Quand je voulais un steak, j'allais au mess des officiers. Beaucoup moins fatigant.

Le dispositif pouvait avoir cinquante ans ou plus. Les poutres étaient solides, en bois qui a vécu. Un bois dur de la région. Un peu de mousse verte avait poussé sur les faces exposées au nord, celles que j'avais devant les yeux. Au fil des ans, les cordes qu'on avait passées sur la poutre centrale l'avaient polie et lissée. Aucun moyen de déterminer quand on l'avait utilisé pour la dernière fois. Récemment ou non.

Mais la terre entre les poutres obliques avait été retournée peu de temps auparavant. C'était clair. On l'avait bêchée jusqu'à six ou sept centimètres de profondeur et enlevée. Au lieu de trouver de la terre battue noircie aussi ancienne que la charpente, on remarquait maintenant un trou peu profond d'environ trente centimètres sur trente.

Le terrain ne fournissait pas d'autre indice utile. Vraiment aucun, excepté la terre manquante et les traces de pneus qui ne provenaient ni d'un pick-up ni d'aucune autre espèce de véhicule utilitaire. La

remise près du chevalet de dépeçage était vide. Je jetai une fois encore un coup d'œil à la maison en passant devant pour regagner la route, juste pour être sûr, mais personne n'y était entré depuis longtemps. Les fenêtres étaient recouvertes d'une pellicule grisâtre de crasse organique, laquelle couvrait aussi, bien que de manière moins visible, le bardage, les portes et les poignées. Rien n'avait été touché. Pas de marques, pas de traces. Il y avait des toiles d'araignée vaporeuses partout, et entières. Des végétaux de toutes sortes, certains épineux et vigoureux, d'autres souples et délicats, poussaient librement jusque sur le perron et en travers des portes sans jamais avoir été bousculés, coupés ni abîmés.

Je m'arrêtai en haut de l'allée et écartai les longues herbes autour de la boîte aux lettres. Modèle standard des services postaux, de taille standard, de couleur grise à une époque et maintenant complètement décolorée, tachetée de rouille dans les fines rayures produites par l'éclatement de la laque sous la torsion de la feuille de tôle. Elle était fixée sur un poteau aux dimensions originales de 15 × 15 cm, mais n'était plus qu'une solive tordue dont ne subsistait que le centre. Il y avait eu un nom sur la boîte, écrit en lettres penchées imprimées sur des autocollants rectangulaires dans un style à la mode à une époque. On les avait décollées. Dernier geste sans doute avant d'abandonner la maison, mais elles avaient laissé des filaments d'adhésif séché derrière elles, comme des empreintes digitales.

Le nom sur la boîte comptait huit lettres.

Je sautai de nouveau par-dessus le fossé et continuai vers l'est. Je passai devant deux autres maisons largement espacées et occupées, mais dans un état lamentable. Après la dernière, la route rétrécissait, et était trouée de nids-de-poule. Elle s'enfonçait dans un mur d'arbres et se prolongeait tout droit. Les arbres l'envahissaient depuis les côtés, ne laissant qu'un passage d'à peine un mètre de large. Je poursuivis quand même mon chemin, fouetté et griffé par les branches. Cinquante pas plus loin, je débouchai de l'autre côté et découvris la voie ferrée juste en face de moi, s'étirant de gauche à droite et me bloquant le passage. À cet endroit, elle passait sur une berme en terre surélevée d'environ un mètre. Pour un œil humain, le terrain dans cette partie du Mississippi paraissait plutôt plat, mais les locomotives fatiguées voient les choses autrement. Elles veulent que toutes les déclivités soient comblées et toutes les buttes rasées.

Je grimpai tant bien que mal sur le remblai, m'écrasai sur les cailloux du ballast, puis me postai sur une traverse. À ma droite, la voie se prolongeait jusqu'au sud du golfe. À ma gauche, droit vers le nord jusqu'au bout de son itinéraire, quel qu'il soit. Je distinguai le croisement avec la route au loin et le vieux château d'eau. De part et d'autre de ma position, les rails lustrés par le passage des roues d'acier. Devant moi, d'autres arbres bas, des buissons, au-delà, un champ, et au-delà du champ, des maisons.

J'entendis un hélicoptère, quelque part à l'est, légèrement au nord-est. Je balayai l'horizon du regard et aperçus un Blackhawk dans le ciel, à environ cinq kilomètres. Se dirigeant probablement vers Kelham. J'écoutai le *whap whap whap* de ses pales, le bruit strident de ses turbines et le vis maintenir son cap, mais perdre de l'altitude quand il fut prêt à atterrir. Puis je descendis de l'autre côté du remblai de terre et me dirigeai droit devant à travers la zone boisée suivante.

Je traversai le champ qui venait ensuite, enjambai une clôture en fil de fer et me retrouvai dans une rue probablement parallèle à celle d'Emmeline McClatchy. J'aperçus l'arrière de la maison avec les enseignes de bière aux fenêtres. Le bar improvisé. Mais entre lui et moi se dressaient d'autres maisons, toutes entourées de jardins. Propriétés privées. Dans celui pile en face de moi, deux types étaient assis sur des chaises en plastique. Des vieux. Ils m'observaient. À les voir, on aurait dit qu'ils faisaient une pause après avoir accompli une tâche physique pénible. Je m'arrêtai devant la clôture.

– Je peux vous demander un service ? leur lançai-je.

Ils ne répondirent pas avec des mots, mais levèrent le menton comme pour signifier qu'ils écoutaient.

– Me permettez-vous de traverser votre jardin ? Je dois me rendre dans la rue juste de l'autre côté.

Le type sur la gauche me demanda :

– Pourquoi ?

Il avait un brin de barbe blanche, mais pas de moustache.

– Je passe voir une personne qui y habite.

– Qui ça ?

– Emmeline McClatchy.

- Vous êtes dans l’armée ?
- Oui.
- Alors Emmeline n’a pas envie que vous passiez. Ni elle ni personne d’autre dans le quartier.
- Pourquoi ?
- À cause de Bruce Lindsay, tout récemment.
- C’était un de vos amis ?
- Et comment !
- N’importe quoi. Il m’a dit qu’il n’avait pas d’amis. Vous le traitiez tous de difforme, vous l’évitiez et vous faisiez de sa vie un enfer. Alors ne montez pas sur vos grands chevaux maintenant.
- Toi, t’as une grande gueule, fiston.
- J’ai plus qu’une grande gueule.
- Tu vas nous tirer dessus aussi ?
- Ça me tente drôlement.

Le vieux eut un sourire.

– Allez, passe. Mais sois gentil avec Emmeline. Cette histoire avec Bruce Lindsay l’a retournée.

Je traversai le jardin et entendis de nouveau le Blackhawk, en train de décoller de Kelham, au loin. Une visite rapide pour quelqu’un, une livraison ou un ramassage. Je le vis s’élever au-dessus des arbres, un point au loin et, nez en bas, accélérer vers le nord.

J’enjambai un grillage au bout du jardin et me retrouvai sur le terrain du bar. Encore une propriété privée, théoriquement, mais en principe les bars accueillent les passants plutôt que de les chasser. Et c’était désert de toute façon. Je contournai le bâtiment et gagnai la rue, indemne.

Et vis un Humvee de l’armée s’arrêter devant chez McClatchy.

Le Humvee est un véhicule très large et celui-ci se trouvait sur un chemin de terre très étroit. Il l'occupait presque d'un bas-côté à l'autre. Peinture de camouflage standard aux motifs vert et noir, très propre. Peut-être tout neuf.

J'allai à sa rencontre, il s'immobilisa et le moteur s'arrêta. La portière côté conducteur s'ouvrit et un type descendit. Il portait un treillis camouflage vert et des bottes propres. Avant le début de ma carrière déjà, la tenue de combat se portait avec des écussons nominatifs et des badges de grade de couleur délavée et, à l'image de tout le reste dans l'armée, l'adjectif « délavé » était utilisé dans son sens le plus fort, au point que les noms et les grades étaient illisibles au-delà de un mètre. Une initiative d'officier, c'est sûr. Ils craignaient d'être les cibles prioritaires des snipers. J'ignorais donc qui venait de descendre du Humvee. Il aurait pu s'agir d'un simple soldat comme d'un général à deux étoiles. Ceux à trois et au-dessus ne prennent pas eux-mêmes les commandes. En général. Pas tant qu'ils sont en fonction. Pas non plus pendant les permissions. Ils ne font vraiment pas grand-chose tout seuls.

Cela étant, j'avais une idée assez claire de l'identité du type. La déduction était facile, en fait. Qui d'autre était autorisé à aller et venir ? En plus, il me ressemblait. Même taille à peu près, à peu près même carrure et même couleur. C'était comme me regarder dans un miroir, si ce n'est qu'il avait cinq ans de moins que moi et que ça se voyait à sa manière de bouger. Il bondissait, avait de l'énergie à revendre. Un juge impartial aurait dit qu'il avait l'air juvénile et trop exubérant. Le même juge aurait dit que j'avais l'air vieux et éreinté. Voilà ce qui nous différençait.

Il me regarda approcher, curieux de savoir qui j'étais, curieux de voir un Blanc dans un quartier noir. Je le laissai me dévisager bouche bée et avançai jusqu'à deux mètres de lui. Je n'ai rien perdu de mon acuité visuelle et je peux déchiffrer les écussons de plus loin que je ne

devrais, en particulier par des après-midi très ensoleillés dans le Mississippi.

Ce que je lus ? *Munro. U.S. Army.*

Le col de son uniforme était brodé de petites branches de chêne noires pour indiquer son grade de major. Il portait le béret de service, avec le même motif camouflage que sa chemise et son pantalon. Il avait des ridules au bord des yeux, à peu près l'unique preuve qu'il n'était pas né la veille.

J'avais l'avantage parce que ma chemise était simple. Origine civile. Pas d'écusson nominatif. Je restai immobile un moment sans rien dire. Je sentis le diesel chauffé par le parcours, la gomme des pneus. J'entendis le cliquètement du moteur qui refroidissait. Le vent dans l'arbre d'Emmeline McClatchy.

Puis je tendis la main et me présentai.

– Jack Reacher.

Il la serra et dit :

– Duncan Munro.

– Qu'est-ce qui vous amène ? lui demandai-je.

– Asseyons-nous dans le camion un moment, me répondit-il.

Un Humvee est tout aussi large à l'intérieur, mais la plus grande partie du volume est occupée par un gigantesque tunnel de transmission. Les sièges avant sont petits et espacés. C'était comme être assis dans des voies de circulation adjacentes. Je pense que la séparation convenait à nos humeurs respectives.

– La situation est en train de changer, m'annonça Munro.

– La situation change tout le temps. Faut vous y habituer.

– L'officier en question a été libéré de son commandement.

– Reed Riley ?

- Nous ne sommes pas censés prononcer ce nom.
- Qui le saurait ? Vous pensez que ce véhicule est sur écoute ?
- J’essaie simplement de respecter le protocole.
- C’était lui dans le Blackhawk ?

Munro acquiesça d’un hochement de tête.

– Il retourne à Benning. Ensuite, il sera transféré et caché quelque part.

– Pourquoi ?

– Il y a eu une grosse panique il y a deux heures. Les lignes téléphoniques explosaient. J’ignore pourquoi.

– Kelham vient de perdre son équipe de sécurisation, voilà pourquoi.

– Encore ça ? Il n’y a jamais eu de force de sécurisation. Je vous l’ai dit.

– Je viens de les rencontrer. Une bande de civils, des rustres.

– Comme à Ruby Ridge¹ ?

– En moins professionnel.

– Pourquoi les gens font-ils des trucs aussi débiles ?

– Ils nous envient nos vies de stars.

– Que leur est-il arrivé ?

– Je les ai chassés.

– Alors quelqu’un s’est dit qu’il fallait retirer Riley. On ne va pas vous apprécier.

– Je n’ai pas envie qu’on m’apprécie. Je veux accomplir ma mission. On est dans l’armée, pas au lycée.

– C’est le fils d’un sénateur. Il se fait un nom. Vous saviez que les marines emploient des lobbyistes ?

– Je l’ai entendu dire.

– C'était notre version.

Je regardai par la fenêtre le domicile de McClatchy, son toit bas, sa façade maculée de boue, ses méchantes fenêtres, son arbre aux frondaisons étendues.

– Pourquoi êtes-vous venu ici ? demandai-je à Munro.

– Pour la même raison que vous, qui avez chassé les rustres. J'essaie d'accomplir ma mission.

– De quelle manière ?

– J'ai fait des recherches sur les deux autres femmes que vous avez mentionnées. Il y avait des mémos d'information dans les dossiers des forces spéciales. Ensuite, j'ai recoupé les bribes d'informations que j'avais recueillies en cours de route. Il semble que le capitaine Riley soit du genre homme à femmes. Depuis son arrivée ici, il a eu une ribambelle de petites amies plus longue que ma queue. Il est probable que Janice Chapman et Shawna Lindsay aient figuré sur la liste. Je veux déterminer si Rosemary McClatchy ferait carton plein.

– C'est pour ça que je suis ici, moi aussi.

– Les grands esprits se rencontrent. Et les idiots ne divergent jamais.

– Vous avez apporté sa photo ?

Il déboutonna sa poche de poitrine droite, juste sous l'écusson à son nom. Il en sortit un mince carnet noir et retira un cliché d'entre ses pages. Il me le tendit, à bout de bras par-dessus le tunnel de transmission.

Le capitaine Reed Riley. C'était la première fois que je voyais son visage. Photo couleur, sans doute prise pour figurer sur un passeport ou sur un document civil interdisant le port de couvre-chef et autres obstructions visuelles. À première vue, il avait une bonne vingtaine d'années. Baraqué, mais bien taillé, entre massif et mince. Bronzé, dents très blanches, dont certaines s'exhibaient dans un sourire décontracté. Cheveux bruns tondus à ras, fines pattes-d'oie striant le coin de grands yeux vides. Il avait l'air d'un gars solide, compétent, coriace et qui se la jouait. Il ressemblait exactement à tous les capitaines d'infanterie que j'avais croisés.

Je rendis la photo à Munro, à bout de bras par-dessus le tunnel de transmission.

– On pourra s'estimer chanceux si on obtient une identification définitive. Je parie que pour la vieille McClatchy, tous les rangers se ressemblent.

– Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit-il.

Et il ouvrit sa portière. Je descendis de mon côté et attendis qu'il contourne le capot trapu.

– Je vais vous apprendre autre chose qui a émergé avec le recoupement d'informations. L'élément pourrait vous intéresser. Le shérif Deveraux n'est pas lesbienne. C'est un trophée de plus au palmarès de Riley. Apparemment, ils sortaient ensemble il y a moins d'un an.

Il me précéda jusqu'à la porte d'Emmeline McClatchy.

Emmeline McClatchy ouvrit après que Munro eut frappé deux fois. Elle nous accueillit avec une retenue polie. Elle se souvenait de moi. Elle se montra très intéressée quand Munro se présenta, puis elle nous invita à entrer dans une petite pièce avec des chaises en bois au dossier arrondi de chaque côté de la cheminée et un tapis en lrette au sol. Le plafond était bas, la pièce exiguë et l'on sentait des odeurs de cuisine. Trois portraits encadrés décoraient un mur. Un de Martin Luther King, un du président Clinton, et le troisième de Rosemary McClatchy, de la même série que celui que j'avais vu dans le dossier du Bureau du shérif, mais peut-être encore plus spectaculaire. Un ami muni d'un appareil photo, une pellicule, un après-midi ensoleillé, un cadre, un clou et un marteau, voilà tout ce qui restait d'une vie.

Emmeline et moi nous installâmes sur les chaises près de la cheminée et laissâmes Munro debout sur le tapis. Dans la pièce minuscule il paraissait imposant, tout autant que j'avais l'impression de l'être, tout aussi emprunté, tout aussi gauche et tout aussi déplacé. Il sortit à nouveau la photo de sa poche et la tint à l'envers sur sa poitrine.

– Madame McClatchy, dit-il, nous avons quelques questions à vous poser au sujet des amis de votre fille Rosemary.

– Ma fille Rosemary en avait beaucoup, répliqua Emmeline McClatchy.

– En particulier au sujet d'un jeune homme de la base qu'elle aurait pu fréquenter.

– Fréquenter ?

– Avec qui elle aurait pu flirter. Sortir, en d'autres termes.

– Montrez-moi la photo.

Munro se pencha et la lui tendit. Emmeline McClatchy l'examina sous différents angles dans la lumière de la fenêtre. L'étudia.

– Cet homme est-il soupçonné d'avoir tué la fille blanche ? demanda-t-elle.

– Nous n'en sommes pas sûrs. Mais nous ne pouvons pas l'exclure.

– Personne ne m'a apporté de photos quand Rosemary a été assassinée. Personne n'a apporté de photos à Mme Lindsay quand Shawna a été tuée. Pourquoi ?

– Parce que l'armée a commis une grave erreur. C'est inexcusable. Tout ce que je peux dire, c'est que les choses auraient été différentes si ç'avait été de mon ressort à l'époque. Ou du major Reacher, ici présent. Au-delà de ça, tout ce que je peux faire, c'est vous présenter des excuses.

Elle se tourna vers lui, moi aussi. Puis elle examina de nouveau la photo.

– Il s'appelle Reed Riley, dit-elle. Il est capitaine au 75^e régiment de rangers. Rosemary disait qu'il commandait la compagnie Bravo, ou je ne sais quoi.

– Et donc ils se sont fréquentés ?

– Presque quatre mois. Elle parlait de vivre avec lui.

– Et lui ?

– Les hommes diraient n'importe quoi pour obtenir ce qu'ils veulent.

– Quand leur relation s'est-elle terminée ?

– Deux semaines avant sa mort.

– Et pour quelle raison ?

- Elle ne me l’a pas dit.
- Vous auriez une idée ?
- Je crois qu’elle était tombée enceinte.

¹ Lieu d’une violente confrontation entre le FBI et des membres des Aryan Nations en 1992 dans l’Idaho.

Pendant un moment, le silence se fit dans la petite pièce, puis Emmeline McClatchy reprit :

– Une mère sent toujours ces choses-là. Elle avait l'air différente. Même son odeur avait changé. Au début, elle était heureuse et puis elle s'est effondrée. Je n'ai pas posé de questions. Je pensais qu'elle viendrait vers moi toute seule. Vous savez bien, quand ce serait le moment pour elle. Mais elle n'en a pas eu l'occasion.

Munro resta un moment sans rien dire pour lui témoigner son respect, puis il lui demanda :

– Avez-vous revu le capitaine Riley par la suite ?

Emmeline McClatchy hocha la tête.

– Il est venu me présenter ses condoléances une semaine après que le corps de ma fille a été découvert.

– Vous croyez qu'il l'a tuée ?

– C'est vous l'enquêteur, jeune homme, pas moi.

– Je crois qu'une mère sent toujours ces choses-là.

– Rosemary m'a dit que le père de Riley était un homme important. Elle ne savait pas vraiment dans quel secteur ni à quel point. Dans la politique, peut-être. Un domaine où l'image compte. Je pense qu'une petite amie noire était un atout pour le capitaine Riley, mais une petite amie enceinte, non.

Nous n'en obtînmes pas plus de McClatchy. Nous prîmes congé et retournâmes au Humvee.

– Ça sent vraiment pas bon, dit Munro.

– Vous avez aussi parlé à la mère de Shawna Lindsay ?

– Elle n'a rien voulu me dire. Elle m'a chassé avec un bâton.

– Dans quelle mesure les informations concernant le shérif Deveraux sont-elles fiables ?

– À cent pour cent. Ils sont sortis ensemble, il a mis fin à la relation, elle ne l'a pas bien encaissé. Rosemary McClatchy a été la suivante, d'après les éléments que j'ai recueillis.

– C'est la voiture du gars qui a été détruite sur la voie ferrée ?

– Selon le service des immatriculations de l'Oregon, oui. Elle a été retracée grâce à la plaque que vous avez trouvée. Une Chevrolet bleue de 57. Une merdouille, pas une voiture.

– Il avait une explication ?

– Non, il avait un avocat.

– Vous pouvez prouver qu'il était aussi le petit ami de Janice Chapman ?

– Pas de manière indubitable. Elle aimait faire la fête. On l'a vue avec beaucoup de mecs. Elle ne pouvait pas sortir avec tous.

– Elle avait une réputation de fêtarde à Tulane aussi.

– C'est là qu'elle a fait ses études ?

– Apparemment.

Il sourit.

– Si toutes les étudiantes de Tulane s'allongeaient, je ne serais pas surpris le moins du monde.

– Vous saviez qu'elle n'était pas réellement Janice Chapman ?

– Que voulez-vous dire ?

– Son vrai nom était Audrey Shaw. Elle a changé d'identité il y a trois ans.

– Pourquoi ?

– Raisons politiques. Elle sortait d'une liaison de deux ans avec Carlton Riley.

Je le laissai digérer cette information et partis vers le sud. Il démarra vers le nord. Cette fois-ci je ne coupai par le jardin de personne. Je fis le tour du pâté de maisons, comme un citoyen responsable, enjambai la clôture, traversai le champ et retrouvai le sentier de terre à travers bois. Je fus de retour dans Main Street moins de vingt minutes plus tard. Cinq minutes après, j'étais au Bureau du shérif. Et encore une minute plus tard, je me trouvais en face de Deveraux. Elle était à son bureau. Il était couvert d'une montagne de papiers.

– Il faut qu'on parle, lui dis-je.

Elle leva les yeux vers moi, un peu inquiète. Quelque chose dans ma voix peut-être.

– Parler de quoi ? me demanda-t-elle

– Est-ce que tu es déjà sortie avec un type de la base ?

– Quelle base ? Kelham, tu veux dire ?

– Oui, Kelham.

– C'est assez personnel, non ?

– Alors, c'est oui ?

– Bien sûr que non. T'es dingue ? Ces gars sont mon plus gros problème. Tu sais comment c'est entre une population militaire et les forces de l'ordre locales. Ça aurait été le pire des conflits d'intérêts.

– Tu en as fréquenté ?

– À peine. J'ai visité la base et j'ai rencontré quelques officiers supérieurs de manière officielle. Comme c'est l'usage. Ils essaient de régler le même genre de problème que moi.

– OK.

– Pourquoi cette question ?

– Munro est venu chez McClatchy. Rosemary McClatchy et Shawna Lindsay sont apparemment sorties avec le même mec. Janice Chapman aussi, probablement. Munro a entendu dire que tu étais sortie avec lui toi aussi.

– C'est n'importe quoi. Je ne suis sortie avec personne depuis deux

ans. Tu ne l'avais pas compris ?

Je m'assis.

– Il fallait que je te le demande. Désolé.

– Qui était ce type ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Tu dois me le dire. Tu ne crois pas ? McClatchy et Lindsay sont mes affaires. C'est donc une information qui me concerne. Et j'ai le droit de savoir si un type cite mon nom injustement.

– Reed Riley, répondis-je.

– Jamais entendu parler de lui.

Puis elle ajouta :

– Attends un peu. Tu as bien dit Reed Riley ?

Je ne répondis pas.

– Ah mon Dieu ! Le fils de Carlton Riley ? Il est à Kelham ? Je n'étais pas du tout au courant.

Je ne dis rien.

– Ah mon Dieu ! répéta-t-elle. Ça explique plein de choses.

– C'était sa voiture sur la voie ferrée. Et Emmeline McClatchy pense qu'il a mis Rosemary enceinte. Je ne lui ai pas posé la question. Elle l'a sorti toute seule.

– Il faut que je parle à Riley.

– Tu ne peux pas. Ils viennent de l'exfiltrer en hélico.

– Pour l'emmener où ?

– Quelle est la base militaire la plus isolée du monde ?

– Aucune idée.

– Moi non plus. Mais dix contre un que c'est là qu'il sera ce soir.

– Pourquoi aurait-il raconté qu'il est sorti avec moi ?

– Question d'ego. Peut-être pour que ses potes croient qu'il avait ramassé toute la collection. Les quatre plus belles femmes de Carter Crossing. Les frères Brannan m'ont dit que c'était un gros bonnet et qu'il avait toujours un faire-valoir à son bras.

– Je ne suis pas un faire-valoir.

– Peut-être pas à l'intérieur.

– Son père connaît sans doute le type avec qui Janice Chapman avait une aventure. Ils sont au Sénat tous les deux.

Je ne dis rien.

Elle me regarda dans les yeux.

– Oh, non, dit-elle.

– Oh, si.

– La même femme ? Le père et le fils ? C'est vraiment tordu.

– Munro ne peut pas le prouver. Et nous non plus.

– Mais on peut le supposer. Même si c'est faire tout un plat d'une inquiétude théorique sur ce qui n'est en gros qu'un retour de flamme.

– Peut-être, dis-je. Mais peut-être pas. Qui sait comment ils fonctionnent.

– Peu importe, tu ne peux pas aller à Washington. Pas maintenant. C'est bien trop dangereux. Tu te baladerais avec la plus grosse cible du monde dans le dos. Le département de liaison avec le Sénat a beaucoup investi sur Carlton Riley. Ils ne te laisseront pas faire foirer le truc. Crois-moi, tu ne représentes rien pour eux comparé à de bonnes relations avec la commission de la Défense.

Elle dit tout ça, puis son téléphone sonna. Elle décrocha et écouta une minute. Puis couvrit le micro avec la main.

– C'est la police d'Oxford qui demande des infos sur la mort du journaliste, m'indiqua-t-elle. Je veux leur dire que l'auteur avéré a été abattu par la police après avoir résisté à l'arrestation, affaire classée.

– Ça me va, répondis-je.

Elle leur fournit cette version, et dut ensuite appeler une longue

liste de services de l'État et d'autorités locales, alors je sortis de son bureau et elle fut tellement occupée que je n'eus plus l'occasion de lui parler avant le dîner à 21 heures.

Pendant le repas, nous parlâmes de la maison de son père. Elle commanda son cheeseburger et je pris un sandwich au rosbif.

– Comment c'était de grandir ici ? lui demandai-je.

– C'était bizarre. Évidemment, je n'avais pas de point de comparaison. J'avais déjà dix ans quand on a eu la télé et on n'allait jamais au cinéma. Malgré ça, je sentais qu'il y avait mieux ailleurs. On le sentait tous. On se sentait tous coincés.

Elle me demanda ensuite où j'avais grandi et je lui énumérai la longue liste de ces endroits aussi complètement que le permettait ma mémoire. Conçu dans le Pacifique, né à Berlin-Ouest quand mon père y était affecté à l'ambassade, une douzaine de bases différentes avant l'école élémentaire, scolarité aux quatre coins du monde, égratignures et bleus récoltés lors de bagarres dans des ruelles humides et chaudes de Manille, et guéris quelques jours plus tard dans des cantonnements froids en Belgique près du siège de l'OTAN, puis reprise des hostilités lorsque le hasard a fait que je retombe sur mes agresseurs un mois plus tard à San Diego. Et pour finir West Point et ma propre carrière agitée, toujours en déplacement, dans certains lieux de mon enfance, mais aussi dans bien d'autres parce que l'armée ne traînait pas ses guêtres sur le même terrain mondial que le corps des marines.

– Au maximum, tu es resté combien de temps au même endroit ?

– Moins de six mois sans doute.

– Comment était ton père ?

– Silencieux. Sa passion, c'était d'observer les oiseaux. Mais son boulot, c'était de tuer les gens aussi vite et aussi efficacement que possible, et il en a toujours eu conscience.

– Il était gentil avec toi ?

– Oui, dans le style vieille école. Et le tien ?

Elle hochait la tête.

– Vieille école serait un bon qualificatif. Il pensait que je me marierais et qu'il lui faudrait se farcir toute la route jusqu'à Tupelo ou Oxford pour me rendre visite.

– Où habitiez-vous ?

– Au sud de Main Street, première à gauche juste après le virage. Une petite route de terre. Quatrième maison à droite.

– Elle existe encore ?

– Si l'on peut dire.

– Elle n'a pas été relouée ?

– Non, mon père a été malade pendant un certain temps avant de mourir et a laissé la maison se dégrader. La banque qui la possédait n'y faisait pas attention. Elle est plus ou moins en ruine aujourd'hui.

– Envahie de mauvaises herbes, avec de la mousse sur les murs et des fondations lézardées ? Et une vieille haie au fond ? Et huit lettres sur la boîte aux lettres ?

– Comment tu sais tout ça ?

– Parce que j'y suis allé. Je suis passé devant en allant chez McClatchy.

Elle ne répliqua pas.

– J'ai vu le chevalet de dépeçage, poursuivis-je.

Elle ne répondit pas.

– Et j'ai vu la terre dans le coffre de ta voiture. Quand tu m'as donné les cartouches pour le fusil.

La serveuse arriva, enleva nos assiettes vides et prit nos commandes de tartes. Quand elle s'éloigna à nouveau, Deveraux resta là à me regarder, l'air un peu dépitée. Un peu gênée, me dis-je.

– J'ai fait un truc idiot, lança-t-elle.

– Quel genre de truc idiot ?

– Je chasse. De temps en temps. Pour m'amuser. Le cerf, surtout. Juste pour m'occuper. Je donne la viande aux personnes âgées, à Emmeline McClatchy, par exemple. Sinon elles ne se nourrissent pas bien. Du porc parfois, quand un voisin tue un cochon. Et pense à partager. Mais ce n'est pas toujours le cas. Parfois ils ne peuvent pas se permettre de partager.

– Je me rappelle qu'Emmeline avait de la viande de cerf dans la marmite quand on s'est rendus chez elle la première fois. Elle nous a proposé de rester déjeuner. Tu as décliné.

Elle hocha la tête.

– Ça ne rime à rien de donner puis de reprendre. J'avais eu ce cerf une semaine avant. Je ne pouvais évidemment pas le ramener à l'hôtel. Alors je me suis servie de l'équipement de mon père. Je le fais toujours depuis mon retour ici. C'est pratique. Mais ensuite tu as échafaudé ta théorie sur Janice Chapman. Je ne te connaissais pas très bien à ce moment-là. Je me suis dit que tu allais peut-être téléphoner au QG. J'imaginais des Blackhawk dans le ciel, à localiser tous les systèmes de dépeçage du comté. Alors je t'ai envoyé identifier l'épave de la voiture pour me débarrasser de toi pendant une heure, j'y suis allée et j'ai enlevé la terre imbibée de sang.

– Des analyses auraient prouvé qu'il provenait d'un animal.

– Je sais. Mais combien de temps ça aurait pris ? Je ne sais même

pas où se trouve le labo le plus proche. À Atlanta peut-être. Ça aurait pu prendre quinze jours, ou même davantage. Je ne peux pas me payer le luxe de passer pour un suspect quinze jours ou plus. C'est le seul boulot que j'ai. Je ne sais pas où j'en trouverais un autre. Et les électeurs sont bizarres. Ils se souviennent toujours des soupçons, mais jamais du verdict.

Je pensai à mon vieux pote Stan Lowrey, là-bas sur la base, avec ses petites annonces. Le meilleur des mondes, pour nous tous.

– Bon d'accord, dis-je. Mais c'était assez stupide.

– Je sais bien. J'ai un peu paniqué.

– Tu connais d'autres chasseurs ? Et d'autres chevalets à dépeçage ?

– Certains.

– Parce que je crois toujours que c'est comme ça que ces femmes ont été tuées. Je ne vois pas de quelle autre manière elles auraient pu l'être.

– Je suis d'accord. C'est pour ça que j'ai paniqué.

– Alors tôt ou tard, on pourrait avoir besoin de ces Blackhawk dans le ciel.

– Sauf si on localise Reed Riley avant et qu'on lui pose des questions.

– Reed Riley est parti. Il est probablement dans la liaison avec l'armée à la base aérienne de Thule à l'heure qu'il est.

– Qui se trouve ?

– Au nord du Groenland. Tout en haut du monde. C'est certainement la base la plus isolée de l'armée de l'air. J'y suis allé une fois. J'étais dans un C5 qui avait un problème. On a dû atterrir. Ça fait partie du système d'alerte avancée à distance. Pas de lumière du soleil pendant quatre mois de l'année. Ils ont des radars capables de détecter un service de tennis à cinq mille kilomètres.

– Tu as pris leur numéro ?

Je souris.

– Il va falloir se débrouiller autrement. Je verrai ce qui sort du

chapeau après-demain.

Elle ne répondit pas. Nous mangeâmes nos tartes lentement. Nous avions du temps à tuer. À cette heure-là, le train de minuit devait tranquillement sortir des champs de Biloxi.

Deveraux s'inquiétait encore du vieux propriétaire de l'hôtel, et comme elle ne voulait pas réitérer sa comédie de la veille en haut de l'escalier, je lui donnai mes clés et nous quittâmes le *dîner* séparément, à dix minutes d'intervalle, ce qui me laissa avec l'addition et du temps pour prendre une troisième tasse de café. Je traversai la rue sans me presser, fis un signe de tête au vieux à la réception, montai l'escalier et frappai à la porte de ma chambre. Deveraux m'ouvrit aussitôt, j'entrai. Elle avait enlevé ses chaussures et son ceinturon à holster, mais tout le reste était encore en place. Chemise d'uniforme, pantalon d'uniforme, queue-de-cheval, tout.

On s'y prit comme un junkie chauffe une cuillère, vite et lentement à la fois, en savourant notre plaisir à l'avance, prêts à réaliser l'investissement, mais à peine capables d'en attendre le bénéfice. Elle commença par retirer l'élastique de ses cheveux, secoua la tête pour les libérer, me regarda derrière leur épais rideau brun. Puis elle défit les trois premiers boutons de sa chemise. Le poids de sa plaque, de ses badges et de ses étoiles tira de côté le tissu défait et me dévoila un profond triangle de peau nue. J'enlevai mes chaussures et mes chaussettes et retirai les pans de ma chemise de mon pantalon. Elle posa une main sur le quatrième bouton de la sienne, et l'autre sur celui de la ceinture de son pantalon.

– À toi de choisir.

Le choix était difficile, mais après mûre réflexion, je parvins à une décision ferme.

– Pantalon.

Elle défit le bouton et, une longue minute plus tard, elle était pieds et jambes nus avec pour seul vêtement sa chemise d'uniforme brun clair.

– Maintenant, toi aussi tu peux choisir.

Elle choisit l'inverse et j'enlevai ma chemise. Cette fois-ci, elle me questionna sur ma cicatrice d'éclat d'obus et je lui donnai la version courte, une histoire de timing malheureux au début de ma carrière lors d'une visite de routine au campement des marines de Beyrouth, de camion qui m'avait dépassé, puis avait explosé près de l'entrée de la caserne, à cent mètres de l'endroit où je me trouvais.

– J'ai entendu parler d'un officier de la police militaire là-bas. C'était toi ?

– Je ne sais pas trop qui d'autre il y avait, répondis-je.

– Tu es allé secourir les gens dans les décombres.

– Seulement par accident. Je cherchais un toubib. Pour moi. Je pouvais voir ce que j'avais mangé au dîner la veille au soir.

– Ça t'a valu la Silver Star.

– Et une septicémie. J'aurais pu me passer de l'une et de l'autre.

Je défis le bouton de ma ceinture, elle défit les derniers boutons de sa chemise, on se retrouva en sous-vêtements. Cet état de choses ne dura pas. On ouvrit le robinet de la douche, on monta dans la baignoire ensemble et on tira le rideau. On prit du savon et du shampoing, on fit mousser et on se lava l'un l'autre, de haut en bas, d'un côté à l'autre, en long et en large. Personne au monde n'aurait pu trouver à redire à nos normes d'hygiène ni à notre façon de les respecter. On resta sous la douche jusqu'à ce que l'eau du Toussaint's refroidisse, on prit assez de serviettes pour être sûrs de ne pas laisser de flaques sur mon lit, et les affaires sérieuses commencèrent. Elle avait un goût chaud, onctueux et savonneux, et je suis sûr que moi aussi. Elle était souple, forte et pleine d'énergie. On était très patients. Je me disais que le train de minuit passait au nord de Columbus à ce moment-là, au sud d'Aberdeen, à disons... soixante kilomètres de là, soit quarante minutes.

Et quarante minutes, c'est un bon laps de temps. À mi-parcours, nous n'avions plus beaucoup de secrets l'un pour l'autre. Je connaissais sa façon de bouger, ce qui lui plaisait, et ce qu'elle adorait. Elle en savait autant sur moi. Je connaissais la manière dont son cœur battait contre ses côtes, celle dont ses côtes se soulevaient quand elle haletait et la différence entre un halètement et l'autre. Elle avait appris des détails équivalents sur mes réactions, le signe avant-coureur de la gorge qui se serre, les choses à faire pour que ma peau rougisse, les endroits où j'aime qu'on me touche et ce qui me rend absolument

dingue.

Puis on commença : montée lente et longue, avec horaire précis à l'esprit, comme une armée d'invasion dans l'imminence de l'heure H du jour J, comme des tirailleurs regardent la plage qui approche, comme des pilotes qui voient la cible s'élargir dans les viseurs du bombardier. Lentement, lentement, de plus en plus près, lentement, pendant cinq minutes entières. Et enfin plus vite et plus fort, plus vite et plus fort, plus vite et plus fort. Le verre sur la tablette de la salle de bains se mit à tinter pile au bon moment. Il trembla et cliqueta. Les canalisations dans les murs émirent des sons métalliques étouffés. Les portes-fenêtres s'agitèrent, un bruit venu du bois, un autre des vitres, un troisième du loquet. Les lattes du plancher vibrèrent comme des peaux de tambour, une chaussure abandonnée roula sur le côté, l'étoile de shérif grava un petit tatouage sur le bois, le Beretta dans ma poche cogna et rebondit, la tête de lit martela le mur à un rythme qui n'était pas le nôtre.

Le train de minuit.

Pile à l'heure.

En voiture !

Mais cette fois-ci, c'était différent.

Et bizarre.

Pas nous. Le train. Ses bruits n'étaient pas les mêmes. Le ton était bas. Il ralentit soudain à fond. Son grondement lointain fut couvert par le hurlement grinçant et crissant des freins qu'on bloque. J'imaginai des pavés d'acier écrasés contre les jantes, des roues bloquées, de longues gerbes d'étincelles surchauffées s'envolant dans l'atmosphère nocturne, les wagons s'écrasant les uns sur les autres dans le télescopage en chaîne des deux kilomètres du convoi derrière la locomotive qui perdait de la vitesse. Deveraux se dégagea et s'assit, le regard dans le vague, tendit l'oreille. Le grincement infernal continua, fracassant, lugubre, primitif, incroyablement long ; enfin il commença à faiblir, en partie parce que le train, emporté par son élan, avait largement dépassé le croisement, en partie parce qu'il était enfin presque arrêté.

– Oh, non, murmura Deveraux.

Nous nous rhabillâmes en vitesse et, deux minutes plus tard, nous étions dans la rue. Deveraux s'arrêta et sortit deux lampes torches de son coffre. Elle en alluma une et me confia l'autre. Nous prîmes la ruelle entre la quincaillerie et la pharmacie, passâmes devant le tas de sable de Janice Chapman, entre le bureau de prêt et le Brannan's, puis nous continuâmes sur la terre battue au-delà. Elle me précédait. Elle boitait presque. Ça ne m'étonnait pas. J'étais moi aussi sur les rotules. Mais elle continuait d'avancer, obstinée, engagée, avec appréhension mais résolue à accomplir son devoir.

Elle se dirigeait vers la voie ferrée, évidemment. Elle grimpa sur le tas de cailloux et enjamba l'acier luisant pour atteindre les traverses. Elle tourna au sud. Je la suivis. Nous devions avoir une vingtaine de minutes d'avance sur le mécanicien. Je me dis que son train devait peser environ huit mille tonnes. Et je savais deux ou trois trucs sur les trains de huit mille tonnes. Parfois dans la police militaire on régule le trafic comme n'importe quel flic, mais notre trafic est spécial dans la mesure où il s'agit de convois de marchandises qui pèsent en général dans les huit mille tonnes, et gérer ce type de circulation à ce niveau suppose, entre autres, de comprendre qu'un train de marchandises doit freiner sur environ deux kilomètres avant de pouvoir s'immobiliser, même lors d'un arrêt d'urgence. Et qu'il faut environ vingt minutes pour parcourir un peu plus d'un kilomètre et demi à pied. Nous arriverions donc sur les lieux vingt minutes avant le mécanicien.

Ce qui ne constituait pas un avantage.

Même si je doutais qu'on trouve grand-chose.

Nous accélérâmes, courant presque en essayant maladroitement de régler nos foulées sur les intervalles entre les traverses. Les faisceaux de nos torches rebondissaient, se balançaient à travers le nuage de fumée laissé par les freins torturés du train, qui s'estompait peu à peu.

Je me dis qu'on se dirigeait vers l'endroit où je m'étais déjà rendu à deux reprises ce jour-là, celui où le chemin traversant le champ vers l'est croisait la voie ferrée avant de se prolonger vers l'ouest à travers la forêt. La rue où avait grandi Deveraux, en réalité, plus ou moins. Elle avait dû penser à peu près au même endroit parce que, dès que nous nous en approchâmes, elle ralentit et se mit à faire courir avec soin le faisceau de sa lampe torche de droite à gauche.

Je l'imitai et ce fut moi qui le trouvai. Tout ce qu'il en restait. Hormis la brume rouge pulvérisée qui avait dû imprégner l'air et avait tout recouvert dans un rayon de cent mètres, une molécule par-ci, une molécule par-là.

C'était un pied humain, amputé au-dessus de la cheville. La coupe était propre et régulière. Sans bavure, ni déchirure, ni lambeaux. Une ligne droite et bien nette. Le résultat d'une onde de choc instantanée incroyable, d'une espèce de pulsation subsonique féroce, comme celle d'une arme acoustique. J'avais déjà vu ce genre de chose. Et Deveraux aussi. La plupart des flics chargés de la circulation l'ont vu.

La chaussure était encore en place. Noire, cirée, simple et modeste, avec un petit talon, une lanière et un bouton. Un bas était encore en place dessous. Son extrémité semblait avoir été taillée avec des ciseaux. Le tissu d'un beige opaque recouvrait une peau d'un noir d'ébène, tranchée avec une telle netteté qu'on aurait dit une coupe transversale de plâtre comme on en trouve dans les amphis de fac de médecine. Os, veines, chair.

– C'étaient ses chaussures pour aller à la messe, me dit Deveraux. C'était une gentille femme. Je suis navrée, profondément navrée de ce qui vient de se passer.

– Je ne l'ai jamais rencontrée. Elle était sortie. C'est la première chose que le gamin m'a dite. Il m'a dit : « Ma mère est sortie. »

Nous nous assîmes sur une traverse environ cinq mètres au nord du pied et attendîmes le mécanicien. Il nous rejoignit un quart d'heure plus tard. Il ne fut pas en mesure de nous en apprendre beaucoup. Juste la lumière aveuglante des phares, un éclair subliminal fulgurant, la doublure blanche d'un manteau noir qui s'ouvre, mais tout était déjà fini.

– Son manteau pour aller à la messe, précisa Deveraux. Une gabardine noire, doublure blanche.

Puis le mécanicien avait freiné à fond, comme le lui imposaient le code de la circulation ferroviaire, la réglementation fédérale et les lois de l'État, obligation qu'il considérait comme une perte de temps dont il ne voyait pas l'utilité. Un choc pour le train, un choc pour les freins et tout ça pour quoi ? Deux kilomètres à pied et rien au bout. Ça lui était déjà arrivé.

Deveraux et lui échangèrent différents numéros, références, noms et adresses, encore une fois conformément au règlement, puis elle lui demanda si ça irait ou s'il voulait de l'aide. Il balaya sa bienveillance d'un geste de la main et se remit à marcher vers le nord, deux kilomètres pour retrouver sa loco, pas du tout chamboulé, habitué, et lassé par la force de l'habitude.

Nous regagnâmes Main Street, passâmes devant l'hôtel pour rejoindre le Bureau du shérif. Personne n'étant de service ce soir-là, Deveraux ouvrit avec sa clef et alluma. Elle téléphona à Pellegrino, lui demanda de revenir en heures supplémentaires, et appela ensuite le médecin pour l'informer que sa présence était encore requise. Aucun des deux n'en fut ravi, mais l'un et l'autre agirent vite. Ils arrivèrent presque ensemble, en quelques minutes. Peut-être avaient-ils entendu le train eux aussi.

Deveraux les envoya recueillir les restes ensemble. Nous attendîmes, sans beaucoup parler et, une demi-heure plus tard, ils étaient de retour. Le médecin repartit à son cabinet et Deveraux demanda à Pellegrino de me conduire à Memphis. Beaucoup plus tôt que je ne l'avais prévu, mais je n'aurais pas voulu que ça se passe autrement.

Je ne retournai pas à l'hôtel. Je partis directement du Bureau du shérif, avec pour tout bagage du liquide dans une poche et mon Beretta dans l'autre. Il n'y avait pas de circulation. Ce n'était pas très surprenant. On était en pleine nuit, loin de tout. Pellegrino ne parlait pas. Il était muet de fatigue, de ressentiment, ou d'autre chose. Il se contentait de conduire. Il emprunta l'itinéraire par lequel j'étais arrivé, d'abord tout droit sur la route rectiligne est-ouest à travers la forêt, puis sur la route secondaire que j'avais parcourue dans le vieux pick-up Chevrolet, et par la deux-voies poussiéreuse que j'avais suivie dans la Buick affaissée. Nous traversâmes la frontière d'État avec le Tennessee, dépassâmes Germantown, où j'étais descendu du pick-up du vieux charpentier, nous nous enfonçâmes dans la banlieue endormie du sud-ouest de Memphis et arrivâmes en centre-ville bien avant l'aube. Je descendis à la gare routière et Pellegrino redémarra sans un mot. Il fit le tour d'un pâté de maisons, j'entendis les à-coups du moteur entre les bâtiments, puis le bruit s'affaiblit pour disparaître complètement.

Ce départ matinal me laissait un large éventail d'horaires de Greyhound, mais le premier ne devait démarrer qu'une heure plus tard. Alors je quadrillai le quartier des HLM, à la recherche d'un *dîner* ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'en dégotai deux et il me fallut choisir. Je me décidai pour celui où j'avais déjeuné trois jours plus tôt. Il était bon marché et il ne m'avait pas tué. Je pris du café versé d'une cafetière bien croûteuse, du bacon et des œufs cuits dans des poêles sur le feu depuis l'époque de Nixon. Cinquante minutes plus tard, j'étais assis au fond d'un car, en route vers le nord-est.

Je contemplai le lever du soleil par la fenêtre sur ma droite, puis je dormis les six heures restantes du trajet. Je descendis à l'endroit où

j'étais descendu trois jours plus tôt, à la gare routière en périphérie de la ville, près de la base où j'étais affecté. La ville ne présentait aucune ressemblance frappante avec Carter Crossing, mais on y trouvait les mêmes éléments. Bars, bureaux de prêt, fournisseurs de pièces détachées de voitures, armureries, magasins de chaînes hi-fi d'occasion. Tous prospérant grâce au flot de dollars de l'armée d'Oncle Sam. Je longeai leurs devantures et me dirigeai vers la rase campagne, m'arrêtai au *diner* à un kilomètre de là pour déjeuner, puis continuai ma progression. J'étais de retour dans mon cantonnement avant 14 heures, bien plus tôt que je ne l'aurais cru, ce qui me permit de peaufiner un peu mon plan.

Avant tout, je pris une grande douche bien chaude. L'odeur de Deveraux me revint aux narines dans la buée. Je me séchai, revêtis mon uniforme classe A complet, de pied en cap. Je téléphonai ensuite à Stan Lowrey pour lui demander de me conduire à la gare routière. En me dépêchant, je pouvais arriver à Washington à l'heure du dîner, c'est-à-dire avec environ douze heures d'avance sur le programme. Et je dis à Lowrey de ne pas faire de mystère quant à ma destination. Je me disais que plus il y aurait de monde au courant, plus je resterais là-bas longtemps, et plus il y avait de chances que des choses apparaissent au grand jour.

Dix-neuf heures, lundi soir, Washington s'apaisait. Une ville-entreprise dans laquelle l'entreprise est l'Amérique, et où le travail ne s'arrête jamais vraiment, mais se poursuit dans des lieux tranquilles et confidentiels après 17 heures. Salons, bars, restaurants chics, petits salons d'hôtels particuliers. J'ignorais où ils étaient situés, mais je connaissais les quartiers les plus susceptibles de les abriter. Alors je fis l'impasse sur le genre d'hôtels excentrés appartenant à des chaînes, ceux où un modeste soldat avec une paye de major aurait normalement séjourné, et me dirigeai vers les lumières plus éclatantes, les rues plus propres et les prix plus élevés du sud de Dupont Circle. Non que j'aie eu l'intention de payer quoi que ce soit. D'après la légende, il y avait un établissement chic dans Connecticut Avenue où, à cause d'un problème technique de logiciel, les factures de nuitées des clients en uniforme étaient automatiquement adressées au département des Armées. Un accord passé à l'occasion d'une conférence et qu'on n'avait jamais résilié, ou l'œuvre d'un vétéran aigri responsable des registres comptables, personne ne le savait. Mais la légende racontait qu'on serait au cimetière d'Arlington avant que

les notes de frais ne nous rattrapent.

Je m'y rendis en prenant mon temps et en marchant au beau milieu de tous les trottoirs que j'empruntais. J'étais vigilant sans en avoir l'air. J'utilisai les vitrines des magasins comme des miroirs et regardais innocemment autour de moi, à chaque passage piéton. Par moments, je me retrouvais noyé dans la foule, ou y étais bousculé, mais uniquement par des gens normaux et très occupés qui se dépêchaient d'atteindre l'objectif suivant de leurs longs programmes. Je ralliai l'hôtel sans encombre, m'enregistrai sous mon vrai nom et mon vrai grade, et la légende se confirma puisqu'on ne me demanda ni carte de paiement ni acompte. Je n'eus qu'à signer un papier, ce que je fis d'une écriture aussi lisible que possible. Pas la peine de jouer les appâts en allumant la mèche pour cacher ensuite le chandelier sous un boisseau. Parole d'Évangile. Même si je n'ai jamais vraiment bien su ce qu'est un boisseau. Une sorte de petit tonneau, sans doute. Auquel cas la lumière s'éteindrait de toute façon, par manque d'oxygène.

Je pris l'ascenseur jusqu'à ma chambre, suspendis la veste de mon uniforme classe A à un cintre, appelai la réception et demandai qu'on me monte le dîner dans la chambre. Une demi-heure plus tard, je dégustais un bifteck dans l'aloyau, qui serait lui aussi facturé au Pentagone. Encore une demi-heure plus tard, je posai le plateau dans le couloir et sortis me balader, histoire de tester l'appât, de vérifier si quelqu'un mordrait à l'hameçon et surgirait de l'ombre derrière moi. Mais personne ne réagit et personne ne me suivit. Je fis le tour de Dupont Circle, puis je quadrillai les pâtés de maisons voisins, passai devant l'ambassade iraquienne à un bout, et devant la colombienne à l'autre. Je vis des hommes et des femmes, a priori des agents fédéraux de différentes sortes, des hommes et des femmes sans uniforme, mais clairement militaires, des hommes et des femmes en uniforme, de toutes les divisions des forces armées, et de nombreux civils en costume sérieux, mais aucun n'eut de geste agressif. Aucun d'eux ne me manifesta le moindre intérêt. Je faisais partie du décor.

Alors je regagnai l'hôtel, me couchai dans ma chambre luxueuse et attendis de voir ce qui se passerait le lendemain, qui serait un mardi, le 11 mars 1997.

Je me réveillai à 7 heures et laissai le département des Armées m'offrir un petit déjeuner en room service. À 8 heures, j'étais douché, habillé et déjà dans la rue. Je supposais que les choses sérieuses allaient commencer. Un rendez-vous à midi au Pentagone pour un type basé aussi loin que moi laissait penser que j'aurais passé la nuit précédente en ville, et les hôtels de Washington sont faciles à surveiller. C'était ce genre de ville. Et je ne cachais mon chandelier sous aucun petit tonneau. Aussi m'attendais-je un peu à rencontrer des obstacles dans le hall, ou juste devant l'entrée. Je n'en rencontrai ni là ni ailleurs. C'était un matin de début de printemps, il faisait soleil, l'air était doux et, autour de moi, tout respirait la banalité et l'innocence.

Je flânai ostensiblement jusqu'à un kiosque à journaux, même si l'hôtel fournissait toutes sortes de publications. J'achetai le *Post*, le *Time*, pris mon temps, m'attardai, traînai pour faire l'appoint, flegmatique et insouciant, mais personne ne m'approcha et personne ne m'attaqua. Je m'assis avec mes journaux à une table sur la terrasse d'un café, bien en vue.

Personne ne me regardait.

À 10 heures, j'étais gorgé de café, j'avais lu de A à Z les deux journaux de référence, et aucun passant n'avait manifesté d'intérêt pour moi. Je commençais à penser que je m'étais fait plus malin que nécessaire avec mon choix d'hôtel. Normalement, avec une paye de major, on aurait séjourné dans un genre d'endroit différent, mais il y en avait trop pour les appeler tous. Alors je commençai à me dire que l'ennemi se concentrerait sur la fin de mon séjour plutôt que sur une étape du parcours. Ç'aurait été plus efficace pour eux, de toute façon. Ils savaient exactement où je me rendais, et à quelle heure.

Ils m'attendraient donc au Pentagone ou aux alentours, à midi ou avant. Le ventre de la bête. Bien plus dangereux. À pas plus de cinq

kilomètres de là, mais une tout autre planète question façon d'opérer.

C'était toujours une splendide matinée, alors je marchai. Chaque jour pouvait être le dernier de ma vie ou de ma liberté. Autant profiter des petits plaisirs. Je pris vers le sud dans la 17^e Rue, passai devant l'Executive Office à proximité immédiate de la Maison Blanche, descendis la rue de l'Ellipse pour atteindre le parc du National Mall. Puis je me détournai du Washington Monument et me dirigeai vers le Lincoln Memorial. Je fis le tour du vieux président par la gauche et poursuivis mon chemin jusqu'au pont de l'Arlington Memorial qui enjambe le très large Potomac. Beaucoup d'automobilistes empruntaient cet itinéraire. Personne d'autre ne faisait le trajet à pied. Les joggeurs du matin étaient partis depuis longtemps et ceux de l'après-midi étaient encore au boulot.

Je m'arrêtai au milieu du pont et m'appuyai à la rambarde. La précaution est toujours avisée sur un pont. Quiconque vous suivrait ne pourrait se cacher. Il devrait continuer d'avancer. Mais il n'y avait personne derrière moi. Personne devant non plus. J'attendis cinq minutes, dans la position du penseur, mais personne ne vint. Alors je repris ma route, sur trois cents mètres, et arrivai en Virginie. Un peu plus loin devant moi s'étendait le cimetière national d'Arlington. L'entrée principale. J'avais cinq minutes de retard. Je plongeai dans l'océan de pierres blanches. Et me retrouvai aussitôt au milieu des tombes. Toujours la meilleure manière d'approcher le département de la Défense. Par le cimetière. Pour des raisons de perspective.

Je fis un détour pour présenter mes hommages à JFK, puis un autre pour présenter mes hommages au Soldat inconnu. Je passai derrière le Henderson Hall, une base militaire d'élite des marines, sortis par la porte sud du cimetière, et là, dressé devant moi : le Pentagone. Le plus grand bâtiment de bureaux du monde, trente mille employés, plus de vingt-sept kilomètres de couloirs, mais seulement trois portes donnant sur la rue. Naturellement, je voulais y pénétrer par l'entrée sud-est. Pour des raisons évidentes. Je contournai donc le bâtiment en ouvrant l'œil et en me tenant à distance, jusqu'à ce que je puisse rejoindre la maigre file des gens qui sortaient de la station de métro. Elle s'élargissait en se canalisant vers les portes du bâtiment. C'était une foule convenable. Le quota de personnes nécessaire à mon objectif particulier. Je voulais des témoins. Les arrestations qui tournent mal, ça arrive tout le temps, parfois c'est accidentel, parfois c'est délibéré.

Mais j'entrai sans problème, malgré un léger doute dans le hall. Ce que j'avais pris pour une équipe d'arrestation s'avéra être une nouvelle garde qui prenait son poste. Effectif en surnombre temporaire, rien de plus. Je gagnai le 3C315 sans encombre. Troisième étage, anneau C, près du couloir radial n° 3, baie n° 15. Le bureau de John James Frazer. Département de liaison avec le Sénat. Il n'y avait personne avec lui. Il était tout seul. Il me demanda de fermer la porte. J'obtempérai. Il me pria de m'asseoir. Je m'exécutai.

– Alors, qu'avez-vous pour moi ? me demanda-t-il.

Je ne dis rien. Je n'avais rien à dire. Je ne pensais pas arriver aussi loin.

– De bonnes nouvelles, j'espère.

– Aucune nouvelle, non, répondis-je.

– Vous m'avez dit que vous aviez le nom. C'est ce qu'indiquait votre message.

– Je ne l'ai pas.

– Alors pourquoi affirmer le contraire ? Pourquoi demander à me voir ?

Je marquai une pause.

– C'était un raccourci, répondis-je.

Et aussitôt, le rendez-vous tourna court. Il n'y avait vraiment rien à ajouter. Frazer en rajouta pour montrer qu'il était tolérant. Et patient. Il me traita de parano. Puis il rit un peu. Du fait que je ne réussissais même pas à me faire arrêter. Puis il fit mine de s'inquiéter. De mon état de santé, peut-être. Et de mon apparence assurément. Les cheveux et la barbe. Il adopta le genre de ton bourru et viril dont un oncle se sert avec son neveu préféré :

– Vous avez une allure affreuse, enchaîna-t-il. Il y a des salons de coiffure ici, vous savez. Vous devriez y aller.

– Je ne peux pas. Cette dégaine, je suis censé l'avoir.

– À cause de la mission sous couverture ?

– Oui.

– Mais vous n’êtes pas vraiment sous couverture. J’ai entendu dire que le shérif local vous avait flairé tout de suite.

– Je pense que ça vaut la peine de poursuivre, à cause de la population. L’armée n’a pas vraiment bonne presse en ce moment.

– Quoi qu’il en soit, je pensais qu’on vous avait retiré l’affaire. En fait, je suis même étonné qu’on ne vous l’ait pas déjà retirée. Quand avez-vous reçu vos derniers ordres ?

– Pourquoi me l’aurait-on retirée ?

– Parce que le problème est résolu.

– Vraiment ?

– Je crois. Les meurtres près de Kelham relevaient clairement d’un excès de zèle de la part d’un groupe paramilitaire illégal en provenance d’un autre État. Les autorités du Tennessee se chargeront de tout ça. On ne peut pas vraiment se mettre en travers de leur chemin. Nos pouvoirs sont limités.

– Ces types avaient reçu l’ordre de se rendre là-bas.

– Non, je n’en suis pas persuadé. Ces groupes sont en relation avec de vastes réseaux clandestins. Je pense qu’on finira par prouver qu’il s’agit bien d’une initiative de civils.

– Je ne suis pas d’accord.

– Nous ne sommes pas en train de débattre. Les faits sont les faits. Ce pays est envahi de groupes de ce genre. Leurs programmes sont décidés en interne. Il n’y a vraiment aucun doute là-dessus.

– Et les trois femmes assassinées ?

– Le coupable a été identifié, il me semble.

– Quand ?

– L’information a été rendue publique il y a trois heures, je crois.

– Qui est-ce ?

– Je ne dispose pas de tous les détails.

– L’un des nôtres ?

– Non, je crois que c'était un individu du coin. Là-bas dans le Mississippi.

Je gardai le silence.

– Mais bon, merci d'être venu.

Je ne dis rien.

– Ce rendez-vous est terminé, major, conclut Frazer.

– Non, colonel, il ne l'est pas.

Le Pentagone a été bâti parce que la Seconde Guerre mondiale allait arriver, et comme la Seconde Guerre mondiale était effectivement en train d'arriver, on n'avait utilisé que très peu d'acier pour le construire. On avait besoin d'acier ailleurs, comme toujours en temps de guerre. D'où le fait que l'édifice géant est un monument à la gloire du béton, résistant et massif. Le mélange a nécessité tellement de sable qu'on en a dragué directement dans le Potomac, pas loin des murs qui s'élevaient. Presque un million de tonnes. Cela a conféré au résultat une solidité extraordinaire.

Et une parfaite isolation acoustique.

Il y avait trente mille personnes de l'autre côté de la porte de Frazer, mais je n'en entendais aucune. Je n'entendais rien du tout. Juste le genre de silence sifflant typique d'un bureau de l'anneau C.

– N'oubliez pas que vous parlez à un officier plus gradé que vous.

– N'oubliez pas que vous parlez à un membre de la police militaire autorisé à arrêter n'importe qui, du simple soldat tout juste engagé au général cinq étoiles.

– Où voulez-vous en venir ?

– Les Citoyens libres du Tennessee ont reçu l'ordre de se rendre à Kelham. C'est clair, selon moi. Et, j'en conviens, une fois sur le terrain, ils ont agi par excès de zèle. Mais ça relève autant de la responsabilité du type qui a donné l'ordre que de la leur. Plus en réalité. La responsabilité commence au sommet.

– Personne n'a donné d'ordres.

– Ils ont été envoyés sur le terrain au même moment que moi. Et que Munro. Nous avons tous convergé. C'était une décision concertée. Parce que c'était là que se trouvait Reed Riley. Qui était au courant ?

- C'était peut-être une décision locale.
- Quelle était votre position ?
 - Purement passive. Et réactive. J'étais prêt à prendre en charge les retombées, le cas échéant. Rien de plus.
- Vous êtes sûr ?
 - Le département de liaison avec le Sénat est toujours passif. Il s'occupe d'éteindre les incendies.
 - Il ne prend jamais d'initiative ? Il ne met jamais de coupe-feu en place ?
 - Comment aurais-je pu faire ça ?
 - Vous auriez pu voir arriver le danger. Vous auriez pu établir un plan. Vous auriez pu décider d'éloigner de la clôture de Kelham tous ces sales civils qui posent des questions gênantes. Mais vous ne pouviez pas demander aux rangers de le faire eux-mêmes. Aucun commandant au monde n'y aurait vu un ordre légal. Alors vous auriez pu réquisitionner des poteaux en dehors des voies officielles. Des poteaux du Tennessee, disons. L'État dont vous êtes originaire. Où vous avez des contacts. C'est possible, non ?
 - Non, c'est ridicule.
 - Et ensuite, pour parachever la manœuvre, vous auriez pu décider de mettre sur écoute les téléphones de la police militaire, de surveiller l'évolution de la situation et d'être prévenu immédiatement si quelque chose tournait mal.
- C'est tout aussi ridicule.
- Vous niez ?
- Bien sûr que je nie.
- Alors faites-moi plaisir. Envisageons ce cas de figure : si quelqu'un faisait ces deux trucs, qu'en penseriez-vous ?
- Quels trucs ?
 - Appeler le Tennessee et mettre les téléphones sur écoute. Qu'en penseriez-vous ?

- Que c’est une violation de la loi.
- Quelqu’un pourrait-il décider de faire l’un et pas l’autre ? Je veux dire un soldat de métier ?
- Il ne pourrait pas se le permettre. Il ne pourrait pas se permettre d’avoir une force non autorisée sur le terrain sans moyen de savoir si elle est près d’être découverte.
- Je suis d’accord. C’est donc que l’individu qui a déployé ces types a aussi mis les téléphones sur écoute, et que celui qui a mis les téléphones sur écoute a aussi déployé ces types. Ce que je dis tient debout ? Théoriquement ?
- J’imagine.
- Oui ou non, colonel ?
- Oui.
- Avez-vous une bonne mémoire à court terme ?
- Assez.
- Quelle est la première chose que vous m’avez dite quand je suis entré aujourd’hui ?
- Je vous ai demandé de fermer la porte.
- Non, vous avez dit bonjour. Ensuite, vous m’avez dit de fermer la porte.
- Et puis je vous ai dit de vous asseoir.
- Et ensuite ?
- Je ne me rappelle pas.
- Nous avons eu une brève discussion à propos de l’affluence dans le bâtiment à midi.
- Oui, je m’en souviens.
- Et ensuite vous m’avez demandé quelles nouvelles j’avais.
- Et vous n’en aviez pas.

– Ce qui vous a surpris. Parce que j'avais laissé un message dans lequel je vous disais avoir le nom.

– J'ai été surpris, en effet.

– Quel nom ?

– Je ne savais pas exactement. Ça aurait pu concerner n'importe quoi.

– Auquel cas vous auriez dit : Avez-vous un nom. Pas « le » nom.

– Peut-être que je me prêtais à votre délire quand vous avez affirmé que quelqu'un avait bien envoyé ces amateurs dans le Mississippi. Parce que ça semblait important pour vous.

– C'était important pour moi. Parce que c'était vrai.

– D'accord, je respecte vos convictions. Je suggère que vous découvriez l'identité de cet individu.

– Je l'ai découverte.

Il garda le silence.

– Vous avez gaffé, lui dis-je.

Il ne répondit pas.

– Je ne vous ai laissé aucun message. J'ai pris rendez-vous. Par le biais de votre assistant. C'est tout. Je n'ai pas donné de raison. J'ai simplement dit que j'avais besoin de vous voir aujourd'hui à midi. La seule fois où j'ai mentionné quoi que ce soit au sujet de noms et des Citoyens libres du Tennessee, c'était lors d'un tout autre coup de fil, avec le général Garber. Que manifestement vous écoutiez.

Le silence sifflant qui régnait dans le petit bureau parut changer de tonalité. Il devint grave et menaçant, comme un vrai silence aux vibrations palpables.

– Certaines réalités sont trop énormes pour que vous les compreniez, mon garçon, me dit-il.

– Probablement. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé le premier billionième de secondes après le Big Bang. Je suis incapable d'appliquer les principes de la physique quantique. Mais je m'en sors dans beaucoup d'autres domaines. Par exemple, je maîtrise plutôt bien la constitution des États-Unis. Vous avez déjà entendu parler du

premier amendement ? Il garantit la liberté de la presse. Ce qui signifie que n'importe quel journaliste chevronné est habilité à s'approcher de n'importe quelle clôture s'il le souhaite.

– Ce type travaillait pour un torchon gauchiste de ville universitaire.

– Et je comprends que vous êtes paresseux. Vous avez passé des années à lécher les bottes de Carlton Riley et vous n'avez pas envie de recommencer avec un nouveau sénateur. Pas maintenant. Parce que ça impliquerait de faire sérieusement votre foutu boulot.

Pas de réponse.

– Le deuxième être humain que vos gars ont tué était une future recrue, un mineur. Il s'était mis en chemin pour essayer de se faire engager. Sa mère s'est suicidée la nuit même. Et je les comprends tous les deux. Parce que j'ai vu de mes propres yeux ce qui restait d'eux. De l'un et de l'autre.

Pas de réponse.

– Et ce que je comprends aussi, c'est que vous êtes doublement arrogant. D'abord vous avez cru que je ne saisisais pas votre plan de génie et, quand je l'ai fait, vous avez cru pouvoir vous charger de moi tout seul. Sans aide, sans soutien, sans équipes d'arrestation. Juste vous et moi. Ici, maintenant. Alors je vous le demande : êtes-vous vraiment stupide ?

– Et je vous le demande : êtes-vous armé ?

– Je suis en uniforme de classe A. On ne porte aucune arme de poing avec un uniforme de classe A. Vous trouverez ça dans le règlement.

– Alors comment pouvez-vous, vous, être aussi stupide ?

– Je ne m'attendais pas à me retrouver dans cette situation. Je ne m'attendais pas à arriver aussi loin.

– Suivez mon conseil, mon garçon. Espérez le mieux, mais préparez-vous au pire.

– Vous avez un flingue dans votre bureau ?

– J'ai deux flingues dans mon bureau.

– Vous allez m'abattre ?

– S'il le faut.

– C'est le Pentagone, ici. Il y a trente mille employés de l'armée derrière cette porte. Ils sont tous entraînés à accourir quand ils entendent un coup de feu. Vous feriez bien d'avoir une histoire toute prête à leur servir.

– C'est vous qui m'avez attaqué.

– Pourquoi je l'aurais fait ?

– Parce que l'envie d'identifier celui qui a abattu un gamin noir et moche dans un coin paumé vous obsède.

– Je n'ai jamais dit à personne qu'il était moche. Ni noir. Pas au téléphone. Vous devez tenir l'information de vos potes du Tennessee.

– Peu importe, vous êtes obsédé. Je vous ai donné l'ordre de sortir, mais vous m'avez agressé.

Je me calai dans le siège visiteur. J'étendis les jambes devant moi. Je laissai pendre mes bras. Je me mis à l'aise. J'aurais pu m'endormir.

– Ce n'est pas une position très menaçante, si ? Et je pèse environ cent dix kilos. Vous aurez du mal à me transporter avant que le 3C314 et le 3C316 n'entrent ici. Ce qui leur prendra à peu près une seconde et demie. Et après vous aurez affaire à la police militaire. Tuez l'un des leurs dans des circonstances douteuses et ils vous mettront en pièces.

– Mes voisins n'entendront pas. Personne n'entendra rien.

– Pourquoi ? Vos armes sont munies de silencieux ?

– Je n'ai pas besoin de silencieux. Ni d'armes.

Il fit alors une chose très étrange. Il s'approcha d'un mur et en décrocha un cadre. Une photo en noir et blanc apparut. Lui et le sénateur Carlton Riley. Elle était signée. De la main du sénateur, me dis-je. Pas de la sienne. Il s'éloigna du mur et posa le cliché sur son bureau. Puis il recula, mit son pouce et son index en tenaille et ôta le clou du plâtre.

– C'est ça ? Vous allez vous débarrasser de moi en m'embrochant avec un clou ?

Il le posa à côté de la photo.

Ouvrit un tiroir et en sortit un marteau.

– J'étais en train d'accrocher le cadre quand vous m'avez attaqué. Par chance, j'ai pu attraper le marteau, qui était encore à portée de main.

Je ne dis rien.

– Ce sera très discret. Un coup puissant devrait suffire. J'aurai tout le temps de disposer votre corps dans la mise en scène la plus favorable pour moi.

– Vous êtes fou, lui dis-je.

– Non, je me suis engagé. À assurer l'avenir de l'armée.

Les marteaux sont des objets très élaborés. Ils n'ont pas changé depuis des siècles. Pourquoi auraient-ils changé ? Les clous sont les mêmes depuis toujours. Ainsi les caractéristiques nécessaires des marteaux sont définies depuis longtemps. Une tête en métal lourd et un manche. Tout ce dont on a besoin, rien de superflu. Celui de Frazer était un arrache-clou et devait peser environ huit cents grammes. Un gros truc moche. Du matériel exagérément sophistiqué pour suspendre un cadre, mais dans le monde réel, de telles disparités entre outil et usage sont courantes.

Cela dit, c'était une arme convenable.

Frazer se jeta sur moi, marteau dressé comme une matraque dans la main droite. Ayant abandonné depuis un bon moment toute velléité de le déstabiliser en adoptant une position *post mortem* malcommode, je bondis de mon siège vite fait. Pur instinct. Je n'ai pas peur facilement, mais les êtres humains eux aussi sont très élaborés. Beaucoup de choses que nous faisons sont ancrées en nous depuis la nuit des temps. Depuis l'époque à laquelle mon pote Stan Lowrey aimait faire débiter ses récits.

Le bureau de Frazer était exigu. Sa surface libre encore plus réduite. On aurait aussi bien pu se battre dans une cabine de téléphone. L'évolution de la situation allait dépendre du degré d'intelligence de Frazer.

Et je me doutais qu'il était super-intelligent. Il avait survécu au Vietnam, au Golfe et à des années de conneries du Pentagone. On ne fait pas tout ça sans cervelle. Il devait facilement être un « sept sur dix ». Peut-être un huit. Sans danger imminent de recevoir le prix Nobel, mais assurément plus malin que la moyenne.

Ce qui m'aidait. Se bagarrer avec des abrutis est plus difficile. On ne peut pas deviner ce qu'ils vont faire. Les gens intelligents, eux, sont

prévisibles.

Il balançait son marteau de droite à gauche, à hauteur de taille, manœuvre d'approche classique. Je me penchai en arrière, il me loupait. Je me dis qu'il allait frapper dans l'autre sens, de gauche à droite, même hauteur, ce qu'il fit. Je me penchai de nouveau en arrière, il me manqua encore. Échange exploratoire. Comme on déplace les pions sur l'échiquier. Il respirait bizarrement. De la férocité, rien à voir avec un problème respiratoire. Pas de quoi inquiéter sainte Audrey. Férocité et excitation. C'était un guerrier dans l'âme, et le guerrier n'aime rien de mieux que le combat pour le combat. Il le consume. Il ne vit que pour ça. Frazer souriait, avec un air sauvage, et ne voyait que la tête du marteau et mon abdomen derrière. Il flottait dans l'air une odeur âcre et forte de transpiration, primitive, comme dans la tanière d'un rongeur nocturne.

J'esquivai d'un demi-pas en avant, il l'assortit avec un mouvement vers l'arrière qui nous amena au milieu de la pièce, ce qui était important. Pour moi. Il voulait que je sois dos au mur, et je ne voulais pas.

En tout cas pas encore.

Il balançait une troisième fois le marteau, violemment, comme s'il avait l'intention de me faucher, ce qui n'était pas le cas. Pas encore. Je voyais bien sa manœuvre. Je lisais dans ses yeux. Je me penchai en arrière, la tête du marteau vrombit à deux centimètres de ma veste. Huit cents grammes au bout d'un long manche. L'élan du coup raté fit tourner Frazer. Ses épaules pivotèrent à quatre-vingt-dix degrés et tout son torse suivit le mouvement. Il se servit de cette force de torsion pour m'assaillir à nouveau. Avec extension du bras cette fois. Cela m'obligea à reculer. Je me retrouvai près du mur.

Je sondai ses yeux.

Pas encore.

C'était un guerrier. Pas moi. Je suis un bagarreur. Il vivait pour la victoire tactique. Je vis pour pisser sur la tombe de l'adversaire. Ce n'est pas pareil. Pas pareil du tout. L'objectif est différent. Il balançait une quatrième fois son marteau, même angle, même hauteur. On aurait dit un lanceur de balle glissante au base-ball – il me poussait à m'habituer à un certain type d'attaque avant d'en lancer une entièrement différente. Intérieur, intérieur, intérieur et puis la balle fronde à l'extérieur. Mais il ne viserait pas plus bas. Il viserait en haut.

En bas serait mieux, mais il n'était qu'un sept sur dix. Peut-être un huit. Mais pas un neuf.

Il balança une cinquième fois son arme, même hauteur, même angle, et tellement fort que les dents de l'arrache-clou vibrèrent dans les airs avec un sifflement qui cessa lorsque l'outil s'immobilisa. Il le balança une sixième fois, même hauteur, même son, encore plus d'extension. J'étais très près du mur. Sans aucune réelle possibilité d'esquive. Le septième coup arriva, même hauteur, même angle, même bruit.

Puis vinrent ses yeux.

Ils se braquèrent vers le haut, et le huitième coup partit en hauteur, juste sur le côté de ma tête. Droit sur ma tempe. J'aperçus l'éclair de la face frappante du marteau, une section de plus de deux centimètres de large. Huit cents grammes. Presque un kilo. Elle aurait fait un trou très net en percutant l'os.

Mais elle ne troua rien parce qu'au moment où elle s'abattit, ma tête n'était plus à cet endroit.

Je me laissai glisser à la verticale, en fléchissant de vingt centimètres mes genoux préréglés, dix centimètres pour que le coup me rate et dix de plus comme marge de sécurité. J'entendis le souffle au-dessus de moi, sentis le coup manqué qui fit brutalement pivoter Frazer d'un quart de tour, puis je me redressai. Nous en étions au stade des combinaisons totalement nouvelles. Nous avions exploité les trois dimensions. Gauche, droite, avant arrière, haut et bas. Maintenant nous étions prêts pour la quatrième. Le temps. Les seules questions qui restaient en suspens étaient : à quelle vitesse pouvais-je le frapper et à quelle vitesse faisait-il, lui, tourner son marteau ?

Et elles étaient cruciales. Pour lui surtout. Je me relevai en pivotant sur moi-même, mon coude bougeait déjà vite et, c'était une certitude, j'allais lui en donner un coup dans le cou. Certitude mathématique. Mais à quel endroit du cou ? La réponse : là où le coup atterrirait. Devant, côté, arrière, ça revenait au même pour moi. Mais pas pour lui. Pour lui, certains endroits seraient pires que d'autres.

Les huit cents grammes avaient d'abord écarté ses bras de ses épaules en une espèce de geste de lancer de marteau olympique, puis ils avaient tiré violemment son épaule en arrière, un peu comme un fouet qui claque, et ça lui avait imprimé un mouvement de toupie totalement incontrôlable. Et mon coude s'en sortait plutôt bien. Pure

mémoire musculaire. Ça se produit par réflexe. Dans le doute, balancer le coude. Peut-être un truc appris dans l'enfance. Le poids de mon corps aidait, mon pied était en place, le coup allait atterrir et atterrir méchamment. En fait, il allait atterrir très méchamment. Frazer fauchait et matraquait déjà vers le bas. Et accélérait. Ç'allait être un coup vicieux. Du genre auquel il pourrait survivre s'il le prenait du bon côté du cou, mais pas sur l'arrière. Un coup comme celui-là sur la nuque serait fatal. Indiscutable. À cause de la façon dont le crâne est relié à la vertèbre.

Tout était donc une question de temps, de vitesse, de rotation et d'excentricité orbitale. Impossible de prévoir. Trop d'éléments dynamiques. Au début, je crus qu'il allait le prendre surtout sur le côté. De biais, en fait, mais avec un peu de chance il pourrait peut-être y survivre. Puis je vis que ça allait plutôt approcher les cinquante-cinquante, mais les huit cents grammes le firent soudain basculer, et à partir de là, les dés étaient jetés. Il allait prendre le coup sur la nuque et nulle part ailleurs. Aucun doute là-dessus. Le type allait mourir.

Ce que je ne regrettais pas.

Sauf du point de vue pratique.

Frazer tomba à côté de son bureau, sans le heurter. Il ne fit pas plus de bruit qu'un gros qui s'assied sur un canapé. Hasard plutôt bienvenu. Personne n'appelle les flics quand un gros s'assied sur un canapé. Il y avait un tapis par terre, un genre de truc persan, sans doute hérité d'un ancien occupant mort depuis longtemps d'une crise cardiaque. Sous le tapis il devait y avoir une protection rembourrée et encore en dessous le béton massif du Pentagone. Donc la transmission sonore était parfaitement amortie. *Personne n'entendra rien*, avait dit Frazer. *Là, tu t'es pas trompé, connard*, me dis-je.

Je sortis le Beretta illicite de la poche de ma chemise d'uniforme classe A et le tins collé contre lui un long moment. Au cas où. Espérer le mieux, mais se préparer au pire. Mais Frazer ne bougea pas. Il ne risquait pas. Les paupières peut-être. Le haut du cou était mou. Il n'avait entraîné aucune vertèbre avec lui. Le crâne ne tenait au reste du corps que par la peau.

Je le laissai là pour le moment et j'étais sur le point de gagner le milieu de la pièce pour commencer à étudier la situation quand la porte s'ouvrit.

Et Frances Neagley entra.

Elle portait un treillis kaki camouflage et des gants en latex. Elle balaya la pièce du regard, une fois, deux fois, puis conclut :

– Il faut le mettre près de l'endroit où se trouvait la photo.

Je restai immobile.

– Vite, ajouta-t-elle.

Alors je me bougeai et traînai Frazer jusqu'à l'endroit où il aurait pu basculer en arrière en accrochant le cadre. Il aurait pu tomber à la renverse et se cogner la tête sur le bord du bureau. Les distances convenaient à peu près.

– Mais pourquoi serait-il tombé ? demandai-je à Neagley.

– Il enfonçait le clou, proposa-t-elle. Il a tressailli quand il a vu l'arrache-clou lui rebondir dessus. Pur réflexe rotulien. Automatisme. C'était plus fort que lui. Alors il s'est pris les pieds dans le tapis et il a basculé.

– Et où est le clou maintenant ?

Elle l'attrapa et le laissa tomber au bas du mur. Il tinta légèrement contre le carrelage de la plinthe derrière le tapis.

– Et le marteau ?

– Il est suffisamment près, répondit-elle. Il faut y aller.

– Il faut que j'efface mon rendez-vous.

Elle sortit de sa poche des pages d'agenda.

– Déjà dans le sac, dit-elle. Allez, on y va.

Elle me conduisit deux étages plus bas, puis me pilota dans les couloirs, à une allure que j'aurais qualifiée de modérée à rapide. Nous sortîmes par l'entrée sud-est, gagnâmes directement le parking, puis nous arrê tâmes au milieu des places réservées, où Neagley déverrouilla une grande berline Buick. Modèle Park Avenue. Bleu foncé. Très propre. Neuve, peut-être.

– Monte, me lança-t-elle.

Je m'exécutai, m'assis sur le cuir beige souple. Elle fit marche arrière, vira pour gagner la sortie et, peu après avoir franchi la barrière, nous roulâmes au milieu d'un bouquet de bretelles d'autoroutes, atteignîmes le bout de la dernière et nous retrouvâmes sur une six-voies en direction du sud, simple voiture au milieu d'un millier d'autres.

- Je suis dans le registre des entrées du bureau de renseignements.
- Faute de conjugaison, rétorqua Neagley. Tu « étais » dans le registre. Plus maintenant.
- Quand as-tu fait tout ça ?
- Je me suis dit que tu ne risquais rien tant que tu étais à un contre un avec le type. Même si j’aurais préféré que tu ne parles pas autant. Tu aurais dû en venir aux mains bien plus tôt. Tu as des talents, très cher, mais la discussion ne figure pas en haut de la liste.
- Mais pourquoi es-tu ici ?
- On m’a mise au courant.
- Au courant de quoi ?
- De l’histoire de ce piège de dingue. Entrer dans le Pentagone comme ça.
- D’où tu tiens l’information ?
- Du Mississippi. Du shérif Deveraux en personne. Elle a sollicité mon aide.
- Elle t’a contactée par téléphone ?
- Non, par télépathie.
- Pourquoi t’a-t-elle appelée ?
- Parce qu’elle se faisait du souci, imbécile. Comme moi dès qu’elle m’a appris ton projet.
- Il n’y avait aucune raison de s’inquiéter.
- Il aurait pu y en avoir.
- Qu’est-ce qu’elle voulait que tu fasses ?
- Elle voulait que j’assure tes arrières. Que je veille sur toi.
- Je ne crois pas lui avoir donné l’heure du rendez-vous.
- Elle savait quel car tu avais pris. Son adjoint lui a dit l’heure à laquelle il t’a laissé à Memphis, c’était donc assez facile de deviner

quelle ligne tu allais prendre.

– Comment ça a pu t'aider ce matin ?

– Ça ne m'a pas aidée ce matin. Ça m'a aidée hier soir. Je te surveille depuis que tu as quitté la gare routière. À chaque instant. Chouette hôtel, d'ailleurs. Si jamais ils me retrouvent et me facturent le room service, tu me dois un paquet de fric.

– À qui appartient cette voiture ? lui demandai-je.

– Au parc de véhicules. Conformément à la procédure.

– Quelle procédure ?

– Quand un officier supérieur passe l'arme à gauche, sa voiture de fonction, propriété du département, est renvoyée au parc automobile. Où elle est aussitôt essayée sur route pour déterminer les réparations à effectuer avant sa réattribution. On est en train de faire le test.

– Combien de temps va-t-il durer ?

– Dans les deux ans, sans doute.

– Qui était l'officier en question ?

– C'est une voiture plutôt neuve, non ? La mort doit être plutôt récente.

– Frazer ?

– C'est plus facile pour les gars du parc automobile de s'occuper de la paperasse le matin. On comptait tous sur toi. Si quelque chose avait mal tourné on aurait tous été dans nos petits souliers.

– J'aurais pu l'arrêter sinon.

– C'est pareil. Mort ou épinglé, ça ne change rien pour le parc automobile.

– Où va-t-on ?

– On nous attend à la base. Garber veut te voir.

– Pourquoi ?

– Aucune idée.

- C'est à trois heures de route.
- Alors détends-toi et repose-toi. C'est peut-être ta dernière chance de te reposer avant un bout de temps.
- Je croyais que tu n'aimais pas Deveraux ?
- Ça ne veut pas dire que je ne l'aiderais pas si elle avait un souci. Je crois juste qu'elle a quelque chose qui cloche. Depuis quand tu la connais ?
- Quatre jours.
- Et je parie que tu peux déjà me raconter quatre trucs bizarres à son sujet.
- Je devrais essayer de l'appeler si elle s'inquiète.
- J'ai déjà essayé. Depuis le poste du planificateur. Pendant que tu racontais toutes ces conneries sur ta théorie à Frazer. J'allais lui dire que tu avais bouclé l'affaire. Mais elle n'a pas répondu. Un Bureau du shérif au complet et personne n'a répondu.
- Ils sont peut-être occupés.
- Peut-être, oui. Parce qu'il faut que tu saches autre chose. J'ai vérifié une rumeur qui circule depuis le réseau du sergent. Le personnel au sol de Benning affirme que le Blackhawk qui est arrivé de Kelham dimanche était vide. Enfin, il y avait les pilotes, évidemment. Mais pas de passager, c'est ce qu'ils voulaient dire. Reed Riley n'est allé nulle part. Il est toujours sur la base.

Je suivis le conseil de Neagley et me détendis pendant le reste du trajet. Il dura bien moins de trois heures. La Buick était beaucoup plus rapide qu'un car. Et Neagley la poussait beaucoup plus que ne l'aurait fait un conducteur de car. J'étais de retour sur la base à 15 h 30. J'étais parti exactement vingt-quatre heures.

Je gagnai directement mes quartiers, ôtai l'uniforme chic, me brossai les dents et pris une douche. Puis j'enfilai un pantalon de treillis et un tee-shirt et allai voir ce que voulait Garber.

Il voulait me montrer un dossier confidentiel des marines. C'était l'objet de sa sommation. Mais d'abord nous nous livrâmes au jeu des questions-réponses. Il ne se passa pas bien. Il fut très décevant. Je posai les questions, il refusa d'y répondre.

Et ne daigna même pas croiser mon regard.

- Qui a procédé à l'arrestation dans le Mississippi ? lui demandai-je.
- Lisez le dossier, me répondit-il.
- J'aimerais savoir.
- Lisez d'abord le dossier.
- Ils tiennent un dossier solide ou est-ce que c'est du vent ?
- Lisez le dossier.
- C'était le même gars pour les trois femmes ?

- Lisez d’abord le dossier.
- Un civil, c’est bien ça ?
- Merde quoi, Reacher ! Lisez le dossier.

Il ne me laissa pas emporter le document. Il devait rester sous son contrôle personnel à tout moment. Sous sa surveillance tout le temps, en principe, mais pour l’heure, il ne suivait pas la lettre de la loi. Il sortit de son bureau, ferma doucement la porte et me laissa seul avec le dossier.

Il faisait à peu près cinquante millimètres d’épaisseur et était rangé dans une pochette d’une nuance de kaki différente de celle utilisée dans l’armée. De meilleure qualité aussi. Lisse, immaculée, et présentant à peine quelques marques d’usure. Des chevrons rouges étaient imprimés à ses quatre angles, dénotant vraisemblablement un haut niveau de confidentialité. Et elle portait une étiquette autocollante blanche avec un numéro de dossier du corps des marines et une date remontant à cinq ans.

Une seconde étiquette mentionnait un nom.

DEVERAUX, E.

Son identité était suivie de son rang, à savoir CWO5, de son numéro de service et de sa date de naissance, assez proche de la mienne. Près du coin en bas de la pochette était collée une troisième étiquette, un peu de travers, arrachée à un long rouleau autocollant préimprimé. Elle était sans doute censée mentionner *Ne pas ouvrir sans autorisation*, mais elle avait été découpée au mauvais endroit et on lisait en réalité : *ouvrir sans autorisation*. La bureaucratie fait parfois preuve d’humour malgré elle.

Mais le contenu du dossier n’avait rien de drôle.

Il s’ouvrait sur un cliché de Deveraux. En couleurs, datant sans doute d’un peu plus de cinq ans. Ses cheveux étaient rasés très court, comme elle me l’avait raconté. Sans doute un réglage de tondeuse à 6 millimètres et une repousse d’à peu près une semaine, produisant un effet de halo foncé et soyeux. Comme de la mousse. Elle était très belle. Très petite et délicate. Ces cheveux courts lui faisaient des yeux

énormes. Elle avait l'air pleine de vie, de vitalité, de confiance, et sûre d'elle-même. Une espèce de palier mental et physique. Fin de la vingtaine, début de la trentaine. Je me rappelais très bien cette période.

Je posai la photo à l'envers sur ma gauche et étudiai la première des pages imprimées. Tapées à la machine. Une IBM, sans doute, à boule. Courante en 1992. Et il y en avait encore plein en circulation en 1997. Le traitement de texte par ordinateur arrivait, mais comme tout le reste dans l'armée, il arrivait avec lenteur et circonspection, accompagné d'un paquet de doutes et de soupçons.

J'entamai ma lecture. Il m'apparut immédiatement que le dossier était la conclusion d'une enquête menée par un contre-amiral des marines du bureau du prévôt, qui supervisait les affaires de police militaire les concernant. Le gradé une étoile s'appelait James Dyer. Très haut placé dans la hiérarchie pour s'occuper de ce qui ressemblait à un simple problème de personnel. Un différend d'ordre privé entre deux membres de la police militaire des marines de même grade. Ou, techniquement parlant, un différend entre un policier des marines et deux autres, pour un total de trois. Le litige opposait deux parties : d'un côté une femme, Alice Bouton, et un homme, Paul Evers, et de l'autre, Elizabeth Deveraux.

Comme tous les rapports que j'avais lus, celui-ci commençait par un simple récit des événements, rédigé avec neutralité et patience, sans ingérence ni interprétation, dans une langue soucieuse de clarté. L'histoire était assez simple. Comme l'intrigue secondaire d'un feuilleton diffusé en journée. Elizabeth Deveraux et Paul Evers se fréquentent et se séparent. Puis Paul Evers sort avec Alice Bouton. La voiture de Paul est saccagée, puis Alice est renvoyée pour manquement à l'honneur après qu'une irrégularité financière a été découverte.

Tel était le récit des événements.

Suivait une digression concernant la situation d'Alice Bouton. Une sorte de commentaire marginal. D'après le général Dyer, sa culpabilité ne faisait aucun doute. Les faits étaient clairs et les preuves étaient là. Le dossier était solide. Les poursuites avaient été justifiées. La défense consciencieuse. Le verdict unanime. La somme en question s'élevait à moins de quatre cents dollars. En liquide, dérobés dans un casier destiné au rangement des éléments de preuves. La recette d'une vente d'armes illégale, confisquée, emballée, enregistrée, attendant d'être présentée lors d'une prochaine comparution devant le tribunal

militaire. Alice Bouton l'avait subtilisée et utilisée pour s'acheter une robe, un sac à main et des chaussures dans une boutique proche de sa base. On s'était souvenu d'elle dans le magasin. Quatre cents dollars dépensés pour une tenue, ça représentait une grosse somme pour une marine en 1992. Parmi les plus grosses coupures, certaines se trouvaient encore dans la caisse enregistreuse quand la police militaire avait débarqué, et les numéros de série correspondaient à ceux consignés dans le registre.

Affaire classée.

Le commentaire s'arrêtait là.

Ensuite venait l'interprétation faite par le général Dyer de cette tourmente en trio. Rigoureuse, elle commençait par une garantie en béton que toutes les conclusions étaient amplement corroborées. On avait procédé à des consultations, à des entretiens, on avait recueilli des informations, des témoignages, on avait ensuite recoupé et révérifié tous ces éléments et écarté ceux qui n'étaient pas attestés par au moins deux sources indépendantes. Une défense de zone qui couvre tout le terrain, en d'autres termes. C'était du solide. La garantie se terminait par un long paragraphe souligné. J'imaginai la machine IBM tressautant et cahotant sur le bureau pendant que la boule crépitait dans son mouvement de va-et-vient pour produire le soulignage acharné. Le paragraphe confirmait la conviction de Dyer selon laquelle le récit subséquent était prêt à être présenté devant un tribunal, si d'autres poursuites s'avéraient nécessaires ou souhaitables.

Je tournai la page et attaquai l'analyse. Le style de Dyer était simple, et la narration impersonnelle. Au vu de la page précédente, tout lecteur pouvait comprendre que les faits évoqués ne constituaient pas tous des preuves au sens juridique, mais étaient également très loin des ragots ou de la rumeur. C'étaient des informations solides. Avérées autant que faire se pouvait. Bref, Dyer n'écrivait jamais *selon moi ni je crois, ni il semble probable*. Il se contentait de raconter l'histoire.

À savoir : Elizabeth Deveraux avait drôlement eu les boules quand Paul Evers l'avait larguée pour Alice Bouton. Elle s'était sentie offensée, dédaignée, bafouée, insultée. C'était une femme humiliée et le comportement qu'elle allait adopter par la suite semblait destiné à confirmer le cliché à tous les égards. Elle avait persécuté le couple, en avait dit du mal partout et avait manipulé les emplois du temps chaque fois que c'était possible pour les empêcher d'avoir des pauses en même temps.

Puis elle avait précipité la voiture de Paul Evers du haut d'un pont.

La voiture n'avait rien d'extraordinaire, mais Paul avait investi une grosse somme pour l'acquérir et elle était essentielle à sa vie sociale, car personne n'a envie de rester tout le temps sur une base. Deveraux avait conservé un double de la clé et, une nuit, elle avait pris le volant, conduit le véhicule à l'écart, l'avait fait prudemment basculer au-dessus de la butée d'un pont, laissé faire des tonneaux sur cent mètres, puis atterrir dans une écluse en béton. L'impact l'avait presque démolie et une forte pluie tombée plus tard cette nuit-là avait terminé le boulot.

Après quoi, Deveraux s'était occupée d'Alice Bouton.

Elle avait commencé par lui casser le bras.

La règle des « deux sources indépendantes » du général Dyer signifiait que les circonstances précises de l'agression n'avaient pas été rapportées avec précision puisqu'elle n'avait pas eu de témoin. Cela dit, Bouton déclarait que Deveraux l'avait attaquée et Deveraux ne l'avait jamais nié. Et les données médicales étaient incontestables. Le coude gauche de Bouton avait été démis et les deux os de son avant-bras gauche brisés. Elle avait porté un plâtre pendant six longues semaines.

Que Deveraux, elle, avait passées à donner suite avec un acharnement diabolique à l'allégation de vol. Si ce n'est que « donner suite » n'était pas l'expression appropriée au départ, parce qu'au départ il n'y avait rien à creuser. Personne ne soupçonnait qu'un quelconque vol ait été commis. Deveraux avait d'abord inventorié les casiers de preuves et vérifié la comptabilité. Et c'est seulement à ce moment-là qu'elle avait découvert des défauts de concordance dans les comptes. C'est là qu'elle avait porté ses accusations. Et leur avait donné suite, comme une obsession, avec pour résultat final ce que décrivait le général Dyer dans son commentaire. La comparution devant le tribunal militaire et le verdict de culpabilité.

Bien entendu, l'histoire avait soulevé un énorme tollé dans la communauté de la police militaire des marines, mais la condamnation de Bouton avait mis Deveraux à l'abri de toute critique administrative. Ce qui, avec un autre jugement, aurait pu passer pour une vendetta, avait finalement eu l'air d'un bon boulot de police parfaitement en accord avec le sens de l'éthique et de l'honneur des marines. Mais la frontière était mince. Le général Dyer n'avait jamais douté que cette affaire tenait surtout de représailles personnelles.

Et, curieusement pour ce genre de rapport, il avait tenté d'en expliquer la raison.

Une fois encore, il confirmait qu'on avait procédé à des consultations et à des entretiens et qu'on avait recueilli des informations et des témoignages. Pour cette nouvelle enquête, on avait interrogé amis et ennemis, connaissances et collègues, médecins et psychiatres.

Le facteur principal retenu par tous était la rare beauté d'Alice Bouton.

Tous s'accordaient à dire que Bouton était exceptionnellement belle. Les termes cités rassemblaient pêle-mêle « magnifique », « superbe », « spectaculaire », « bouleversante », « canon », « incroyable ».

Ils s'appliquaient tous également à Deveraux, bien sûr. Tous s'accordaient aussi sur ce point. Sans conteste. Les psychiatres avaient conclu que là résidait l'explication. Le général Dyer avait traduit leur langage technique pour le lecteur non averti. Il avait écrit que Deveraux n'avait pas supporté la concurrence. Qu'il lui était insupportable de ne pas être clairement et indiscutablement la plus belle femme de la base. Elle avait alors pris des mesures pour s'assurer de le devenir.

Je relus le dossier de A à Z, puis je replaçai soigneusement les pages dans l'ordre, refermai la pochette et Garber revint dans la pièce.

Il commença par ces mots :

– On vient de recevoir des nouvelles du Pentagone. John James Frazer a été retrouvé mort dans son bureau.

– Il est mort comment ? demandai-je.

– Ça a l'air d'un accident bizarre. Apparemment il est tombé et sa tête a heurté son bureau. Son équipe est revenue de déjeuner et l'a trouvé par terre. Il faisait quelque chose avec une photo de Carlton Riley.

– C'est moche.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas un super moment pour perdre notre liaison avec le Sénat.

– Vous avez lu le dossier ?

– Oui.

– Alors vous savez que nous n'avons plus besoin de nous inquiéter du Sénat. Celui qui remplacera Frazer aura tout le temps d'apprendre le boulot avant que la prochaine affaire se présente.

– Ce sera le discours officiel ?

– C'est la vérité. Elle a été marine, Reacher. Pendant seize ans. Elle savait parfaitement comment trancher une gorge. Elle savait comment s'y prendre et comment faire croire qu'elle ne l'avait pas fait. Et la voiture le prouve à elle seule. Qu'y a-t-il à ajouter ? Elle détruit la voiture de Paul Evers et elle détruit celle de Reed Riley. Même méthode. Même raison, exactement. Sauf que, cette fois-ci, elle n'est

qu'une des quatre beautés. Munro affirme que Riley est sorti avec elle et l'a quittée pour les trois autres, dans l'ordre. Alors elle est trois fois plus furieuse. Et va plus loin que casser un bras. Cette fois elle a son propre chevalet à dépeçage derrière une maison abandonnée.

– Ça va être le discours officiel ?

– C'est ce qui s'est produit.

– Et la suite des événements ?

– Le problème concerne uniquement le Mississippi. Aucun des nôtres n'est impliqué dans cette affaire et nous n'avons aucun moyen d'en connaître la suite. Et vraisemblablement il n'y en aura pas. Je ne vois pas Deveraux se passer elle-même les menottes et donner à la police de l'État la moindre raison de s'en charger.

– Donc on se retire ?

– C'étaient toutes les trois des civiles. Elles ne nous concernent pas.

– Alors la mission est terminée ?

– Est-ce que Kelham est rouvert ?

– Depuis ce matin.

– Vous savez, elle nie être sortie avec Riley.

– Pourquoi dirait-elle autre chose ?

– Que sait-on du général Dyer ?

– Il est mort il y a deux ans après une carrière aussi longue qu'exemplaire. Il n'a jamais commis la moindre erreur. Il était sans tache.

– OK. Je vais prendre des dispositions.

– Dans quel but ?

– Pour mettre un terme à ma participation.

– Votre participation est déjà terminée. Depuis ce matin.

– J'ai des biens à récupérer.

- Vous avez laissé quelque chose là-bas ?
- Je croyais y retourner tout de suite.
- Qu’avez-vous laissé ?
- Ma brosse à dents.
- Ça n’a aucune importance.
- Est-ce que le département de la Défense va me rembourser ?
- Une brosse à dents ? Bien sûr que non.
- Alors il faut que j’aille la récupérer. Ils ne peuvent pas avoir le beurre et l’argent du beurre.

– Reacher, si vous laissez une trace, ne serait-ce qu’un iota, de votre intervention dans cette affaire, je ne pourrais plus rien pour vous. En ce moment même des individus haut placés retiennent leur souffle. Nous sommes à deux doigts de voir paraître dans les journaux des articles au sujet du fils d’un sénateur ayant eu une aventure avec une triple meurtrière. Si ce n’est qu’aucun d’eux ne peut se permettre d’en parler. Ni lui, il a ses raisons, ni elle, elle a les siennes. Nous allons sans doute nous en tirer en toute impunité. Mais nous ne le savons pas encore. Pas avec certitude. Pour le moment la question reste en suspens.

Je ne dis rien.

– Vous savez qu’elle est douée pour ça, Reacher. Un homme avec un instinct comme le vôtre ? Elle faisait semblant de mener une enquête. Voyons, a-t-elle obtenu des résultats ? Et elle jouait avec vous comme d’un violon. D’abord, elle a essayé de se débarrasser de vous, et comme vous ne vouliez pas partir, elle a décidé de s’arranger pour que vous restiez dans le coin, a changé de stratégie et vous a gardé à portée de main. Pour pouvoir suivre vos progrès. Ou votre absence de progrès. Sinon, pourquoi vous aurait-elle seulement adressé la parole ?

Je ne dis rien.

– Le car est parti depuis longtemps, de toute façon, ajouta Garber. Celui pour Memphis. Vous allez devoir attendre jusqu’à demain. Et vous verrez les choses autrement.

– Est-ce que Neagley est encore sur la base ? demandai-je.

– Oui. Je viens de prendre rendez-vous avec elle pour aller boire un verre.

– Dites-lui qu'elle rentre en car. Dites-lui que je prends la voiture de la compagnie.

– Vous avez un compte bancaire ? me demanda-t-il.

– Comment je toucherais mon salaire sinon ?

– Où est votre agence ?

– À New York. J'ai ouvert le compte à l'époque où j'étais à West Point.

– Transférez-le plus près du Pentagone.

– Pourquoi ?

– Le versement des allocations de départ involontaire est plus rapide si vous avez un compte en Virginie.

– Vous pensez que ça va se terminer comme ça ?

– Les chefs d'état-major pensent que la guerre est finie. Ils chantent en chœur avec Yoko Ono. De grosses coupes budgétaires se profilent. La plupart concerneront l'armée. Parce que les marines ont un service de relations publiques plus performant et parce que la marine et l'armée de l'air n'ont rien à voir. Alors nos supérieurs établissent des listes, et ils les établissent en ce moment même.

– J'y figure ?

– Vous y figurerez. Et je ne peux pas l'empêcher.

– Vous pourriez me donner l'ordre de ne pas retourner dans le Mississippi.

– Je pourrais, mais je n'en ferai rien. Pas vous. Je vous fais confiance pour prendre les bonnes décisions.

Je retrouvai Stan Lowrey à l'extérieur de la base. Mon vieil ami. Il était en train de verrouiller sa voiture, juste au moment où j'ouvrais la Buick avec la clé que j'avais récupérée au parc automobile.

– Au revoir, mon vieux, lui lançai-je.

– Ça a l'air définitif.

– Tu pourrais ne jamais me revoir.

– Pourquoi ? T'as des ennuis ?

– Moi ? Non, tout va bien. Mais j'ai entendu dire que ton boulot était compromis. Tu seras peut-être parti à mon retour.

Il se contenta de hocher la tête, sourit, puis s'éloigna.

La Buick était une voiture de grand-mère. Si mon grand-père avait eu une sœur, qui aurait été ma grand-tante, c'est une Buick Park Avenue qu'elle aurait conduite. Mais plus lentement que moi. L'intérieur de la bagnole était cotonneux comme un Chamallow et crémeux à souhait, mais elle avait un gros moteur. Et une plaque d'immatriculation du gouvernement. Très utile sur autoroute. Et j'empruntai l'autoroute dès que je le pus. La I-65, pour être précis. En direction du sud, sur la partie la plus à l'est de cet axe virtuel et non par l'ouest en passant par Memphis. J'allais arriver par un côté que je ne connaissais pas, mais c'était plus court. Et donc plus rapide. Cinq heures, probablement. Je serais à Carter Crossing à 22 h 30 au plus tard.

Je roulais vers le sud jusqu'au Kentucky dans la lumière des derniers rayons du jour, puis la nuit tomba assez vite quand je traversai le Tennessee. Après l'avoir cherché partout le temps de parcourir deux kilomètres, je trouvai enfin l'interrupteur et allumai mes phares. La large route me permit de traverser Nashville noyée sous les néons à vive allure et sans encombre, puis elle me conduisit plus loin dans la campagne, où tout redevint sombre et désert. Je conduisais comme sous hypnose, machinalement, sans penser à rien ni rien remarquer, surpris chaque fois que j'avalais cent cinquante kilomètres de plus.

Je passai la frontière de l'Alabama et m'arrêtai à la deuxième station-service que je croisai pour prendre de l'essence et me procurer une carte routière. Je savais que je devrais bientôt bifurquer vers l'ouest par une sortie en Alabama et j'avais besoin de détails pour savoir à quel endroit. Pas du genre de plan à grande échelle qu'on se procure à l'avance. Celui que j'achetai se déployait facilement et m'indiquait tous les chemins de terre de l'État. Mais il ne me montrait rien de plus. Le Mississippi n'était qu'un vaste espace blanc au bord de la feuille. Je réduisis ma zone cible et trouvai quatre routes est-ouest entre lesquelles je pouvais choisir. Chacune aurait pu me mener au-delà de Kelham pour rejoindre Carter Crossing. Ou aucune. Toutes sortes de coudes pouvaient m'attendre de l'autre côté de la frontière. Un vrai labyrinthe. Pas moyen de se faire une idée.

Sauf que Kelham avait été construite dans les années 50, soit dans une énième période de grandes guerres et de mobilisations de masse. Et les planificateurs du département de la Défense ont toujours été des gars très prudents. Ils ne voulaient pas qu'un convoi de réservistes venu du New Jersey ou du Nebraska se perde dans des zones inconnues. Alors ils ont installé des signes codés discrets ici et là, indiquant le chemin pour se rendre dans les plus grandes bases du pays et en revenir. Et ont redoublé d'efforts après la mise en place du réseau autoroutier inter-États. On lui a donné le nom du président Eisenhower pour une très bonne raison. Ike avait été commandant suprême des forces alliées en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, et les Allemands n'avaient pas été son plus gros problème. C'avait été l'acheminement des hommes et du matériel d'un point A à un point B sur des routes pourries et non signalées. Il était bien décidé à ce que ses successeurs ne se trouvent pas confrontés au même problème si jamais la guerre au sol atteignait l'Amérique. D'où le réseau d'autoroutes. Ce n'était pas pour les vacanciers. Ni pour le commerce. C'était pour la guerre. D'où les panneaux. Et s'ils n'étaient pas criblés de balles, s'ils n'étaient pas saccagés ou volés par les

habitants du coin, ils pourraient me servir de radars.

Je trouvai les premiers à la bretelle suivante. Je quittai l'autoroute et pris à l'ouest sur un ruban bétonné bordé çà et là de commerces modestes et de concessionnaires d'automobiles. Au bout d'un moment, ils se raréfièrent et la route retrouva l'aspect qu'elle avait dû avoir autrefois, sinueuse dans une jolie zone rurale. Il y avait des arbres, des champs et quelques lacs. Il y avait des colonies de vacances, des villages-vacances et quelques petits hôtels. La lune brillait dans le ciel. Tout ça était très pittoresque.

Je continuai de rouler, sans plus voir aucun panneau du département de la Défense jusqu'à ce que j'atteigne le Mississippi, et seulement un seul après. Mais il s'agissait d'une flèche fière et ostentatoire, avec le numéro 17 incrusté dessous, qui invitait à poursuivre tout droit, et qui précisait qu'il restait tout juste trente kilomètres à parcourir. L'horloge dans ma tête indiquait 22 h 05. En me pressant, j'arriverais en avance sur l'horaire prévu.

Évidemment, les ingénieurs du département de la Défense avaient soigné l'arrivée à Kelham tout autant par l'ouest que par l'est. La route était la même dans les deux directions. Même largeur, même matériau, même bombement, même construction. Je la reconnus à vingt kilomètres. Puis je devinai les arbres et la clôture dans l'obscurité sur ma droite. L'angle le plus au sud-est de Kelham. En bas à droite sur une carte.

La partie sud du périmètre défila par ma fenêtre et j'attendis d'atteindre le portail. Je ne voyais aucune raison pour qu'il ne se trouve pas exactement au milieu de la clôture. Le département de la Défense aime que tout soit bien ordonné. S'il y avait eu une colline sur le passage, les ingénieurs militaires l'auraient rasée. S'il y avait eu un marais sur le passage, les ingénieurs de l'armée l'auraient asséché.

En définitive, il avait dû y avoir une petite vallée sur le passage parce que après quelques kilomètres il avait fallu surélever la route d'environ deux mètres pour qu'elle reste à niveau. Le terrain tout autour était bien plus bas. Puis la chaussée s'élargissait de manière spectaculaire sur ma droite et devenait un immense éventail surélevé en béton, flottant au-dessus de la pente. Comme un gigantesque virage, comme l'entrée d'une nouvelle route, et bien large. Comme la zone d'en-but d'un terrain de football américain. Peut-être plus large, mais ensuite elle rétrécissait un peu. Elle croisait la vieille route à angle droit, mais il n'y avait pas d'angles aigus. Pas de virages brusques. Ils décrivaient des courbes gracieuses et généreuses. Adaptées aux véhicules chenillés, pas aux Buick, même lourdes.

Mais la nouvelle voie qui débutait dans l'éventail se terminait en cul-de-sac cinquante mètres plus loin, devant le portail de Fort Kelham. Et le portail de Fort Kelham était une affaire à toute épreuve. Ça, c'était sûr. C'était une construction plus solide que tout ce que j'avais eu l'occasion de voir en dehors des zones de combat. Il était flanqué de fortifications, et le corps de garde lui aussi était une affaire

sérieuse. J'y dénombrai neuf hommes. Les intérêts du comté étaient représentés par la seule personne du shérif adjoint Geezer Butler. Il était assis dans sa voiture garée en épi à la sortie du virage le plus éloigné, dans une sorte de no man's land, où la route du comté devenait celle de l'armée.

Mais les barrières en acier du fort militaire étaient grandes ouvertes et la route de l'armée en service. La base était tout éclairée, vivante. La scène donnait l'impression que tout se passait comme d'habitude. Les hommes allaient et venaient et, sans qu'il y ait foule, personne n'était seul. La plupart circulaient en voiture, mais certains roulaient à moto. Ils étaient plus nombreux à entrer qu'à sortir parce que 22 h 30 approchaient et que des départs matinaux étaient prévus le lendemain. Mais quelques intrépides s'aventuraient encore dehors. Des instructeurs, sans doute. Et des officiers. Ceux qui avaient la belle vie. Je freinai derrière deux véhicules plus lents. Un autre, sorti de la base, s'arrêta derrière moi si bien que je me retrouvai coincé dans un petit convoi de quatre voitures. On nageait à contre-courant, vers l'ouest et l'autre côté de la voie ferrée. C'était peut-être le dernier des nombreux convois de ce genre ce soir-là.

Je devinai que j'allais bientôt atteindre le coin en bas en gauche, la limite sud-ouest de Kelham, et tentai de repérer la zone en angle mort dont je m'étais servi deux jours plus tôt, mais il faisait trop sombre pour que je puisse la voir. Puis le convoi se retrouva en rase campagne. J'aperçus Pellegrino au volant de sa voiture de patrouille. Il venait dans l'autre sens, lentement, et essayait de tempérer la circulation du retour par sa seule présence. Nous traversâmes le quartier noir de la ville, franchîmes la voie ferrée en cahotant, prîmes un virage serré à gauche derrière Main Street, et nous garâmes sur la terre battue devant les bars, les fournisseurs de pièces détachées, les bureaux de prêt, les armureries et les magasins de chaînes hi-fi d'occasion.

Je descendis de la Buick, puis me postai sur le terrain vague à mi-chemin entre le Brannan's et les rangées de voitures en stationnement. Il servait de voie publique. Des hommes transitaient d'un bar à l'autre, d'autres restaient plantés là à parler et à rire, les deux groupes se rejoignant et se séparant selon une dynamique complexe. Personne n'allait directement d'un endroit à l'autre. Les clients faisaient un détour pour regagner leurs voitures, s'attardaient, discutaient le bout

de gras, se tapaient dans le dos, échangeaient des impressions, déposaient un pote, venaient en chercher un autre.

Et il y avait beaucoup de femmes. Plus que je n'aurais cru possible. Je n'avais aucune idée d'où elles sortaient. Elles venaient sans doute de plusieurs kilomètres à la ronde. Certaines en couple avec des soldats, d'autres avec de plus grands groupes mixtes, d'autres encore en groupe entre elles. Je comptai environ cent hommes au total, environ quatre-vingts femmes, et supposai qu'un nombre équivalent se trouvait à l'intérieur. Probablement des hommes de la compagnie Bravo encore en permission et impatients de rattraper le temps perdu. C'était exactement ce à quoi je m'attendais. De bons gars, bien entraînés, travaillant à cent pour cent de leurs formidables capacités dans la journée, pleins d'énergie la nuit, pleins de bonne volonté et d'excellente humeur. Ils portaient tous leur uniforme officieux de repos : jean, blouson et tee-shirt. Ici et là un type avait l'air un peu plus tendu et méfiant que les autres, très probablement parce qu'il était en passe d'être promu et, de toute évidence, certains avaient besoin des projecteurs plus que d'autres, mais dans l'ensemble ils avaient exactement le profil d'une bonne unité d'infanterie dont les hommes sortent s'amuser. Il y avait beaucoup d'animation et beaucoup de bruit, mais je ne sentais ni frustration ni hostilité. L'atmosphère n'avait rien de pesant. Personne ne rejetait sur la population la faute de sa récente consignation au quartier. Tous étaient tout simplement contents de retourner en ville.

Pourtant, j'étais persuadé que les forces de l'ordre locales retenaient leur souffle. J'étais en particulier persuadé qu'Elizabeth Deveraux serait encore à pied d'œuvre. Et je savais parfaitement où la trouver. Il lui fallait un endroit central, une chaise, une table, une fenêtre et une occupation pendant que le temps passait. Où aurait-elle pu se trouver, sinon là-bas ?

Je me frayai un chemin dans la foule réduite, pris à gauche du Brannan's, puis m'engageai dans la ruelle. Je contournai le tas de sable de Janice Chapman, suivis le coude et aboutis dans Main Street, entre la quincaillerie et la pharmacie. Puis je tournai à droite et gagnai le *diner*.

La salle était presque comble ce soir-là. Elle débordait presque comparé à ce que j'en avais vu auparavant. Comme Times Square. Il y

avait vingt-six clients. Dix-neuf d'entre eux étaient des rangers, seize répartis quatre par quatre à quatre tables distinctes, de grands gars assis en groupes compacts, côte à côte. Ils parlaient fort, s'interpellaient, s'apostrophaient. La serveuse avait de quoi faire avec eux. Elle entra dans la cuisine et en ressortait au pas de course, et l'avait sans doute fait toute la journée pour satisfaire leur désir réprimé de bâfrer autre chose que la bouffe de l'armée. Mais elle semblait heureuse. Les portes de la base étaient enfin rouvertes. La rivière de dollars coulait de nouveau. Elle touchait des pourboires.

Les trois autres rangers dinaient à des tables pour deux avec leurs copines, face à face, penchés en avant, leur frôlant le front. Les trois hommes avaient l'air heureux, les trois femmes aussi. Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Quoi de plus agréable qu'un dîner romantique dans le meilleur restaurant de la ville ?

Le couple d'hôteliers était là, lui aussi, à sa table pour quatre habituelle, presque caché par le groupe de rangers qui l'entourait. La vieille dame lisait son livre, le vieux monsieur son journal. Ils restaient plus longtemps qu'à l'ordinaire et je supputai qu'ils étaient les seuls patrons du secteur de l'hôtellerie-restauration de la ville à ne pas camper derrière une caisse enregistreuse. Mais aucun des hommes de Kelham n'avait besoin d'un lit pour la nuit, et le Toussaint's ne proposait rien d'autre. Même pas du café. Il était donc logique que les propriétaires attendent à l'écart du vacarme et de l'agitation dans un endroit sûr et familier, au lieu de supporter le bruit qui leur parvenait par les fenêtres de derrière.

Et vers le fond la salle, juste à côté de l'allée, seul à la table pour deux la plus reculée, se trouvait le major Duncan Munro. Il portait le treillis et avait la tête penchée sur son plat. Sur place, juste au cas où, même si son implication dans les affaires de Kelham était terminée depuis plusieurs heures, vraisemblablement. Le bon policier militaire. Professionnel jusqu'au bout. Je me dis qu'il allait bientôt rentrer en Allemagne et attendait son transfert.

Elizabeth Deveraux était là aussi, évidemment. Assise seule à une table plus proche de la fenêtre qu'à l'ordinaire. Sur place, vigilante, juste au cas où, attentive, refusant de laisser la pagaille en cours derrière Main Street se répandre jusque dans Main Street. À cause des électeurs. Elle portait l'uniforme et ses cheveux étaient relevés en queue-de-cheval. Et malgré son air fatigué elle restait époustouflante. Je la contemplai un petit moment, puis elle leva les yeux, me vit, sourit gaiement et poussa une chaise avec le pied pour que je la rejoigne.

J'attendis encore un petit moment, réfléchis à fond, m'avançai et m'assis en face d'elle.

Au début, elle ne dit rien. Elle se contenta de me toiser, de haut en bas, de m'examiner, de la tête aux pieds, peut-être pour s'assurer que je n'étais pas endommagé, peut-être pour s'habituer à me voir en uniforme. Je portais toujours le treillis que j'avais mis l'après-midi après mon retour de Washington. Un tout nouveau look.

– Grosse journée ? lui demandai-je.

– Très chargée depuis 10 heures ce matin. Ils ont ouvert les portes et ils sont sortis. Un véritable raz-de-marée.

– Des soucis ?

– Aucun d'eux ne réussirait un test de sobriété sur le chemin du retour, mais à part ça, tout va bien. J'ai envoyé Butler et Pellegrino patrouiller dans les parages, juste pour annoncer la couleur. Au cas où.

– Je les ai vus.

– Alors, comment ça s'est passé là-haut ?

– Ça a été peu concluant. Très mauvais timing de ma part, j'en ai peur. Un de ces trucs bizarres. Le type que j'allais voir est mort dans un accident. Bref, je n'ai pas avancé.

– Je m'en doutais, dit-elle. Frances Neagley me tenait régulièrement au courant, jusqu'à ce que la situation demande plus d'attention ici. De 8 à 10 heures ce matin, tu as bu du café et lu le journal. Mais il a dû se passer quelque chose pendant ces deux heures. Je dirais aux alentours de 9 heures. À la distribution du courrier, peut-être. Quoi qu'il en soit, quelqu'un a dû parvenir à une conclusion sur un certain sujet, parce qu'une heure plus tard, tout s'est calmé. Tout a repris son cours normal ici.

Je hochai la tête.

– Je suis d'accord, dis-je. Je pense que de nouvelles informations ont été communiquées ce matin. Qui mettent un terme à cette affaire, j'imagine.

– Tu sais de quoi il s'agissait ?

– À propos, merci de t'être inquiétée. Ça m'a beaucoup touché.

– Neagley était tout aussi inquiète que moi. Enfin, une fois que je lui ai appris ce que tu faisais. Je n'ai pas eu besoin de beaucoup insister pour la convaincre.

– Finalement, ce n'était pas vraiment dangereux. C'est devenu un peu tendu quand j'ai atteint le Pentagone. C'était le plus dur. J'ai traîné dans le coin assez longtemps. Je suis arrivé par le cimetière. Derrière Henderson Hall. Tu connais ?

– Évidemment. J'y suis allée des centaines de fois. Ils ont un PX¹ absolument génial. On se croirait dans un grand magasin.

– J'ai parlé avec un type là-bas. De toi et d'un officier une étoile, James Dyer. Ce type a affirmé que Dyer te connaissait.

– Dyer ? s'étonna-t-elle. Vraiment ? Je le connaissais, mais je doute que lui m'ait connue. Si c'est le cas, alors je suis flattée. C'était vraiment quelqu'un. Qui était le gars avec qui tu as parlé ?

– Paul Evers.

– Paul ? Sans rire ? On a bossé ensemble pendant des années. En fait, on est même sortis ensemble une fois. Une de mes erreurs, j'en ai peur. Mais c'est incroyable que tu sois tombé sur lui ! Le monde est petit, hein ?

– Pourquoi c'était une erreur ? Il m'a paru sympa.

– C'était un type bien. Un chouette type, vraiment. Mais ça n'a pas vraiment collé.

– Alors tu l'as largué ?

– Plus ou moins. Mais ça m'a paru réciproque. On savait tous les deux que ça ne pourrait pas marcher. C'était juste à qui le dirait le premier. En tout cas, il ne l'a pas mal pris.

– Quand était-ce ?

Elle marqua une pause pour calculer.

– Il y a cinq ans, répondit-elle. J'ai l'impression que c'était hier. Le temps passe à une vitesse...

– Et puis il m'a aussi parlé d'une femme. Une certaine Alice Bouton. La petite amie qu'il a eue après toi, apparemment.

– Je ne crois pas l'avoir rencontrée. Le nom ne me dit rien. Paul t'a semblé heureux ?

– Il m'a parlé d'un problème avec une voiture.

Elle sourit.

– Ah, les filles et les voitures, dit-elle. Les mecs ne parlent vraiment que de ça ?

– La réouverture de Kelham signifie que l'armée est sûre que le problème vient de ton côté de la barrière, tu sais ? Sinon, elle n'aurait pas rouvert. C'est au Mississippi de se charger du problème à présent. Ce sera le discours officiel à partir de maintenant. Ce n'est pas l'un des nôtres. C'est l'un des tiens. Tu as une idée là-dessus ?

– J'estime que l'armée devrait partager ses informations, répondit-elle. Si ça vaut pour eux, ça vaut aussi pour moi.

– L'armée passe à autre chose. L'armée ne partagera rien du tout.

Elle marqua une pause.

– Munro m'a dit qu'il avait reçu de nouveaux ordres, dit-elle. J'imagine que toi aussi.

Je hochai la tête.

– Je suis revenu pour régler un dernier détail. C'est tout, en réalité.

– Et après, tu passeras à la suite. C'est pour ça que je pense à maintenant. Je penserai à Janice Chapman demain.

– Et à Rosemary McClatchy et à Shawna Lindsay.

– Et à Bruce Lindsay et à leur mère. Je ferai de mon mieux pour eux tous.

Je ne dis rien.

– Tu es fatigué ? me demanda-t-elle.

– Pas tellement.

– Il faut que j'aille donner un coup de main à Butler et Pellegrino. Ils sont au boulot depuis l'aube. Et de toute façon, je veux être sur la route quand les derniers traînants commenceront à retourner à la base. Ce sont toujours les plus coriaces et les plus soûls.

– Tu seras rentrée à minuit ?

– Sans doute que non. Il faudra faire sans le train ce soir.

Je ne répondis rien, elle sourit encore une fois, un sourire un peu triste, puis elle se leva et partit.

Cinq minutes plus tard, la serveuse vint enfin me voir et je commandai du café. Et une part de tarte, tout bien réfléchi. Son attitude envers moi n'était plus vraiment la même. Un peu plus solennelle. Elle travaillait près d'une base militaire et savait ce que signifiaient les feuilles de chêne noires sur mon col. Je lui demandai comment s'était passée sa journée. Elle me répondit qu'elle s'était très bien passée, merci.

– Pas de problème du tout ? insistai-je.

– Aucun, m'assura-t-elle.

– Même avec le type au fond de la salle ? L'autre major ? J'ai entendu dire qu'il pouvait donner du fil à retordre.

Elle tourna la tête et regarda Munro.

– Je suis sûre que c'est un parfait gentleman.

– Vous voulez bien lui demander de se joindre à moi ? Servez-lui une part de tarte aussi.

Elle fit un détour par sa table, transmit mon invitation, ce qui donna lieu à quantité de gestes compliqués comme si j'étais à peine visible et difficile à repérer dans la foule. Munro jeta un coup d'œil vers moi,

intrigué, puis haussa les épaules et se leva. L'une après l'autre, les quatre tablées de rangers firent le silence sur son passage. Munro n'avait pas la cote avec eux. Il les avait obligés à se tourner les pouces pendant quatre jours entiers.

Il s'assit à la place de Deveraux. Je lui demandai :

– Que vous ont-ils appris au juste ?

– Le strict minimum. Données confidentielles et réservées aux seules personnes autorisées, tout ce qu'on peut imaginer.

– Pas de noms ?

– Non. Mais le shérif Deveraux a dû leur fournir de solides informations qui disculpent nos hommes. Qu'aurait-il pu se passer d'autre ? Mais elle n'a arrêté personne. Je l'ai surveillée toute la journée.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Du maintien de l'ordre. Guetter les signes avant-coureurs de frictions. Mais tout va bien. Personne ne lui en veut ni à elle, ni à la ville. C'est moi qu'ils ont en ligne de mire.

– Quand partez-vous ?

– Au lever du jour. On va me conduire à Birmingham en Alabama, ensuite je prendrai le car jusqu'à Atlanta en Géorgie, et un vol Delta pour rentrer en Allemagne.

– Vous saviez que Reed Riley n'avait pas quitté la base ?

– Oui.

– Et qu'en pensez-vous ?

– Ça me laisse un peu perplexe.

– Pour quelle raison ?

– Le timing, répondit-il. Au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'une opération de diversion, comme toujours quand il est question de politique, mais après, j'ai vu la réalité en face. Ils n'auraient pas brûlé quatre cents litres de Jet-A pour une opération de diversion, fils de sénateur ou pas. Son départ était donc encore prévu quand le Blackhawk a quitté Benning, mais quand il est arrivé à Kelham les

ordres avaient changé. Ce qui signifie qu'une information de première importance est arrivée pendant que l'hélico était encore en vol. À savoir il y a deux jours, dimanche, juste après le déjeuner. Mais ils ne l'ont pas traitée avant ce matin, à savoir mardi.

– Pourquoi ça ?

– Je l'ignore. Je ne vois aucune raison d'avoir retardé le départ. J'ai l'impression qu'ils ont passé deux jours à évaluer les nouvelles données. Ce qui est sage en général. Sauf que dans le cas présent, ça n'avait aucun sens. Si les nouvelles données étaient assez sérieuses pour décider tout à coup de laisser Riley à la base dimanche après-midi, pourquoi ne l'étaient-elles pas pour rouvrir les portes dimanche après-midi ? Ça ne tenait pas debout. C'est comme s'ils avaient été prêts à agir en interne dimanche, mais pas officiellement ce matin. Auquel cas, qu'est-ce qui a changé ? Quelle différence entre dimanche et aujourd'hui ?

– Ça me dépasse, lui dis-je.

Réponse peu sincère de ma part. Parce que cette question n'en appelait qu'une. La seule différence concrète entre ce dimanche après-midi-là et ce mardi-là était que le dimanche après-midi je me trouvais à Carter Crossing, et à mille trois cents kilomètres de la ville le mardi matin.

Et que personne ne s'attendait à ce que j'y retourne jamais.

Mais ce que cela signifiait, je n'en avais aucune idée.

¹ *Post Exchange* : magasin strictement réservé aux militaires de l'armée de terre américains.

La serveuse, débordée, tardait alors je laissai Munro réceptionner seul les tartes et regagnai la ruelle en coude. Je débouchai entre le Brannan's et le bureau de prêt et m'avisai que quelques voitures étaient parties et que la foule sur le terrain s'était considérablement éclaircie, bien plus que ne pouvait l'expliquer le départ de quelques véhicules. J'en déduisis que les clients étaient à l'intérieur, à profiter de leurs dernières et précieuses minutes de liberté avant de rentrer dormir.

Je les trouvai pour la plupart au Brannan's. L'endroit était bondé. Sérieusement comble. Je n'étais pas sûr que Carter Crossing possédât un capitaine de sapeurs-pompiers, mais si c'était le cas, le gars aurait eu une crise de panique. Il devait y avoir cent rangers et cinquante femmes là-dedans, dos à dos, poitrine contre poitrine, tenant leurs verres à hauteur du cou pour les protéger de la cohue. Il régnait un vacarme assourdissant, un bruit confus de conversations et de rires et, derrière, je percevais celui du tiroir-caisse qui s'ouvrait et se refermait. La rivière de dollars avait retrouvé son débit abondant.

Je passai cinq minutes à me frayer un passage jusqu'au bar, en suivant un itinéraire aléatoire à gauche et à droite à travers la foule, examinant les visages, certains de près, d'autres de loin. Mais pas de Reed Riley. Les frères Brannan étaient en plein boulot, vendaient de la bière en bouteilles, encaissaient, faisaient la monnaie, jetaient des billets mouillés dans leur bocal à pourboire, virevoltaient l'un devant l'autre dans leur espace confiné avec l'agilité de danseurs de ballet. L'un des deux m'aperçut et fit le truc du barman débordé, menton rengorgé, yeux baissés, tête inclinée, puis il me reconnut à cause de notre conversation passée, se souvint que j'appartenais à la police militaire et se pencha vite en avant comme s'il était disposé à m'accorder quelques secondes. Je ne me rappelai pas si c'était Jonathan ou Hunter.

– Vous avez vu Reed ? lui demandai-je. Le type dont on a parlé ?

– Il était là il y a deux heures. Maintenant, vous le trouverez là où les coups sont les moins chers.

– C'est-à-dire ?

– Je ne peux pas vous le dire. Ce n'est pas ici en tout cas.

Puis il s'écarta pour reprendre son marathon et je me frayai un chemin jusqu'à la porte en jouant des coudes.

Je regagnai le *dîner* seize minutes après l'avoir quitté, découvris que les tartes avaient été servies pendant mon absence et que Munro avait déjà mangé la moitié de la sienne. Je pris ma fourchette. Il s'excusa de ne pas m'avoir attendu.

– Je pensais que vous étiez parti, me dit-il.

– Je vais souvent faire un petit tour entre deux plats. Ça semble être une coutume dans le Mississippi. C'est toujours bien de se fondre dans la population locale.

Il ne dit rien en réponse. Il parut juste un peu déconcerté.

– Que faites-vous en Allemagne ? lui demandai-je.

– En général ?

– Non, en particulier. C'est-à-dire après-demain, quand vous serez arrivé le matin, qu'est-ce qui vous attend ?

– Pas grand-chose.

– Rien d'urgent ?

– Pourquoi ?

– Trois femmes ont été tuées ici. Et le meurtrier court toujours, libre comme l'air.

– Nous n'avons pas juridiction.

– Vous vous rappelez la photo dans le salon d'Emmeline McClatchy ? Martin Luther King ? Il a dit que pour que le mal

triomphe, il suffit que les personnes au grand cœur ne bougent pas le petit doigt.

– Je suis un policier militaire, pas une personne au grand cœur.

– Il a aussi dit que le jour où l'on voit la vérité et se tait est celui où on commence à mourir.

– Ces trucs sont bien au-dessus de mes compétences.

– Il a aussi dit qu'une injustice, où qu'elle soit, est une menace pour la justice partout.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Je veux que vous restiez ici. Un jour de plus.

Je terminai ma tarte et partis de nouveau à la recherche d'Elizabeth Deveraux.

Il était 23 h 31 quand je quittai le *diner* pour la deuxième fois. Je pris à droite, marchai jusqu'au Bureau du shérif. Il était fermé et sombre. Aucun véhicule sur le parking. Je poursuivis mon chemin, tournai à l'angle et pris la route de Kelham. Un flot de voitures s'écoulait depuis le bout de Main Street. L'une après l'autre, en rang serré. Certaines n'avaient à leur bord que des femmes et tournaient à gauche. La plupart, pleines de rangers, au moins trois et parfois quatre, prenaient à droite. La compagnie Bravo rentrait à la base. Il y avait peut-être un couvre-feu de minuit. Je jetai un coup d'œil au demi-hectare de terre battue. Toutes les voitures, à l'exception de ma Buick, étaient en mouvement. Certaines venaient juste de démarrer et de faire marche arrière. D'autres manœuvraient pour se glisser dans la file, s'apprêtant à rejoindre le convoi.

Je continuai de marcher, du côté gauche, me tenant à distance de la circulation en direction de Kelham. Beaucoup de bière avait été consommée et le concept de conducteur désigné n'était pas courant en 1997. Pas dans l'armée, en tout cas. Un nuage de poussière s'élevait de la route, les faisceaux aveuglants des phares semblaient le transpercer et les moteurs vrombissaient. Deux cents mètres devant moi, les voitures franchissaient la voie ferrée dans un grondement sourd, puis accéléraient en s'enfonçant dans l'obscurité.

Deveraux se trouvait juste là, assise dans son véhicule de l'autre côté du croisement. Elle me faisait face. Elle s'était garée, roues sur le bas-côté. J'avançai vers elle, la compagnie Bravo continuant de me doubler – quatre-vingts hommes peut-être, dans trente voitures – au cours de la minute qu'il me fallut pour atteindre la voie. Au moment où j'y arrivai, le flot diminuait déjà derrière moi. Les derniers retardataires me dépassèrent, à cinq, puis dix, puis vingt secondes d'intervalle. Ils roulaient vite, à la poursuite de leurs amis plus ponctuels.

J'attendis une trouée assez longue dans la circulation pour traverser la voie en toute sécurité, puis Deveraux ouvrit sa portière et descendit pour venir à ma rencontre. Nous restâmes là, dans la violente lumière des phares.

– Dans cinq minutes ils seront tous partis, dit-elle. Mais je dois attendre le retour de Butler et Pellegrino. Je ne peux pas quitter le service avant eux. Ça serait pas réglo.

– Quand reviennent-ils ?

– Le train met une minute entière pour passer devant un point donné. Ce qui semble peu, mais paraît durer une heure quand on a travaillé toute la soirée. Alors ils vont se débrouiller pour être là avant minuit.

– Combien de temps avant minuit ?

Elle sourit.

– Pas assez longtemps, j'en ai peur. À minuit moins cinq, peut-être. On ne serait pas rentrés à temps.

– Dommage, dis-je.

Son sourire s'élargit.

– Allez, monte, me lança-t-elle.

Elle mit le moteur en marche et attendit un moment pendant que les derniers retardataires de la compagnie Bravo passaient à toute vitesse. Elle fit ensuite une manœuvre pour quitter le bas-côté et s'engager sur

la chaussée bombée, puis braqua à fond à droite, nous amenant sur la voie, en travers de la route, le nez du véhicule face au nord, directement dans l'alignement de la voie ferrée. Elle appuya doucement sur l'accélérateur, manœuvra prudemment et plaça ses roues de droite sur le rail de droite. Les gauches reposaient sur les traverses. La voiture était inclinée selon un angle convenable. Et Deveraux roula, ni vite, ni lentement, mais décidée et confiante. Elle alla tout droit, une main sur le volant, une main sur la cuisse, dépassa le château d'eau, continua. Ses roues gauches tambourinaient sur les traverses. Ses roues droites roulaient en douceur. Un bel exemple de maîtrise de véhicule. Puis elle freina doucement, un côté en haut, un côté en bas, et s'arrêta.

Sur la voie.

Vingt mètres au nord du château d'eau.

Pile à l'endroit où la voiture de Reed Riley avait attendu le train.

Où commençaient les éclats de verre.

– Tu as déjà fait ça, lui dis-je.

– Oui, c'est vrai.

– C'est là que ça se corse, dit-elle. Tout est une question de vitesse maintenant.

Elle donna un violent coup de volant à gauche et, juste au moment où le pneu avant droit descendait du rail droit, elle appuya sur le champignon. L'accélération fit sauter le pneu avant gauche par-dessus le rail gauche. La voiture cahota un instant. Deveraux garda le pied léger sur la pédale, et les autres roues firent de même, deux, trois, quatre, avec des claquements distincts, flanc de pneu contre acier, puis elle s'arrêta de nouveau et se gara tout près sur la terre, parallèlement à la voie ferrée. Les premiers graviers du ballast se trouvaient à un mètre cinquante de ma vitre.

– J'adore cet emplacement, dit-elle. Il n'y a pas d'autre moyen d'y accéder, à cause du fossé. Mais ça en vaut la peine. Je viens ici assez souvent.

– À minuit ?

– Toujours.

Je tournai la tête et regardai par le pare-brise arrière. Je pouvais voir la route. À plus de quarante mètres, mais à moins de cinquante. Au début, il ne se passa rien. Pas de circulation. Puis une voiture fila comme un éclair d'est en ouest, de gauche à droite, depuis Kelham, en direction de la ville. Une grosse voiture, avec une rampe de gyrophares sur le toit et une plaque de police sur la portière.

– Pellegrino, dit-elle.

Elle observait elle aussi, à présent. Juste à côté de moi.

– Il était sans doute planqué à cent mètres, et dès que le dernier retardataire est passé, il a compté jusqu'à dix et s'est grouillé de rentrer.

– Butler était garé juste à l'entrée de Kelham.

– Oui, Butler a une course contre la montre sur les bras. Et notre sort entre les mains. Dès qu'il nous aura dépassés, je te garantis qu'on sera seuls au monde. C'est une petite ville, Reacher, et je sais où chaque habitant se trouve.

L'horloge dans ma tête indiquait 23 h 49. La situation de Butler nécessitait un calcul complexe. Il était à cinq kilomètres. Et n'hésitant pas à rouler à cent à l'heure, il pourrait être rentré en trois minutes. Mais il ne pouvait pas entamer ce sprint de trois minutes avant que le dernier retardataire arrive au moins à distance de phares de Kelham. Et à cette heure-là, ce dernier retardataire était susceptible de rouler lentement après avoir sifflé une bonne dose de bière et repéré Pellegrino garé de manière menaçante au bord de la route. J'estimai que Butler aurait terminé dans onze minutes, à minuit pile, et fis part de mon calcul à Deveraux.

– Non, il sera parti avant le coup d'envoi, dit-elle. Les dix minutes qui viennent de s'écouler ont été assez tranquilles. Il aura quitté l'entrée il y a cinq minutes. C'est ma supposition. Il n'est peut-être pas loin derrière Pellegrino.

Nous observâmes la route.

Tout était calme.

J'ouvris ma portière et descendis. Posai le pied pile sur le bord du ballast. Le rail de gauche ne se trouvait pas à plus d'un mètre. Il brillait au clair de lune. Le train devait rouler à quinze kilomètres de nous, au sud. Traverser Marietta peut-être, en ce moment même.

Deveraux descendit de son côté et nous nous rejoignîmes derrière le coffre de la Caprice. Vingt-trois heures cinquante et une. Encore neuf minutes. Nous observâmes la route.

Tout était calme.

Deveraux alla ouvrir une portière arrière. Elle examina la banquette.

– Au cas où, dit-elle. Autant être prêts.

– C'est trop petit, dis-je.

– Tu n'aimes pas le faire dans une voiture ?

– Ils n'en font pas d'assez larges.

Elle consulta sa montre.

– On ne pourra pas retourner au Toussaint's à temps.

– Alors, on le fait ici, lui suggérai-je. Par terre.

Elle sourit.

Puis son sourire s'épanouit.

– Ça me semble bien. Comme Janice Chapman.

– Si elle l'a fait.

J'enlevai ma veste de treillis, l'étendis sur les mauvaises herbes pour couvrir la plus grande surface possible.

Nous observâmes la route.

Tout était calme.

Deveraux enleva sa ceinture holster et la rangea à l'arrière de la voiture. Vingt-trois heures cinquante-quatre. Six minutes. Je m'agenouillai et posai une oreille sur le rail. J'entendis un léger murmure métallique. Presque inexistant. Le train, dix kilomètres au sud.

Nous observâmes la route.

Nous aperçûmes une faible lueur à l'est.

Des phares.

– Ce bon vieux Butler, dit-elle.

La lueur s'intensifia et, dans le silence de la nuit, nous entendîmes des pneus lancés à pleine vitesse et un moteur déchaîné. Puis la lueur se changea en faisceaux aux contours précis, le bruit s'amplifia et, une seconde plus tard, la voiture de Butler passa de gauche à droite devant nous, et franchit le passage à niveau dans un grand claquement, sans ralentir. Il décolla comme un planeur sous le vent, s'écrasa sur la terre ferme dans un crissement de gomme et un nuage de poussière. Puis il disparut.

Plus que quatre minutes.

Nous ne fûmes ni élégants ni raffinés. Nous enlevâmes nos chaussures avec les pieds, baissâmes nos pantalons et nous renonçâmes à toute sophistication adulte pour le pur instinct animal. Deveraux se mit à terre, s'installa confortablement sur ma veste, je m'allongeai aussitôt au-dessus d'elle, pris appui sur mes mains et guettai la lueur des fanaux du train au loin. Pas encore là. Encore trois minutes.

Elle entoura mes hanches de ses jambes et on attaqua, vite et fort dès le début, impatients, éperdus, follement énergiques. Elle haletait, faisait rouler sa tête sur un côté, sur l'autre, empoignait mon tee-shirt et tirait dessus. Nous nous embrassions, nous respirions en chœur, elle cambrait le dos, elle écrasait sa tête sur le sol, étirait le cou, ouvrait les yeux, regardait le monde à l'envers derrière elle.

Et le sol se mit à trembler.

Comme avant, imperceptiblement au début, puis ce fut la même secousse légère, comme les prémices d'un séisme lointain. Les cailloux de la plateforme à côté de nous commencèrent à s'entrechoquer avec des cliquètements secs. Les traverses se mirent à trembler. Les rails eux-mêmes chantèrent, fredonnèrent, pleurèrent et chuchotèrent. Les traverses tressautèrent, vibrèrent. Les graviers du ballast crissèrent, sautillèrent. Le sol sous mes mains et mes genoux dansa avec de profondes vibrations de basse. Je levai la tête, haletai, clignai des yeux et aperçus le feu avant au loin. Vingt mètres plus au sud, le vieux château d'eau se mit à trembler, et sa trompe d'éléphant à se balancer. Le sol nous cognait par en dessous. Les rails hurlaient. Le sifflet du train retentit, long, puissant et désespéré. À quarante mètres, les sonneries d'alarme du passage à niveau se déclenchèrent. Le train avançait, rien ne pouvait l'arrêter, encore lointain, encore lointain, puis juste à côté de nous, puis juste au-dessus de nous, sa masse tout aussi monstrueuse que la fois précédente, son vacarme tout aussi assourdissant.

Comme la fin du monde.

Le sol trembla plus fort sous nos corps qui rebondirent et furent soulevés de plusieurs centimètres. Une vague d'étrave s'abattit sur nous. La locomotive passa à toute vitesse, ses gigantesques roues à un mètre cinquante de nos têtes, suivie par la succession sans fin de wagons, fonçant, trépidant, projetant une lumière stroboscopique dans le clair de lune. Nous restâmes cramponnés l'un à l'autre durant toute cette longue minute, soixante secondes, assourdis par les hurlements métalliques, engourdis par les vibrations du sol, récurés par la

poussière soulevée dans le sillage. Deveraux, allongée sous moi, rejeta la tête en arrière et poussa un cri inaudible, la balançant d'un côté, de l'autre et me frappa le dos de ses poings.

Et le train était passé.

Je tournai la tête, vis les wagons s'éloigner à une vitesse constante de cent kilomètres à l'heure. Le vent tomba, le tremblement de terre se calma. Des secousses légères, puis plus rien du tout. Les alarmes cessèrent, les rails arrêtaient de siffler, et la nuit redevint silencieuse. Alors nous roulâmes chacun de notre côté et restâmes allongés sur le dos dans les broussailles, haletants, transpirants, épuisés, sourds, submergés par nos sensations. Ma veste s'était mise en boule et froissée sous nos corps. Mes genoux et mes paumes étaient écorchés. J'imaginai que Deveraux était dans un pire état encore. Je tournai de nouveau la tête pour vérifier. Et vis qu'elle tenait mon Beretta.

Le Beretta n'ayant jamais été autant apprécié dans le corps des marines que dans l'armée, Deveraux manipulait le mien avec maîtrise, mais sans grand enthousiasme. Elle déposa le magasin, éjecta une cartouche non utilisée, examina la chambre, tritura la culasse, puis réassembla l'arme.

– Je suis désolée, dit-elle. Il était dans la poche de ta veste. Je me suis demandé ce que c'était. Il me rentrait dans le cul. Je vais avoir un bleu.

– Alors c'est moi qui suis désolé. Ton cul mérite ce qu'il y a de mieux. C'est un trésor national. Ou du moins une attraction régionale.

Elle me sourit, se leva, et partit chancelante à la recherche de son pantalon. Le pan de sa chemise pendait, mais pas assez bas. Pas de bleu pour l'instant.

– Pourquoi as-tu apporté un flingue ? me demanda-t-elle.

– Par habitude, répondis-je.

– Tu t'attendais à avoir des ennuis ?

– Tout est possible.

– J'ai laissé le mien dans la voiture.

– Comme beaucoup de gens qui se sont fait refroidir.

– Il n'y a que nous ici.

– A priori.

– T'es parano.

– Mais vivant. Et tu n’as encore arrêté personne.

– L’armée ne peut pas prouver un fait qui n’a pas eu lieu, dit-elle. Donc elle sait forcément qui c’était. Et devrait m’informer.

Je ne répondis rien. Je suivis son exemple, me redressai en titubant et ramassai mon pantalon. Nous nous habillâmes en sautant d’un pied sur l’autre de concert, puis nous nous assîmes côte à côte sur le pare-chocs arrière de la Caprice pour lacer nos chaussures. Retourner sur la route ne posa pas vraiment de problème. Deveraux le fit en marche arrière, en reculant sur la voie comme sur un stationnement en épi, puis jusqu’au croisement, et finit par un demi-tour et une sortie en marche avant. Cinq minutes plus tard, nous étions dans ma chambre d’hôtel. Au lit. Elle s’endormit tout de suite. Moi non. Je restai allongé dans le noir. Les yeux fixés au plafond, je réfléchis.

Je réfléchissais surtout à ma dernière conversation avec Leon Garber. Mon commandant. Un homme honnête, un ami, pour autant que je sache. Mais énigmatique. *C’est la vérité*, avait-il dit. *Elle a été marine, Reacher. Pendant seize ans. Elle savait parfaitement comment trancher une gorge. Elle savait comment s’y prendre et comment faire croire qu’elle ne l’avait pas fait.* Puis il avait un peu perdu patience. *Un homme avec un instinct comme le vôtre ?* avait-il dit en parlant de moi. Ensuite, j’avais insisté. *Vous pourriez me donner l’ordre de ne pas retourner dans le Mississippi*, lui avais-je dit. *Je pourrais*, avait-il dit, *mais je n’en ferai rien. Pas vous. Je vous fais confiance pour prendre les bonnes décisions.*

La conversation repassait sans fin dans ma tête.

La vérité.

L’instinct.

Prendre les bonnes décisions.

Finalement, je m’endormis très tard et sans avoir déterminé si Garber avait voulu me faire passer un message, ou me demander quelque chose.

Ma conviction de longue date, selon laquelle il n'y a pas mieux que la deuxième fois, fut durement mise à l'épreuve quand nous nous réveillâmes parce que la cinquième se révéla plutôt géniale. Nous étions tous les deux un peu moulus et endoloris après notre folie en extérieur, alors nous nous y prîmes doucement, lentement, et la chaleur et le confort du lit aidèrent beaucoup. En plus, nous ne savions ni l'un ni l'autre s'il y aurait une sixième fois, ce qui ajoutait un peu d'émotion à l'événement. Après ça, nous restâmes allongés un moment, puis elle me demanda quand je partais et je lui répondis que je ne savais pas.

Nous prîmes notre petit déjeuner ensemble au *dîner*, puis elle se rendit au boulot et je gagnai le téléphone pour tenter de joindre Frances Neagley à son bureau de Washington, mais elle n'était pas encore rentrée. Sans doute encore sur la route dans un Greyhound de nuit quelque part. Je composai donc le numéro de Stan Lowrey, qui décrocha tout de suite.

- J'ai besoin que tu me rendes un autre service, lui dis-je.
- Pas de traits d'humour ce matin ? Tu n'es pas surpris que je sois toujours là ?
- Je n'ai pas eu le temps d'en trouver. Je voulais parler à Neagley, pas à toi. Tu devrais essayer de la trouver dès que tu peux. Elle est plus douée que toi pour ce genre de truc.
- Plus que toi, aussi. De quoi tu as besoin ?
- De réponses rapides.
- À quelles questions ?
- D'un point de vue statistique, où trouverions-nous le plus sûrement des marines et des écluses en béton dans les parages ?
- Dans le sud de la Californie, répondit-il. D'un point de vue statistique, avec quasi-certitude à Camp Pendleton, au nord de San Diego.

- Exact. J’ai besoin de retrouver un marine qui y était basé il y a cinq ans. Paul Evers.
- Pourquoi ?
- Parce que ses parents s’appelaient M. et Mme Evers et que le prénom Paul leur plaisait.
- Non, pourquoi veux-tu le retrouver ?
- Parce que je veux lui poser une question.
- Tu oublies quelque chose.
- Du genre ?
- Je suis dans l’armée, pas dans les marines. Je n’ai pas accès à leurs dossiers.
- C’est pour ça que tu dois appeler Neagley. Elle saura comment opérer.
- Paul Evers, reprit-il lentement comme s’il prenait note.
- Appelle Neagley, répétai-je. C’est urgent. Je te recontacterai.

Je raccrochai, insérai d’autres pièces dans la fente et appelai le numéro que Munro avait donné à Deveraux tout au début pour qu’elle le joigne à Kelham. Le type qui prit l’appel n’était pas Munro. Il me dit que le major était parti à l’aube, en voiture, pour Birmingham, Alabama. Je lui dis que j’étais au courant du plan et lui demandai de vérifier s’il avait été mis en œuvre. Il téléphona au quartier des officiers en visite, me reprit et me répondit que non, il n’avait pas été mis en œuvre. Munro était toujours sur la base. Il me donna un numéro pour le joindre dans sa chambre, je raccrochai et composai le nouveau numéro.

Munro répondit.

- Merci d’être resté dans le coin, lui dis-je.
- Vous savez pourquoi je reste dans le coin ? À l’heure qu’il est je me cache dans ma chambre. Je n’ai pas vraiment la cote ici.

- Vous ne vous êtes pas engagé dans l’armée pour avoir la cote.
- Que vous faut-il ?
- J’ai besoin de connaître les mouvements de Reed Riley aujourd’hui.
- Pourquoi ?
- Je veux lui poser une question.
- Ça pourrait s’avérer difficile. À ce que j’en sais, il va être assez occupé aujourd’hui. Vous pourrez peut-être l’intercepter au moment du déjeuner. S’il trouve le temps de déjeuner. Et s’il le trouve, ce sera assez tôt.
- Non, j’ai besoin que lui vienne me voir. En ville.
- Vous ne comprenez pas. L’ambiance a changé ici. La compagnie Bravo n’est plus en disgrâce. Le père de Riley a pris un vol pour lui rendre visite.
- Le sénateur ? Aujourd’hui ?
- Arrivée prévue vers 13 heures. Sa visite est présentée comme un hommage officiel à l’action des hommes au Kosovo.
- Combien de temps va-t-elle durer ?
- Vous connaissez les politiques. Le vieux est censé assister à des exercices d’entraînement dans l’après-midi, mais je vous parie tout ce que j’ai que ça va le faire bander et qu’il voudra rester passer la soirée à picoler avec les gars.
- OK. Je vais trouver une idée.
- Autre chose ?
- Eh bien, puisque vous n’avez rien d’autre à faire que rester assis sur votre chaise toute la journée, vous pourriez m’apprendre deux ou trois trucs.
- Lesquels ?

Le téléphone se mit à biper de mon côté de la ligne.

- Vous pourriez me rappeler sur les deniers du gouvernement ? lui

demandai-je.

Je lui lus le numéro inscrit sur le cadran et raccrochai. Je regagnai ma table pour régler la note du petit déjeuner et retournai près du téléphone. Il sonna.

– Quels trucs ? me demanda Munro.

– Des impressions, surtout. Sur Kelham. Par exemple : y a-t-il une bonne raison pour que la compagnie Alpha et la compagnie Bravo soient basées ici ?

– Plutôt qu’où ?

– N’importe où à l’est du fleuve Mississippi.

– Kelham est assez isolée, répondit-il. Ça aide pour la discrétion.

– C’est ce qu’on m’a dit aussi. Mais je n’y crois pas. Toutes les bases ont leurs secrets. Ils pourraient garder le voile sur celui-ci n’importe où. En plus, le Kosovo ne présente aucun intérêt. Qui y prête attention ? Mais on a choisi Kelham il y a un an. Pourquoi ? Avez-vous des informations sur Kelham qui feraient de ce site l’unique possibilité ?

– Non, répondit-il. Pas vraiment. Il est adéquat, aucun doute là-dessus. Mais pas crucial. Il devait s’agir d’apporter quatre cents portemonnaie de plus à une ville mourante.

– Exactement, acquiesçai-je. C’était un choix politique.

– Qu’est-ce qui ne l’est pas ?

– Encore une chose. Vous savez comment Janice Chapman a fini dans cette ruelle, n’est-ce pas ?

– Je l’espère. Sur la base de ce que j’ai vu la nuit dernière, le chef Deveraux contrôle Main Street comme une zone d’exclusion. Elle s’assure que toute l’animation reste cantonnée entre les bars et la voie ferrée. Bref, Main Street et la ruelle devaient être désertes. L’assassin a dû s’arrêter dans Main Street et, de là, transporter le corps.

– Combien de temps cela lui aurait-il pris ?

– Peu importe. Il n’y a pas de témoin. Aussi bien une minute que vingt.

– Mais pourquoi là précisément ? Pourquoi pas ailleurs à quinze kilomètres ?

– Il devait vouloir qu'on découvre le corps.

– Dans des endroits plus reculés, on l'aurait découvert quand même. Alors pourquoi là ?

– Je l'ignore. Peut-être qu'il y a été contraint d'une manière ou d'une autre. Peut-être qu'il avait de la compagnie, quelque part dans les parages. Au *dîner*, ou dans l'un des bars. Peut-être qu'il a dû se faufiler à l'extérieur et s'en occuper au plus vite. Peut-être qu'il ne pouvait pas s'absenter longtemps sans que quelqu'un s'en aperçoive. D'où la nécessité de troquer la sécurité contre la rapidité. Ce qui imposait un emplacement vite accessible.

– Vous pouvez m'accorder un jour de plus ? Vous pouvez être ici demain ?

– Non. Je vais me faire botter le cul si je suis en retard d'un jour. Je ne peux pas en risquer deux.

– Lavette, lui lançai-je.

Il se mit à rire.

– Désolé, l'ami, mais si vous ne terminez pas le boulot aujourd'hui, faudra vous débrouiller tout seul.

Avec la visite imminente du sénateur Carlton Riley, la ville était tranquille. C'était comme si les portes de Kelham étaient de nouveau fermées. Je doutais que les autorisations de quartier libre aient été formellement annulées, mais les rangers sont de bons soldats et j'étais sûr que le commandant de la base avait fait des allusions transparentes à une participation à cent pour cent aux festivités. Je quittai le *diner* et trouvai Main Street dans sa torpeur d'avant. La Buick que j'avais empruntée était l'unique voiture garée dans tout le pâté de maisons. Elle avait l'air solitaire et abandonné. Je la déverrouillai, gagnai l'hôtel, récupérai ma brosse à dents et réglai ma note à la réception. Puis je me rassis au volant et partis en exploration.

Je commençai en face du terrain vide entre le *diner* et le Bureau du shérif. De là, je roulai vers le sud sur deux cents mètres, jusqu'au début de la courbe de Main Street, en conduisant vite, mais pas comme un dingue. Je pris à gauche dans la rue où Deveraux avait grandi et poussai jusqu'à son ancienne maison, la quatrième sur la droite. Durée totale du trajet, quarante-cinq secondes.

Je m'engageai dans la flaque de boue séchée, descendis l'allée pleine de broussailles, passai devant la maison délabrée, traversai le jardin à l'arrière, la haie sauvage, et atteignis le chevalet à dépeçage. Je donnai un coup de volant à gauche, fis marche arrière, appuyai sur le bouton d'ouverture du coffre et descendis.

Durée totale de l'entreprise : une minute et quinze secondes.

Il y avait des arbres à ma gauche, des arbres à ma droite et des arbres devant moi. Endroit isolé, même en plein jour. Je fis mine de supporter le poids d'un corps, de couper les liens lui maintenant les poignets et les chevilles, de le porter jusqu'à la voiture et de le déposer dans le coffre. Je simulai encore quatre manipulations afin d'ôter de deux poignets et de deux chevilles des protections matelassées, des sangles, des ceintures ou des foulards imaginaires. Je revins au

chevalet, soulevai un seau imaginaire rempli de sang, le portai jusqu'à la voiture et le calai dans le coffre à côté du cadavre.

Je le refermai et me rassis au volant.

Durée totale : trois minutes et dix secondes.

Je fis marche arrière, tournai, repris l'allée et la route en direction de Main Street. Je roulai de nouveau sur deux cents mètres comme à l'aller et m'arrêtai le long du trottoir entre la quincaillerie et la pharmacie. Pile à l'entrée de la ruelle.

Durée totale : quatre minutes et vingt-cinq secondes.

Plus une autre minute pour verser le sang dans la ruelle.

Plus une autre pour y transporter Janice May Chapman.

Plus quinze secondes pour revenir à l'endroit où j'avais commencé.

Durée totale : six minutes et quarante secondes.

Vraiment limite.

Peut-être un temps suffisant pour que ça marque l'esprit de quelqu'un dans le contexte d'une soirée en public, mais peut-être pas.

Je remontai l'horloge dans ma tête à quatre minutes vingt-cinq, roulai vers le nord, puis vers l'est, jusqu'au passage à niveau. Et m'arrêtai juste dessus. Nouveau total : quatre minutes et cinquante-cinq secondes. Plus une minute pour transporter Rosemary McClatchy jusqu'au fossé, plus trente secondes pour retourner à la voiture, et encore vingt pour revenir à l'endroit où j'avais commencé.

Durée totale : six minutes et quarante-cinq secondes.

Un tout petit peu plus long, mais toujours dans la même fourchette.

Je ne me rendis pas jusqu'à l'endroit où Shawna Lindsay avait été abandonnée sur le tas de gravier. Aucun intérêt. Cette destination relevait d'une tout autre catégorie. Là, l'excursion durait vingt minutes, rien que pour parvenir sur les lieux. C'était l'unique exception à l'exigence de rapidité. Elle avait donc été entreprise dans

d'autres circonstances. Sans compagnie. Hors de tout contexte social. Avec du temps à revendre pour parcourir prudemment des chemins de terre entre des fossés, tourner à droite, tourner à gauche, faire ce qu'il y avait à faire, puis revenir, tout aussi lentement et avec tout autant de précaution.

Mais ce qu'il y avait d'intéressant dans le cas de la dernière demeure de Shawna Lindsay, c'était la voiture qui l'y avait amenée. Quel genre de véhicule pouvait traverser deux fois le quartier sans attirer l'attention ni susciter de commentaires ? Quel genre de voiture pouvait-on y voir sans s'en étonner à une heure pareille de la nuit ?

Je restai un moment assis dans la Buick, puis allai me garer devant le *diner*. J'entrai, puis achetai un nouveau rouleau de pièces de vingt-cinq *cents* pour téléphoner. J'essayai d'abord de joindre Neagley. Je la trouvai à son bureau.

- Tu travailles tard aujourd'hui, lui dis-je.
- Mais je ne suis ici que depuis une demi-heure.
- Excuse-moi pour le car.
- Oh, ça a été, dit-elle.

Prendre les transports en commun lui était pénible. Trop de possibilités de contacts humains inopinés.

- As-tu reçu un message de Stan Lowrey ?
- Oui, et j'ai déjà fait des recherches pour toi, à partir du nom.
- En une demi-heure ?
- C'était facile, j'en ai bien peur. Paul Evers est mort il y a un an.
- Comment ?

– Rien de dramatique. Il a eu un accident. Un hélicoptère s'est écrasé à Lejeune. C'est paru dans les journaux. Un Sea Hawk a perdu une pale. Deux pilotes et trois passagers sont morts, dont Evers.

- OK, plan B. L'autre nom qui m'intéresse est Alice Bouton.

J'épelai.

– Elle a été civile ces cinq dernières années, précisai-je. Libérée de ses obligations dans les marines sans les honneurs. Alors tu devrais rappeler Stan. Il est plus doué que toi pour ce genre de truc.

– La seule chose que Lowrey a et que je n'ai pas, c'est un ami dans une banque.

– Précisément. C'est pour ça que tu dois l'appeler. Les grandes sociétés en savent plus que nous sur les civils.

– Pourquoi ces recherches ?

– Je vérifie une histoire.

– Non, tu te raccroches désespérément à la moindre lueur d'espoir. Voilà ce que tu es en train de faire.

– Tu crois ?

– La culpabilité d'Elizabeth Deveraux n'est plus à démontrer.

– Tu as vu le dossier ?

– Juste les copies.

– Mais avec un truc comme ça, c'est à pile ou face.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire qu'elle est peut-être coupable, mais peut-être pas. On ne sait pas encore.

– On sait, Reacher.

– Pas avec certitude.

– Heureusement que tu n'as pas de voiture, conclut-elle.

Je raccrochai et, avant même que je me sois éloigné du téléphone, il sonna, apportant les premières bonnes nouvelles de la journée.

C'était Munro qui m'appelait pour me dire qu'il avait bu une tasse de café. Ou, plus précisément, qu'il avait parlé avec le garçon qui la lui avait apportée. Leur conversation avait porté sur les festivités prévues pour la journée, et Munro me raconta que ce garçon s'attendait à être extrêmement occupé jusqu'après la fin du dîner, mais pas plus tard, parce que le bar du mess serait déserté toute la soirée, parce que, la dernière fois que le sénateur était venu, il avait reçu tout le monde en ville, au Brannan's, parce que d'un point de vue politique ça semblait plus authentique, et qu'il ferait sans doute pareil.

– OK, dis-je. C'est bien. Riley va venir à moi finalement. Et son père aussi. À quelle heure va se terminer le dîner ?

– Fin prévue à 20 heures, d'après mon gars.

– OK, dis-je à nouveau. Je suis sûr que le père et le fils quitteront la base ensemble. Je veux que vous les gardiez à l'œil dès le moment où ils passeront la porte. Mais discrètement. Vous pouvez ?

– Vous pourriez, vous ?

– Sans doute.

– Alors qu'est-ce qui vous fait douter que j'en sois capable ?

– Un scepticisme inné, j'imagine. Mais quoi qu'il en soit, restez sur le qui-vive jusqu'à 20 heures et utilisez ce numéro pour me contacter si vous avez besoin de moi. Je passerai régulièrement dans ce *diner* pendant la journée.

– OK, dit-il. On se voit plus tard. Du moins, moi je vous verrai. Que vous, vous me voyiez, c'est une autre question.

Je raccrochai, puis demandai à la serveuse de répondre pour moi au téléphone s'il sonnait à nouveau. Je lui demandai de noter dans son carnet de commandes le nom de la personne qui voudrait me joindre. Ensuite, il s'agirait d'attendre. Les informations, les rencontres en personne, et les conclusions définitives. Je sortis profiter du soleil sur le trottoir de Main Street. De l'autre côté de la rue, le type du magasin de chemises avait eu la même idée. Il faisait une pause, savourait l'air. À ma gauche, deux vieux étaient assis sur un banc près de la pharmacie, quatre mains posées deux par deux l'une sur l'autre sur deux cannes entre deux paires de genoux. Mis à part nous quatre, la ville était déserte. Pas d'animation, pas d'agitation, pas de circulation.

Tout était calme.

Jusqu'à ce que l'escouade de gorilles de Kelham se pointe.

Ils étaient quatre au total. Sans doute la version Kelham du département de liaison avec le Sénat en train de préparer le terrain, de la même manière que l'équipe d'éclaireurs des services secrets prépare le terrain pour une visite présidentielle. Ils sortirent de la ruelle derrière les deux vieux sur le banc. Ils venaient probablement d'appeler les frères Brannan pour les avertir de l'événement prévu le soir même. Peut-être avaient-ils négocié pour la facturation. Auquel cas je souhaitais sincèrement bonne chance aux deux frangins. Facturer un Bureau du Sénat devait être un long et frustrant parcours.

Tous les quatre étaient officiers. Deux lieutenants, un capitaine, et un lieutenant-colonel en tête, la cinquantaine et gros. Le genre d'officier d'état-major ramolli qui a l'air ridicule en tenue de combat. Comme un civil déguisé pour une fête costumée. Il s'arrêta sur le trottoir, mit les poings sur ses hanches, regarda autour de lui, m'aperçut. J'étais en tenue de combat moi aussi. À première vue, j'étais l'un des siens. Il parla par-dessus son épaule à un lieutenant qui se tenait derrière lui. J'étais trop loin pour entendre sa voix, mais je lisais sur ses lèvres : « Dites à cet homme de ramener ses fesses par ici, et fissa. » Il devait vouloir savoir pourquoi je ne me trouvais pas à la base, à préparer ma participation à cent pour cent aux festivités.

La vue du lieutenant n'était pas aussi bonne que la mienne. Le langage corporel adopté pour parcourir la distance qui nous séparait

changea aussitôt qu'il put lire mon insigne de grade. Il s'arrêta à une distance respectueuse d'un mètre cinquante, m'adressa le salut et me dit :

– Monsieur, le colonel souhaiterait vous parler.

D'habitude, je traite bien les lieutenants. J'en ai été un il n'y a pas si longtemps. Mais là, je n'étais pas d'humeur pour les bêtises. Alors je me bornai à hocher la tête et lui répondis :

– OK, mon petit gars, dis-lui de venir.

– Monsieur, je pense qu'il préférerait que vous alliez le rejoindre, risqua le petit gars.

– Tu dois me confondre avec quelqu'un qui ne se contrefout pas des préférences de ton colonel.

Le petit gars pâlit un peu, cligna des yeux deux fois, exécuta un demi-tour et repartit d'où il était venu. Il avait dû passer le temps nécessaire pour parcourir la distance à traduire ma réponse en termes acceptables parce qu'il n'y eut pas d'explosion immédiate. Au contraire, son supérieur marqua une pause, puis se dandina vers moi. Et s'arrêta à un mètre. Je lui adressai le salut très élégamment, juste pour entretenir sa perplexité.

Il me le retourna.

– Je vous connais, major ? me demanda-t-il.

– Tout dépend des ennuis que vous avez pu rencontrer, mon colonel. Vous êtes-vous déjà fait arrêter ?

– Vous êtes l'autre homme de la police militaire. L'homologue du major Munro, dit-il.

– Ou c'est lui qui est le mien. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que nous souhaitons tous les deux que vous passiez une bonne journée.

– Pourquoi êtes-vous encore ici ?

– Pourquoi n'y serais-je pas ?

– On m'a dit que tout était résolu.

– Ça le sera quand je le dirai. C'est le propre du travail de la police.

– Quand avez-vous reçu vos derniers ordres ?

– Il y a quelques jours. Du colonel John James Frazer, du Pentagone, il me semble.

– Il est mort.

– Je ne doute pas que son successeur aura de nouveaux ordres pour moi en temps utile.

– Nommer un successeur pourrait prendre des semaines.

– Alors je suis coincé ici, j’imagine.

Silence.

Puis le gros lâcha :

– Bon, ne vous montrez pas ce soir. Compris ? Le sénateur ne doit pas voir de police criminelle militaire ici. Rien ne doit rappeler les récents soupçons. Rien du tout. C’est clair ?

– Requête notée.

– C’est plus qu’une requête.

– Au-dessus de la requête il y a l’ordre. Mais vous ne faites pas partie de ma chaîne de commandement.

Il prépara une réplique, mais finalement ne sortit rien. Il se contenta de tourner les talons et de rejoindre ses acolytes en se dandinant. À ce moment-là, j’entendis le téléphone sonner dans le *diner*, très doucement à travers la porte, et l’atteignis avec une longueur d’avance sur la serveuse pour répondre.

C'était Frances Neagley qui appelait depuis son bureau à Washington.

– Apparemment, Bouton n'est pas un nom très courant, dit-elle pour commencer.

– C'est Stan Lowrey qui t'a demandé de dire ça ?

– Non, Stan veut savoir si elle est parente avec Jim Bouton, le lanceur de base-ball. Ce qu'elle est sans doute, au moins de loin, vu la rareté du patronyme. Moi, je fonde ma conclusion sur une heure de boulot sérieux, mais qui n'a fait apparaître aucun Bouton, encore moins d'Alice. Cela dit, pour le moment, il m'est impossible de remonter à plus de trois ans dans les marines, ce qui de toute façon ne fournirait pas de renseignements sur elle, et si elle a été relevée de ses fonctions sans les honneurs, elle n'a probablement pas eu le genre de poste ou de revenus susceptibles d'apparaître ailleurs.

– Elle vit sûrement dans un mobil-home. Loin de Pendleton, de toute façon. La Californie du Sud est trop chère. Elle a dû déménager.

– J'ai contacté le FBI. Et un copain au service du personnel du corps des marines pour fouiller son passé. Et Stan harcèle son ami banquier, pour les trucs civils. Bien qu'elle ait pu ne pas avoir de compte en banque. Si elle vivait dans un mobil-home. Enfin, bref, je voulais juste te dire qu'on bosse la question, c'est tout. On en saura davantage plus tard.

– Dans combien de temps ?

– Ce soir, j'espère.

– Avant 20 heures, ce serait bien.

– Je vais faire de mon mieux.

Je raccrochai et décidai de rester au *diner*, pour le déjeuner.

Et fatalement, Deveraux entra moins de vingt minutes plus tard, pour déjeuner, et sans doute pour me voir. Elle pénétra dans la salle et s'arrêta devant la vitre, la lumière dans le dos. Ses cheveux s'illuminèrent comme une auréole. Sa chemise était très légèrement transparente. Je discernai la courbe de sa taille. Ou la devinai, du moins. Parce que je la connaissais bien. Mais je distinguai bien le bombé de sa poitrine.

Elle remarqua que je la regardais fixement et se dirigea vers ma table. Je poussai du pied la chaise en face de moi. Elle s'assit, apportant son halo lumineux avec elle.

– Comment s'est passée ta matinée ? me demanda-t-elle en souriant.

– Non, comment s'est passée la tienne ? répondis-je.

– Elle a été chargée.

– Tu avances ?

– Sur quoi ?

– Tes trois homicides non résolus.

– Apparemment, l'armée les a résolus. Et je serai ravie d'agir dès qu'elle m'aura communiqué ses informations.

Je ne dis rien.

– Quoi ? lança-t-elle.

– Tu ne me sembles pas très curieuse de savoir qui les a commis, c'est tout.

– Comment le pourrais-je ?

– L'armée affirme que c'était un civil.

– J'ai bien compris.

– Tu sais de qui il s'agit ?

– Comment ?

– Est-ce que tu sais de qui il s'agit ?

– Tu insinuerais que je le sais ?

– Je dis que je sais comment ça marche. Il y a des gens que tu ne peux tout bonnement pas arrêter. Mme Lindsay aurait fait partie de ceux-là, par exemple. Imagine qu'elle ait viré de bord, se soit dégoté un flingue et soit allée tuer quelqu'un. Tu ne l'aurais pas arrêtée pour ça.

– Que veux-tu dire ?

– Que dans toutes les villes il y a des gens que le shérif n'arrêtera pas.

Elle resta sans parler un long moment.

– Peut-être, dit-elle. Le vieux Clancy pourrait en faire partie. Mais il n'a pas tranché de gorges. Et j'arrêterai n'importe qui d'autre, vraiment n'importe qui.

– D'accord.

– Tu penses peut-être que je fais mal mon boulot ?

Je ne dis rien.

– Ou que j'ai perdu mon flair parce que aucun crime n'est jamais commis ici ?

– Je sais qu'il y a des crimes ici. Je sais que ça a toujours été le cas. Je suis sûr que ton père a vu des crimes que je ne peux même pas imaginer.

– Mais... ?

– Mais vous ne menez pas d'enquêtes. Et vous ne l'avez jamais fait. Je parie que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ton père savait exactement qui était coupable de quoi, jusqu'aux moindres détails. Qu'il ait eu une marge d'action est une autre question. Et je parie que l'unique affaire sur cent où il ne connaissait pas le coupable n'a pas été résolue.

– Tu dis que je suis une mauvaise enquêtrice ?

– Je dis que shérif de comté, ça n'est pas exactement un boulot d'enquêteur. Ça requiert d'autres compétences. Plein de trucs qui concernent la population. Et tu es douée pour ça. Pour le reste, tu as un inspecteur. Sauf qu'en ce moment tu n'en as pas.

– D'autres sujets à traiter avant qu'on commande ?

– Un seul.

– Je t'écoute.

– Confirme-le-moi. Tu n'es jamais sortie avec Reed Riley ?

– Reacher, où veux-tu en venir ?

– C'est juste une question.

– Non, je ne suis jamais sortie avec Reed Riley.

– Tu en es sûre ?

– Reacher, s'il te plaît.

– Tu es sortie avec lui ?

– Je ne savais même pas qu'il était ici. Je te l'ai dit.

– OK. Commandons.

De toute évidence, elle était en colère contre moi, mais elle avait faim, aussi. La faim l'emportait sur la colère, manifestement, parce qu'elle ne quitta pas la table. Changer de table n'aurait pas suffi. Elle aurait dû faire une sortie théâtrale, mais elle n'y était pas disposée, le ventre vide.

Elle commanda la tourte au poulet, bien entendu.

Je commandai un sandwich au fromage fondu.

– Tu me caches des choses, me dit-elle.

– Tu crois ?

– Tu connais le coupable.

Je gardai le silence.

– Tu le connais, n'est-ce pas ? Tu connais le coupable. Alors tout ce sketch, ça n'était pas parce que tu supposais que je savais. C'était parce que toi, tu sais.

Je ne dis rien.

– Qui est-ce ?

Je ne répondis pas.

– Tu insinues que c'est quelqu'un que je n'arrêterai pas ? Mais qui je n'arrêterai pas ? Ça n'a pas de sens. Enfin, évidemment, c'est une très bonne idée de la part de l'armée de faire porter le chapeau à un individu qu'on n'arrêtera jamais. Ça, je le saisis. Parce que sans arrestation, il n'y a pas de chefs d'accusation, pas d'interrogatoires, pas de procès et pas de verdict. Donc pas de faits. Et tout le monde peut s'en sortir et couler des jours heureux. Mais comment l'armée saurait-elle qui je n'arrêterai pas ? À savoir personne, d'ailleurs. C'est une histoire de dingue !

– Je ne sais pas qui c'est, répondis-je. Pas avec certitude. Pas encore.

Nous terminâmes notre repas sans en dire beaucoup plus. Puis nous prîmes de la tarte. À la pêche, naturellement. Et du café.

– Est-ce que l'équipe des relations publiques de Kelham t'a rendu visite ? lui demandai-je.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

– Juste avant que je sorte déjeuner.

– Alors tu sais ce qui se passe ce soir.

– À 20 heures. Tout le monde doit se tenir comme il faut.

– Ça te va ?

– Tu connais les règles. S'ils les respectent, je ne leur ferai pas d'ennuis.

Sur ce, le téléphone sonna. Deveraux tourna la tête et le fixa du regard, comme si elle ne l'avait jamais entendu sonner auparavant. Ce qui était possible.

– C'est pour moi, lui dis-je.

J'allai décrocher. C'était Munro.

– J'ai des renseignements sur les transports, si ça vous intéresse. Reed Riley ne possède plus de voiture, comme vous le savez, alors il emprunte une voiture vert mat de l'état-major. Son père sera le seul passager. Les hommes du parc automobile ont reçu l'ordre de la préparer pour 20 heures tapantes.

– Merci. C'est bon à savoir. Est-ce qu'il y a une heure d'arrivée prévue pour le retour ?

– Le couvre-feu est à 23 heures ce soir. C'est officieux, un simple bruit qui court, mais il sera appliqué. Quelques bières, c'est la tradition. Trop, c'est gênant. Voilà l'idée. Alors les hommes quitteront la ville à partir de 22 h 30. Le décollage de l'avion du sénateur est prévu pour minuit.

– C'est bon à savoir, répétais-je. Merci. Il est déjà arrivé ?

– Il y a vingt minutes, avec un Lear de l'armée.

– Les festivités ont-elles déjà commencé ?

– Coup d'envoi dans une heure environ.

– Vous m'apporterez vos notes d'entretien ?

– Pourquoi ?

– Je voudrais vérifier plusieurs choses. Dès que le sénateur semblera décidé à ne pas bouger pendant au moins dix minutes, vous voudrez bien me les apporter au *diner* ?

Il accepta de le faire, je raccrochai et retournai à table, mais Deveraux s'apprêtait déjà à partir.

– Je suis désolée, je dois retourner travailler, me dit-elle. J'ai beaucoup à faire. J'ai trois homicides à résoudre.

Puis elle m'écarta de son chemin et s'en alla.

L'attente. Pour passer un peu de temps, j'allai me promener. Je longeai l'aile du bâtiment du Bureau du shérif et entrai dans le demi-hectare de terre battue situé derrière Main Street. La voie ferrée à ma gauche était silencieuse. Les magasins et les bars à ma droite étaient tous ouverts, mais sans clients. Des femmes de ménage étaient à l'œuvre dans tous les bars, toutes noires et plus que quadragénaires, toutes pliées en deux au-dessus de leurs serpillières et de leurs seaux, toutes sous l'œil de propriétaires anxieux et bien conscients qu'un sénateur des États-Unis allait passer devant leur établissement et peut-être même y entrer. Le Brannan's faisait l'objet de plus d'attention que les autres. On déplaçait le mobilier, remplissait les réfrigérateurs à ras bord, sortait les poubelles.

De l'autre côté de la ruelle longeant le Brannan's, dans le bureau de prêt, il n'y avait aucune activité. Shawna Lindsay avait travaillé là avant sa mort, et avait évidemment été remplacée par une autre jeune femme, moins belle, mais sans doute tout aussi douée pour les chiffres. Elle était assise sur un tabouret haut derrière un comptoir, un panonceau lumineux de la Western Union derrière elle. J'avais du temps à tuer, alors, sur un coup de tête, j'entrai. Elle leva les yeux quand la porte s'ouvrit, et sourit comme si elle était contente de me voir. J'étais peut-être le premier client de la journée.

Je lui demandai comment fonctionnait le système et, après quelques questions-réponses, je compris que je pouvais joindre ma banque par téléphone et demander à ce que de l'argent soit envoyé dans n'importe quel bureau de ce genre en Amérique. La banque exigerait un passeport et le bureau de prêt une pièce d'identité ou le même passeport. On était en 1997, vous vous rappelez. Les démarches étaient encore assez faciles à l'époque. Je savais qu'il y avait toutes sortes de banques près du Pentagone, parce que trente mille personnes au même endroit constituent un gros marché à exploiter. Je décidai que à ma prochaine visite à Washington, je transférerais mon compte dans l'une d'elles, noterais son numéro de téléphone et enregistrerais un mot de passe. Juste au cas où.

Je remerciai la jeune femme et passai au commerce suivant dans la rangée : une armurerie. J'achetai des munitions pour le Beretta, des Parabellum neuf millimètres en boîte de vingt, et un magasin de rechange pour en mettre quinze dedans. Je vérifiai qu'il avait la taille requise et qu'il fonctionnait, opération couronnée de succès. La plupart des types qui ne vérifient pas leur nouvel équipement sont encore en vie, mais certainement pas tous. Je remplaçai la cartouche que j'avais collée dans la tête de l'avorton, remis le flingue dans une de mes poches, puis rangeai les munitions neuves et les quatre cartouches en vrac dans l'autre.

Et ce fut tout pour le shopping. Je n'avais pas besoin d'une chaîne hi-fi d'occasion, ni de pièces de voiture. Alors je pris par l'allée de Janice Chapman, puis retournai au *dîner*. La serveuse vint m'accueillir à la porte et m'informa qu'il n'y avait eu aucun appel pour moi. Je restai immobile une seconde, indécis, puis je décrochai le téléphone, insérai une pièce de vingt-cinq *cents* dans la fente et composai le numéro du standard du département du Trésor. Celui que j'avais appelé avec le vieux téléphone jaune dans la cuisine des Lindsay. La même femme me répondit. Âge moyen et élégante.

– Qui désirez-vous joindre ?

– Le bureau de Joe Reacher, s’il vous plaît.

J’entendis les mêmes crissements et petits cliquetis suivis de la même minute de silence. Puis la jeune femme qui, j’en étais sûr, portait une jupe courte écossaise et un col roulé blanc, décrocha.

– Bureau de M. Reacher.

– M. Reacher est-il là ?

Elle reconnut immédiatement ma voix parce qu’elle ressemblait vraiment à celle de Joe.

– Je suis désolée, il n’est pas encore rentré, me répondit-elle. Il est toujours en Géorgie. Je crois. Du moins, je l’espère.

– Vous semblez inquiète.

– Je le suis un peu.

– Ne vous en faites pas, la rassurai-je. Joe est un grand garçon. Il est capable de faire face aux surprises que la Géorgie lui réserve. Je crois qu’il n’est même pas allergique aux cacahuètes.

Je raccrochai, m’enfonçai dans la salle et me planquai à la table pour deux la plus au fond. Je restai assis là, à attendre Munro en comptant dans ma tête le temps qu’il me restait à patienter.

Munro s’amena plus ou moins exactement comme promis, une heure après notre coup de fil, plus cinq minutes pour le trajet. Il gara une voiture ordinaire le long du trottoir, entra et me retrouva dans la pénombre au fond de la salle. Il déboutonna sa poche du haut, en sortit le mince carnet noir que j’avais déjà vu et le posa sur la table.

– Gardez-le, me dit-il. Personne d’autre n’en voudra. Personne ne lui réserve de place permanente dans les Archives nationales.

Je hochai la tête.

– Un colonel vient tout juste de me dire que rien ne doit rappeler les récents soupçons.

Il hocha la tête à son tour.

– On vient de me tenir le même discours. Et ce type est très remonté contre vous, d'ailleurs. Vous l'avez froissé ?

– J'espère bien.

– Il rédige un rapport destiné à Garber.

– On a toujours besoin de papier toilette.

– Et envoie des copies partout. Vous allez devenir célèbre.

Il me regarda droit dans les yeux pendant une seconde, peut-être avec regret, puis il regagna sa voiture. J'ouvris le petit carnet noir et entamai sa lecture.

L'écriture de Munro était serrée, soignée et minutieuse. Elle remplissait environ cinquante petites pages. Sa méthode consistait à consigner un ensemble de deux ou trois entretiens, puis de les résumer avant de passer aux deux ou trois suivants. De cette façon, sa matière première et ses conclusions étaient conservées côte à côte. Les conclusions pour faciliter la référence, la matière première pour reconfrmer ses conclusions. Un système circulaire, sûr, méticuleux et consciencieux. C'était un bon flic. La photo de Reed Riley figurait encore dans le carnet, bien coincée entre la dernière note et la page de garde. Je constatai qu'il l'avait utilisée comme marque-page.

Les notes concernaient Janice May Chapman. Il était apparu plus tôt que Riley et elle sortaient ensemble. Non que Riley ait parlé d'elle. Ni de rien d'autre, d'ailleurs. Il avait noyé le poisson dès le début en limitant ses réponses à son nom, son grade et son matricule. Rien de bien compliqué pour un enquêteur de la qualité de Munro. Il s'était entretenu avec tous les hommes de la compagnie Bravo et avait fait ressortir des zones d'angles morts et des lignes arrière vulnérables. Il avait relevé des fragments d'informations livrées incidemment et les avait tous assemblés pour bâtir un récit solide et fiable.

Les hommes de Riley avaient parlé de lui d'une manière que j'avais déjà entendue bien souvent. Il était trop jeune pour être une légende, n'avait pas encore assez fait ses preuves pour être une star, mais il avait en quelque sorte le charisme d'une célébrité, dû en partie au statut de son père, et en partie à sa propre personnalité. Mais on ne l'appréciait pas. Les conversations retranscrites traduisaient une loyauté excessive, mais il s'agissait de loyauté hiérarchique, pas personnelle, entièrement filtrée à travers le prisme de la haine traditionnelle des soldats envers la police militaire. Personne n'avait rien de mal à dire sur lui, mais rien de bien non plus. En lisant entre les lignes ce qui était dit et ce qui était tu, je m'aperçus que Riley était un cheval de parade, un frimeur, qu'il était bouillant, téméraire, irréfléchi et se croyait tout permis. Rien de bien méchant dans un

environnement basse température comme le Kosovo, mais s'il avait appartenu à la génération précédente au Vietnam, on lui aurait accidentellement tiré dans le dos ou il aurait sauté à cause d'une grenade défectueuse dès le premier jour. Ça ne faisait pas un pli. De meilleurs hommes que lui avaient connu ce sort.

Il était clair qu'il était sorti avec Shawna Lindsay avant Chapman. On les avait vus ensemble à de nombreuses reprises. Et avant Lindsay, ça avait été Rosemary McClatchy. Là aussi, on les avait vus ensemble à de nombreuses reprises, dans les bars, au *diner*, en balade dans la Chevrolet 57 bleue. Il y avait de légers relents de testostérone par procuration dans les notes de Munro, parce que les jeunes gars s'étaient bien marrés en racontant l'un après l'autre que le cador avait fauché toutes les plus belles filles de la ville, en série, juste comme ça, *bam bam*, merci madame.

Et à en croire la compagnie Bravo, ce prestigieux enchaînement avait commencé avec Elizabeth Deveraux. On la connaissait bien à Kelham parce qu'elle y avait rendu une visite de courtoisie au début de la mission. À ce moment-là, l'entraînement était intense et il n'y avait eu ni permission ni repos, mais le cador avait fait le mur la nuit et décroché le gros lot. Ce triomphe avait été révélé un soir lors du premier déploiement de la compagnie Bravo au Kosovo, autour d'un verre, autour du feu. Là encore, j'entendais presque des gloussements jubilatoires parce que le reste des troufions en formation du 75^e croyaient que Deveraux était lesbienne, alors que les gars de la compagnie Bravo avaient été secrètement informés du contraire, à cause de leur cador, leur mâle alpha et de ses manières irrésistibles. Ils ne l'appréciaient pas, mais ils l'admiraient. La personnalité et le charisme. Et les hormones aussi, sans doute.

Le carnet ne contenait rien d'autre d'intéressant. Je passai un petit moment à observer une fois de plus la photo de Riley, puis je rangeai le tout dans ma poche du haut moi aussi, et me remis à attendre.

Le reste de l'après-midi fut long et infructueux. Les heures passèrent, personne n'appela, personne ne vint, et la ville resta tranquille. À un moment donné, j'entendis un léger tir réel venu de l'est et supposai que tout baignait à Kelham côté festivités. De temps en temps, je buvais une tasse de café et mangeais une part de tarte, mais globalement, je demeurais dans un état semi-végétatif, les yeux

ouverts, mais à moitié endormi, la respiration lente, économisant mon énergie, comme en hibernation. Les gens du coin entraient et sortaient, seuls ou par deux et, à 18 heures, Jonathan et Hunter Brannan vinrent prendre un dîner précoce pour faire le plein avant leur soirée chargée, ce que je trouvai bien avisé. Deux ou trois autres potentiels propriétaires de bar les imitèrent, leurs potentielles femmes de ménages firent une halte avant de rentrer chez elles, à 19 heures la nuit tomba sur Main Street de l'autre côté de la vitrine et à 19 h 30 le vieux couple de l'hôtel vint dîner, elle avec son livre, lui avec son journal.

Une minute plus tard, Stan Lowrey me téléphona et la soirée commença.

Avant tout, il s'excusa de m'avertir aussi tard, puis il me dit qu'il venait d'être contacté par un ami de la police militaire de Fort Benning en Géorgie, où était stationné le 75^e régiment de rangers. Apparemment, un lieutenant-colonel de leur lointain détachement de Kelham avait téléphoné pour informer ses supérieurs que deux majors du département d'Enquêtes criminelles de l'armée étaient encore présents sur les lieux, un sur la base elle-même et l'autre en ville, le dernier étant un emmerdeur de première. Et comme ses supérieurs étaient bien décidés à n'offrir au sénateur Riley que de bons moments, ils avaient dépêché une escouade de baby-sitters pour museler lesdits majors pendant le reste de sa visite. Au cas où. Lowrey m'informa que cette escouade avait quitté Benning en hélicoptère Blackhawk un peu plus tôt et pouvait donc très bien être déjà arrivée à Kelham.

– Des gars de la police militaire ? lançai-je. Ils ne vont pas venir me faire chier.

– Pas de la police militaire, non. Des rangers. De vrais durs.

– Combien ?

– Six. Trois pour toi et trois pour Munro, j'imagine.

– Ordre de mission ?

– Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'il faut pour te museler ?

– Plus que trois rangers.

Je scrutai la rue par la devanture et ne vis rien bouger. Aucun véhicule, aucun piéton.

– Ne t'inquiète pas pour moi, Stan, lui dis-je. C'est pour Munro que je me fais du souci. J'ai besoin de deux paires de mains ce soir. Ça va compliquer les choses s'il est retenu.

– Et il le sera. Toi aussi, sans doute. Le bruit court que ces gars ne rigolent pas.

– Tu pourrais l'appeler de ma part et l'avertir lui aussi ? Enfin... s'ils ne l'ont pas déjà eu.

Je récitai le numéro de cantonnement de Munro, entendis le grattement d'un stylo pendant que Lowrey le notait. Puis je demandai :

– Ton banquier préféré a-t-il trouvé quelque chose sur Alice Bouton ?

– Négatif. Il a été occupé toute la journée. Mais Neagley est encore dessus.

– Appelle-la et dis-lui de se sortir les doigts du cul et de me donner des résultats. Dis-lui que si je suis occupé avec les GI Joe quand elle appelle, elle est autorisée à laisser un message à la serveuse.

– D'accord, et bonne chance, répondit Lowrey avant de raccrocher.

Je sortis et observai les deux côtés de la rue. Il ne se passait rien. Je supposai que les rangers me chercheraient d'abord dans un des bars. Probablement le Brannan's. Si je prévoyais de causer des ennuis, c'était là que je serais. Alors je fis un détour par la ruelle qui faisait un coude, balayai du regard le demi-hectare de terrain depuis la profondeur de l'ombre.

Et effectivement, un Humvee était garé juste là, gros, vert et voyant. Le plan consistait sans doute à m'entraîner de force jusqu'au véhicule, à me jeter à l'arrière, à me conduire à Kelham, puis à me planquer dans la pièce où Munro était déjà enfermé. Le plan consisterait ensuite à attendre que le Lear du sénateur décolle à minuit, à nous laisser partir et à nous présenter leurs plus sincères excuses pour le malentendu.

Tout le monde a un plan avant de se prendre un poing dans la figure.

Je longuai tranquillement le mur du Brannan's, puis regardai par la fenêtre. L'endroit étincelait de propreté. Les tables et les chaises étaient disposées avec soin, tout autour d'un point central qui serait probablement occupé par le sénateur et son fils. Les acolytes seraient assis tout près et il restait plein d'espace vide où les moins bien connectés pourraient rester debout. Jonathan et Hunter Brannan se

tenaient derrière le bar, l'air bien reposé et repu après leur dîner avancé.

Trois hommes en treillis parlaient avec eux.

Des rangers, chacun d'une stature convenable, aucun novice. Il y avait un sergent et deux spécialistes. Leurs uniformes avaient été beaucoup portés et leurs bottes étaient propres, mais ridées. Ils avaient le visage bronzé, buriné et impénétrable. Des soldats professionnels, purement et simplement. Expression idiote, au demeurant, parce qu'on peut dire bien des choses des soldats professionnels, mais pas qu'ils sont purs ni qu'ils sont simples. Finalement, peu importait le rôle de ces deux-là, parce que le sergent était aux commandes. Et je n'avais jamais vu de sergent qui ne fût pas parfaitement conscient que dix-huit grades le séparaient du sommet de la hiérarchie occupé par le commandant en chef, et que ses supérieurs gagnaient tous plus que lui en échange de prises de décision politiques.

En d'autres termes, quoi que fasse un sergent, il y a toujours dix-huit groupes d'hommes prêts, décidés et n'attendant que l'occasion de le critiquer.

Je retournai dans l'ombre et repris la direction du *dîner*.

Il y avait encore trois clients dans l'établissement, le vieux couple d'hôteliers et le type en costume pâle que j'y avais déjà vu une fois. Trois, c'était un bon nombre, mais pas un super nombre. D'un autre côté, cet échantillon correspondait presque aux statistiques démographiques. Hommes et femmes d'affaires du coin, respectables citoyens, adultes, faciles à scandaliser. Et j'avais la garantie que le vieux couple, au moins, resterait encore des heures. Un atout parce qu'il me faudrait peut-être des heures, selon que Neagley progressait ou non.

Je passai la porte, m'arrêtai près du téléphone et la serveuse m'adressa un signe de la tête pour me signifier qu'il n'y avait eu aucun appel. Je trouvai le numéro du Brannan's dans l'annuaire, glissai vingt-cinq *cents* dans la fente et le composai. Un des frères décrocha.

– Passez-moi le sergent, lui dis-je.

J'entendis comme une seconde de surprise et d'incertitude, puis le

téléphone qu'on tournait sur le comptoir, un cliquetis d'ongles, un bruit de paumes quand le combiné passa de main en main, puis une voix.

– Qui est-ce ?

– Le type que vous recherchez, répondis-je. Je suis au *diner*.

Pas de réponse.

– C'est le moment où vous devez poser la main sur le micro assez longtemps pour demander au barman où se trouve l'établissement et y envoyer vos gars pour vérifier pendant que vous me gardez au téléphone. Mais je vais vous éviter cette peine. Il se trouve à environ vingt mètres à l'ouest et environ cinquante au nord. Envoyez un de vos hommes dans la ruelle sur votre gauche et l'autre dans le sens contraire des aiguilles d'une montre en sortant du terrain vague, puis derrière le bâtiment du Bureau du shérif. Vous, vous pouvez entrer par la porte de la cuisine, qui doit être assez près de l'endroit où vous avez garé votre camion. Comme ça, vous me cernez de tous les côtés. Mais ne vous inquiétez pas. Je ne partirai pas. Je vais vous attendre ici. Vous me trouverez à une table au fond.

Je raccrochai et gagnai la table pour quatre la plus au fond de la salle.

Le sergent arriva le premier. Trajet le plus court, plus grande implication. Il passa la porte de la cuisine lentement, avec précaution, et la laissa se refermer derrière lui. Je me tournai à moitié sur mon siège et le saluai en levant la main. Il se trouvait à environ deux mètres. Puis l'un des spécialistes entra par-devant. Il venait de la ruelle, sans doute. Deuxième trajet le plus court. Une minute plus tard, le troisième type était là, un peu essoufflé. Trajet le plus long, plus grande précipitation.

Ils se tenaient là, bloquant l'allée, deux à ma droite, un à ma gauche.

– Asseyez-vous, dis-je. S'il vous plaît.

Le sergent commença.

– Nous avons reçu l'ordre de vous conduire à Kelham.

– Ça ne se produira pas, sergent.

Pas de réponse.

L'horloge dans ma tête affichait 19 h 45.

– Voilà la situation, les gars, dis-je. Me sortir d'ici contre ma volonté impliquerait un désordre considérable. Grosso modo, on saccagerait au moins trois ou quatre tables et chaises. On risquerait aussi des dommages corporels. Et la serveuse se dira que nous sommes des hommes de la compagnie Bravo. Parce que personne d'autre de Kelham n'a de permission en ce moment. Croyez-moi, elle se tient au courant de ce genre de chose parce que ses revenus en dépendent. Et elle sait que le commandant de la compagnie Bravo est attendu d'un instant à l'autre au Brannan's. Alors il serait tout à fait naturel qu'elle s'y rende pour se plaindre. Et pour ce faire, elle serait presque certainement obligée d'interrompre un moment d'intimité entre père

et fils. Ce qui serait une grosse source d'embarras pour toutes les personnes concernées, vous en particulier.

Pas de réponse.

– Asseyez-vous, les gars, répétai-je.

Ils s'assirent. Mais pas où je voulais. Ils n'étaient pas idiots. C'était ça, le problème avec une armée de volontaires. Il y avait des critères de sélection. Je me trouvais assis côté allée de ma table pour quatre, face à la porte. S'ils m'avaient tous rejoint, j'aurais été libre de mes mouvements. Mais ils ne me rejoignirent pas. Le sergent s'assit en face de moi, mais les spécialistes s'installèrent de l'autre côté de l'allée, un de chaque côté d'une table pour deux. Ils tirèrent leurs chaises à l'écart du bord, prêts à intervenir. Le premier si je tentais de fuir d'un côté, et le deuxième si je voulais filer de l'autre.

– Vous devriez essayer la tarte, leur conseillai-je. Elle est vraiment bonne.

– Pas de tarte, dit le sergent.

– Vous feriez mieux de commander quelque chose. Sinon la serveuse pourrait vous mettre dehors pour vagabondage. Et si vous refusez de partir, elle sait qui contacter.

Pas de réponse.

– Il y a aussi des citoyens dans cette salle. Vous ne pouvez vraiment pas vous permettre d'attirer l'attention.

Impasse.

Dix-neuf heures cinquante.

Le téléphone à côté de la porte restait silencieux.

La serveuse arriva, le sergent haussa les épaules et commanda trois parts de tarte et trois tasses de café. Deux autres clients entrèrent, deux civils, une jeune femme avec une jolie robe et un jeune homme en jean et veste en tweed. Ils prirent une table pour deux, au bord de l'allée, à trois tables de celle des spécialistes et face au vieux couple de l'hôtel. Ils n'avaient pas l'air du genre à se précipiter sur le téléphone pour appeler leur député à cause d'un peu de grabuge en public, mais plus il y avait de personnes dans la salle, mieux c'était.

– Nous sommes prêts à rester assis toute la nuit, s’il le faut.

– C’est bon à savoir. Je vais rester assis ici jusqu’à ce que le téléphone sonne, et ensuite je vais partir.

– Je suis désolé, mais je ne peux vous laisser communiquer avec personne. Ce sont les ordres que j’ai reçus.

Je ne dis rien.

– Et je ne peux pas vous laisser partir, ajouta-t-il. À moins que vous n’acceptiez de vous rendre à Kelham.

– Ne vient-on pas de discuter de ça ?

Aucune réaction.

Le téléphone ne sonna pas.

Dix-neuf heures cinquante-cinq.

À 20 heures, le type en costume clair régla sa note et partit, et la vieille dame de l’hôtel tourna une page de son livre. Il ne se passa rien d’autre. Le téléphone restait muet. À 20 h 05, je commençai à entendre du bruit à l’extérieur, derrière moi, ronflements de moteurs et crissements de pneus, et je sentis un changement dans l’atmosphère de la nuit, comme une tension qui montait, tandis que la compagnie Bravo commençait à débarquer en ville, d’abord par petits groupes, puis par douzaines d’hommes. Je me dis que Reed Riley avait ouvert le défilé dans sa voiture de prêt, son père sur le siège à côté de lui. Le vieux devait être garé devant le Brannan’s, saluant les hommes de son fils, un sourire idiot aux lèvres, les invitant à entrer.

Les trois rangers qui me coinçaient avaient mangé leur tarte chacun à son tour pendant que les deux autres restaient sur le qui-vive, vigilants. Ils étaient plutôt doués. En aucun cas les pires que j’avais connus. La serveuse ramassa leur assiette. Elle semblait sentir qu’il se passait quelque chose. À chacun de ses passages, elle me jetait un regard inquiet. Aucun doute sur le camp qu’elle avait choisi. Elle me connaissait, eux lui étaient inconnus. Je lui avais souvent laissé un pourboire, mais pas eux, même pas une fois.

Dehors, le bruit continuait d'enfler.

Le téléphone ne sonnait pas.

J'occupai les cinq minutes suivantes à penser à leur Humvee. Comme tous les autres Humvee du monde, il devait avoir un gros moteur diesel General Motorset, comme tous les autres Humvee du monde il aurait une boîte automatique à trois vitesses, et comme tous les autres Humvee du monde, il pèserait ses quatre tonnes au bas mot, d'où, d'après mes calculs, une vitesse de pointe de cent kilomètres à l'heure, maxi. Qui ne lui permettait pas, bien sûr, de rivaliser avec une voiture de course, mais représentait quinze fois la vitesse de la marche, ce qui, je le savais, était une bonne chose.

J'attendis.

Puis, juste après 20 h 30, trois événements se produisirent. Le premier fut malheureux, le deuxième sans précédent et le troisième, par conséquent, gênant.

Tout d'abord, le jeune couple partit. La fille avec la jolie robe, et le garçon avec la veste en tweed, qui posa de l'argent sur la table. Ils se levèrent en même temps et sortirent en se tenant par la main, suffisamment vite pour suggérer qu'ils n'avaient pas prévu de se rendre à une réunion de prière.

Ensuite, le vieux couple s'en alla. Elle ferma son livre, lui replia son journal, puis ils se levèrent et passèrent lentement la porte. Pour rentrer à l'hôtel, vraisemblablement. Bien plus tôt que jamais. Sans raison apparente, sinon une soudaine intuition, vouée à ne pas se vérifier, que Riley père allait décommander son Lear, décider de se coucher tôt et prendre une chambre en ville.

À ce moment-là, la serveuse étant dans la cuisine, il ne restait plus que quatre personnes dans la salle, moi et mes trois baby-sitters.

Le sergent sourit et me dit :

– Il n'y a plus que nous, maintenant.

Je ne répondis pas.

– Aucun citoyen, ajouta-t-il.

Je ne répondis pas.

– Et je ne pense pas que la serveuse soit du genre à se plaindre. Pas vraiment. Elle sait que cet endroit pourrait se retrouver sur notre liste noire en un claquement de doigts. Pendant un mois. Ou deux. Ou le temps que ça prendrait pour l'obliger à faire appel à l'aide sociale.

Il se penchait sur la table. Plus près de moi qu'avant. Me regardait droit dans les yeux. Ses deux hommes étaient penchés dans l'allée, les coudes sur les genoux, mains ballantes, pieds bien ancrés dans le sol, et m'observaient.

Puis le troisième événement se produisit.

Le téléphone sonna.

Les rangers étaient doués. Très doués. Le téléphone était un vieux modèle traditionnel pourvu à l'intérieur d'une grosse cloche en métal, qui sonnait pendant une longue seconde avant d'ajouter un effet de réverbération auquel il fallait encore une longue seconde pour s'éteindre, après quoi la séquence se répétait sans fin jusqu'à ce qu'on décroche ou que la personne à l'autre bout du fil abandonne. Le son était désuet, réconfortant, et on y était habitués depuis cent ans. Mais cette fois-là, avant la moitié de la première sonnerie, les trois rangers étaient en mouvement. Le type à ma gauche se leva instantanément, se précipita derrière moi, posa de grosses mains sur mes épaules, appuya dessus pour me rasseoir sur mon siège, me tira vers l'arrière pour me faire quitter la verticale, et me maintint, impuissant, dans une position peu propice à l'action. Le sergent en face de moi se pencha instantanément en avant, m'agrippa les poignets et les écrasa sur la table du plat des mains. Le troisième se leva de sa chaise, serra les poings et bloqua l'allée, prêt à me cogner n'importe où si je bougeais.

Jolie prestation.

Je n'offris aucune résistance.

Je restai assis sans bouger.

Tout le monde a un plan, moi y compris.

Le téléphone sonnait toujours.

Trois sonneries plus tard, la serveuse sortit de la cuisine. Elle marqua un temps d'arrêt, considéra la scène d'un bref coup d'œil, puis passa devant le ranger dans l'allée et se dirigea vers le téléphone. Elle décrocha, écouta, me regarda, et se mit à parler sans me quitter des yeux, comme si elle décrivait à quelqu'un la situation fâcheuse dans laquelle je me trouvais.

Sans doute pas Frances Neagley, me dis-je.

Ou espérai-je.

La serveuse écouta encore un moment, puis coinça le combiné entre son cou et son épaule, prit son carnet de commandes et son stylo. Et se mit à écrire. Et continua. Quasi une dissertation. Elle entama une deuxième page. Derrière moi, le type maintenait la pression. Le sergent m'immobilisait toujours les mains. Le troisième type se rapprocha. La serveuse formait des syllabes avec les lèvres, se concentrant pour écrire des mots qu'elle ne connaissait pas. Puis elle s'arrêta, survola ce qu'elle venait de noter, déglutit une fois, cligna deux fois des yeux comme si la suite de sa besogne allait être difficile.

Elle raccrocha. Déchira les deux pages rédigées et les tint comme si elles étaient brûlantes. Elle fit un pas vers nous. Le type derrière moi ôta son poids de mes épaules. Le sergent me lâcha les poignets. Le troisième type s'assit.

Elle remonta l'allée pour s'insérer dans notre petit groupe, en cinquième membre, posa une page par-dessus l'autre, examina les cols des trois hommes, puis son regard s'arrêta sur le sergent. Le responsable.

– J'ai un message en deux parties pour vous, monsieur, lui annonça-t-elle.

Le type hocha la tête en réponse et elle se mit à lire.

– En premier lieu, qui que vous soyez, vous devez laisser partir cet homme immédiatement, pour votre bien comme pour celui de l'armée, parce que, en second lieu, qui que vous soyez, quels que soient vos ordres et quoi que vous pensiez de cette situation, il a probablement raison et vous probablement tort. Ce message vient d'un sous-officier de même grade, qui a simplement à cœur les intérêts de l'armée et les vôtres.

Silence.

– Noté, dit le sergent.

Rien de plus.

Neagley, me dis-je. Bien essayé.

Puis la serveuse se pencha, posa la seconde page à l'envers sur la

table et la glissa vers moi d'un geste vif et exercé, comme elle avait glissé un million d'additions auparavant. Je la bloquai sous ma main gauche et gardai la droite prête à agir.

Personne ne bougea.

La serveuse resta immobile une seconde, puis regagna la cuisine.

Je me servis de mon pouce gauche pour relever le coin du papier tel un joueur de poker et lus les deux premières lignes de mon message. Onze mots. Le premier était une préposition latine. Du Neagley typique. *Per*. Signifiant dans ce contexte « selon ». Les dix suivants étaient : *Le service du personnel du corps des marines des États-Unis*. Ce qui signifiait que l'information contenue dans la suite du message provenait d'une source sûre. Elle serait fiable. Irréfutable. En or massif.

Elle me suffirait.

Je laissai retomber le haut du feuillet sur la table. J'écartai le pouce, l'index et le majeur, m'en servis comme d'une pince et pliai le papier d'une seule main, coté vierge dessus, message dessous. Puis je pris le pliage avec l'ongle du pouce droit et le calai dans ma poche droite du haut, derrière le petit carnet noir de Munro, sous mon badge.

Dix minutes avant 21 heures.

Je regardai le sergent des rangers.

– Très bien, vous avez gagné. Allons à Kelham.

Nous sortîmes par la cuisine, en file indienne. La porte de derrière était l'itinéraire le plus rapide pour rejoindre le Humvee. Le sergent ouvrait la marche. J'étais pris en sandwich entre les deux spécialistes. L'un gardait la main à plat sur mon dos et poussait, l'autre avait agrippé un pan du devant de ma veste et tirait. L'air de la nuit était vif, ni doux ni froid. Le demi-hectare de terrain vague recouvert de voitures stationnées. À cinquante mètres sur ma droite, des hommes, tous en uniforme, tous tranquilles, se tenant comme il faut, assemblés en demi-cercle devant le Brannan's, telle une auréole vivante derrière la tête d'un saint, ou une foule énorme réunie pour assister à un championnat de boxe. La plupart avaient des bouteilles de bière à la main, sans doute achetées ailleurs et apportées près de la principale attraction. Le sénateur devait adorer monopoliser l'attention, et son fils faisait semblant de s'en moquer.

Le Humvee paraissait large et énorme au milieu des voitures ordinaires. Et il l'était. À côté, à une distance respectueuse, était garée une berline vert mat. La voiture empruntée par Reed Riley, sans doute, la deuxième sur le parking, stationnée près du camion pour les besoins de son image de dur. Instinctif, pour un homme politique.

Le sergent ralentit d'un pas et nous nous serrâmes derrière lui, puis nous reprîmes dans une autre direction, droit vers le camion, ni vite, ni lentement. Personne ne nous prêtait attention. Nous étions juste quatre silhouettes sombres, et tout le monde regardait de l'autre côté.

Le Humvee n'était pas verrouillé. Le sergent ouvrit la portière arrière gauche et les spécialistes se pressèrent derrière moi, ne me laissant pas d'autre choix que de monter. L'habitacle sentait la toile de coton et la sueur. Le sergent attendit que les spécialistes soient installés, un sur le siège passager avant, l'autre à l'arrière, de l'autre côté du large tunnel de transmission à ma hauteur, tous les deux tournés vers moi et m'observant d'un œil attentif, puis il grimpa sur le siège conducteur, appuya sur le bouton du démarreur. Le moteur

tourna une seconde au ralenti avec un lourd martèlement de diesel et le sergent s'installa sur son siège, prêt à partir. Il alluma les phares. Passa la première. Avança, conduite saccadée, direction imprécise, vitesse réduite. Il prit vers le nord pour traverser le terrain accidenté et rejoindre la route menant à Kelham, passa devant les rangées de voitures garées derrière le Bureau du shérif. Il contrôla son rétroviseur par pure habitude, jeta un coup d'œil à gauche et se prépara à prendre à droite trente mètres plus loin.

– Vous êtes spécialisés dans quoi ? demandai-je.

– Soutien mobile de défense antiaérienne.

– Pas de travail de police ?

– Non.

– Je l'avais deviné, dis-je. Vous ne m'avez pas fouillé. Vous auriez dû.

De ma main droite, je sortis le Beretta. Je tendis la gauche, pris le sergent par le col et serrai assez fort pour l'étrangler. Puis je le tirai violemment contre le dossier de son siège. Enfonçai violemment le canon du pistolet derrière son épaule droite, juste au-dessus de l'aisselle. Les Humvee sont construits pour tenir, cadres de sièges y compris. Je tenais le type, bien coincé contre un objet inébranlable. Il ne pouvait pas bouger. Il n'allait même pas respirer, à moins que je ne l'y autorise.

– Restons tous assis et restons calmes, dis-je.

Ils obtempérèrent aux deux injonctions vu l'endroit où je tenais le flingue. L'oreille ou le cou n'auraient pas fonctionné. Ils ne m'auraient pas cru prêt à descendre le type. Pas un soldat contre un autre, même en supposant que je sois au comble du désespoir. Mais une blessure non fatale juste dans la chair tendre sur la droite de son omoplate était plausible. Et terrible. Elle aurait mis fin à sa carrière. Elle aurait mis fin à l'existence qu'il menait, avec pour seule perspective une douleur handicapante, une pension d'invalidité et des ustensiles ménagers pour gauchers.

Je libérai un centimètre de tissu du col, tout en maintenant le sergent bien coincé contre le dossier de son siège.

– Tournez à gauche, ordonnai-je.

Il tourna à gauche, sur la route est-ouest.

– Roulez.

Il roula dans le tunnel rectiligne formé par les arbres, s'éloignant de Kelham, s'approchant de Memphis.

– Plus vite.

Il accéléra et, assez rapidement, le gros camion se mit à ferrailer péniblement à cent kilomètres à l'heure. C'est là que nous pénétrâmes dans le royaume de la simple arithmétique. Il était 21 heures, la route faisait environ soixante kilomètres et le risque de trouver de la circulation était faible. Je supposai qu'un trajet d'une demi-heure, de cinquante kilomètres, répondrait à tous nos besoins.

– Continuez de rouler, dis-je.

Le type continua de rouler.

Une demi-heure plus tard, on se trouvait dans un endroit sans caractère à cinquante kilomètres à l'ouest de Carter Crossing et peut-être une dizaine de la route secondaire menant à Memphis au nord.

– OK, on est assez loin, dis-je. On s'arrête ici.

Je lui tenais toujours le col d'une main et continuais de pousser de l'autre avec le flingue. Le sergent coupa le contact, avança en roue libre et freina pour s'arrêter. Il passa en mode stationnement, ôta ses mains du volant et resta assis comme s'il savait ce qui allait se passer, ce qui était peut-être le cas, ou pas. Je tournai la tête, regardai le type assis à côté de moi et lui dis :

– Enlève tes bottes.

À ce moment-là, ils savaient tous ce qui allait se passer. Il y eut un temps d'hésitation, comme s'ils mijotaient une mutinerie, mais j'attendis, puis il haussa les épaules et se pencha pour accomplir sa tâche.

– Tes chaussettes maintenant.

Il les enleva, les roula en boule et les rangea dans ses bottes, en bon

soldat.

– Ta veste.

Il enleva sa veste.

– Ton pantalon.

Il y eut un autre temps d'hésitation, long, très long, mais il souleva ses fesses du siège et fit glisser son pantalon sur ses hanches. Je regardai le type assis sur le siège passager et lui lançai :

– Mêmes quatre opérations pour toi.

Il s'y mit aussi sec, puis je lui demandai d'aider son sergent. Je n'allais pas laisser le gars se plier en avant, s'éloigner de moi. Pas maintenant. Quand ils eurent terminé, je me tournai vers celui à côté de moi et lui dis :

– Maintenant sors du camion et avance de vingt pas.

Son sergent lança :

– Vous feriez mieux d'espérer qu'on ne se revoie jamais, Reacher.

– Au contraire, j'espère qu'on se reverra. Parce que, après mûre réflexion, je suis sûr que vous voudrez me remercier de ne pas vous avoir blessé. Ce que j'aurais pu faire, espèce de pauvre amateur.

Pas de réponse.

– Sors du camion, répétais-je.

Et une minute plus tard, ils se tenaient tous les trois sur la route dans le faisceau des phares, pieds nus, sans pantalon, avec pour seuls vêtements leur tee-shirt et leur boxer. Ils se trouvaient à cinquante kilomètres de l'endroit où ils voulaient être, ce qui, dans les meilleures conditions, représentait sept ou huit heures de marche, et personne n'aurait considéré qu'avancer pieds nus sur une route de campagne constituait les meilleures conditions. Et même si, par miracle, il y avait de la circulation, ils n'avaient aucune chance d'être pris en stop. Vraiment aucune. Une personne sensée ne s'arrêterait jamais la nuit pour prendre trois hommes jambes nues en train de gesticuler.

Je grimpai sur le siège conducteur, fis marche arrière sur cent mètres, demi-tour et repris le trajet en sens inverse, avec pour seule compagnie le bruit du moteur et la puanteur aigre des bottes et des

chaussettes. L'horloge dans ma tête affichant 21 h 35, je songeai que, si le chargement réduit du Humvee lui permettait d'atteindre les cent cinq kilomètres à l'heure, je serais de retour à Carter Crossing à 22 h 03.

En l'occurrence, le gros moteur General Motors me donna un peu mieux que du cent cinq à l'heure et, deux minutes avant 22 heures, je m'arrêtai, cachai le camion au milieu des derniers arbres, et terminai à pied. Un homme à pied peut s'avérer beaucoup plus furtif qu'un véhicule militaire de quatre tonnes, et la sécurité est toujours la meilleure politique.

Mais il n'y avait aucune raison de se cacher. Main Street était calme. Il n'y avait rien à voir sinon la lumière aux vitres du *diner* et, près de l'entrée, la Buick que j'avais empruntée, garée le nez contre l'arrière de la Caprice de Deveraux. Je pensai que Deveraux gardait vaguement un œil sur la situation, sans toutefois trop s'en inquiéter. La présence du sénateur garantissait presque une nuit calme, bien que peu banale.

Je restai sur la route de Kelham, et pour éviter Main Street, la contournai par l'arrière en faisant un large détour, par prudence. Je descendis parallèlement au Brannan's, dissimulé aux regards derrière la dernière rangée de voitures stationnées. Il y avait toujours foule devant la porte. Dans les cinquante types agglutinés en demi-cercle comme avant. À l'intérieur du bar lui-même, une énorme assemblée, certains types debout, d'autres, je le supposai, assis à table plus au fond de la salle, même si je n'avais pas de visibilité directe sur ce dernier groupe. Je m'approchais en me glissant entre les voitures et les pick-up. Le brouhaha devant moi devenait un peu plus retentissant. Mais pas si retentissant que ça. Le volume sonore était bien moins élevé et les conversations plus polies et mesurées que d'habitude. Conduite exemplaire.

Je franchis une voie libre entre la première et la deuxième rangée de voitures, puis avançai lentement entre une Cadillac d'un modèle vieux de vingt ans et un 4 × 4 GMC Jimmy déglingué. J'entendis qu'on m'appelait à voix basse, juste à côté de moi.

Je tournai la tête. Munro était appuyé contre le flanc opposé du Jimmy, soigneusement dissimulé dans l'ombre, presque invisible, détendu, patient et vigilant.

– Salut, Munro, répondis-je. Ravi de te voir. Même si j'avoue que je ne m'y attendais pas.

– Moi non plus, dit-il.

– Stan Lowrey t'a appelé ?

Il fit oui de la tête.

– Mais un peu trop tard.

– Trois hommes ?

Il hocha de nouveau la tête.

– Des tireurs mortier du 75^e.

– Où sont-ils maintenant ?

– Ligotés avec du fil de téléphone, bâillonnés avec leur tee-shirt, enfermés dans ma chambre.

– Beau boulot.

En effet. Un contre trois, sans préavis, pris par surprise, mais pour un résultat tout de même satisfaisant. J'étais impressionné. Munro n'était pas tombé de la dernière pluie. C'était clair.

– Qui avez-vous eu ? me demanda-t-il.

– Une escadrille de l'antiaérienne.

– Où se trouvent-ils ?

– Ils rentrent à pied, largués à mi-chemin de Memphis pieds nus et sans pantalon.

Il sourit, dents blanches dans l'obscurité.

– J'espère n'être jamais affecté à Benning.

– Est-ce que Riley est dans le bar ? lui demandai-je.

– Premier arrivé, avec son père. Ils ont une cour d'admirateurs pas

possible. L'addition doit taper dans les trois cents dollars maintenant.

– Le couvre-feu est toujours en place ?

Il hocha la tête.

– Mais il va y avoir un rush à la dernière minute. Vous savez comment c'est. Finalement l'ambiance est bonne, et personne ne voudra partir le premier.

– OK, dis-je. Votre boulot est de vous assurer que Riley soit le dernier à partir. J'ai besoin que sa voiture soit la dernière à quitter les lieux. Et pas d'une ou deux secondes. D'une minute au moins. Faites ce qu'il faut pour, d'accord ? Je compte là-dessus.

Avec n'importe qui d'autre, j'aurais poursuivi en suggérant certaines manières d'y parvenir, comme crever un pneu ou demander un autographe au vieux, mais je commençais à prendre conscience que Munro n'avait pas besoin d'aide. Il aurait les mêmes idées que moi, peut-être même quelques autres.

– Compris, dit-il.

– Et ensuite, votre boulot sera de surveiller Elizabeth Deveraux. J'ai besoin que vous la gardiez à l'œil tout le temps. Au *diner* ou ailleurs. Là encore, faites tout ce qu'il faudra.

– Compris, dit-il à nouveau. Justement, elle est au *diner* en ce moment même.

– Faites en sorte qu'elle y reste. Ne la laissez pas partir surveiller la circulation. Dites-lui qu'avec la présence du sénateur les gars vont bien se tenir.

– Elle le sait. Elle a donné la soirée à ses adjoints.

– Bon à savoir. Bonne chance. Et merci.

Je me faufilai entre la Cadillac et le Jimmy dans l'autre sens, traversai la rangée libre, me glissai entre les voitures de la rangée la plus au fond, puis quittai le parking par le chemin que j'avais emprunté à l'aller. Cinq minutes plus tard, je dépassais le passage à niveau, caché entre les arbres au bord de la route menant à Kelham, de nouveau dans l'expectative.

Ce que Munro m'avait dit au sujet de l'ambiance se confirma. Personne ne partit avant 20 h 30, à cause de l'étrange dynamique créée par la présence du sénateur. J'avais déjà vu ce genre de chose. J'étais quasi sûr qu'aucun gars de la compagnie Bravo ne lui aurait pissé dessus s'il avait été en feu, mais tout le monde semblait fasciné par cette présence exotique, et il ne faisait aucun doute que les instructions du commandant résonnaient encore aux oreilles de tout le monde. Soyez gentils avec le VIP. Témoignez-lui du respect. Personne ne décolla tôt. Personne ne voulait partir le premier. Personne ne voulait se faire remarquer. Alors 22 h 30 sonnèrent, et passèrent, sans un mouvement sur la route. Aucun.

De même à trente-cinq.

Quarante, pareil.

Puis à 22 h 45, le barrage rompit et ils arrivèrent en foule.

J'entendis un bruit rappelant une version assourdie d'une division de blindés lancée à plein régime et au loin j'aperçus de la fumée de gaz d'échappement, des faisceaux de phares avant entrecroisés tandis que tout le monde commençait à essayer de se placer avantageusement pour se frayer un chemin hors du parking. Une chaîne de phares sans fin se dirigeait vers moi en oscillant et, trente secondes plus tard, la voiture de tête franchit le passage à niveau et accéléra. Les autres la suivirent à la queue leu leu, trop nombreuses pour être comptées, chacune à seulement quelques mètres de la précédente, comme des stock-cars dans la ligne droite du circuit. Les moteurs vrombissaient, sifflaient, des pneus usés tambourinaient sur les rails et la douce odeur caractéristique de l'essence sans plomb me chatouilla les narines. Je vis la vieille Cadillac et le SUV GMC entre lesquels je m'étais faufilé et des Chevrolet, des Dodge, des Ford, des Plymouth, des Jeep, des Chrysler, des berlines, des pick-up, des 4 × 4, des coupés et des voitures à deux places. Les hommes continuaient d'arriver, en flot continu, regagnant leurs quartiers, soulagés, exubérants, leur devoir accompli.

Dix minutes plus tard le flot diminua, l'espace entre les voitures augmenta et je pus suivre au loin le départ des retardataires. Le passage de la dernière douzaine de véhicules dura une minute entière. Aucune voiture vert mat de l'état-major. La lanterne rouge fut une vieille berline Pontiac, délabrée et affaissée. Je la regardai approcher. *Dès qu'il nous aura dépassés, je te garantis qu'on sera seuls au monde,*

avait dit Deveraux. La vieille Pontiac franchit tranquillement la voie ferrée avec ses pneus lisses, puis elle disparut.

Je sortis de ma cachette au milieu des arbres, me postai face à l'est et vis de minuscules feux arrière rouges disparaître dans l'obscurité. Le bruit s'éteignit, la fumée des gaz d'échappement s'envola et se dissipa. Je me tournai et, au loin, et pile au bon moment, je vis deux phares s'allumer. Leur faisceau rebondissait et tanguait, de gauche à droite, de haut en bas. Le véhicule s'orienta vers le nord, traversant le parking, tangua dans ma direction et rebondit deux fois plus quand les roues grimpèrent sur la route de terre, puis sur la route goudronnée.

L'horloge dans ma tête affichait 22 h 59.

Je marchai vers l'est pour regagner le passage à niveau à dix mètres en direction de la ville, puis m'arrêtai, sortis de la chaussée bombée, levai la main droite, paume ouverte, comme un flic chargé de la circulation.

Le faisceau des phares me prit à environ cent mètres. Je sentis la chaleur de la lumière sur mon visage, sur la paume de ma main. Je savais que Reed Riley me voyait. Je l'entendis lever le pied, décélérer. Pure habitude. Les soldats d'infanterie passent beaucoup de temps au volant et beaucoup de leurs trajets sont contrôlés, orientés ou interrompus d'une manière ou d'une autre par des gars en tenue camouflage qui leur font signe de passer, leur indiquent la gauche ou la droite, ou les obligent à s'immobiliser temporairement.

Je ne bougeai pas, la main toujours levée. La voiture vert mat de l'état-major s'arrêta, pare-chocs avant à un mètre de mes genoux. À ce moment-là, les phares bien en dessous de la ligne de mon regard, j'aperçus par la vitre du pare-brise Riley et son père côte à côte. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'air surpris ou impatients. Tous les deux semblaient prêts à perdre une minute pour une question de procédure. Riley ressemblait exactement à sa photo et son père était une version de lui plus âgée, un peu plus mince, avec un nez et des oreilles un peu plus grands, le tout un peu plus apprêté et présentable. Il avait une tenue de tocard, comme tous les autres politiques en visite que j'avais eu l'occasion de voir. Il portait une veste kaki à la Eisenhower, courte et ceinturée, sur une chemise habillée sans cravate. La veste était décorée d'une cocarde « United States Senate », comme si ce service sans danger et sous haute protection du corps législatif était une unité de combat.

Je m'approchai de la portière de Reed Riley, qui baissa sa vitre. L'expression de son visage changea quand il remarqua les feuilles de chêne sur mon col.

– Monsieur ? me dit-il.

Je ne répondis pas. J'avancai d'un pas, ouvris la portière arrière, puis m'assis sur la banquette derrière lui. Je refermai la portière, glissai jusqu'au milieu. Les deux hommes tendirent le cou pour me

voir.

- Monsieur ? demanda de nouveau Riley.
- Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda son père.
- Changement de plan, répondis-je.

Leur haleine dégageait une odeur de bière, leurs vêtements celle de la fumée et de la sueur.

- J'ai un avion à prendre, dit le sénateur.
- À minuit, dis-je. Personne ne va vous chercher avant.
- Mais enfin, qu'est-ce que ça signifie ? Vous savez qui je suis ?
- Oui, répondis-je. Je le sais.
- Que voulez-vous ?
- Une obéissance immédiate.

Je sortis le Beretta pour la deuxième fois de la soirée, d'un geste rapide, fluide, comme un magicien. Ma main était vide et l'instant d'après elle tenait l'acier mortel. Je débloquai la sécurité. Bruit léger, mais menaçant dans le silence.

– Vous faites une très grave erreur, jeune homme, me dit le sénateur. À compter de maintenant, votre carrière militaire est terminée. Quant à savoir si la situation peut encore empirer, cela dépend entièrement de vous.

- Taisez-vous, lui lançai-je.

Je me penchai, empoignai le col de Reed Riley, de la même façon que je l'avais fait pour le sergent de Benning. Mais cette fois, je posai le canon du flingue dans le creux sous son oreille droite. Chair tendre, pas d'os. Juste les bonnes proportions.

– Roulez, dis-je. Très lentement. Tournez à gauche au croisement. Remontez la voie ferrée.

- Quoi ?
- Vous m'avez entendu.

– Mais le train arrive.

– À minuit. Maintenant, décampez, soldat.

La tâche était ardue. Instinctivement, il voulut se pencher au-dessus du volant pour mieux y voir. Mais je l'en empêchai. Je le tirai fermement contre le dossier. Il s'en sortit bien, malgré tout. Il redémarra, braqua fermement, et prit la côte en diagonale. Il redressa et sentit son pneu avant droit toucher la rainure de la chaussée. Il avançait lentement, tout droit, et nous nous éloignâmes du bord de la route goudronnée. Ses pneus droits restèrent sur le rail. Ses pneus gauches étaient sur les traverses. Du bon boulot. Aussi bon que Deveraux.

– Vous l'avez déjà fait, dis-je.

Il ne répondit pas.

Nous roulâmes, moins vite que si nous étions à pied, complètement inclinés, le flanc droit de la voiture en haut et avançant doucement, la gauche s'élevant et retombant sur les traverses comme un bateau dans la houle. Nous dépassâmes le vieux château d'eau, continuâmes sur dix mètres, puis je dis :

– On s'arrête.

– Ici ?

– C'est un bon endroit.

Il freina doucement, la voiture s'arrêta, juste sur la voie, encore penchée. Je tenais toujours son col dans la main et le flingue sous son oreille. Devant moi, au-delà du pare-brise, les rails s'étendaient vers le nord jusqu'à un point invisible au loin, tels de minces fils argentés au clair de lune.

– Capitaine, ouvrez toutes les fenêtres en vous servant de votre main gauche.

– Pourquoi ?

– Parce que vous puez déjà. Et ça ne va qu'empirer, croyez-moi.

Il tâtonna à l'aveuglette. La vitre de son père se baissa en premier, puis la mienne, puis celle en face de la mienne.

La brise fit entrer l'air frais de la nuit.

Je dis :

– Sénateur, penchez-vous et éteignez les phares.

Il lui fallut une seconde pour trouver le bouton, mais il s'exécuta.

– Maintenant, coupez le moteur et donnez-moi la clé.

– Mais nous sommes garés sur la voie, objecta-t-il.

– J'en ai bien conscience.

– Savez-vous qui je suis ?

– Vous m'avez déjà posé la question. Et j'y ai répondu. Maintenant faites ce que je vous dis. Ou bien faut-il d'abord que je fasse une contribution pour votre campagne ? Auquel cas, je vous prie de considérer que ma contribution sera de ne pas tirer une balle dans le genou de votre fils.

Le vieux émit un petit bruit guttural, d'un genre que j'avais déjà entendu une ou deux fois, quand les plaisanteries n'en sont pas, quand des situations déjà désastreuses se dégradent encore, quand les cauchemars s'avèrent être des réalités. Il se pencha, tourna la clé, la retira et me la tendit.

– Jetez-la sur la banquette arrière, dis-je.

Il obtempéra. Elle atterrit à côté de moi et fit des ricochets sur la pente du coussin due à l'inclinaison de la voiture.

– Maintenant, mains sur la tête. Tous les deux.

Le sénateur s'exécuta le premier. J'éloignai le Beretta pour permettre à son fils d'en faire autant. Je lâchai son col, m'adossai à mon siège et demandai :

– À quelle vitesse passe une balle dans le canon d'un Beretta M9 ?

– Je n'en ai aucune idée, répondit le sénateur.

– Mais votre garçon devrait. On a dépensé beaucoup de temps et d'argent pour l'entraîner.

– Je ne m'en souviens pas, dit Riley.

– À presque quatre cents mètres par seconde. Et vos moelles

épineières sont à peu près à un mètre de moi. Donc à peu près deux millièmes de seconde avant que l'un de vous ne puisse bouger un muscle, vous êtes soit mort, soit handicapé. C'est clair ?

Pas de réaction.

– J'ai besoin d'une réponse.

– On a compris, dit Riley.

Son père demanda :

– Que voulez-vous ?

– Une confirmation. Je veux être sûr d'avoir tout bien saisi.

Je pris les clés de la voiture et les mis dans ma poche. Je m'installai confortablement sur la banquette inclinée, jambe gauche écartée, pied bien calé.

– Capitaine, vous avez menti à vos hommes en affirmant être sorti avec le shérif Deveraux, je me trompe ?

Le père de Riley répondit :

– Quel motif valable avez-vous pour justifier cet interrogatoire ?

– Quarante-cinq minutes. Ensuite le train va passer.

– Vous êtes fou.

– Un peu grognon, voilà tout.

– Ne dis pas un mot à cet homme, fiston, ordonna-t-il à son fils.

– Capitaine, répondez à mes questions.

– Oui, j'ai menti à propos de Deveraux, avoua Riley.

– Pourquoi ?

– Stratégie de commandement. Mes hommes aiment m'admirer.

– Sénateur, pourquoi les hommes de la compagnie Alpha et de la compagnie Bravo ont-ils été déplacés de Benning à Kelham ?

Le vieux souffla comme un bœuf une bonne minute en essayant de se convaincre de tenir bon, mais il finit par lâcher :

– C'était judicieux sur le plan politique. Le Mississippi fait toujours la manche. Quand il n'a pas la main dans la poche de quelqu'un.

– Pas à cause d’Audrey Shaw ? Pas parce que vous avez considéré que votre fiston méritait un petit cadeau pour fêter son nouveau poste ?

– C’est absurde.

– Pourtant ce sont les faits.

– C’est une pure coïncidence.

– Me prenez pas pour un con.

– D’accord, c’était un bénéfice collatéral. Je me suis dit que ce serait amusant. Mais rien de plus. Les décisions de cette ampleur ne se prennent pas sur la base de pareilles futilités.

– Capitaine, parlez-moi de Rosemary McClatchy.

– On est sortis ensemble et on a rompu.

– Était-elle enceinte ?

– Si elle l’était, elle ne m’en a jamais parlé.

– Est-ce qu’elle voulait se marier ?

– Allons, major, vous savez qu’elles veulent toutes se marier avec nous.

– Comment était-elle ?

– Timide. Elle me rendait cinglé.

– Comment avez-vous réagi quand elle a été tuée ?

– Mal. C’était moche.

– Maintenant, parlez-moi de Shawna Lindsay.

À ce moment-là, le sénateur jugea qu’ils avaient suffisamment supporté mes conneries. Il se tourna pour me passer un savon, mais se rappela qu’il n’était pas censé bouger et recula comme une vieille jument débile contre une clôture électrique dont elle ignore l’existence. Il regarda droit devant et prit une longue inspiration. Son fils resta immobile. C’était donc qu’ils supportaient un peu mes conneries, au moins ça. Surtout à cause des neuf millimètres de mon calibre. Zéro virgule neuf centimètres. Un peu plus petit qu’un .38,

beaucoup plus gros qu'un .25. Voilà ce qu'ils supportaient.

Le vieux prit une autre inspiration.

– Cette affaire a été résolue, je crois, dit-il. La fille Lindsay. Et l'autre.

– Capitaine, parlez-moi de la femme trouvée morte au Kosovo.

– Il n'y a pas de femme morte au Kosovo, répliqua son père.

– Sans rire ? Quoi, elles vivent éternellement ?

– De toute évidence, elles ne vivent pas éternellement.

– Elles meurent toutes dans leur sommeil ?

– C'étaient des Kosovares et ça s'est produit au Kosovo. Ce sont des affaires locales. Tout comme l'est celle-ci, là, maintenant. Un individu du coin a été identifié. L'armée n'est pas en butte aux soupçons. C'est ce que nous fêtons ce soir. Vous auriez dû venir. Le succès est quelque chose dont il faut se réjouir. J'aimerais qu'on soit plus nombreux à le comprendre.

– Capitaine, quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

– Vingt-huit ans, répondit Riley.

– Sénateur, qu'est-ce que ça vous ferait si votre fils était encore capitaine à trente-trois ans ?

– Ça me déplairait terriblement.

– Pourquoi ?

– Je le prendrais comme un échec. Personne ne stagne au même grade pendant cinq ans. Il faudrait être vraiment crétin.

– C'était leur première erreur, dis-je.

– Quoi ?

– Vous m'avez très bien entendu.

– Comment ça « leur » ? Qui sont ces gens ?

– Avez-vous un grand-père ?

– J'en ai eu un.

– Moi aussi. C'était mon papi. Mais bien sûr c'était aussi le papi de beaucoup d'autres gamins. On était dix, je crois. Quatre familles distinctes. Ça m'a toujours surpris, même si je le savais.

– Enfin merde, de quoi parlez-vous ?

– C'est la même chose pour la liaison avec le Sénat. Il y a nous, il y a les huiles à Washington, et il y a vous. Comme un grand-père. Sauf que vous êtes aussi un grand-père du corps des marines. Et ils ont leur propre liaison avec le Sénat. Ils sont sans doute bien meilleurs que nous. Ils sont sans doute prêts à faire le nécessaire. Alors vous leur avez demandé de l'aide. Mais ils ont commis des erreurs.

– J'ai lu le rapport. Il n'y a eu aucune erreur.

– Cinq ans au même grade ? Deveraux n'est pas du genre à passer cinq ans au même grade. Comme vous l'avez dit, il faudrait être vraiment crétin. Et Deveraux ne l'est pas. Je pense qu'elle était CWO3 il y a cinq ans. Je pense qu'elle a eu deux promotions depuis. Mais vos gars de la marine ont fait un saut dans le temps et indiqué CWO5 dans un dossier censé remonter à cinq ans. Ils ont utilisé une vieille photo, mais ils n'ont pas noté son grade final. Ce qui était une erreur. Ils étaient trop pressés.

– Trop pressés pour quoi ?

– Janice Chapman était blanche. Enfin, il y en avait une à laquelle on allait vraiment s'intéresser. Et elle était reliée à vous. Il n'y avait pas de temps à perdre.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Une trop grande précipitation, voilà le nœud de l'affaire. Vous avez bossé comme des fous et pour vous laisser plus de temps vous nous avez charriés avec cette histoire d'accès à la base. Mais finalement, vous avez terminé juste après le déjeuner dimanche. Le dossier était bouclé. Le mot est passé que l'hélico avait déjà décollé. Alors il est rentré à vide. Mais ensuite, vous avez attendu mardi pour le renvoyer, en espérant que tout le monde le remarque. Mon explication était plutôt égocentriste. Je pensais que c'était parce que je me trouvais ici dimanche et pas mardi. Mais ce n'était pas la raison. Il vous fallait deux jours pour que les documents paraissent vieux. Voilà pourquoi. Il vous fallait les malmener un peu.

– Prétendez-vous que ce dossier était un faux ?

– Je sais, ça vous choque. Vous étiez peut-être au courant depuis neuf mois, ou six, ou peut-être juste une semaine, mais nous sommes tous au courant maintenant.

– Au courant de quoi ? demanda Riley fils.

Je me tournai vers lui. Il regardait droit devant lui, mais il savait que je m'adressais à lui.

– Peut-être que Rosemary McClatchy doutait d'elle-même parce que tout ce qu'elle possédait, c'était sa beauté. Alors peut-être qu'elle est devenue jalouse et peut-être que ça vous a donné l'idée de la femme qui se venge. Et elle était aussi enceinte, et vous vous étiez déjà renseigné sur le shérif local, parce que c'est ce que fait un commandant de compagnie ambitieux et c'était plus facile pour vous que pour d'autres, à cause de vos relations ; vous saviez pour la maison abandonnée, et comme vous êtes un gros salopard, vous y avez emmené la pauvre Rosemary McClatchy enceinte et vous l'avez massacrée.

Aucune réaction.

– Et ça vous a plu.

Aucune réaction.

– Alors vous avez recommencé. Et vous vous êtes amélioré. Fini le corps abandonné dans le fossé à côté de la voie ferrée. Vous étiez prêt pour quelque chose de plus audacieux. Peut-être même de plus pertinent. Peut-être Shawna Lindsay avait-elle des fantasmes de mariage, peut-être parlait-elle de prendre une petite maison ensemble, alors vous l'avez jetée sur un site de construction. Vous pouviez passer dans ce quartier en voiture quand vous vouliez. Depuis le début. Le chef de meute qui rôde dans sa vieille voiture bleue. Vous faisiez partie du décor.

– J'ai rompu avec Shawna des semaines avant sa mort. Comment vous expliquez ça ?

– Vous claquez des doigts, elles reviennent en courant, non ?

Pas de réponse.

– Et vous vous êtes débarrassé du cadavre de Janice May Chapman

derrière le bar pour la même raison. Elle aimait faire la fête. Et peut-être que vous vous êtes lancé un petit défi de plus ce soir-là. Jamais deux sans trois. Il faut varier les plaisirs. Peut-être que vous avez dit aux gars que vous alliez aux chiottes, vous vous êtes éclipsé et vous l'avez tuée dans le laps de temps qu'il faut pour pisser un coup. Je vous dirais en six minutes quarante. Ce qui n'est pas plausible. Pas avec Deveraux comme coupable. C'est là que la version alternative prend du plomb dans l'aile. Personne n'a pensé à sa carrure ? Elle aurait été incapable de décrocher une femme adulte d'une solive. Elle n'aurait pas pu transporter un cadavre jusqu'à une voiture.

– Le dossier est authentique, se défendit le sénateur Riley.

– Au départ, ça tenait debout. Quelqu'un a imaginé une super petite histoire. La femme jalouse, le bras cassé. Les quatre cents dollars envolés. C'était assez subtil. Le lecteur en tirerait ses conclusions. Mais quelqu'un s'est dégonflé. Il ne fallait plus faire dans la dentelle. Il fallait un gros feu rouge. Alors vous avez retapé tout le document pour y inclure le coup de la voiture. Puis vous avez décroché le téléphone et dit à votre fils de garer la sienne sur la voie ferrée.

– C'est délirant.

– Il n'y a pas d'autre explication à cette affaire de voiture. C'était idiot. Elle ne servait à rien. Sinon à ce que l'étau se referme sur Deveraux dès que quelqu'un ouvrirait le dossier.

– Ce dossier est authentique.

– Ils ont exagéré avec les morts. James Dyer, passe encore. On pourrait gober. C'était un officier supérieur. Peut-être pas au top de la forme. Mais Paul Evers ? Trop pratique. Comme si vous craigniez qu'on ne pose des questions. Les morts ne peuvent pas répondre. Ce qui nous amène à Alice Bouton. Est-elle morte elle aussi ? Ou encore en vie ? Auquel cas, que nous dirait-elle si on l'interrogeait au sujet de la fracture au bras ?

– Le dossier est entièrement authentique, Reacher.

– Vous savez lire, sénateur ? Si oui, lisez ça pour moi.

Je sortis de ma poche la note du *diner* pliée et la lui jetai sur les genoux.

– Je n'ai pas le droit de bouger, dit-il.

– Vous pouvez la prendre.

Il la prit. La feuille tremblait dans sa main. Il observa le verso. Il observa le recto. La mit dans le bon sens. Prit une profonde inspiration. Et me demanda :

– Vous l’avez lue ? Savez-vous ce qui y est écrit ?

– Non, je ne l’ai pas regardée. Je n’ai pas besoin de savoir. Dans tous les cas, j’ai suffisamment d’éléments pour vous coincer.

Il hésita.

– Mais n’inventez pas. Je lirai juste après, pour vérifier.

Il prit une profonde inspiration.

Et commença la lecture.

– *Per le Service du personnel du corps des marines des États-Unis.*

Il s’interrompit.

– Je dois savoir s’il ne s’agit pas de données classées secrètes.

– Ça pose un problème ?

– Vous n’êtes pas autorisé à connaître les données classées secrètes. Ni vous, ni mon fils.

– Ce ne sont pas des données secrètes, répondis-je. Poursuivez.

– *Per le Service du personnel du corps des marines des États-Unis, il n’y a jamais eu de marine répondant au nom d’Alice Bouton.*

Je souris.

– Ils l’ont inventée, dis-je. Elle a été créée de toutes pièces. Du travail vraiment bâclé. Du coup, je me demande si j’avais tort. Peut-être avez-vous dilué la subtilité en deux étapes distinctes. Et peut-être que la voiture a été le premier élément. C’est peut-être Alice Bouton que vous avez ajoutée à la dernière minute. Sans avoir le temps d’usurper une véritable identité.

– On devait protéger l’armée, dit le vieux. Vous devez le comprendre.

– Une perte pour l’armée est un gain pour les marines. Et vous êtes leur papi aussi. Alors, du point de vue professionnel, vous vous en fichez pas mal. C’était votre fils que vous protégez.

– Ça aurait pu être n’importe quel membre de cette unité. Nous ferions ça pour n’importe quel homme.

– Conneries, lançai-je. C’était de la corruption à un niveau fabuleux. Exceptionnel. Sans précédent. Ça ne concernait que vous deux, personne d’autre.

Pas de réaction.

– Soit dit en passant, c’est moi qui protège l’armée.

Bien entendu, je ne voulais pas leur tirer dessus. Non pas que le légiste aurait eu grand-chose à examiner, mais un homme prudent ne prend pas de risques inutiles. Alors j’abandonnai le flingue à côté de moi sur la banquette, me penchai, main droite ouverte et la collai sur la nuque du sénateur que je poussai, et projetai sur le tableau de bord. Plutôt fort. Un bras humain peut lancer une balle de base-ball à cent cinquante kilomètres à l’heure, alors avec une tête humaine, ça peut approcher les quarante. Et la ceinture de sécurité dont on nous dit qu’elle protège d’un impact survenu à quarante peut vous tuer. Je n’avais pas besoin que le sénateur meure. J’avais juste besoin de le mettre hors service pendant une minute et demie.

Je passai la main gauche par-dessus le crâne de Reed Riley et la lui collai sous le menton. Il ôta les mains de sa tête pour m’arracher le poignet et je les y replaçai avec ma main gauche, ouverte, en appuyant bien. Pression et traction, de haut en bas et vice versa, main gauche et main droite, comme un étau. Je lui écrasai la tête. Je fis ensuite remonter ma main droite sur son menton ciselé pour le maintenir avec le poignet et lui écrasai la bouche avec la paume. Sa peau était rugueuse comme du papier de verre à grain fin. Il s’était rasé tôt le matin, et il était près de minuit. Je glissai ma main gauche par-dessus son front et appuyai le poignet à la naissance de ses cheveux. Je m’étirai vers l’avant et lui pinçai le nez entre l’index et le pouce.

Ensuite tout fut affaire de nature humaine.

Il crut qu’il s’asphyxiait. Il essaya d’abord de me mordre, mais il ne pouvait pas ouvrir la bouche. Je serrais trop fort. Les muscles de la mâchoire sont puissants, mais seulement quand elle se referme. L’ouvrir n’a jamais été une priorité au cours de l’évolution. J’attendis

sa réaction. Il m'agrippa les mains. J'attendis. Il se tortilla sur son siège et tambourina avec les pieds. J'attendis. Il se cambra. J'attendis. Il étira le cou vers moi.

Je changeai de prise, imprimai une forte torsion et lui brisai la nuque.

J'avais appris ce geste du colonel Garber. Il l'avait peut-être vu faire quelque part. Peut-être l'avait-il fait quelque part. Il en était capable. L'étape suffocation le facilite. Les types étirent toujours le cou. Une sorte de mauvais instinct. Ils l'alignent tout seuls. Garber disait que ça ne ratait jamais et, d'après mon expérience, ça n'avait jamais raté.

Et la technique fonctionna de nouveau une minute plus tard, avec le sénateur. Il était plus faible, mais comme je lui avais cassé le nez sur le tableau de bord, mes mains glissaient sur son visage ensanglanté et l'effort déployé fut quasi le même.

Je sortis de la voiture à 23 h 28 précises. Le train était à cinquante kilomètres au sud. Peut-être passait-il sous le pont au croisement avec la route 78 à l'est de Tupelo. Je fermai la portière, mais laissai toutes les fenêtres ouvertes. Jetai les clés sur les genoux de Reed Riley. M'écartai.

Et sentis une présence assez loin sur ma gauche.

Et une autre, assez loin sur ma droite.

Bonne initiative de la part de quelqu'un. J'avais le Beretta et je pouvais atteindre l'un ou l'autre, mais pas les deux. Trop grande distance latérale entre les tirs.

J'attendis.

Sur ma droite j'entendis :

– Reacher ?

– Deveraux ? répondis-je.

Sur ma droite on répondit :

– Et Munro.

– Qu'est-ce que vous foutez ici ?

Ils convergèrent vers moi, j'essayai de les éloigner de la voiture.

– Pourquoi êtes-vous ici ? demandai-je.

– Tu pensais vraiment que j'allais le laisser me garder au *dîner* ? demanda Deveraux.

– J'aurais préféré. Je ne voulais pas que vous entendiez, ni l'un ni

l'autre.

– Tu as demandé à Riley d'ouvrir les fenêtres. Tu voulais qu'on entende.

– Non, je voulais de l'air frais. J'ignorais que vous étiez là.

– Pourquoi on ne devait pas entendre ?

– Je ne voulais pas que vous sachiez ce qu'ils disaient de vous. Et je voulais que Munro retourne en Allemagne avec la conscience tranquille.

– J'ai toujours la conscience tranquille, dit-il.

– Mais c'est plus facile de jouer les imbéciles quand on ignore réellement la réponse à la question qu'on vous pose.

– Je n'ai jamais eu de mal à jouer les imbéciles. Certains pensent que j'en suis un.

– Je suis contente d'avoir entendu ce qu'ils ont dit sur moi, dit Deveraux.

Vingt-trois heures trente et une. Le train était à cinquante kilomètres au sud. Nous nous éloignâmes en marchant sur les traverses, entre les rails, et laissâmes derrière nous la voiture de fonction vert mat et ses passagers. Nous passâmes devant le vieux château d'eau et atteignîmes le passage à niveau. Tournâmes à l'ouest. La voiture de patrouille de Deveraux était garée à quarante mètres sur le bas-côté. Munro ne voulut pas monter. Il marcherait jusqu'au Brannan's où il avait laissé celle qu'il avait empruntée. Il devait rentrer à Kelham aussi vite que possible, pour régler l'affaire des tireurs de mortier capturés, et se pieuter en prévision de son départ matinal le lendemain. Nous nous serrâmes la main assez solennellement, je lui adressai mes plus sincères remerciements pour son aide, puis il s'éloigna et, dix pas plus loin, disparut dans la nuit.

Deveraux me reconduisit dans Main Street et se gara devant l'hôtel. Vingt-trois heures trente-six. Le train était à quarante kilomètres.

– J'ai réglé ma chambre, dis-je.

– J’ai toujours la mienne, dit Deveraux.

– Je dois d’abord passer un coup de fil.

Nous utilisâmes la pièce derrière le guichet de la réception. Je posai un billet d’un dollar sur la table et composai le numéro du bureau de Garber. Peut-être que les écoutes étaient encore en place, mais peut-être pas. Ça ne changeait rien pour moi. Je tombai sur un lieutenant. Il me dit qu’il était le plus gradé en service. Équipe de nuit. Je lui demandai s’il avait du papier et un crayon à portée de main. Il me répondit oui, les deux, je lui dis de rester en ligne et de noter. Et lui demandai de mentionner « urgent » sur le produit fini et de le laisser bien en évidence sur le bureau de Garber pour qu’il le remarque immédiatement à son arrivée le lendemain matin.

– Prêt ? lui demandai-je.

Il me répondit que oui.

– Une tragédie s’est produite tard la nuit dernière alors que la ville de Carter Crossing, Mississippi, dormait. Une voiture avec à son bord le sénateur Carlton Riley a été percutée par un train. Elle était conduite par le fils du sénateur, le capitaine de l’armée américaine Reed Riley, basé à Fort Kelham, Mississippi. Le sénateur Riley, du Missouri, était président de la Commission de la Défense et le capitaine Riley, considéré dans le milieu militaire comme une étoile montante, commandait l’unité d’infanterie régulièrement déployée pour des missions extrêmement sensibles. Les deux hommes ont trouvé la mort dans l’accident. Le shérif du comté de Carter, Elizabeth Deveraux a confirmé que les automobilistes locaux tentent régulièrement de battre le train de vitesse au croisement avec la route, afin d’éviter une longue attente désagréable, et le capitaine Riley, récemment affecté dans la région et de nature audacieuse, n’a probablement pas choisi le bon moment pour traverser la voie.

Je marquai une pause.

– C’est noté, dit le lieutenant à mon oreille.

– Deuxième paragraphe, poursuivis-je. Le sénateur et son fils rentraient à Fort Kelham après avoir participé à une fête organisée dans la ville voisine en l’honneur du shérif Deveraux qui a réussi à résoudre l’enquête sur les homicides commis dans la région. La folie meurtrière durait depuis neuf mois, et avait fait cinq victimes : trois jeunes femmes âgées d’une vingtaine d’années, un adolescent qui habitait dans la localité, et un journaliste de la ville voisine, Oxford.

Le meurtrier, coupable des cinq crimes, membre d'une milice de suprémacistes blancs du Tennessee, a été abattu par la police locale plus tôt dans la semaine, dans une zone boisée près de Fort Kelham alors qu'il résistait à son arrestation.

– C'est noté, dit de nouveau le lieutenant.

– Commencez à taper, dis-je.

Et je raccrochai.

Vingt-trois heures quarante-deux. Le train était à trente kilomètres.

La chambre n° 17 était aussi quelconque que la chambre n° 21. Deveraux n'avait pas cherché à la personnaliser. Deux valises fatiguées, ouvertes, lui servaient à ranger ses vêtements, un uniforme de rechange était suspendu à la tringle à rideaux et un livre posé sur la table de nuit. Rien de plus.

Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur le lit, encore un peu secoués.

– Tu as fait tout ce que tu as pu, me dit-elle. Justice est faite dans toute la région, et l'armée est indemne. Tu es un bon soldat.

– Je suis sûr qu'ils trouveront à redire.

– Mais le corps des marines m'a déçue. Ils n'auraient pas dû coopérer. Ils m'ont trahie.

– Pas vraiment, répondis-je. Ils ont fait de leur mieux. Ils étaient confrontés à une pression énorme. Ils ont laissé penser qu'ils coopéraient, mais ils ont glissé un tas de messages codés. Deux individus morts et un censé l'être ? Ce truc avec ton grade ? Ces erreurs devaient être volontaires. Ils se sont arrangés pour que le dossier ne tienne pas debout. Pas longtemps. Pareil pour Garber. Il fulminait, mais en réalité il faisait semblant. Il me poussait à réfléchir.

– Tu as cru au contenu du dossier quand tu l'as lu ?

– Réponse honnête ?

– C'est ce que j'attends de toi.

- Je ne l’ai pas tout de suite rejeté. Ça m’a pris quelques heures.
- C’est long quand on te connaît.
- Très long, en effet.
- Tu m’as posé plein de questions bizarres.
- Je sais. Excuse-moi.

Silence.

Le train était à vingt-cinq kilomètres.

- Ne t’en fais pas. J’aurais pu y croire moi-même.

C’était gentil de sa part. Elle se pencha vers moi et m’embrassa. J’allai me laver les mains pour enlever les dernières traces du sang séché de Carlton Riley dont elles étaient encore couvertes, puis nous fîmes l’amour pour la sixième fois, et tout se déroula à merveille. La pièce se mit à trembler à point nommé, le verre sur la tablette de la salle de bains se mit à tinter, la porte-fenêtre vibra, nos chaussures abandonnées sautillèrent, son lit s’agita et avança par petites secousses. Et tout à la fin, je fus certain d’entendre un fracas de cymbale, bref, léger, lointain et aussitôt évanoui, comme une explosion métallique fugace, comme des molécules réduites à des atomes, et le train de minuit disparut.

Nous prîmes notre douche ensemble, puis je m’habillai et me préparai à rentrer, à faire face aux conséquences. Deveraux sourit courageusement et me dit de passer dans le coin quand je voudrais. Je souris courageusement et lui répondis que je n’y manquerais pas. Je quittai l’hôtel, me dirigeai vers le *diner* silencieux, montai dans la Buick que j’avais empruntée, roulai vers l’est, passai devant l’impressionnant portail de Fort Kelham, puis dans l’Alabama, puis roulai vers le nord, sur une route déserte, de nuit pendant tout le trajet, et fus de retour à la base avant l’aube.

Je me cachai, dormis quatre heures et constatai à mon réveil que l’armée avait adopté, en tant que version officielle des événements – et quasi mot pour mot –, ma dictée précipitée au lieutenant de l’équipe de nuit de Garber. Partout, on se taisait avec déférence. On parlait

d'accorder une médaille militaire à Reed Riley à titre posthume, pour services rendus pendant son affectation dans un pays étranger non spécifié, et en l'honneur de son père on allait organiser la semaine suivante une cérémonie de commémoration dans une magnifique église de Washington, pour récompenser ce qu'on savait.

Je n'obtins ni médaille, ni cérémonie. J'obtins une demi-heure avec Leon Garber. Il m'annonça tout de suite que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le gros officier d'état-major chargé des relations publiques de l'escouade de Kelham était à l'origine des ennuis. Son coup de fil à Benning s'était ébruité, tout particulièrement en haut lieu, à un très mauvais moment, et avait été relayé par un rapport écrit, à la suite de quoi je me retrouvais sur une liste de départs involontaires. Garber m'informa que, étant donné les circonstances, ce serait l'affaire d'une minute pour me retirer de la liste. Pas de doute là-dessus. Je pourrais obtenir de l'argent en échange de mon silence. Il négocierait l'arrangement, avec plaisir.

Puis il se tut.

– Quoi ? dis-je.

– Mais votre vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, répondit-il. Vous n'obtiendriez plus jamais de promotion. Vous resteriez major même si vous viviez jusqu'à cent ans. Vous seriez déployé à l'entrepôt de la caserne dans le New Jersey. Vous pouvez être retiré de la liste de départs, mais vous ne le serez jamais de celle des parias. C'est comme ça que fonctionne l'armée. Vous le savez.

– Je sais. Je l'ai suffisamment couverte, l'armée.

– Et chaque fois qu'elle vous verra, elle s'en souviendra.

– J'ai une Purple Heart et une Silver Star.

– Mais qu'avez-vous fait pour moi dernièrement ?

L'assistant de Garber me remit une feuille de papier expliquant la procédure. Je pouvais effectuer la démarche moi-même au Pentagone ou par courrier. Je remontai dans la Buick et roulai vers Washington. De toute façon, je devais rendre la voiture à Neagley. Comme j'arrivai une demi-heure avant la fermeture des banques, j'en choisis une au hasard et y transférai mon compte. On m'offrit de choisir entre un grille-pain et un lecteur CD. Je ne pris ni l'un ni l'autre, mais demandai le numéro de téléphone de l'agence et enregistrai un mot de passe.

Puis je me dirigeai vers le Pentagone. Je choisis l'entrée principale et, arrivé à mi-chemin de la porte, m'arrêtai. La foule continuait de s'affairer autour de moi. Je ne voulais pas entrer. J'empruntai un stylo à un passant impatient, signalai mon formulaire et le jetai dans une boîte aux lettres. Puis je traversai le cimetière et sortis par la sortie principale. Le dédale de rues entre le portail et la rivière s'offrait à moi.

J'avais trente-six ans. J'étais citoyen d'un pays que je connaissais à peine. Il y avait des endroits où aller, des choses à faire. Il y avait des villes, il y avait des campagnes. Des montagnes, des vallées. Des rivières et des fleuves. Des musées, de la musique, des motels, des night-clubs, des *diners*, des bars et des Greyhound. Des champs de bataille et des lieux de naissance, des légendes, et des routes. Il y avait de la compagnie si j'en voulais ou, si je n'en voulais pas, la solitude.

Je choisis une rue au hasard, mis un pied sur le trottoir, l'autre sur la chaussée, et tendis le pouce.



Lee Child



© Sigrid Estrada

Né en 1954 à Coventry (Grande-Bretagne) et auteur, entre autres ouvrages, de *Sans douceur excessive*, *La Faute à pas de chance*, *Elle savait* et *61 Heures*, Lee Child vit aujourd'hui à New York. *Folie furieuse* a été adapté au cinéma sous le titre *Jack Reacher*, avec Tom Cruise dans le rôle de Jack.

www.leechild.com

Du même auteur
chez Calmann-Lévy



2012



2013



2014

Autre ouvrages

Du fond de l'abîme : les enquêtes de Jack Reacher

LGF, 1999 ; Ramsay, 2003

Des gages pour l'enfer

Ramsay, 2000 ; Ed. de la Seine, 2001 ; Pocket, 2001

Les Caves de la Maison-Blanche

Ramsay, 2001 ; Ed. de la Seine, 2002 ; Pocket, 2005

Un visiteur pour Ophélie

Ramsay, 2001 ; Pocket, 2004

Pas droit à l'erreur

Fleuve noir, 2004

Carmen à mort : les enquêtes de Jack Reacher

Ramsay, 2004 ; Pocket, 2006

Ne pardonne jamais

Fleuve noir, 2005

Folie furieuse

Fleuve noir, 2006

Liste mortelle

Fleuve noir, 2007

Sans douceur excessive

Seuil, 2009 ; Points, n° P2412

La Faute à pas de chance

Seuil, 2010 ; Points, n° P2533

L'espoir fait vivre

Seuil, 2011

Dans la collection Robert Pépin présente...



Pavel ASTAKHOV

Un maire en sursis

Alex BERENSON

Un homme de silence

Départ de feu

Lawrence BLOCK

Entre deux verres

Le Pouce de l'assassin

Le Coup du hasard

Et de deux...

La Musique et la nuit

C. J. BOX

Below Zero

Fin de course

Vent froid

Force majeure

Lee CHILD

Elle savait

61 heures

La cause était belle

James CHURCH

L'Homme au regard balte

Michael CONNELLY

La lune était noire

Les Égouts de Los Angeles

L'Envol des anges

L'Oiseau des ténèbres

Angle d'attaque

(nouvelles numériques)

Volte-Face

Le Cinquième Témoin

Wonderland Avenue

Intervention suicide

(nouvelles numériques)

Darling Lilly

La Blonde en béton

Ceux qui tombent

Lumière morte

Le Coffre oublié

(nouvelle numérique)

Dans la ville en feu

Miles CORWIN

Kind of Blue

Midnight Alley

Martin CRUZ SMITH

Moscou, cour des Miracles

La Suicidée

Chuck HOGAN

Tueurs en exil

Andrew KLAVAN

Un tout autre homme

Michael KORYTA

La Rivière Perdue

Mortels Regards

Stuart MACBRIDE

Surtout, ne pas savoir

Alexandra MARININA

Quand les dieux se moquent

T. Jefferson PARKER

Signé : Allison Murrieta

Les Chiens du désert

La Rivière d'acier

P. J. PARRISH

Une si petite mort

De glace et de sang

La tombe était vide

La Note du loup

George PELECANOS

Une balade dans la nuit

Le Double Portrait

Red Fury

Henry PORTER

Lumière de fin

Sam REAVES

Homicide 69

Craig RUSSELL

Lennox

Le Baiser de Glasgow

Un long et noir sommeil

Roger SMITH

Mélanges de sangs

Blondie et la mort

Le sable était brûlant

Le Piège de Vernon

Pièges et sacrifices

p.g.sturges

L'Expéditif

Peter SWANSON

La Fille au cœur mécanique

Titre original (États-Unis) :
THE AFFAIR

© Lee Child, 2011
Publié avec l'accord de Transworld Publishers,
Random House Group, Londres.
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2015

Couverture :
Rémi Pépin, 2015

Photographies :
© CZQS 2000/STS/Getty Images (fond)
© Vincent Catala/Millennium Plainpicture (personnage)

ISBN 978-2-7021-5667-4

www.robert-pepin-presente.fr

www.calmann-levy.fr



Table des Matières

Page de titre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67
Chapitre 68
Chapitre 69
Chapitre 70
Chapitre 71
Chapitre 72
Chapitre 73
Chapitre 74
Chapitre 75
Chapitre 76
Chapitre 77
Chapitre 78
Chapitre 79
Chapitre 80
Chapitre 81
Chapitre 82
Chapitre 83

[Chapitre 84](#)

[Chapitre 85](#)

[Chapitre 86](#)

[Chapitre 87](#)

[Chapitre 88](#)

[Lee Child](#)

[Du même auteur chez Calmann Lévy](#)

[Autre ouvrages](#)

[Dans la collection Robert Pépin présente...](#)

[Page de copyright](#)